VOLTAIRE

EXTRAITS

EN PROSE

HACHETTE ET Cie

Prix : 2 francs.

Dorothy Childs. 1913

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

Classiques Français

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DES ÉLÈVES. FORMAT PETIT IN-16 CARTONNÉ

BOILEAU. *Œuvres poétiques* (Brunetière)... 1.50
Poésies et Extraits des œuvres en prose (Brunetière)... 2 »
BOSSUET. *Connaissance de Dieu* (de Lens)... 1.60
Sermons choisis (Rébelliau)... 3 »
Oraisons funèbres (Rébelliau)... 2.50
BUFFON. *Discours sur le Style* (Nollet)... ».75
Morceaux choisis (E. Dupré)... 1.50
CHANSON DE ROLAND. *Extraits* (G. Paris)... 1.50
CHATEAUBRIAND. *Extraits* (Brunetière)... 1.50
CHEFS-D'ŒUVRE POÉTIQUES DU XVIe SIÈCLE (Lemercier). 2 »
CHOIX DE LETTRES DU XVIIe SIÈCLE (Lanson)... 2.50
CHOIX DE LETTRES DU XVIIIe SIÈCLE (Lanson)... 2.50
CHRESTOMATHIE DU MOYEN AGE (G. Paris et Langlois)... 3 »
CONDILLAC. *Traité des Sensations*, liv. I (Charpentier)... 1.50
CORNEILLE. *Scènes choisies* (Petit de Julleville)... 1 »
Théâtre choisi (Petit de Julleville)... 3 »
Chaque pièce... 1 »
DESCARTES. *Discours de la Méthode* (Charpentier)... 1.50
Principes de la Philosophie, 1re partie (Charpentier)... 1.50
DIDEROT. *Extraits* (Texte)... 2 »
EXTRAITS DES CHRONIQUEURS (G. Paris et Jeanroy). 2.50
EXTRAITS DES HISTORIENS DU XIXe SIÈCLE (C. Jullian). 3.50
EXTRAITS DES MORALISTES (Thamin)... 2.50
FÉNELON. *Fables* (Ad. Regnier). ».75
Sermon pour la Fête de l'Épiphanie (G. Merlet)... ».60
Télémaque (A. Chassang)... 1.80
Lettre à l'Académie (Cahen)... 1.50
FLORIAN. *Fables* (Geruzez)... ».75
JOINVILLE. *Histoire de saint Louis* (Natalis de Wailly)... 2 »
KANT. *Fondements de la Métaphysique des mœurs* (Lachelier)... 1.50
LA BRUYÈRE. *Caractères* (Servois et Rébelliau)... 2.50
LA FONTAINE. *Fables* (E. Geruzez et Thirion)... 1.60
Choix de Fables (Geruzez et Thirion)... 1 »
LAMARTINE. *Morceaux choisis*. 2 »
LECTURES MORALES (Thamin et Lapie)... 2.50
LEIBNIZ. *Extraits de la Théodicée* (P. Janet)... 2.50
Monadologie (H. Lachelier)... 1 »
Nouveaux essais sur l'Entendement humain (Lachelier). 1.75
MALEBRANCHE. *Recherche de la Vérité*, liv. II (Thamin)... 1.50
MOLIÈRE. *Scènes choisies* (Thirion)... 1.50
Théâtre choisi (Thirion)... 3 »
Chaque comédie... 1 »
MONTAIGNE. *Principaux chapitres et Extraits* (Jeanroy)... 2.50
MONTESQUIEU. *Grandeur et déc. des Romains* (C. Jullian). 1.80
Extraits de l'Esprit des lois et des œuvres diverses (Jullian). 2 »
Esprit des lois, livre I. (Jullian)... ».25
PASCAL. *Provinciales I, IV, XIII et Extraits* (Brunetière). 1.80
Pensées et Opuscules (Brunschwicg)... 3.50
PROSATEURS DU XVIe SIÈCLE (Huguet)... 2.50
RACINE. *Théâtre choisi* (Lanson)... 3 »
Chaque tragédie... 1 »
RÉCITS DU MOYEN AGE (G. Paris)... 1.50
ROUSSEAU (J.-J.). *Extraits en prose* (Brunel)... 2 »
Lettre à d'Alembert sur les spectacles (Brunel)... 1.50
SCÈNES, RÉCITS ET PORTRAITS extraits des Ecrivains français des XVIIe et XVIIIe s. (Brunel)... 2 »
SÉVIGNÉ. *Lettres choisies* (Ad. Regnier)... 1.80
THÉATRE CLASSIQUE (Ad. Regnier)... 3 »
VOLTAIRE. *Choix de lettres* (Brunel)... 2.25
Siècle de Louis XIV (Bourgeois). 2.75
Charles XII (Waddington)... 2 »
Extraits en prose (Brunel)... 2 »

Washington University.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

Classiques Latins

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DES ÉLÈVES, FORMAT PETIT IN-16 CARTONNÉ

ANTHOLOGIE DES POÈTES LATINS (Waltz)..... 2 »

CÉSAR. *Commentaires* (Benoist et Dosson)..... 2.50

CICÉRON. *Extraits des principaux Discours* (F. Ragon)... 2.50

Traités de rhétorique (Thomas). 2.50

Œuvres morales et philos. (E. Thomas)..... 2 »

Choix de Lettres (Ramain)..... 2.50

De amicitia (E. Charles)..... 0.75

De finibus, libri I et II (E. Charles)..... 1.50

De legibus, liber I (Lévy)..... 0.75

De natura deorum, liber II (Thiaucourt)..... 1.50

De republica (E. Charles)..... 1.50

De senectute (E. Charles)..... 0.75

De supplicits (E. Thomas)..... 1.50

De signis (E. Thomas)..... 1.50

In M. Antonium philippica secunda (Gautrelle)..... 1 »

In Catilinam orationes quatuor (Levaillant)..... 1.50

Orator (C. Aubert)..... 1 »

Pro Archia poeta (E. Thomas). 0.60

Pro lege Manilia (A. Noël).... 0.60

Pro Ligario (A. Noël)..... 0.30

Pro Marcello (A. Noël)..... 0.30

Pro Milone (P. Monet)..... 0.90

Pro Murena (A. Noël)..... 0.75

Somnium Scipionis (V. Cucheval)..... 0.50

CORNÉLIUS NEPOS (Monginot)..... 0.90

EPITOME HISTORIÆ GRÆCÆ (J. Girard)..... 1.50

HORACE. *Œuvres* (Plessis et Lejay)..... 2.50

De arte poetica (M. Albert)..... 0.60

JOUVENCY. *Appendix de diis et heroibus* (Edeline)..... 0.70

LHOMOND. *De viris illustribus urbis Romæ* (Duval)..... 1.50

Epitome historiæ sacræ (A. Pressard)..... 0.75

LUCRÈCE. *De rerum natura*, liber I (Benoist et Lantoine).. 0.90

De natura rerum, liber V (Benoist et Lantoine)..... 0.90

Morceaux choisis (Pichon)..... 1.50

NARRATIONES. Récits extraits principalement de Tite-Live (Riemann et Uri)..... 2.50

OVIDE. *Morc. choisis des Métamorph.* (Armengaud)..... 1.80

PÈRES DE L'ÉGLISE LATINE (Nourrisson)..... 2.25

PHÈDRE. *Fables* (Havet)..... 1.80

PLAUTE. *La marmite* (*Aulularia*) (Benoist)..... 0.80

Morceaux choisis (Benoist)..... 2 »

PLINE LE JEUNE. *Choix de lettres* (Waltz)..... 1.80

QUINTE-CURCE (Dosson)..... 2.25

QUINTILIEN. *Institutions oratoires*, Xe livre (Dosson)..... 1.50

SALLUSTE (Lallier)..... 1.80

SELECTÆ E PROFANIS SCRIPTORIBUS (Leconte)..... 1 »

SÉNÈQUE. *De vita beata* (Delaunay)..... 0.75

Lettres à Lucilius, I à XVI (Aubé)..... 0.75

Extraits des lettres et des traités (P. Thomas)..... 1.80

TACITE. *Annales* (E. Jacob).. 2.50

Annales, liv. I, II et III (E. Jacob)..... 1.50

Dialogues des orateurs (Goelzer). 1 »

Germanie (*La*) (Goelzer)..... 1 »

Histoires, livres I et II (Goelzer). 1.80

Vie d'Agricola (E. Jacob)..... 0.75

TÉRENCE. *Adelphes* (Psichari et Benoist)..... 0.80

THÉATRE LATIN (Romain)... 2.50

TITE-LIVE. *Livres XXI et XXII* (Riemann et Benoist)..... 2.50

Livres XXIII XXIV et XXV, (Riemann et Benoist)..... 2.50

Livres XXVI à XXX (Riemann et Homolle)..... 3 »

VIRGILE. *Œuvres* (Benoist).... 2.25

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

Classiques Grecs

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DES ÉLÈVES, FORMAT PETIT IN-16 CARTONNÉ

ARISTOPHANE et MENANDRE. *Extraits* (Bodin et Mazon), édition couronnée par l'Institut. 2.50

ARISTOTE. *Morale à Nicomaque*, 8e liv. (Lucien Lévy).... 1 »

Morale à Nicomaque, 10e liv. (Hannequin)..... 1.50

Politique (Egger)..... 1 »

BABRIUS. *Fables* (A.-M. Desrousseaux)..... 1.50

DÉMOSTHÈNE. *Discours de la Couronne* (Weil)..... 1.25

Les trois Olynthiennes (Weil).. ».60

Les quatre Philippiques (Weil). 1 »

Sept Philippiques (Weil)..... 1.50

DENYS D'HALICARNASSE. *Première lettre à Ammée* (Weil). ».60

ELIEN. *Morceaux choisis* (J. Lemaire)..... 1.20

ÉPICTÈTE. *Manuel* (Thurot).. 1 »

ESCHYLE. *Morc. ch.* (Weil)... 1.60

Prométhée enchaîné (Weil)..... 1 »

Les Perses (Weil)..... 1 »

ÉSOPE. *Fables* (Allègre)..... 1 »

EURIPIDE. *Théâtre* (Weil), chaque tragédie..... 1 »

Morceaux choisis (Weil)..... 2 »

EXTRAITS DES ORATEURS ATTIQUES (Bodin)..... 2.50

HÉRODOTE. *Morceaux choisis* (Tournier et Desrousseaux)... 2 »

HOMÈRE. *Iliade* (A. Pierron).. 3.50

Iliade, les chants I, II, VI, IX, X, XVIII, XXII, XXIV, sép... ».25

Odyssée (A. Pierron)..... 3.50

Odyssée, les chants I, II, VI, XI, XII, XXII, XXIII, sép..... ».25

LUCIEN. *De la manière d'écrire l'Histoire* (A. Lehugeur)..... ».75

Dialogues des Morts (Tournier et Desrousseaux)..... 1.50

LUCIEN (Suite). *Le Songe ou le Coq* (Desrousseaux)..... 1 »

Morceaux choisis des Dialogues des Morts, des Dieux, etc. (Tournier et Desrousseaux)... 2 »

Extraits [*Timon d'Athènes*, etc.] (V. Glachant)..... 1.80

PLATON. *Criton* (Ch. Waddington)..... ».50

République, VIe, VIIe, VIIIe livres (Aubé), chacun..... 1.50

Ion (Mertz)..... ».75

Menexène (J. Luchaire)..... ».75

Phédon (Couvreur)..... 1.50

Morceaux choisis (Poyard)..... 2 »

Extraits (Dalmeyda)..... 2.50

PLUTARQUE. *Vie de Cicéron* (Graux)..... 1.50

Vie de Démosthène (Graux).... 1 »

Vie de Périclès (Jacob)..... 1.50

Morceaux choisis des biograph. (Talbot). 2 vol. : les Grecs illustres, 1 vol. 2 fr. ; les Romains illustres, 1 vol..... 2 »

Morceaux choisis des Œuvres morales (V. Bétolaud)..... 2 »

Extraits suivis des vies parallèles (Bessières)..... 2 »

SOPHOCLE. *Théâtre* (Tournier). Chaque tragédie..... 1 »

Morceaux choisis (Tournier).... 2 »

THUCYDIDE. *Morceaux choisis* (Croiset)..... 2 »

XÉNOPHON. *Anabase*, 7 livres (Couvreur)..... 3 »

Économique (Graux et Jacob).. 1.50

Extraits de la Cyropédie (J. Petitjean)..... 1.50

Mémorables, livre I (Lebègue). 1 »

Extraits des Mémorables (Jacob)..... 1.50

Morceaux choisis (de Parnajon). 2 »

A LA MÊME LIBRAIRIE

VOLTAIRE. **Choix de Lettres** publié avec une introduction et des notes, par M. L. Brunel. Un volume petit in-16, cartonné. 2 fr. 25

ROUSSEAU. **Extraits en prose**, publiés avec une introduction et des notes, par M. L. Brunel. Un volume petit in-16, cartonné. 2 fr.

—— **Lettre à d'Alembert sur les Spectacles**, publiée avec une introduction, des notes et des appendices, par M. L. Brunel, docteur ès lettres, professeur au lycée Henri IV. Un volume petit in-16, cartonné. . . . . 1 fr. 50

Scènes, récits et portraits extraits des Écrivains français des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, publiés avec une introduction, une notice et des notes par M. L. Brunel. Un volume petit in-16, cartonné. . . . . 2 fr.

64385. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

EXTRAITS EN PROSE

DE

VOLTAIRE

PUBLIÉS

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

L. BRUNEL

Docteur ès lettres

Professeur de Première supérieure au lycée Henri IV

NEUVIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1909

INTRODUCTION

Voltaire est le plus moderne de nos classiques français. Sa langue n'a pas une ride; son vocabulaire et sa syntaxe n'ont guère besoin d'aucune explication pour être compris aujourd'hui, même par des lecteurs novices. De ce côté, la tâche de l'annotateur est donc fort simple. Il nous est peut-être arrivé dix fois en tout, au cours de ce volume, d'interpréter un texte si parfaitement limpide; et d'une manière générale nous avons cru devoir réduire le commentaire à l'indispensable.

Qu'est-ce à dire?

Il faut que nos élèves, engagés par la facilité de cette lecture, puissent s'y livrer — j'allais dire, s'y amuser — seuls, hors de classe, sans courir le risque d'en perdre aucun détail important. Or, ce serait assurément trop présumer de la plupart d'entre eux, que de supposer qu'ils s'arrêteront, chemin faisant, pour s'enquérir du nécessaire, éclaircir les allusions, feuilleter un dictionnaire ou un atlas. De là bien des notes, aussi brèves que possible, nullement érudites, et qui seront sans doute inutiles aux sujets suffisamment instruits, — car il s'en trouve. Ce que nous avons voulu, c'est que le maniement de ces *Extraits* fût à tous profitable et commode : c'est le moyen qu'on s'en serve.

En outre, les opinions de Voltaire, qui a touché à tout, et parfois avec tant de passion ou de prévention, ne doivent pas être proposées comme paroles d'Évangile. Avec réserve, mais très franchement, nous avons cru devoir signaler ce qui, même dans des morceaux *choisis*, nous paraissait sujet à caution. Nous ne réfutons pas, ni ne censurons; nous avertissons qu'on prenne garde.

Enfin un recueil d'extraits devant, autant que possible, faire connaître le caractère général de l'auteur et la nature des divers ouvrages auxquels ces extraits sont empruntés, nous avons essayé, dans les pages qui suivent, de satisfaire à cette double exigence. Ceux qui prendront la peine de les lire comprendront, nous l'espérons, la place que Voltaire occupe dans notre littérature et le bruit qui s'est fait autour de lui.

I

BIOGRAPHIE DE VOLTAIRE

Voltaire (de son vrai nom François-Marie Arouet) est né à Paris le 21 novembre 1694; il y est mort le 30 mai 1778. Cette longue vie de quatre-vingt-quatre ans peut se diviser en trois parties.

1° D'abord les années de jeunesse jusqu'en 1729. — Voltaire est le dernier enfant de François Arouet, ancien notaire au Châtelet, et de Marie-Marguerite Daumart. Il fit ses classes (1704-1711) chez les Jésuites, au collège Louis-le-Grand, où il contracta des amitiés précieuses : ainsi avec les deux d'Argenson, qui devinrent pour lui de hautes protections; d'autres, par exemple avec Cideville, le comte d'Argental, donnèrent naissance à des attachements de cœur véritables et d'une rare fidélité. Merveilleusement apte à la culture littéraire, les humanités développèrent en lui le don naturel du style. La discipline du goût se manifeste tout à fait supérieure dès ses premiers écrits. Ses maîtres y sont bien pour quelque chose, et lui-même leur rendit cette justice.

Pour le caractère, c'est différent. Dès le jeune âge, le futur Voltaire est un indépendant, un frondeur, et ses audaces de langage ont quelque chose d'étrangement prématuré. Quand il sortit du collège, à seize ans, il fut, grâce aux relations de son père, engagé dans une société qui n'était que trop en harmonie avec ses dispositions personnelles. Son parrain, l'abbé de Châteauneuf, l'avait mené tout jeune chez la vieille Ninon, et l'introduisit encore chez les Vendôme, où il vit poindre et salua l'aurore de la scandaleuse Régence. Dans la société du Temple il put donner libre cours à sa vocation, et fit les délices de ces spirituels épicuriens. Il devint promptement un fort mauvais sujet, très indocile à son père qui voulait le ranger en le vouant au grimoire, choyé dans la partie du grand monde qui se piquait

le moins d'austérité, célèbre par l'effronterie élégante de ses propos et de sa plume. Sa famille avait essayé des moyens doux pour le mettre à la raison. Le gouvernement, à son tour, avisa. En 1717, dénoncé comme l'auteur d'une inscription latine injurieuse pour le Régent, Arouet fut mis à la Bastille, et y demeura toute une année.

Il sut profiter de sa reclusion. Il rêvait de se faire un grand nom et de passer à la postérité en cultivant les genres de poésie réputés nobles. Il avait lu dans quelques salons sa tragédie d'*Œdipe*, qui ne fut jouée qu'en 1718. Il voulait en outre donner à la France une épopée qui lui manquait, et c'est à la Bastille qu'il exécuta ce projet : il en sortit avec le poème de *la Ligue*, première ébauche de *la Henriade*, et le dédia au duc d'Orléans pour faire sa paix.

Cette avance ne fut pas repoussée. Le Régent récompensa le succès d'*Œdipe* par une médaille d'or et par une pension de douze cents. Bientôt le jeune roi en ajouta une autre de deux mille livres (1722), et la nouvelle reine une de quinze cents (1725). Voltaire avait le vent en poupe. Ses tendances n'étaient pourtant plus un mystère : *Œdipe* et *la Ligue* respiraient la tolérance et même l'irréligion. Mais tel était justement l'esprit des temps nouveaux. Il devient le bel esprit à la mode, renté et patenté ; les protecteurs lui viennent en foule, et sa vie se passe dans les châteaux : La Feuillade, Richelieu, Villars, le président de Maisons se le disputent, l'hébergent et le tètent à l'envi.

Il avait la repartie trop vive pour ne pas se faire, même parmi ceux qu'il amusait, nombre d'ennemis et de jaloux. Plusieurs s'indignaient déjà, comme Saint-Simon, que le fils de maître Arouet fût devenu si vite un personnage. Un jeune roué, le chevalier Rohan-Chabot, s'attira par ses impertinences calculées une riposte écrasante, dont il crut, en gentilhomme qui ne se commet pas, pouvoir se venger par une bastonnade. Voltaire réclama justice, et, ne l'obtenant pas, déclara qu'il saurait tirer réparation de l'outrage. La famille de l'offenseur détourna le coup et conjura le scandale en faisant incarcérer l'offensé (1726). Quelques jours après, Voltaire, sous bonne garde quittait la Bastille, gagnait Calais, et était embarqué pour l'Angleterre.

Il mit encore à profit l'exil, comme il avait fait la prison neuf ans plus tôt. Il ouvrit les yeux et fit connaissance avec les mœurs d'un pays libre. Ce n'est pas en Angleterre qu'il apprit

la liberté de penser, il n'avait plus à l'apprendre; mais c'est bien là qu'il comprit toute la puissance de l'opinion publique sur le gouvernement, des écrivains sur l'opinion. Il prit conscience d'un grand rôle à remplir : éclairer les esprits et exercer sur le public une direction pratique, quotidienne et permanente.

Il élargit son horizon en tout sens. En philosophie, Locke et Newton; en littérature, Shakspeare; en politique et en religion, le régime de libre discussion lui apparurent comme autant de nouveautés que peu de personnes soupçonnaient en France. Il ne les comprit pas toutes également ; mais celles même que son esprit, plus vif que patient, ne lui laissa pas pénétrer, ébranlèrent du moins ce qui lui restait de préjugés nationaux, et le mirent en mesure de donner en France, à son retour, et sur toutes les matières, l'impulsion qu'on y attendait. Les *Lettres philosophiques*, où il résuma si vivement les remarques qu'il avait faites en Angleterre, sont à cet égard, dans l'histoire des idées au dix-huitième siècle, un événement de premier ordre.

2° De 1729 à 1755, depuis son retour d'Angleterre jusqu'à son établissement en Suisse, la vie de Voltaire, parmi toutes sortes de traverses, de succès alternant avec des disgrâces, présente un caractère général assez frappant : il travaille à s'affermir dans sa patrie par l'éclat du talent, par l'indépendance que donne l'argent, enfin par la faveur de la cour, par les dignités que cette faveur procure et par les immunités qui sont censées devoir en résulter. Il s'agit pour lui de rendre son séjour en France — dans un pays où l'arbitraire gouverne et où nul droit ne protège la liberté d'écrire — compatible avec le rôle subversif dont il s'est investi, et notamment de faire la guerre à la religion d'État sous la protection du pouvoir qui, par tradition, par convenance, par politique, est le protecteur même et l'allié de cette religion. L'entreprise était scabreuse, téméraire, et, malgré toutes ses finesses, Voltaire y échouera.

Il rapportait d'Angleterre la *Henriade* sous sa forme définitive et la tragédie de *Brutus*. Son premier chef-d'œuvre historique, *Charles XII*, publié en 1731, contient des jugements si libres sur des événements de fraîche date, que le privilège lui est retiré. Son *Temple du goût*, tout littéraire, lui fait de nouveaux ennemis. Il se relève au théâtre où *Zaïre*, la plus touchante de ses tragédies, obtient un succès d'attendrissement. Mais en 1734 les *Lettres philosophiques* lui suscitent les plus

grands embarras et mettent sa liberté même en péril. Nouvel esclandre en 1736, avec la satire du *Mondain*, puis bientôt nouveaux succès dramatiques ; *Alzire*, tout à l'honneur du christianisme (en apparence), et l'*Enfant prodigue*. Le doute pourtant n'est plus possible : Voltaire est le plus beau talent qu'il y ait alors en France, mais voué à la défense et à la diffusion du rationalisme. La lutte entre la religion et le libre examen, qui va remplir tout le siècle, s'engage ouvertement, et c'est Voltaire qui, du côté de la philosophie, conduit l'attaque. Mais s'il a toutes les audaces, il ne dédaigne aucune habileté. Il sait que la partie n'est pas égale et que, non seulement pour vaincre, mais même pour se produire au grand jour, la cause qu'il défend a besoin de diplomatie. Dans sa tragédie de *Mahomet*, soi-disant dirigée contre le fanatisme musulman, c'est le christianisme même qu'il vise; or, par un singulier tour d'adresse, il dédie sa pièce au pape Benoît XIV, et fait en quelque sorte bénir par l'Église les armes dont il la frappe (1742). Puis un an après, il revient à la tragédie néo-grecque, fait applaudir en *Mérope* une œuvre sévère, une pièce sans amour, et se drape dans le manteau de Sophocle. Il donne le change à ses adversaires, les déconcerte et, pour un moment, les désarme.

C'est un mélange extraordinaire de pétulance et de calcul. Il s'est le premier rendu compte qu'en un temps où le régime de la librairie ne laisse encore aux écrivains ni liberté, ni gagne-pain, il lui importe d'assurer son repos, en se procurant d'autre part l'argent, qui est par surcroît le nerf de la guerre. Dès 1734, il use de ses relations dans la finance pour se livrer à des spéculations fructueuses, et les fournitures militaires, où les banquiers Pâris lui donnent un intérêt, seront pour lui la source d'une immense fortune. Habile à gagner, non moins habile à gérer, il veillera sur cette fortune comme sur l'auxiliaire essentiel de son activité littéraire. Avec des goûts modestes, il aura les ressources et à certains moments le train d'un prince. Il n'ignore pas que la richesse impose, même aux puissances.

Voltaire n'a d'abord été que poète : c'était le temps où il ne travaillait guère; car la poésie, où il se joue avec une prodigieuse facilité, n'a jamais été pour lui qu'une distraction. Au moment qui nous occupe, il a de plus grands et de plus laborieux desseins. Il se tourne d'abord vers l'histoire : après Charles XII, il se prend à Louis XIV. La peinture du grand siècle, à laquelle il a songé tout jeune, tandis qu'il causait avec les survivants de cette époque, est maintenant son occu-

pation constante. En second lieu, Newton, dont le génie lui a été révélé en Angleterre, ce Newton qu'il veut à son tour introduire, acclimater en France, l'a entraîné sur le terrain de la science pure : le voilà devenu, pour une dizaine d'années, géomètre et physicien. Il va, par son talent de vulgarisateur, par son enthousiasme, déterminer un mouvement d'opinion que toutes les résistances de l'Académie des sciences n'arrêteront pas, et qui détrônera Descartes. L'amour même, qui d'ordinaire amortit la fougue du travail, en est pour Voltaire le stimulant. La passion de la science et le culte de Newton lui sont communs avec la marquise du Châtelet, dont il partage alors la vie. C'est la femme savante qu'il admire et qu'il célèbre en elle sous le nom d'Uranie ; et cet amour d'arrière-saison, qui s'empare de Voltaire à quarante ans, pour faire place assez vite à un sentiment plus calme, contribuera beaucoup à mûrir son esprit. Jamais il n'a tant travaillé qu'à Cirey, non à produire, mais à s'instruire. Jamais amour n'a dérobé moins de temps aux choses sérieuses.

Il ne demandait qu'à se remettre bien en cour : la faveur royale, qu'il consentait à payer son prix, devait, dans sa pensée, lui assurer par compensation ses coudées franches. Ce marché, la cour n'était pas d'abord disposée à le conclure : ni le premier ministre Fleury, ni la pieuse reine, ne se souciaient de s'attacher le coryphée de l'incrédulité ; quant à Louis XV, tout ce qui concernait la littérature et les gens de lettres le laissait bien indifférent. Un prince étranger, que les audaces de l'esprit n'effrayaient pas, et que les œuvres de provenance française ravissaient, le futur Frédéric II, se fit honneur, au contraire, d'être pour Voltaire un Mécène, et de se poser comme tel. En 1736, Frédéric fit les premiers pas, et par des présents, par des caresses, tenta d'attirer Voltaire en Prusse. Mme du Châtelet ne le permit pas, et, sauf deux courtes entrevues après l'avènement, les relations du poète et du prince se bornèrent provisoirement à une correspondance suivie, dont la poésie (les essais poétiques de Frédéric le plus souvent) faisait le principal sujet. Mais cette amitié donnait à Voltaire du prestige, dans un temps où le cabinet de Versailles recherchait l'alliance du souverain qui venait de se révéler si grand capitaine. Fleury, soudain radouci, chargea Voltaire d'une négociation secrète, dans laquelle il échoua d'ailleurs, non sans un soupçon de ridicule. Mme de Châteauroux, la maîtresse en titre, le protégeait ; peu s'en fallut qu'il n'entrât droit à l'Académie française ; mais le parti dévot

faisait bonne garde. En 1744, l'arrivée au pouvoir du marquis d'Argenson vint encore en aide au crédit de Voltaire. Toujours en bons termes avec les favorites, c'est maintenant Mme de Pompadour qui reçoit son encens et lui sourit. Il travaille sur commande aux divertissements de la cour, célèbre en vers les premiers élans belliqueux de Louis XV, et en 1745 est nommé historiographe. Il se met à l'œuvre, tout plein d'ardeur, force enfin les portes de l'Académie, et atteint à ce qui devait être pour lui le point culminant de la faveur, en devenant gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi (1746).

Toutes ces « bagatelles », comme il les appelait plus justement qu'il ne se l'était figuré d'abord, avaient exigé de sa part assez de stratagèmes pour qu'il souhaitât d'en recueillir le fruit. Il en découvrit bientôt toute la vanité. Mollement défendu par Mme de Pompadour, vivement attaqué par la reine et par les princesses, il alla chercher un semblant de faveur auprès de Stanislas, à Lunéville. Dans cette cour de Lorraine, on goûta surtout Mme du Châtelet. Aussi, après la mort soudaine de son amie (1749), n'eut-il plus rien à faire là-bas, et revint-il à Paris pour y soutenir sa gloire dramatique. Mme de Pompadour (souvent femme varie) s'était engouée du vieux Crébillon qui, grâce à ce patronage, semblait redevenir le roi du théâtre. Voltaire, piqué au jeu, combattit son rival en reprenant pour son compte les mêmes sujets de pièces, *Sémiramis*, *Électre*, *Catilina*. La revanche n'eut pas tout l'éclat sur lequel il comptait. Alors en désespoir de cause, et pour garder au moins, dans les bonnes grâces du roi de Prusse, le premier rang, que lui disputait l'infime Baculard, il prit le chemin de Berlin.

Par un traité en bonne forme et longuement débattu, Frédéric lui promit la croix de l'ordre du Mérite, la clef de chambellan et deux mille louis de pension. Ce fut, pour commencer, un enchantement de part et d'autre : l'abandon le plus parfait, le culte commun des Muses et les causeries les plus libres. Mais Voltaire ne paraissait nulle part sans y porter le trouble. Conflits d'argent avec des usuriers juifs, conflits littéraires avec La Beaumelle, puis avec Maupertuis, président de l'Académie de Berlin, — toutes ces criailleries irritèrent vivement le roi de Prusse, qui ne souffrait pas les importuns. Bientôt les « jardins d'Alcine » devinrent pour Voltaire un pays de « Vandales », et le « Salomon du Nord » « Denys de Syracuse ». Désavoué par le roi, puis gardé à vue, il poussa un soupir de soulagement en obtenant enfin son congé (mars 1753). Il lui

restait à subir l'avanie de Francfort, les brutalités de Schmidt et de Freytag réclamant les *poëshies* — fort compromettantes — du roi leur maître, et un mois de captivité dans une chambre d'auberge, sous la garde de grenadiers allemands.

A Paris, le gouvernement ne voulait plus de lui ; sa disgrâce était complète. Des « bagatelles » d'autrefois il ne lui restait qu'un vain titre de gentilhomme ordinaire. Il s'arrête à Colmar, où les Jésuites font mine de le traduire devant le Parlement pour lèse-religion. Il plie bagages, passe à Lyon, où l'accueil glacial du cardinal-archevêque de Tencin le renseigne clairement sur l'état de son crédit. De là, il se rend à Genève. Sur le territoire de la *parvulissime* république, il caresse l'illusion d'être enfin en pays libre. Il achète dans un site admirable la maison qu'il appellera *les Délices*. C'est là qu'il se prépare à jouir de sa fortune et à pratiquer comme il l'entend, sans avoir personne à ménager ni à craindre, la profession d'homme de lettres.

3° C'est là qu'il va devenir *le roi Voltaire*, l'écrivain sur qui seront fixés les yeux de l'Europe, le plus enragé polémiste qui ait jamais paru, l'homme qui dira son mot (le dernier mot bien souvent) sur chaque incident, et qui, à force de bon sens, de lucidité, de verve, et aussi d'obstination, non seulement forcera la conscience publique à proscrire les abus, les iniquités fondées sur des préjugés qu'elle réprouve (voilà l'effet légitime et heureux de la suprématie de Voltaire) ; mais encore (en voici maintenant le vice et l'excès) répandra le ridicule à pleines mains sur tout ce qui heurte, ou simplement dépasse son bon sens. en particulier sur les plus nobles efforts de l'homme en quête d'une foi et d'un idéal religieux. C'est ainsi que l'esprit voltairien est à la fois éclatant et borné, bienfaisant et cruel : c'est une flamme lumineuse, mais sans chaleur. De là les rancunes souvent douloureuses qui poursuivent le nom de Voltaire, et le décri presque général dans lequel est aujourd'hui tombée toute une partie de son œuvre

Il ne se doutait pas, en se fixant à Genève, de l'incompatibilité qui allait bientôt se déclarer entre son libertinage d'esprit et les mœurs puritaines de la Rome calviniste. Ce furent d'abord de sourdes défiances, des obstacles apportés à la publication de ses ouvrages ; enfin le conflit éclata violemment sur la question du théâtre. Aux yeux de Voltaire, le théâtre était une école de morale, et son premier soin avait été d'en élever un chez lui, auquel il conviait, outre ses amis de l'aristocratie genevoise,

quelques jeunes pasteurs friands du fruit défendu. Le consistoire et les conseils de la République, fidèles à l'institution calviniste, lui firent entendre nettement qu'il eût à ne pas violer sur ce point les règles établies chez eux. D'Alembert fit entendre dans l'*Encyclopédie* les doléances de Voltaire; Rousseau prit éloquemment fait et cause pour ses concitoyens dans la *Lettre sur les spectacles*; l'orage fut déchaîné; bref, Voltaire dut céder. Les *Délices* n'étant plus pour lui un séjour de pleine liberté, il se procura aux portes mêmes de Genève et en territoire français les deux domaines de Tourney et de Ferney. De cette façon il eut à sa disposition, et comme sous sa main, les presses de Genève, qui lui permettaient de narguer les prohibitions de la librairie française, et en même temps une habitation où il pouvait jouer la comédie tout à l'aise, en dépit des autorités genevoises et devant un public genevois. Protégé par la France contre Genève, il ne l'était pas moins, le cas échéant, par Genève contre la France. Aussi se comparait-il plaisamment à un lapin dont le terrier aurait plusieurs issues.

Genève traverse alors une crise intestine provoquée par les ressentiments de Jean-Jacques exilé. Voltaire saisit cette occasion de jouer au négociateur : c'est une de ses faiblesses. Il y trouve en outre la joie de faire pièce à l'auteur d'*Émile*, et de bafouer ces bourgeois et ces ministres qui l'ont pris de si haut avec lui, Voltaire. Son poème burlesque de la *Guerre de Genève* (1768), qui ne fait honneur ni à son talent ni à son caractère, est sur cet article l'expression de ses aigres rancunes.

Mais les affaires de la France l'occupent bien davantage. Le siècle appelé philosophique en est à la moitié, à l'époque décisive de son cours. Jusque vers 1750, la libre pensée, sans cesse grandissante, n'a livré que des escarmouches. Voici la vraie bataille qui s'annonce. L'*Encyclopédie* commence à paraître. — L'*Encyclopédie*, c'est un *Dictionnaire des sciences et des arts*, publié par Diderot et d'Alembert, avec privilège (du moins au début) et sous le contrôle de la censure officielle. Le titre est innocent; les collaborateurs sont de tout ordre, de toute provenance et même de toute robe. Rien d'inoffensif, de neutre, au premier aspect, comme ce volumineux répertoire. Au fond, c'est l'arsenal de la science affranchie et de l'esprit critique appliqué à toute matière, y compris la politique et la théologie. Dès lors *philosophe* et *encyclopédiste* sont termes synonymes : toutes les forces de l'Église et de l'Etat se réunissent contre cette manifestation menaçante. La publication de l'*Encyclopédie* est traversée par

toutes sortes d'obstacles, de vexations; enfin, en 1759, un arrêt du Conseil révoque le privilège, et c'est seulement en 1766, et grâce aux faux-fuyants qui tempéraient dans la pratique la rigueur draconienne des règlements de librairie, que Diderot donne à la fois les deux derniers tiers de l'énorme *Dictionnaire*. A cette date, les Jésuites sont supprimés; les parlements, citadelles du jansénisme, en pleine lutte avec la cour; le ministère aux mains de M. de Choiseul; la philosophie a cause gagnée. Voilà comment les destinées de l'*Encyclopédie* se confondent avec celles mêmes de l'esprit philosophique au xviii^e^ siècle, et comment cet ouvrage indigeste est, dans l'ordre des idées, un événement capital.

Voltaire a donné quelques articles, et de fort jolis, à l'*Encyclopédie*, mais surtout littéraires. C'est d'une autre façon qu'il en a été l'auxiliaire tout-puissant et, peu s'en faut, le véritable porte-enseigne, — par une guerre incessante de pamphlets et de satires faite aux parlements, à l'Église et aux écrivains, pour la plupart assez médiocres, qui soutenaient devant le public les principes d'autorité : Fréron, Chaumeix et autres. Dans cette guerre, où sa situation particulière lui assurait une liberté d'action à peu près complète, Voltaire n'a pas mesuré ses coups, et le respect de l'adversaire a toujours été son moindre souci. Mais par la plume ou autrement, quand on se bat, on n'a guère en vue que la victoire, et tous moyens paraissent légitimes.

Aussi bien ce régime suranné, qui mettait le bras séculier au service de la religion d'État, se signalait-il avant de disparaître par d'abominables cruautés, non plus contre des écrivains qu'une incarcération bénigne de quelques mois rendait plus célèbres et plus intéressants, ni contre des écrits dont arrêts de justice et mandements d'évêques ne parvenaient qu'à décupler la vente; mais contre d'inoffensives et déplorables victimes qui payaient de leur vie ou des plus tragiques épreuves, soit des gamineries irréligieuses, soit même leur attachement au culte réformé qui était celui de leurs pères. Tout le monde connaît les noms de Calas, de Sirven, de La Barre. En plein xviii^e^ siècle, après Montesquieu, après l'*Encyclopédie*, alors que la faculté, sinon le droit, de tout penser et de tout dire était passée dans les mœurs, la défense du catholicisme servait de prétexte à d'horribles supplices, et l'échafaud punissait des crimes imaginaires, que le fanatisme dénonçait sans l'ombre d'une preuve à l'appui. — « Les cruels! s'écriait Voltaire, indigné contre les juges, ils ont oublié qu'ils étaient hommes. Ah! les barbares! » Il n'eut

de cesse avant d'avoir mis en sécurité ceux qui s'étaient dérobés au supplice, de les avoir fait réhabiliter ainsi que les malheureux qui avaient succombé. Il n'y épargna ni son argent, ni sa peine. C'est son plus beau titre d'honneur. La foule ne s'y trompa point, et l'on a souvent cité ce mot d'une brave femme qui, le voyant passer à Paris en 1778, le désignait en disant : « Voilà le défenseur des Calas ». A ce point de vue, et quelques impertinences qu'il se soit d'ailleurs permises envers les choses les plus saintes et vénérables, Voltaire

A fait plus en son temps que Luther et Calvin;

il a grandement servi les idées de justice et de tolérance. Ses procédés frivoles et outrageants de critique religieuse ne sont guère moins répudiés aujourd'hui par la philosophie que réprouvés par la foi : mais la tolérance légale, conquise grâce à lui, nous est restée, au grand profit de toutes les consciences, pour le plus grand bien de l'humanité.

Rien de ce qui se passait en France ne le laissait indifférent. Or en ce temps-là tout était matière à discussion : philosophie, politique, finances, littérature. Voltaire, avec plus ou moins de compétence et de sérieux, mais toujours avec bon sens incisif, a pris parti sur tous les sujets. En prose, en vers, il n'a cessé de combattre; il a même introduit à haute dose l'esprit de propagande dans des genres qui, comme la poésie dramatique, s'en accommodent malaisément; et c'est une des raisons pour lesquelles ses dernières tragédies ne sont pas, tant s'en faut, les meilleures. Shakspeare, qu'il avait le premier fait connaître en France, était en train de s'y acclimater, beaucoup trop même, à son gré, et ses dernières colères ont eu pour objet cette féconde transformation du goût public, dans laquelle il voyait un danger pour sa propre gloire et un retour à la barbarie.

On peut cependant sans exagération le louer, comme son maître Horace, d'avoir su vieillir. En possession d'une renommée européenne, courtisé par les souverains (ceux de France exceptés)[1], et par l'élite intellectuelle de tout pays, il voyait son œuvre assez avancée, les progrès de la raison assez soutenus, pour ne pas

1. « Je pourrais offrir ma protection en Sibérie et au Kamtschatka; mais, en France, j'ai besoin de la protection de bien des gens, et même de celle du Roi. » (Lettre à Mme du Deffant, 11 juillet 1770.)

douter du succès final. Aussi la plupart de ses derniers écrits offrent-ils un peu plus de douceur dans l'ironie.

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage,

a-t-il dit en un jour d'heureuse inspiration; et ce vers résume fidèlement la pensée dominante de ses dernières années. Oui, il a fait du bien, et y a pris franchement plaisir. Châtelain de Ferney, il joue au seigneur de paroisse, mais il en remplit largement tous les devoirs; il répand un peu de prospérité dans le pauvre coin de terre qu'il s'est choisi pour asile; il y fait naître, il y perfectionne l'agriculture, avec le zèle d'un propriétaire éclairé; il y introduit l'horlogerie, l'industrie de la soie; il rêve d'y fonder de nouvelles villes, d'intéresser les gouvernants à son entreprise; bref, il transforme et enrichit ce canton du pays de Gex; il y attire une population nombreuse, il y fait des heureux.

Dans sa maison même, ce vieux célibataire goûte les joies d'un bon père de famille. Le voilà devenu une façon de *patriarche*. En 1760, il entend dire qu'une petite-nièce de Corneille est dans le dénuement; il l'appelle à lui, d'abord, il est vrai, dans la pensée de jouer un bon tour, de faire crier Fréron; puis il s'attache à elle de tout son cœur, l'adopte, la fait instruire, la marie en lui donnant pour dot le produit du *Commentaire* sur les œuvres du grand poète dont elle porte le nom, et la traite, elle et son mari, comme ses propres enfants. Sa bonté pour ses nièces est exquise, et quelquefois méritoire, car l'une d'elles, la fameuse Mme Denis, est d'humeur fort capricieuse et tyrannique. Il en pâtit, il en gémit souvent, mais il la comble et, quand il renonce à la garder auprès de lui, n'épargne rien pour qu'elle puisse mener à Paris le grand train où elle se complaît. Cet homme emporté, rageur, terrible, a des côtés charmants, de véritables tendresses, un besoin d'amitié et de bienfaisance dont nulle déception n'a pu le dégoûter. Il a même souvent pardonné d'assez vilaines peccadilles, quand elles ne s'adressaient qu'à sa personne. Sur les fautes de caractère, on aurait plutôt lieu de le trouver trop coulant; les « haines généreuses » ne sont pas du tout son fait. C'est dans les querelles littéraires qu'il s'est montré féroce : contre Desfontaines, contre Fréron, contre Pompignan, contre les deux Rousseau, Jean-Baptiste et Jean-Jacques. C'est là chez lui le point irritable: pour peu qu'on l'y touche, on lui fait perdre tout sang-froid, toute

dignité. Ses amis mêmes, qu'il fait rougir, ne peuvent rien alors pour l'apaiser.

A cela près, il semblait devoir terminer fort doucement sa vie dans ce Ferney, où tout conspirait à le retenir. Mais il n'avait jamais accepté sans arrière-pensée l'interdiction implicite de résider à Paris. Ses ennemis le traitaient de banni ; il n'en voulut jamais convenir ; et, supposant enfin que le débonnaire Louis XVI tolérerait son retour, harcelé d'ailleurs par les instances de Mme Denis, il entreprit, à quatre-vingt-quatre ans, en plein hiver, un voyage de cent cinquante lieues. Son arrivée fut triomphale ; l'hôtel de Villette, où il était descendu, assailli de visiteurs : Franklin lui amena son petit-fils à bénir ; chacune de ses sorties était saluée d'acclamations. Sa santé n'y résista pas. Au bout de quelques semaines il dut s'aliter, avec les symptômes les plus inquiétants ; Tronchin, son médecin, le renvoyait à Ferney ; Mme Denis, pour n'avoir pas à l'y suivre, le retint quand même. Remis sur pied, il reprit sa vie d'agitations, parut à l'Académie, au théâtre où l'on donnait *Irène*, sa dernière tragédie ; tout cela le même jour. Il vit couronner son buste sur la scène, au milieu du délire des assistants : « Vous voulez, leur disait-il, me faire mourir de plaisir. » Fièvre de gloire, fièvre de travail, c'en était trop pour sa frêle machine, que chaque jour depuis vingt ans il disait prête à succomber. Cette fois le *moribond* ne se releva plus ; une dernière crise de dix-huit jours le mit au tombeau (30 mai 1778).

II

VOLTAIRE PROSATEUR

On trouvera dans ce volume des extraits empruntés aux divers ouvrages en prose de Voltaire. Nous les partageons en cinq groupes principaux. Les quatre premiers (1° *histoire*; 2° *mélanges, contes, dialogues, facéties*, etc.; 3° *critique littéraire*; 4° *philosophie morale, politique*) représentent les œuvres données par Voltaire de son vivant[1], celles qui l'ont fait si célèbre et si puissant sur l'opinion. Le cinquième contient les extraits de la *Correspondance*. Nous renvoyons à la fin de cette introduction les indications chronologiques et bibliographiques.

Nous nous proposons, dans les pages qui suivent, de déterminer l'aspect particulier sous lequel nous apparaît le talent de l'auteur dans chacune de nos cinq divisions.

1° *Histoire*. — Le *Charles XII* (1731) est la première œuvre historique de Voltaire; la dernière est l'*Histoire du Parlement de Paris* (1769). Nous ne citerons cette *Histoire du Parlement* que pour mémoire : c'est une œuvre de combat contre une institution que Voltaire, comme presque tous les encyclopédistes, poursuivait de sa haine; le coup d'État de Maupeou qui suivit de près (1771) en dénonce suffisamment l'intention. Nous laisserons également dans l'ombre les *Annales de l'Empire*, véritable corvée accomplie par complaisance envers la duchesse de Saxe-Gotha, et l'*Histoire de l'Empire de Russie sous Pierre le Grand*, autre travail de commande, qui confine par le sujet au *Charles XII*, et qui ne s'en distingue par aucune qualité nouvelle.

Il faut mettre à part et en lumière ce *Charles XII*, le *Siècle de Louis XIV* (1751) avec le *Précis du Siècle de Louis XV* (1768) qui y fait suite, et l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des nations*

1. Sauf quelques exceptions que nous avons signalées plus loin, dans notre notice bibliographique.

(1756). — C'est là que Voltaire a donné toute la mesure de son talent en histoire.

Le *Charles XII* est depuis longtemps classique. Ce qu'on y admire en général, c'est la vivacité, l'aisance du récit, aussi agréable à suivre qu'un roman. Charles XII y est représenté tel qu'il était, moitié héros, moitié fou : c'est une figure à souhait pour un peintre, un original dans toute l'acception du terme. Mais en même temps ce personnage étrange appartient à l'histoire, il a été engagé contre Pierre le Grand dans un duel militaire des plus mémorables, il a détourné l'attention de la diplomatie européenne vers des contrées nouvelles, vers cette Russie qui prend alors pour la première fois le contact des puissances occidentales. Pour Voltaire, c'était l'histoire de la veille; il commençait son livre dix ans après la mort de Charles XII, trois ans après celle du Czar. Il était difficile de voir clair et de parler juste sur des événements aussi récents : l'historien, comme le peintre, a besoin de n'être pas trop près de l'objet qu'il regarde, pour en bien saisir l'ensemble et les proportions. Mais en revanche (et c'est là que Voltaire allait se révéler grand historien) les sources d'information abondaient; le tout était de les bien choisir, de s'adresser aux relations de première main, orales ou écrites, de les comparer et de les juger. Il eut le bonheur de rencontrer ces autorités sûres, et le discernement nécessaire pour en bien apprécier la valeur. « On a composé cette histoire, dit-il[1], sur des récits de personnes connues, qui ont passé plusieurs années auprès de Charles XII et de Pierre le Grand, empereur de Moscovie, et qui, s'étant retirées dans un pays libre, longtemps après la mort de ces princes, n'avaient aucun intérêt de déguiser la vérité.... On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires et irréprochables. » Ainsi dès ce premier ouvrage historique, Voltaire détermine et applique les règles fondamentales de la saine méthode; il rompt avec les procédés de l'historiographie officielle, du panégyrique déguisé et payé, comme avec les traditions de l'histoire *a priori*, composée d'après des informations vagues, uniquement en vue de l'effet littéraire. Sans doute il lui est arrivé quelquefois de faire fausse route dans l'usage de cette méthode, le plus souvent par excès de défiance et de pyrrhonisme; en cela comme en tout, il se prononce trop vite, et cède trop

1. *Disc. sur l'Hist. de Charles XII.*

volontiers à la tentation de renverser les opinions reçues. Mais il était dans la bonne voie; il avait le sentiment exact des nécessités de l'histoire et du danger que lui faisait courir le débordement des « mensonges imprimés ».

Charles XII répond encore par un autre mérite à la conception moderne du genre historique. En racontant la vie, les exploits, les extravagances d'un vrai héros d'aventures, Voltaire ne se laisse pas captiver par l'intérêt unique de son principal personnage. Il n'oublie pas que l'histoire doit avoir surtout pour objet la vie des peuples. C'est la Suède, c'est la Russie qu'il nous montre aux prises : climat, mœurs, institutions, tout ce qui donne aux peuples belligérants leur caractère distinctif, tout ce qui explique les origines, les péripéties, les résultats de la lutte engagée entre les deux grands capitaines, tout ce qui est, dans cette lutte, d'intérêt vraiment moral et humain, il y insiste avec développement et s'en enquiert avec scrupule. Cette vérité banale aujourd'hui, que les princes ne vaudraient pas la peine qu'on parlât d'eux s'ils n'étaient des chefs d'États, Voltaire est le premier depuis les grands historiens de la Renaissance, les Machiavel et les Guichardin, qui l'ait mise en pleine lumière et qui s'en soit inspiré.

Ces deux qualités nouvelles et éminentes, la recherche de documents originaux et le souci de faire aux peuples dans l'histoire leur part légitime, qui est la principale, se retrouvent au plus haut degré dans le *Siècle de Louis XIV*, véritable chef-d'œuvre de Voltaire historien.

Cette fois encore, le sujet était presque contemporain; Voltaire en avait eu l'idée fort jeune, et les témoignages oraux étaient les premiers qu'il eût recueillis. Il a du reste pris soin de mettre en relief le lien qui rattache son siècle à celui qui l'a précédé : dans la liste des artistes et des écrivains, il range ceux de son temps, les Montesquieu, les Bouchardon, parmi les Corneille, les Racine, les Poussin et les Puget. N'a-t-il pas connu Ninon, Caumartin, Villars? Fontenelle, le *Cydias* de La Bruyère, n'est-il pas encore là? Entre lui, Voltaire, et l'auteur de *Cinna*, n'y a-t-il pas communication directe au moyen de quelques « bons vieillards » dont les récits ont amusé son enfance? Rien ne sera donc plus naturel, quelques années plus tard, que « d'ajouter » au *Siècle de Louis XIV* un *Précis du siècle de Louis XV*.

Trente ans d'études, lecture de mémoires inédits et d'une autorité décisive, consultation des archives de la Guerre, con-

fidences des survivants les mieux renseignés : telles sont les garanties de véracité qu'offrait ici Voltaire. Le titre, qu'il prend soin d'expliquer dès le début, annonce ce que sera le livre : « Ce n'est pas seulement la vie de Louis XIV qu'on prétend écrire ; on se propose un plus grand objet. On veut essayer de peindre à la postérité, non les actions d'un seul homme, mais l'esprit des hommes dans le siècle *le plus éclairé qui fut jamais*[1]. » Le plus éclairé, sans excepter celui qui suit, si fier de ses « lumières » et qui n'est pas habitué à ce qu'on lui conteste cet avantage. Mais Voltaire l'entend bien ainsi : pour les sciences, le dix-huitième siècle n'est que le continuateur et le disciple du précédent ; pour les lettres et les arts, son héritier très indigne. C'est bien notre avis aujourd'hui ; en 1751, c'était un hardi, un généreux paradoxe. L'esprit de dénigrement qui avait rabaissé la figure de Louis XIV n'a pas eu de prise sur Voltaire : il n'absorbe pas la gloire du siècle dans celle du souverain ; il les met en regard l'une de l'autre, et rend à Louis XIV toute la justice qui lui est due, sans la refuser aux grands hommes de guerre, d'État, de lettres, que le monarque, très grand homme lui-même, a découverts, employés et soutenus. C'est, sur ce point, une œuvre de haute et complète impartialité. Ajoutez l'art d'embrasser une immense matière et de la dominer ; d'indiquer rapidement le nécessaire, de développer seulement l'essentiel ; d'expliquer la politique, de peindre les batailles ; de recueillir et de grouper ces menus traits de mœurs, ces *anecdotes*, comme il les appelle, trop dédaignées par les historiens des rois, ces faits sans éclat, sans conséquences apparentes, et qui paraissent appartenir à la chronique, qui cependant nous font connaître sur le vif un homme, une cour, une société, une époque ; de donner enfin toute son importance au mouvement des idées, aux grandes querelles religieuses, que malheureusement Voltaire n'a vues que de l'extérieur, sans en saisir le principe ni la portée.

En tout le reste, le *Siècle de Louis XIV* est écrit dans un esprit de vive sympathie ; l'impartialité n'y perd rien, l'intelligence des faits y gagne beaucoup ; l'historien en effet peint les hommes, et pour comprendre l'homme, il faut, suivant la belle parole de Térence, ne point le regarder comme un étranger, se transformer en lui, s'identifier à lui. Tite-Live disait qu'il devenait un ancien en racontant l'ancienne histoire de

1. Chap. I^er^, *Introduction*.

Rome. Il n'y a guère, au dix-huitième siècle, que Montesquieu, qui ait eu le don de s'attacher aux choses du passé pour elles-mêmes, et sans autre pensée que de les bien pénétrer, car le bon Rollin y cherche surtout des spectacles vertueux. Par malheur Voltaire, comme ses amis de l'*Encyclopédie*, croyait que l'avènement de la raison sur terre était de date toute récente, que la foi chrétienne avait retardé cet avènement, que le moyen âge en particulier était une époque de ténèbres, et qu'en deçà du quinzième siècle, l'histoire n'était que le tableau des « sottises humaines ». Il fallait attendre Augustin Thierry et Michelet pour voir en France des esprits libres rendre une justice éclairée, c'est-à-dire bienveillante, aux temps où parurent saint Louis et Jeanne d'Arc.

L'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations* ou *sur l'Histoire générale* est manifestement, dans la pensée de Voltaire, destiné à effacer le *Discours* où « l'illustre Bossuet » a écrit « une partie de l'Histoire universelle ». Bossuet met l'histoire au service de l'idée chrétienne; cette idée, Voltaire aurait le droit de s'en affranchir quand il s'agit de recherches historiques; mais il la combat, il l'avilit à plaisir par le moyen de l'histoire; en quoi il fait œuvre de sectaire. Bossuet s'est arrêté à Charlemagne et n'a voulu considérer en Orient que les Juifs et les peuples mêlés à l'histoire du peuple de Dieu : son dessein purement théologique s'accommodait de cet horizon limité. Voltaire prend Charlemagne au contraire comme point de départ et, pour faire pièce à Bossuet, amplifie arbitrairement dans l'histoire générale l'importance de l'Inde, de la Chine et du Japon : c'est une gageure. Son érudition, sur une période de près de dix siècles, ne peut être qu'insuffisante; elle est d'ailleurs considérable par l'effort dont elle témoigne; mais ce qui la stérilise, c'est la courte vue qui détermine Voltaire à rejeter, comme entaché d'ignorance ou d'imposture, tout document empreint de naïveté C'est fort bien à lui de porter toute son étude sur les faits qui mettent en relief l'esprit de chaque génération, et d'en chercher ainsi le trait caractéristique au point de vue moral; mais cet esprit des hommes d'autrefois, il en faudrait découvrir le fond, en reconstituer la synthèse et la logique, tandis qu'il n'en aperçoit d'ordinaire et n'en signale que l'apparente absurdité. Ce qui choque son rationalisme, il le traite de monstre : c'est précisément le contraire d'une interprétation scientifique. En approchant des temps où il voit poindre l'esprit moderne, tout

à coup son jugement s'éclaircit, son dédain se relâche; mais qu'est-ce en histoire, sinon l'erreur tant reprochée, au nom même de l'histoire, à la critique littéraire de Boileau? « Enfin Malherbe vint.... » Cette antipathie violente de Voltaire pour des temps où l'homme lui paraît si misérable, et misérable beaucoup par sa faute, d'où procède-t-elle au fond? D'un sentiment haineux? Contre l'Église, assurément. Mais cette haine de l'Église, qu'il rend responsable de tous les maux endurés par l'homme dans des siècles où elle exerçait l'empire des âmes, c'est la conséquence de l'intérêt qu'il porte au genre humain; j'entends à un homme abstrait, idéal, conçu à la ressemblance d'un philosophe du dix-huitième siècle. Tout ce qui heurte sa raison lui paraît, d'une manière absolue, déraisonnable, et par suite odieux. Le présent lui dérobe la vue du passé. Ce travers est celui de son temps; et voilà comment le dix-huitième siècle, tout savant qu'il était, n'a pas eu le sens de l'histoire. A la veille de la Révolution, c'est pour notre pays une infériorité grosse de conséquences.

Naturellement Voltaire a commencé par faire école, en histoire, surtout par ses défauts. Mais c'est vraiment un maître, et les grands historiens français de notre siècle, ses disciples, ne l'ont peut-être pas assez reconnu. Il a mené de front l'art du récit et l'amour de la recherche; il a élevé l'histoire au rang des sciences morales; s'il n'a pas toujours été juge équitable, c'est déjà beaucoup de l'avoir tenté, d'avoir montré qu'on n'était un véritable historien qu'à ce prix. Enfin s'il a parfois pratiqué la critique avec intempérance, il a péché par l'excès contraire à celui de ses prédécesseurs; le premier chez nous il a prouvé, répété sans relâche, que la critique est la seule base solide, la condition essentielle de l'histoire, et fourni l'exemple à l'appui.

2° *Mélanges* (*contes*, *dialogues*, *facéties*, *etc.*). — Sous ce titre un peu confus et bigarré, la seconde division de notre recueil contient des morceaux puisés en divers endroits de l'œuvre de Voltaire, mais qui offrent entre eux ce trait commun, de traduire des pensées plus ou moins sérieuses et profondes, sous une forme plaisante. C'est ici le lieu de rechercher en quoi consiste la plaisanterie de Voltaire, qui n'est pas la partie la moins célèbre ni la moins sévèrement jugée de son talent.

Voltaire n'est jamais triste. Il s'indigne, s'irrite, voit le mal, en souffre sincèrement, et le signale avec une rare vigueur. mais, qu'on l'en blâme ou qu'on l'en loue, il faut reconnaître

que le mal ne lui a jamais produit ce genre d'impression grave et recueillie, que nous appelons tristesse. Parti pris ou impuissance, cette note chez lui ne se rencontre nulle part. Et ce tour d'esprit est d'autant plus singulier que, le plus souvent, quand il s'égaie et veut nous égayer, c'est sur des sujets en réalité graves ou même affligeants. Nous nous amusons à le lire; mais le livre fermé, quelquefois même avant, nous faisons nos réflexions, et, de sens rassis, nous éprouvons une certaine gêne, parfois une certaine honte, du plaisir que nous y avons pris, faute sans doute de pouvoir nous en défendre. Nous dirions volontiers comme Figaro : « Je me hâte d'en rire, de peur d'être obligé d'en pleurer. » Il semble que l'auteur ait usé de surprise, et que sa malice ait séduit notre cœur et notre raison.

A la vérité, tous les grands rieurs, j'entends ceux qui ont du génie et dont le comique ne se borne pas à un enjouement frivole, nous produisent un peu le même effet. Voyez Molière : n'est-ce pas de lui que Musset a pu dire, répétant à peu près le mot de Figaro :

> Quelle mâle gaieté, si triste et si profonde
> Que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer!

Au fait le devrait-on? La question vaut qu'on la propose. — Oui, si l'on tire des comédies de Molière leurs conclusions extrêmes, si l'on en dégage la conception de l'humanité sur laquelle elles reposent, conception que Molière a fort habilement reculée loin des regards; en un mot, si l'on chicane son plaisir. Non, si l'on entre simplement, et comme le bon public, dans le sens direct de l'œuvre; si, selon le vœu même de Molière, on « se laisse prendre par les entrailles ». Alors on rit franchement et sans remords, et la seconde fois encore plus que la première; aussi dit-on couramment que chez lui le rire est sain. On peut pousser au noir ses comédies, à la condition de pénétrer jusqu'au fond de son âme; mais c'est user du droit à la rigueur et jusqu'à l'excès : *jus utendi et abutendi*. A force de disserter, on altère ainsi le sens et le véritable caractère de l'œuvre d'art, qu'il faut, pour la bien goûter, comprendre et non presser. Si la tristesse est au fond de l'œuvre de Molière, c'est un secret qu'on ne lui arrache qu'en la torturant.

Chez Voltaire, la gaieté n'est visiblement qu'une apparence, une feinte. Il raille bien plutôt qu'il ne rit : cela ne va pas sans

une légère grimace, qui, pour être habituelle, et par conséquent à demi naturelle, ne peut cependant pas se confondre avec le franc rire, épanoui, communicatif et reposant. Il n'y a pas lieu de creuser bien profondément pour trouver chez lui, non pas (je l'ai dit) la tristesse, mais l'ironie, l'amertume, sans laquelle il n'y aurait plus à ses badinages ni sel ni sens. De là le malaise qu'il cause à certaines gens, malaise sincère, incontestable : ce genre d'esprit, plus que tout autre, a ses réfractaires.

Il est assurément difficile à défendre, n'étant pas tout à fait ce qu'il paraît être. Toutefois, quand on consent à s'y laisser aller, on ne tarde pas à y trouver un charme des plus délicats.

Voici, je pense, comme on pourrait l'expliquer. — Étant données les sottises humaines, qui sont ici-bas le mal par excellence, puisque des autres maux la sagesse parvient encore à tirer un peu de bien, Démocrite a meilleure grâce à en rire de propos délibéré qu'Héraclite à en pleurer (cette justification est de Voltaire) : si ces sottises, en effet, sont fatales, inévitables, il est philosophe, il est fier de les traiter par le mépris ; si, au contraire, elles sont corrigibles en une certaine mesure (et cela, Voltaire le croit), une raillerie un peu forte, à l'emporte-pièce, est encore le plus sûr moyen de les corriger. Ainsi pensent tous les satiriques, dont quelques-uns, comme Boileau sont de fort bonnes gens. Et puis, pourrait-on dire encore, si ce rire de Voltaire est voulu, s'il faut un peu d'initiation pour se rendre compte de ce qu'il signifie, c'est un plaisir exquis que de s'y associer sans cependant en être dupe, et de discerner, à travers les boutades, les idées vraies exagérées à dessein. De prime abord, les facéties de Voltaire peuvent sembler un peu violentes : c'est pourtant à des raffinés qu'elles s'adressaient. Ne nous arrêtons donc pas à la lettre ; il y a là un jeu, partant des conventions, qu'il faut connaître ; si nous nous récrions, si nous fuyons effarouchés, c'est que les conventions nous échappent ou nous déplaisent, et que le jeu dont il s'agit n'est pas fait pour nous.

Ce que je dis là s'applique surtout aux romans de Voltaire. Que ce titre au moins ne nous fasse pas illusion. Ces romans n'ont jamais pour but d'émouvoir : ils ont si peu l'air de la vérité! On y est en pleine fiction allégorique. En fait d'invraisemblance, cela vaut les *Mille et une Nuits*, dont Voltaire aime d'ailleurs à emprunter le coloris oriental pour en revêtir des personnages et des aventures toutes modernes. Ainsi nous

sommes avertis : tout cela n'est qu'un déguisement. Mais quelle fantaisie ! Quelle imagination intarissable et pourtant toujours contenue ! Quel art de lancer au passage les plus fortes audaces ! Quel talent d'équilibriste entre la plaisanterie outrée et la philosophie la plus fine en même temps que la plus humaine ! Je vois, pour ma part, beaucoup de bonne grâce dans l'exécution de ce tour d'adresse, et non pas le « hideux sourire » qui déplaisait tant à l'auteur de *Rolla*, plus morose apparemment, cette fois, qu'à son ordinaire. Victor Hugo, quand il a appelé Voltaire un « singe de génie », s'est exprimé, lui aussi, en termes peu obligeants, mais plus vrais, à tout prendre, que ceux de Musset. Il y a bien en effet quelque chose de cela : une malice infinie, mais très impertinente, et qui ne respecte rien : du ricanement plutôt que du rire, de la drôlerie plutôt que de la gaieté ; au reste, un dessein d'enseignement fort bien suivi sans trop en avoir l'air, ce qui n'est pas la manière d'enseigner la moins efficace.

3° *Littérature et critique littéraire. Le style de Voltaire.* — La critique littéraire est un genre modeste : c'est un rôle assurément moins hasardeux et moins brillant de juger que de produire. Mais il faut des qualités spéciales, que possèdent rarement les talents créateurs et originaux. Il y a là comme une sorte d'incompatibilité :

Munus et officium nil scribens ipse docebo,

dit Horace : *j'enseignerai l'art d'écrire sans être moi-même écrivain.* En général, quand un écrivain de haute marque se commet dans la critique, soyez sûr qu'il y sera tout au moins incomplet ; qu'il nous fera des confidences précieuses, qu'il nous donnera supérieurement la théorie de ses qualités, mais qu'il taira ou rabaissera, moins encore par envie que par ne les point goûter, celles dont il manque et que ses rivaux possèdent. Voltaire n'a pas échappé à cette loi[1].

Ses injustices sont fameuses et criantes. — Le seul de ses contemporains qu'on puisse mettre en balance avec lui pour l'art d'écrire, c'est J.-J. Rousseau : non seulement Voltaire a combattu

1. Il a dit lui-même : « Un excellent critique serait un artiste qui aurait beaucoup de science et de goût, sans préjugés et sans envie. Cela est difficile à trouver. »

la plupart de ses idées, qu'il trouvait fausses et qu'on peut en effet contester, mais il a complètement méconnu et nié cette éloquence, cette chaleur, à laquelle nul, même parmi les plus grands ennemis de Rousseau, ne refusait son admiration. — Le *Commentaire sur Corneille*, entrepris dans des circonstances où l'excès dans l'éloge eût été presque commandé, à plus forte raison excusable, est le monument de la critique dénigrante et jalouse. Pour l'expression comme pour la pensée, c'est une mutilation. A supposer que de bonne foi l'on comprit aussi peu les motifs d'une gloire si grande, la plus simple prudence (autant dire, une sorte de pudeur) défendrait de le publier : il y aurait lieu de croire que l'on n'a pas la clef de l'œuvre, et que l'on doit se récuser comme incompétent. Mais la gloire de Corneille offusquait Voltaire : il n'admettait pas que le roi de la tragédie fut, avec Racine, un poète si dépourvu d'exacte bienséance, de saine philosophie, d'aisance égale et soutenue dans le style, et, pour tout dire, si peu semblable à Voltaire. Le *Commentaire* est la protestation acrimonieuse d'un concurrent. — Encore sur Corneille était-il obligé de concéder quelque chose à une admiration déjà traditionnelle en France :

.... le Corneille est joli quelquefois! ...

Sur Shakespeare, qui, de ce côté du détroit, n'avait pas encore droit de cité; sur Shakspeare, dont il avait le premier chez nous prononcé le nom, et qu'à sa suite certains critiques et traducteurs tentaient de faire agréer comme novateur digne et capable de rajeunir la scène française, Voltaire ne se sent tenu de garder aucune mesure. Shakspeare n'est plus pour lui qu'un batteur d'estrade, un Gilles de la foire, abject et répugnant; et si quelques Français réclament en sa faveur, ce sont des Welches, des barbares. La palinodie, l'aveuglement, la jalousie inquiète et passionnée, voilà les moindres défauts de cette campagne contre Shakspeare, qui constitue à la charge de Voltaire une des erreurs les plus lourdes et les plus compromettantes qu'ait jamais commises un homme de lettres.

Bien d'autres de ses jugements ont été réformés. Il n'a mis à leur rang comme écrivains, ni Montesquieu, ni Buffon, dont il a cru faire justice avec un bon mot; au contraire, il a célébré les louanges d'un Marmontel, d'un La Harpe, ses pâles disciples, et il salue en d'Alembert « le premier écrivain du siècle ». Un tel manque de justesse, de proportion, de discernement, et cela

pendant toute sa carrière, ne permet pas de lui décerner ce qui est pour un critique la consécration suprême, l'autorité.

Cela n'empêche pas que Voltaire n'ait écrit sur la littérature des pages de premier ordre. Très insuffisant quand il censure, il reprend en général tous ses avantages quand il loue ou conseille. C'est qu'il loue ce qu'il aime et que, s'il n'a pas le sens de l'admiration très étendu, il l'a du moins très sûr, et qu'il sent vivement un petit nombre de qualités excellentes; c'est qu'il conseille ce qu'il a pratiqué, c'est-à-dire le respect de la raison humblement servie par un style toujours clair et châtié.

Il fait honneur, nous l'avons dit, à la discipline littéraire des jésuites : il a docilement saisi et conservé le sens de leur enseignement; mais, docile à l'excès sur ce point, il n'en a pas comblé les lacunes. Les humanités ne lui ont pas donné la connaissance intime de l'antique; l'âme grecque surtout et cette « aimable simplicité du monde naissant », si profondément ressentie par Fénelon, lui sont à peu près demeurées lettre close. Racine en avait fait connaissance à Port-Royal; à Louis-le-Grand on ne pénétrait pas jusqu'à ces sources vives. On y enseignait du moins, par le moyen des meilleures œuvres latines, beaucoup plus voisines de nous, l'art de composer, d'exprimer des pensées justes avec sobriété, concision, finesse, des sentiments délicats sans enflure et sans diffusion : c'est de Virgile et d'Horace que Voltaire a tiré de la perfection antique une idée très accessible à l'esprit d'un moderne et immédiatement applicable à son usage. C'est à cette perfection de forme et de goût que se borne aux yeux de Voltaire la supériorité des anciens. Pour la pensée il est bien de son temps; il ne s'est pas rendu compte de l'infidélité qu'il commettait envers l'*Enéide* en la prenant pour modèle de sa *Henriade*, et l'on connaît l'exclamation naïve qui lui échappa pendant la représentation de son *Oreste* : « Courage, Athéniens! C'est du Sophocle. » Sur Homère, il était, au fond, du parti de Lamotte, avec un peu moins d'irrévérence et un peu plus de tact naturel. Les purs chefs-d'œuvre de la primitive antiquité ne lui ont jamais révélé leurs mystères; il ne les entrevoit qu'à travers le siècle d'Auguste et celui de Louis XIV. Il consent que la Grèce soit la patrie du Goût (qu'il ne distingue pas du Beau), mais il n'en met pas l'âge d'or à l'origine : la grande époque des arts et des lettres, c'est à son avis celle dont il a vu la fin, c'est le dix-septième siècle.

C'en est même seulement, pour être exact, la seconde partie,

avec Racine pour maître du chœur. Il en est l'admirateur résolu, mais non pas enthousiaste : il n'y a pas, selon lui, de louange éclairée sans restriction; et dans le Temple du Goût tel qu'il le décrit, c'est la critique qui fait l'office de grande prêtresse. Mais, sauf quelques réserves, cette pure littérature Louis XIV lui semble très voisine de la perfection, la plus parfaite en tout cas qu'il y ait eu. Elle s'est épanouie sous les yeux d'un public d'élite, lettré sans pédantisme, poli sans afféterie, raisonnable sans froideur, sensible sans mollesse; elle est naturelle, forte et noble. Elle obéit aux règles, mais sans gêne et sans raideur; chaque genre y suit son objet propre, à l'aise dans son domaine, sans confusion, sans empiétement; tous les genres enfin, chacun avec ses ressources et suivant sa manière, peignent de préférence ce qu'il y a de plus intéressant au monde, les divers aspects de l'âme humaine. C'est une littérature qui plaît en instruisant, qui fait tantôt rire, tantôt pleurer, sans frivolité; qui donne toujours à réfléchir. Point de bel esprit, point de faux brillants, point d'emphase; rien qui captive le cœur ou l'imagination en fraude et au mépris de la raison. Aussi cette fête de l'esprit a-t-elle dû, comme toute fête, avoir son lendemain; après cette belle floraison, les genres se sont épuisés, la décadence fatale est venue, et le dix-huitième siècle n'a plus qu'à glaner dans le domaine de l'art. Cette conviction a rendu Voltaire rigoureux pour ses contemporains; l'admiration des modèles atteint presque chez lui la limite où elle se tourne en défiance des nouveautés. Son goût n'a été que d'un seul pays et d'un seul temps.

Ce qui lui fait honneur, c'est que sa sévérité s'est exercée d'abord sur lui-même. Malgré sa merveilleuse facilité, il n'a cessé de se surveiller et de se corriger. Toutes les fois qu'il a trouvé le temps de se relire, il en a profité pour retoucher, d'une édition à l'autre, ce qu'il avait écrit. Le travail ne lui était pas nécessaire; il s'y est contraint par scrupule et par égard pour le lecteur.

Au moment de nous introduire avec lui dans le Temple du Goût, il éprouve quelque embarras, car « il est plus aisé de dire ce qu'il n'est pas que de faire connaître ce qu'il est ». Il se contente de nous en donner une vague idée, et voici comment il s'en tire :

> *Simple* en était la *noble* architecture :
> Chaque ornement, à sa place arrêté,
> Y semblait mis par la nécessité;

L'art s'y cachait sous l'air de la nature ;
L'œil satisfait embrassait sa structure.
Jamais surpris et toujours enchanté.

Avec la noblesse en moins, qu'il garde pour la poésie, et en poésie pour les grands genres, c'est exactement l'impression que nous produit son style en prose, et c'est aussi pourquoi l'analyse en est si difficile à faire. En le lisant, on a l'illusion qu'on aurait écrit comme lui, à la seule condition de penser aussi nettement qu'il pense, ce qui, grâce à lui, paraît encore la chose du monde la plus naturelle : toute complication, toute obscurité se dissipe avec lui comme par miracle. Il entre en propos ; quel que soit le sujet, il le prend au début d'un ton si simple, qu'on le suit sans effort d'attention et sans se douter qu'on va peut-être voir beaucoup de pays. Il a l'air de causer, on l'écoute ; mentalement on lui donne la réplique, on achève ce qu'il lit ; on est avec lui de plain-pied. Peu à peu le récit s'accélère et s'anime ; la discussion devient plus serrée ; l'esprit jaillit, mais un esprit qui ne doit rien aux mots, qui réside tout entier dans le simple et libre mouvement de la pensée. A peine a-t-on eu le temps de le remarquer, qu'il s'efface et s'éclipse : mais le trait pénètre et demeure, parti on ne sait d'où. Rien de monotone ni d'abstrait ; et cependant nul souffle oratoire, nul signe d'émotion. Rien non plus qui ébranle fortement l'imagination : mouvements, figures, tout ce qui donne au style sa variété, son coloris, est discret, fugitif, imperceptible.

L'impression se fait ; mais comment se fait-elle ?...

Dans ces phrases courtes et alertes, aucun effet ne se prolonge, aucune intention littéraire ne perce. Nulle part on n'est transporté ; mais aussi nulle part on n'a lieu de se défier, de résister à l'évidence continue. Voltaire a vraiment fait du style l'instrument accompli de la propagande et de la polémique, une arme légère, rapide, invisible, dont on ne peut ni pressentir ni parer le coup. Son mérite éminent, son génie, est la clarté : ces qualités qu'il possède, celles même qui lui manquent y conspirent. Il n'a ni haleine, ni grandeur, ni pathétique. Et qu'en ferait-il ? Il ne veut ni émouvoir, ni élever notre âme, mais seulement nous donner des choses la vue souvent superficielle, toujours nette et précise, qu'il en a.

Étonnez-vous après cela qu'il se soit formé de la poésie une

idée trop terre à terre, qu'il n'ait rien conçu au delà de la prose rythmée et ruinée! Entre lui et les vrais poètes (et j'entends par là tous ceux qui, même par le moyen de la prose, nous procurent l'impression profonde des réalités insaisissables) il y a tout l'intervalle qui sépare les deux termes extrêmes de la littérature. Ces deux termes, l'esprit français les a touchés : nous avons Voltaire, mais nous avons aussi Pascal et Rousseau. Il ne faudrait donc pas définir l'esprit français par celui de Voltaire; ce serait le mutiler cruellement.

4° *Philosophie*[1], *morale et politique*. — Ce que Voltaire appelait philosophie, c'étaient tout uniment les sciences. Tel n'est pas, on le sait, le sens ordinaire de ce mot, qui implique une interprétation générale des phénomènes physiques et moraux, couronnée par la métaphysique. Or, sur ce terrain, nous voyons les plus grands esprits de tous les temps travailler sans relâche, sans jamais parvenir à s'accorder. C'est le domaine éternel de la controverse. Éternel en effet, car il est peu probable que l'homme se lasse de la métaphysique. Si elle ne satisfait pas, elle trompe du moins un des besoins les plus nobles de notre nature. Il ne nous suffit point de regarder la scène du monde en simples spectateurs : nous en voulons visiter les dessous, démonter jusqu'en ses derniers éléments et reconstruire ensuite le grand tout qui nous enveloppe et nous contient. C'est le rocher de Sisyphe : personne n'est parvenu à le pousser jusqu'au sommet, et pourtant, après chaque insuccès, de nouveaux travailleurs s'offrent à tenter l'aventure. C'est à faire, non certes à tous les hommes, mais à une petite élite, particulièrement tournée vers la spéculation, que l'obscurité des problèmes attire au lieu de l'intimider, et qui préfère, illusion pour illusion, conquérir chèrement et coordonner la sienne, au lieu de s'en tenir à la demi-connaissance des choses, rudimentaire et incohérente, que l'instinct nous procure, et dont le vulgaire se contente pour vivre.

Très frappé du désaccord entre tant de systèmes et de la témérité qu'il y a, de la part de l'homme, à poursuivre une sorte d'omniscience que seule l'intelligence divine paraît comporter,

1. Voy. l'*Introduction* d'Ernest Bersot en tête des extraits qu'il a publiés sous ce titre : *La philosophie de Voltaire* (1848).

Voltaire s'est résolument détourné de la métaphysique. Ce sont là, dit-il,

Des secrets réservés pour les peuples des cieux.

Il n'est pas pour cela sceptique, car le scepticisme est encore un système, l'un des plus violents pour la nature, et des plus malfaisants, si l'on tente, bien en vain, de l'observer à la rigueur. Il est « douteur », ce qui est très différent; non pas même douteur à la façon de Descartes, qui ramène toutes ses idées à leur premier principe, et n'en reconstruit l'édifice qu'après l'avoir provisoirement ruiné. Non, Voltaire embrasse à la fois et au même titre, comme pourvus d'une égale certitude et constituant pour l'homme les éléments nécessaires de sa vie morale, un certain nombre de dogmes sur lesquels reposent toute l'activité, toute la religion et toute la morale naturelles; dogmes qu'il ne s'inquiète pas d'ailleurs de concilier entre eux logiquement, ni de ramener à un point de vue supérieur et plus compréhensif. Ces principaux dogmes sont l'existence de l'âme et celle de la matière, celle de la liberté, du devoir, de Dieu. Ce sont, on le voit, ceux que le bon sens nous impose, auxquels on ne se soustrait que par une réaction artificielle, si tant est qu'on puisse s'y soustraire réellement et vivre en état de raison comme si l'on n'y croyait pas. Mais ces vérités une fois admises en qualité d'axiomes, Voltaire ne se met pas en peine de les approfondir davantage, tant il est convaincu que sa raison ne trouverait rien de plus et que même elle courrait le risque de s'égarer. Tous les métaphysiciens, depuis Platon jusqu'à Leibniz, lui paraissent à tout le moins des rêveurs, et c'est pour ne pas donner de consistance à des rêveries comme les leurs, qu'il aime mieux, au delà de la simple et primitive évidence, douter ou ne pas chercher. « J'ai examiné sincèrement, dit-il, et avec toute l'attention dont je suis capable, si je peux avoir quelques notions de l'âme humaine; et j'ai vu que le fruit de toutes mes recherches est l'ignorance. Je trouve qu'il en est de ce principe *pensant*, *libre*, *agissant*, à peu près comme de Dieu même : ma raison me dit que Dieu existe; mais cette même raison me dit que je ne puis savoir ce qu'il est.... Le monde est un ouvrage admirable; donc il y a un artisan plus admirable : ma raison nous force à l'admettre; *la démence entreprend de le définir.* »

Cette défiance instinctive des systèmes lui avait fait goûter

vivement, lors de son exil en Angleterre, la prudente philosophie de Locke, qui se bornait à la pure psychologie, à l'histoire naturelle de l'esprit humain. Il est lui-même fort bon observateur en ces matières, quand il s'en mêle : il y applique une vue nette et malicieuse. Mais il ne se dissimule pas que cette philosophie purement descriptive ne saurait suffire aux plus stricts besoins de l'homme, et notamment ne fournit aucune base à la morale, qui est l'indispensable pour l'individu comme pour la société. Dans la patrie de Locke, la Bible, si fortement implantée, ne laissait pas trop apercevoir cette insuffisance; la foi simplifiait la tâche de la philosophie. Mais Voltaire n'avait aucun goût pour une morale d'origine religieuse; il ressentit d'autant plus vivement le besoin d'affermir autour de lui les données du sens commun. C'est la morale qu'il s'agissait, à ses yeux, de ne pas laisser en souffrance; et c'est par là qu'il fut conduit (si stérile que lui semblât ce travail pris en lui-même) à répondre par des explications plus ou moins concluantes, et plutôt évasives que décisives, aux objections dont étaient l'objet, comme incohérents et contradictoires, les principes qui avaient dans sa pensée l'avantage d'assurer les pas de l'homme à travers la vie : *primo vivere, deinde philosophari.* « Je ramène toujours, autant que je peux, dit-il, la métaphysique à la morale. » Sa prétendue métaphysique (il fallait bien lui donner ce nom) n'était pas du tout, comme on l'entend d'ordinaire, la recherche désintéressée de l'absolu, mais le moyen pratique de maintenir les affirmations primordiales de la raison, pour le plus grand bien de l'homme et de la société; en un mot, de la métaphysique utilitaire et défensive.

Voltaire repousse donc les objections par des doutes, et le doute sur tout ce qu'il ignore confirme sa sécurité sur le petit nombre de points qu'il tient acquis. Par exemple, l'âme existe, et aussi la matière, et l'une portant l'autre; mais comment? Personne ne l'a su ni compris, même en se flattant de l'expliquer. Voltaire supprimerait volontiers le problème en admettant (sans résoudre l'énigme, bien entendu) que la matière peut à la fois penser et obéir à la pensée. Il se tient ainsi dans une situation intermédiaire entre le matérialisme et le spiritualisme, rejetant les affirmations gratuites de l'un et de l'autre et les rappelant tous deux à la modestie en présence de Dieu. De même il y a un Dieu : « Un catéchiste annonce Dieu aux enfants, et Newton le démontre aux sages. » Mais de ce que cet Être

suprême est et ne peut être que toute intelligence et toute bonté, nierez-vous que le mal existe sur terre? Avancerez-vous, avec Leibniz et Pangloss, que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles »? Ce serait insulter au bon sens et aux souffrances des misérables, décourager l'effort et condamner le progrès. Ici encore Voltaire maintient les deux termes du problème entre l'optimisme et le pessimisme : d'une part il constate l'existence du mal et le combat dans la mesure de ses forces, de l'autre il rend ce qu'il doit à la bonté divine en espérant le mieux en ce monde et la perfection dans l'autre :

> Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir ;
> Le présent est affreux s'il n'est point d'avenir,
> Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense...
> Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,
> Je ne m'élève point contre la Providence...
> Je ne sais que souffrir, et non pas murmurer.

Il ne murmure en effet, mais avec emportement, que contre les prétendus sages qui lui interdisent la douleur, aiguillon du travail, et principe de toute pitié. Qu'on le laisse être homme et « cultiver son jardin »!

Sur la nature de cette vie meilleure, sur la possibilité de l'âme immortelle et libre, il se récuse; cela n'est point de son ressort. Seulement il n'entend pas qu'on vienne se donner pour plus instruit que lui, et dès qu'il se trouve en face d'une affirmation outrecuidante, il en prend résolument le contre-pied. De là, chez lui, les contradictions les plus flagrantes sur ces questions. Un fin critique[1], qui l'a fort malmené, dit de lui : « Ce grand esprit, c'est un chaos d'idées claires ». Sans doute, mais n'allons pas mettre à son compte des théories de circonstance et de polémique. Le vrai, c'est que ses idées claires, celles auxquelles il tient, sont simplement juxtaposées, non enchaînées, et que ce dont il a le plus horreur, c'est un système d'idées obscures. En dépit de la philosophie, il ne s'embarrasse pas de savoir comment le nécessaire est possible. Dieu lui répond de tout.

Ainsi voilà Dieu qui remplit un grand rôle dans la philosophie de Voltaire. Il est l'explication, la sanction suprême, et le gage de toute certitude : « Dans le système qui admet un Dieu, on n'a que de grandes difficultés à surmonter; et dans tous les

1. Émile Faguet (*Dix-huitième siècle*, p. 219).

autres systèmes on a des absurdités à dévorer. » Comment se fait-il qu'il soit, avec cela, si peu religieux? C'est que l' « Être suprême » ne parle qu'à sa raison, et nullement à son cœur; qu'il est aperçu par lui, démontré, non senti. L'existence de Dieu bien et dûment établie, Voltaire ne s'y arrête plus qu'en cas de besoin : c'est comme une proposition géométrique qu'on tient pour sûre et sur laquelle on continue de raisonner sans l'approfondir chaque fois à nouveau. Les dieux d'Épicure étaient hors du monde; celui de Voltaire en est au contraire l'intelligence créatrice et directrice; mais en fait, sinon en théorie, cela revient à peu près au même. Voltaire ne pense pas à Dieu, n'en est pas troublé, ne l'adore pas; il lui suffit d'être ce que prescrit la loi divine et naturelle (car c'est la même), c'est-à-dire d'observer la morale :

Un dieu n'a pas besoin de nos soins assidus:
Si l'on peut l'offenser, c'est par des injustices;
Il nous juge sur nos vertus,
Et non pas sur nos sacrifices.

Telle est sa profession de foi dès 1722; elle est bien froide, bien négative; il ne s'en est guère départi. Il ne s'est animé pour la cause de Dieu que lorsqu'il a combattu les athées, non comme impies (il se soucie bien de piété!), mais comme insensés et pernicieux.

Sa morale s'en est ressentie. Elle est modérée, bienfaisante, avisée; mais elle manque d'élan, de fermeté, de tendresse :

Soyez juste, il suffit; le reste est superflu.

Sans doute le mot de justice doit être entendu dans son plus large sens; mais au fond, c'est bien encore de l'épicurisme : une indulgence extrême pour le plaisir, une confiance aveugle dans la bonne nature, le tout sous la sauvegarde de l'Auteur des choses. Un pas de plus, et le Dieu de Voltaire sera le Dieu de Béranger, le plus aimable des bons vivants.

Certes la conscience de Voltaire est fort accommodante, et ses passions ont exercé sur lui un terrible empire. Du moins en a-t-il eu dans le nombre quelques-unes d'assez belles; et à tout prendre, sa vie, surtout dans les vingt dernières années, est plus haute et plus réconfortante que sa morale. Malgré de cruels dédains envers les sots et même envers les simples, malgré des mots cyniques dont ses ennemis ont peut-être abusé

contre lui, Voltaire a vraiment aimé ses semblables. Les mœurs publiques, nous l'avons dit, et la vie sociale lui ont d'immenses obligations; et si la condition de l'homme s'est grandement améliorée pendant le dix-huitième siècle (ce qui n'est guère contestable), Voltaire y est pour beaucoup. Ce que pensaient en tous pays les gens éclairés sur la tolérance, sur les garanties de la justice, sur la proportion des délits et des peines, sur l'iniquité des anciennes lois fiscales, nul ne l'a exprimé plus fortement que lui, avec plus d'à-propos et plus de persévérance. Dans les questions d'ordre politique comme dans les autres, le point de vue abstrait n'était pas son affaire, et la *Déclaration des droits de l'homme* ne lui doit absolument rien. L'idée même de droit lui est fort étrangère. Il secouait les préjugés et la routine, mais ne se mettait pas en peine de leur substituer un idéal préconçu : là comme partout, il fuyait les systèmes. Laissons à Rousseau et à ses disciples les mérites comme les erreurs de cet ordre. Voltaire est l'homme des résultats : la vue du mal lui suggère l'ambition, l'impatience du mieux. C'est une œuvre accomplie au jour le jour, non d'après un programme, mais bien selon un même esprit de vérité et de justice. Si l'on veut le voir, contre son habitude, franchement ému; si l'on veut atteindre jusqu'à son cœur, il faut lire ses menus écrits en faveur des malheureux qu'il avait pris sous sa protection. Dans un passage célèbre des *Discours sur l'Homme*, il rappelle le grand précepte chrétien : « Aimez Dieu, mais aimez les mortels. » Il n'en a, quant à lui, pratiqué que la moitié, je veux dire la seconde; mais, dans ses bons jours, il y a mis toute son âme.

5° *Correspondance.* — De tous les ouvrages de Voltaire, le plus précieux, le plus intéressant pour l'histoire, mais aussi le plus incomparable aux yeux de la critique, c'est sa *Correspondance.*

On s'explique sans peine quelle peut être la valeur d'un pareil document, où nous est représentée, non pas sous forme de récit, mais directement et au vif, l'existence d'un homme qui a vécu quatre-vingt-quatre ans, qui dès vingt-cinq était célèbre, qui devient bientôt le premier homme de lettres de son temps, qui ne se confine pas dans sa profession ni parmi les gens de lettres, mais qui met la main à toutes sortes d'affaires, qui fait son siècle à son image, entre en relations avec tout ce qui dans toute

l'Europe possède un nom et une puissance, souverains, ministres, favorites, princes de l'Église, grands seigneurs; avec tout ce qui, dans la société, brille par l'esprit, exerce quelque influence, et qui trouve encore le loisir de faire avec sa famille et ses amis proprement dits un échange de lettres tel qu'on n'en trouverait point un second exemple. Il n'y a pas un seul livre qui nous apprenne sur le dix-huitième siècle plus de faits importants, qui nous renseigne mieux sur le caractère général des mœurs et le tour d'esprit de cette étrange époque.

Dirons-nous maintenant combien est exquise, au point de vue du goût, cette correspondance si variée, si naturelle, si spirituelle et cependant, presque dans son ensemble, si négligée, si spontanée? Ces chefs-d'œuvre qui n'étaient pas faits pour nous et que nous possédons par une sorte d'indiscrétion, par droit de conquête, doublent de prix à nos yeux : c'est d'ordinaire le charme des correspondances et ce qui, de notre temps, les fait rechercher avec tant de curiosité. Or il n'est point de correspondance qui réunisse au plus haut degré que celle-ci deux mérites généralement peu conciliables : l'intérêt général, historique, philosophique ou moral du fond, et d'autre part l'accent purement intime. Certes les lettres de Mme de Sévigné ont bien des grâces, elles sont d'un sentiment, d'un tour bien délicats; elles renferment même, hâtons-nous de le dire, des maîtresses pages, émues et vibrantes, qu'on ne trouverait nulle part chez Voltaire; mais ce sont des lettres, si je puis dire, oisives, des lettres de cour et de salon, et non, comme celles-ci, la vie même servie, interprétée par la plume. Il ne s'agit, bien entendu, que d'une impression générale, abstraction faite de quelques lettres, et non des moins célèbres, véritables joyaux ciselés par Voltaire pour l'admiration non du destinataire en particulier, mais d'un public plus ou moins étendu, et qu'il appelle lui-même « ostensibles ». On a dit excellemment[1] combien de sortes d'esprit nous offre la correspondance de Voltaire : l'esprit de bon sens, l'art de railler et l'art de louer, l'art de répondre à la louange, puis, outre tout cela, ce « quelque chose qui ne nous apprend rien, et pourtant qui n'est pas de trop ». Et, comme conclusion de cette analyse si pénétrante appliquée à un ouvrage dont la marque dominante est l'absence de tout procédé : « A quoi bon, dit-on, énumérer lourdement des choses si légères? En fait de genres d'esprit, il

1. M. Nisard, dans son *Histoire de la littérature française.*

n'est guère plus aisé de trouver celui qui manque à Voltaire, que de définir tous ceux qu'il a. »

Mais nous voulons insister sur un point particulier, d'autant plus utile à marquer ici, qu'un choix de lettres, réduit aux proportions d'un livre classique, le dissimule forcément : c'est l'immensité de cette correspondance. La dernière édition des *Œuvres complètes*[1] contient 10 372 lettres, dont 9500 environ sont de Voltaire lui-même. Or il s'en faut bien que nous ayons encore tout, et nous ne pourrions fixer même approximativement la proportion de ce qui nous manque et de ce qu'un avenir peut-être prochain nous révélera. Voltaire écrivait à Formont, le 27 juillet 1734 : « Je n'irai pas plus loin, car voilà, mon cher ami, la trentième lettre que j'écris aujourd'hui ». De ces trente lettres (en nombre rond peut-être) il nous en reste deux.

Quand on pense que l'auteur de cette prodigieuse correspondance a d'ailleurs laissé, en tous genres, des œuvres qui forment plus de trente volumes compacts de 500 pages, on en vient à être confondu par une facilité qui, portée à ce degré, rehausse singulièrement tous les autres mérites d'un écrivain, et n'a plus rien de banal. Quel don que de tourner constamment le moindre billet, au courant de la plume, avec tant de désinvolture qu'il vaille la peine d'être lu, qu'il ait son style à lui, sa grâce originale! Quel triomphe de l'art d'écrire que cette multiplicité de lettres improvisées de suite, sur le même sujet, sous le coup de la même émotion, et dont chacune a son accent particulier, où les nuances sont si fines, qu'on ne trouve de l'une à l'autre ni répétition monotone, ni traces de lassitude! C'est que Voltaire a véritablement le diable au corps : pour son esprit mobile et toujours en éveil, il n'y a pas de matière qui s'use, ni d'impression qui s'émousse; sa pensée est toujours en mouvement, et son style, surtout dans ses lettres, c'est sa pensée même vue à travers une vitre transparente. Aussi, quelque intéressante que soit cette correspondance par échantillons choisis çà et là dans l'ensemble, l'étonnement est bien plus profond quand on en lit une portion un peu considérable d'une seule haleine et sans rien passer. Le détail est tout d'effets aimables et de menues surprises; et cette petite eau vive qui court, intarissable, sur un sol légèrement accidenté, finit par vous donner le sentiment d'une grande puissance, qui jamais ne s'arrête, ni ne languit.

1. Celle de M. Moland (Garnier frères, 1877-1883).

Voilà ce qu'il convient de se représenter pour comprendre le rang élevé, la place unique que la correspondance de Voltaire occupe dans la littérature... faut-il dire de la France ou de tous les pays?... Il est certain que cette abondance, cette continuité dans l'exquis, ce véritable *flumen ingenii*, un recueil comme le nôtre ne le laisse qu'entrevoir.

C'est cependant sous cette forme seule que la Correspondance de Voltaire peut avoir droit de cité dans les classes, où elle doit rendre tant de services, apprendre aux jeunes gens, par des modèles d'étendue restreinte, ce qu'est la parfaite liberté d'allures dans la composition, la force d'un style d'où les grands mots sont exclus, où jamais ne se rencontre ce qu'on appelle une phrase, où tout est juste, simple, sans apprêts, sans dissonances, où cependant tout est vivant et rempli de traits qui naissent de la pensée sans rien devoir à la splendeur propre de l'expression.

CHRONOLOGIE ET BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES DE VOLTAIRE QUI FIGURENT DANS CE RECUEIL[1].

*A M**** (1727). — Ce morceau, qui nous fait connaître les premières impressions de Voltaire en Angleterre, ne parut pas de son vivant, et la date n'en est pas absolument certaine.

Les Anciens et les Modernes, ou la Toilette de madame de Pompadour (1765). — Ce morceau parut à la date indiquée, dans une édition des *Nouveaux Mélanges*. Il ne fut probablement écrit qu'après la mort de madame de Pompadour (avril 1764), mais la scène est censée se passer en 1753, lors de la reprise du *Castor et Pollux* de Rameau, dont il est question dans les dernières lignes.

Candide, ou l'Optimisme (1759), publié à Genève avec cette indication facétieuse : « Traduit de l'allemand du docteur Ralph, avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur, lorsqu'il mourut à Minden, l'an de grâce 1759. » — C'est le plus fameux des romans de Voltaire, le plus philosophique mais le plus effronté.

Charles XII (*Histoire de*). — L'ouvrage, écrit en Angleterre, (1727-1728) parut en 1731. De nombreuses éditions se succédèrent jusqu'en 1752, avec corrections et additions de l'auteur. Les plus remarquables sont : celle de 1732 (avec des réponses aux *Remarques* de La Motraye) et celle de 1751, définitive.

Commentaires sur Corneille (1764). — Ils accompagnaient l'édition de P. Corneille (douze volumes in-8°) qui produisit cent mille francs de bénéfice, sur lesquels quarante mille furent prélevés pour la dot de M^lle^ Corneille. — La même année, Voltaire publia son *Commentaire* séparément, en trois volumes

1. Classement par ordre alphabétique.

Correspondance. — Un nombre relativement petit des lettres de Voltaire avait paru de son vivant. L'édition dite de Kehl, commencée en 1784, est la première qui ait fait une large place à la *Correspondance*. Depuis, elle n'a cessé de s'enrichir. Parmi les recueils principaux figurent : les *lettres à Frédéric le Grand*, publiées en 1802; la correspondance avec le président de Brosses (1836); les deux volumes de MM. de Cayrol et François (1856); les *Vraies lettres de Voltaire à l'abbé Moussinot* (1875), etc., etc. — L'édition de M. Moland annule toutes les précédentes, et, depuis douze ans qu'elle est terminée, aurait besoin d'un supplément considérable pour être mise au courant des découvertes nouvelles.

Diatribe à l'auteur des Éphémérides (1775). — Les *Nouvelles Éphémérides économiques* avaient pour rédacteur l'abbé Baudeau. La *Diatribe* fut supprimée par arrêt du Conseil comme « scandaleuse et calomnieuse, contraire à la religion et à ses ministres ». Le clergé y est en effet dénoncé comme l'instigateur clandestin des émeutes connues sous le nom de *guerre des Farines*. C'est un pamphlet en faveur de la liberté du commerce des grains.

Dictionnaire philosophique. — L'écrit le plus hardi de Voltaire sur les sujets de philosophie et de religion. La première édition (*Dictionnaire philosophique portatif*) est de 1764. Voltaire la désavoua par tous les moyens en son pouvoir, mais sans parvenir à donner le change : un arrêt du Parlement (1765) la condamna au feu. — Les éditions successives données par Voltaire jusqu'en 1776 s'enrichirent de nouveaux fragments. Enfin les éditeurs de Kehl y introduisirent, à la faveur de l'ordre alphabétique, les *Questions philosophiques*, l'*Opinion par alphabet*, les articles donnés par Voltaire à l'*Encyclopédie*, et ceux qu'il destinait au *Dictionnaire de l'Académie française*.

Encyclopédie (*De l'*) (1774). — Ce morceau, à cette date, était sans doute composé depuis plusieurs années. La scène qu'il y raconte est d'ailleurs fictive, car Mme de Pompadour mourut en 1764, comme nous l'avons dit alors que la partie de l'*Encyclopédie* dont il y est question n'avait pas encore paru.

Enfant prodigue (*Préface de l'*). — La comédie avait été représentée en octobre 1736, mais sans que Voltaire s'en fît connaître comme l'auteur. C'est dans cette préface de la première édition (1738) qu'il se déclara pour tel.

Essai sur la poésie épique. — Cet *Essai* fut d'abord écrit et

imprimé en anglais (1728) pour servir de préface à la *Henriade*. Voltaire chargea l'abbé Desfontaines, avec lequel il était alors en bons termes, d'en faire la traduction française, qui parut en 1732. En 1733, il reprit entièrement cette traduction incorrecte, et donna l'*Essai* sous sa forme définitive.

Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations (1756). — Ce grand ouvrage avait été d'abord publié en partie, notamment l'*Histoire des Croisades* (1751). Le libraire Néaulme, de la Haye, en fit paraître sans l'aveu de Voltaire une ébauche dérobée en 1753. — Voltaire intitula son livre *Essai sur l'histoire générale et sur..., etc.* : c'est ainsi qu'on le désigne constamment au dix-huitième siècle.

Histoire de Jenni, ou le Sage et l'Athée (1775). — Ce roman contre l'athéisme était soi-disant de « M. Sherloc; traduit par M. de La Caille ». — Cf. le titre de *Candide*.

Jeannot et Colin (1764), publié pour la première fois dans un « Recueil général des romans de M. de Voltaire ».

Lettres philosophiques (ou *Lettres sur les Anglais*). — Ces *Lettres*, où sont consignées les réflexions de Voltaire sur l'Angleterre, furent écrites et imprimées (semble-t-il) en 1731; mais il ne subsiste aucun exemplaire de cette première édition. Elle fut traduite (1733) par les soins de Thieriot et publiée en anglais, à Londres, au profit de cet ami de Voltaire. — En 1734 se succèdent cinq éditions françaises qui furent pour l'auteur et pour le libraire l'origine de vexations prolongées. L'ouvrage se composait d'abord de vingt-quatre lettres, toutes relatives aux choses d'Angleterre. Diverses éditions, à partir de la seconde, contiennent de nouveaux morceaux qui se rapportent à des sujets d'un tout autre ordre (les *Pensées de Pascal*, l'*Incendie d'Altena*, l'*Âme*) et que les éditions générales ont à bon droit mises à part des *Lettres philosophiques* proprement dites.

Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire (1759). — C'est dans cet écrit que Voltaire a épanché sa bile contre Frédéric II. Réconcilié tant bien que mal avec le roi de Prusse, il avait ensuite brûlé le manuscrit original; mais il en avait gardé deux copies. L'une des deux fut dérobée à Ferney par La Harpe, grâce à la complicité de Mme Denis, nièce de Voltaire; cette copie fut rapportée à Ferney par Mme Denis, mais La Harpe en avait pris copie à son tour; et c'est par suite de ce larcin que les *Mémoires* virent le jour en 1784, du vivant même de Fré-

déric, contrairement aux dernières volontés de l'auteur. Ce que voyant, Beaumarchais leur donna place dans l'édition de Kehl, où il reproduisit l'un des deux textes trouvés chez Voltaire après sa mort. — C'est un des exemples les plus curieux de la piraterie littéraire du temps.

Méprise d'Arras (*La*) (1771). — Un des nombreux écrits de Voltaire contre les erreurs judiciaires. Il y rappelle les affaires Calas, Sirven, Martin, Lally, et insiste longuement sur le procès criminel de Montbailli, qui datait de l'année précédente.

Micromégas (1752). — Roman philosophique sur un thème renouvelé des *Voyages de Gulliver*.

Œdipe (*Préface d'*) (1730). — La tragédie, représentée en 1718, fut imprimée pour la première fois en 1719, avec des *Lettres critiques* sur les trois *Œdipe* (de Sophocle, de Corneille et de Voltaire). — L'édition de 1730 (la cinquième) contient la *Préface*, dont nous donnons un extrait, en réponse aux idées de La Motte sur la poésie.

Princesse de Babylone (*La*) (1768). — Roman.

Relation de la mort du Chevalier de la Barre (1766). — L'ouvrage parut sous le pseudonyme de « M. Cassen, avocat au conseil du roi », avec dédicace au marquis de Beccaria, le célèbre criminaliste italien qui avait donné en 1764 son *Traité des Délits et des Peines*. — La *Relation* fut écrite au lendemain de l'exécution du malheureux La Barre; elle semble cependant n'avoir été livrée au public qu'en 1768.

Scythes (*Épître dédicatoire des*) (1767).

Siècle de Louis XIV (1751). — La première édition est de Berlin, sous le pseudonyme de « M. de Francheville, conseiller aulique de Sa Majesté et membre de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Prusse ». — Les contrefaçons pullulèrent aussitôt. L'une des plus notables est celle de La Beaumelle (Francfort, 1753), avec des *Remarques* très acrimonieuses auxquelles Voltaire riposta la même année dans le *Supplément au siècle de Louis XIV*.

Siècle de Louis XV (*Précis du*) (1768). — Parut d'abord à la suite de l'édition du *Siècle de Louis XIV* donnée à cette date, puis séparément l'année suivante. Un fragment de ce *Précis* (l'*Histoire de la guerre de* 1741) avait été imprimé, sans l'aveu de Voltaire et sur un manuscrit dérobé, en 1755 et 1756.

Traité de la Tolérance (1763). — Le supplice de Jean Calas en fut l'occasion.

Zadig ou la Destinée, histoire orientale (1748). — Ce roman avait paru en 1747, sous le titre de *Memnon* (qu'il ne faut pas confondre avec *Memnon ou la Sagesse humaine*, de 1750), mais avec trois chapitres de moins.

EXTRAITS EN PROSE

DE

VOLTAIRE

I

HISTOIRE

I. — LES QUATRES GRANDS SIÈCLES.

Tous les temps ont produit des héros et des politiques : ous les peuples ont éprouvé des révolutions ; toutes les istoires sont presque égales pour qui ne veut mettre que es faits dans sa mémoire. Mais quiconque pense, et, ce ui est plus rare, quiconque a du goût, ne compte que uatre siècles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges eureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés, et qui, ervant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont exemple de la postérité.

Le premier de ces siècles, à qui la véritable gloire est ttachée, est celui de Philippe et d'Alexandre, ou celui des

Périclès[1], des Démosthène, des Aristote, des Platon, des Apelle, des Phidias, des Praxitèle; et cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce; le reste de la terre alors connue était barbare.

Le second âge est celui de César et d'Auguste, désigné encore par les noms de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve.

Le troisième est celui qui suivit la prise de Constantinople par Mahomet II. Le lecteur peut se souvenir qu'on vit alors en Italie une famille de simples citoyens faire ce que devaient entreprendre les rois de l'Europe. Les Médicis appelèrent à Florence les savants, que les Turcs chassaient de la Grèce : c'était le temps de la gloire de l'Italie. Les beaux-arts y avaient déjà repris une vie nouvelle; les Italiens les honorèrent du nom de vertu, comme les premiers Grecs les avaient caractérisés du nom de sagesse. Tout tendait à la perfection.

Les arts, toujours transplantés de Grèce en Italie[2], se trouvaient dans un terrain favorable, où ils fructifièrent tout à coup. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne voulurent à leur tour avoir de ces fruits; mais ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérèrent trop vite.

François Ier encouragea des savants, mais qui ne furent que savants; il eut des architectes, mais il n'eut ni des Michel-Ange, ni des Palladio; il voulut en vain établir des écoles de peinture : les peintres italiens qu'il appela ne firent point d'élèves français. Quelques épigrammes et quelques contes libres composaient toute notre poésie. Rabelais

1. Il y aurait lieu de distinguer le siècle de Périclès et celui d'Alexandre, le cinquième et le quatrième av. J.-C., qui sont marqués à tous égards par des caractères sensiblement différents.

2. C'est de la Grèce que Rome avait appris les arts et les lettres.

était notre seul livre de prose à la mode du temps de Henri II[1].

En un mot, les Italiens seuls avaient tout, si vous en exceptez la musique, qui n'était pas encore perfectionnée, et la philosophie expérimentale, inconnue partout également, et qu'enfin Galilée fit connaître.

Le quatrième siècle est celui qu'on nomme le siècle de Louis XIV[2], et c'est peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois ensemble. Tous les arts, à la vérité, n'ont point été poussés plus loin que sous les Médicis, sous les Auguste et les Alexandre; mais la raison humaine en général s'est perfectionnée. La saine philosophie[3] n'a été connue que dans ce temps; et il est vrai de dire qu'à commencer depuis les dernières années du cardinal de Richelieu jusqu'à celles qui ont suivi la mort de Louis XIV, il s'est fait dans nos arts, dans nos esprits, dans nos mœurs, comme dans notre gouvernement, une révolution générale qui doit servir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuse influence ne s'est pas même arrêtée en France : elle s'est étendue en Angleterre; elle a excité l'émulation dont avait

1. C'est faire bien bon marché de la Renaissance française, d'écrivains tels que Calvin, Montaigne, Marot, Ronsard; d'architectes comme Delorme, de peintres comme Clouet et Cousin, de statuaires comme Pilon et Goujon.

2. Voltaire dit au chapitre XXXIV de cet ouvrage : « J'ai appelé ce siècle celui de Louis XIV, non seulement parce que ce monarque a protégé les arts beaucoup plus que tous les rois ses contemporains ensemble, mais encore parce qu'il a vu renouveler trois fois toutes les générations des princes de l'Europe. J'ai fixé cette époque à quelques années avant Louis XIV, et à quelques années après lui; c'est en effet dans cet espace de temps que l'esprit humain a fait les plus grands progrès. » — Voir aussi la lettre de Voltaire à milord Hervey (1740), p. 126 de notre *Choix de Lettres*.

3. Entendez : les sciences expérimentales. Voltaire passe condamnation sur toute la philosophie morale et métaphysique.

alors besoin cette nation spirituelle et hardie; elle a porté le goût en Allemagne, les sciences en Russie; elle a même ranimé l'Italie, qui languissait, et l'Europe a dû sa politesse et l'esprit de société à la cour de Louis XIV.

Il ne faut pas croire que ces quatre siècles aient été exempts de malheurs et de crimes. La perfection des arts cultivés par des citoyens paisibles n'empêche pas les princes d'être ambitieux, les peuples d'être séditieux, les prêtres et les moines d'être quelquefois remuants et fourbes[1]. Tous les siècles se ressemblent par la méchanceté des hommes; mais je ne connais que ces quatre âges distingués par les grands talents.

(*Siècle de Louis XIV*, chap. I.)

II. — MORT DE JEAN HUS ET DE JÉRÔME DE PRAGUE

L'empereur Charles IV, législateur de l'Allemagne et de la Bohême, avait fondé une université dans Prague, sur le modèle de celle de Paris[2]. Déjà on y comptait, à ce qu'on dit, près de vingt mille étudiants au commencement du XV^e^ siècle. Les Allemands avaient trois voix dans les délibérations de l'académie, et les Bohémiens une seule. Jean Hus, né en Bohême, devenu bachelier de cette académie, et confesseur de la reine Sophie de Bavière, femme de Ven-

1. Allusion aux affaires du jansénisme qui troublèrent le royaume jusqu'au milieu du XVIII^e^ siècle.

2. En 1358; celle de Paris existait depuis plus de cent cinquante ans. — Charles IV (de la maison de Luxembourg), roi de Bohême et empereur, avait promulgué en 1356 la *Bulle d'or* qui fut la Charte de l'empire germanique jusqu'en 1806.

ceslas[1], obtint de cette reine que ses compatriotes, au contraire, eussent trois voix, et les Allemands une seule. Les Allemands irrités se retirèrent; et ce furent autant d'ennemis irréconciliables que se fit Jean Hus. Il reçut dans ce temps-là quelques ouvrages de Wiclef[2]; il en rejeta constamment la doctrine, mais il en adopta tout ce que la bile de cet Anglais avait répandu contre les scandales des papes et des évêques, contre celui des excommunications lancées avec tant de légèreté et de fureur; enfin contre toute puissance ecclésiastique, que Wiclef regardait comme une usurpation. Par là il se fit de bien plus grands ennemis; mais aussi il se concilia beaucoup de protecteurs, et surtout la reine, qu'il dirigeait. On l'accusa devant le pape Jean XXIII, et on le cita à comparaître vers l'an 1411. Il ne comparut point. On assembla cependant le concile de Constance, qui devait juger les papes et les opinions des hommes[3]; il y fut cité (1414). L'empereur lui-même écrivit en Bohême qu'on le fît partir pour venir rendre compte de sa doctrine.

Jean Hus, plein de confiance, alla au concile, où ni lui ni le pape n'auraient dû aller. Il y arriva, accompagné de quelques gentilshommes bohémiens et de plusieurs de ses disciples; et, ce qui est très essentiel, il ne s'y rendit que muni d'un sauf-conduit de l'empereur[4], daté du 18 octobre 1414, sauf-conduit le plus favorable et le plus ample qu'on puisse jamais donner, et par lequel l'empereur le prenait sous sa sauvegarde *pour son voyage, son séjour et son retour*. A peine fut-il arrivé qu'on l'emprisonna; et on instruisit son procès en même temps que celui du pape. Il s'enfuit

1. Venceslas IV.
2. Célèbre hérésiarque d'Oxford (mort en 1387).
3. C'est le concile qui mit fin au grand schisme d'Occident par la double déposition de Jean XXIII et de Benoît XIII.
4. Sigismond.

comme ce pontife, et fut arrêté comme lui ; l'un et l'autre furent gardés quelque temps dans la même prison.

(1415). Enfin il comparut plusieurs fois, chargé de chaînes. On l'interrogea sur quelques passages de ses écrits. Il faut l'avouer, il n'y a personne qu'on ne puisse perdre en interprétant ses paroles : quel docteur, quel écrivain est en sûreté de sa vie, si on condamne au bûcher quiconque dit « qu'il n'y a qu'une Église catholique qui renferme dans son sein tous les prédestinés ; qu'un réprouvé n'est pas de cette Église ; que les seigneurs temporels doivent obliger les prêtres à observer la loi ; qu'un mauvais pape n'est pas le vicaire de Jésus-Christ » ?

Voilà quelles étaient les propositions de Jean Hus. Il les expliqua toutes d'une manière qui pouvait obtenir sa grâce ; mais on les entendait de la manière qu'il fallait pour le condamner. Un père du concile lui dit : « Si vous ne croyez pas l'universel *a parte rei*[1], vous ne croyez pas la présence réelle. » Quel raisonnement, et de quoi dépendait alors la vie des hommes ! Un autre lui dit : « Si le sacré concile prononçait que vous êtes borgne, en vain seriez-vous pourvu de deux bons yeux, il faudrait vous confesser borgne. »

Jean Hus n'adoptait aucune des propositions de Wiclef[2], qui séparent aujourd'hui les protestants de l'Église romaine ; cependant il fut condamné à expirer dans les flammes. En cherchant la cause d'une telle atrocité, je n'ai jamais pu en trouver d'autre que cet esprit d'opiniâtreté qu'on puise dans les écoles. Les pères du concile voulaient absolument que Jean Hus se rétractât ; et Jean Hus, persuadé qu'il avait

1. Terme de scolastique, signifiant *en réalité, objectivement*, par opposition à *a parte mentis, idéalement*.

2. Négation du pouvoir des papes, de la présence réelle, de la légitimité de la confession et des indulgences, etc.

raison, ne voulait point avouer qu'il s'était trompé. L'empereur, touché de compassion, lui dit : « Que vous coûte-t-il d'abjurer des erreurs qui vous sont faussement attribuées? Je suis prêt d'abjurer à l'instant toutes sortes d'erreurs; s'ensuit-il que je les aie tenues? » Jean Hus fut inflexible. Il fit voir la différence entre abjurer des erreurs en général, et se rétracter d'une erreur. Il aima mieux être brûlé que de convenir qu'il avait eu tort.

Le concile fut aussi inflexible que lui : mais l'opiniâtreté de courir à la mort avait quelque chose d'héroïque; celle de l'y condamner était bien cruelle. L'empereur, malgré la foi du sauf-conduit, ordonna à l'électeur palatin de le faire traîner au supplice. Il fut brûlé vif en présence de l'électeur même, et loua Dieu jusqu'à ce que la flamme étouffât sa voix.

Quelques mois après, le concile exerça encore la même sévérité contre Hiéronyme, disciple et ami de Jean Hus, que nous appelons Jérôme de Prague. C'était un homme bien supérieur à Jean Hus en esprit et en éloquence. Il avait d'abord souscrit à la condamnation de la doctrine de son maître; mais, ayant appris avec quelle grandeur d'âme Jean Hus était mort, il eut honte de vivre. Il se rétracta publiquement, et fut envoyé au bûcher. Poggio, Florentin[1], secrétaire de Jean XXIII, et l'un des premiers restaurateurs des lettres, présent à ses interrogatoires et à son supplice, dit qu'il n'avait jamais rien entendu qui approchât autant de l'éloquence des Grecs et des Romains que les discours de Jérôme à ses juges. « Il parla, dit-il, comme Socrate, et marcha au bûcher avec autant d'allégresse que Socrate avait bu la coupe de ciguë. »

Puisque Poggio a fait cette comparaison, qu'il me soit

1. Vulgairement appelé *le Pogge*.

permis d'ajouter que Socrate fut en effet condamné comme Jean Hus et Jérôme de Prague, pour s'être attiré l'inimitié des sophistes et des prêtres de son temps : mais quelle différence entre les mœurs d'Athènes et celles du concile de Constance, entre la coupe d'un poison doux, qui, loin de tout appareil horrible et infâme, laissa expirer tranquillement un citoyen au milieu de ses amis[1]; et le supplice épouvantable du feu, dans lequel des prêtres, ministres de clémence et de paix, jetaient d'autres prêtres, trop opiniâtres sans doute, mais d'une vie pure et d'un courage admirable!

Puis-je encore observer que dans ce concile un homme accusé de tous les crimes ne perdit que des honneurs[2], et que deux hommes accusés d'avoir fait de faux arguments furent livrés aux flammes?

Tel fut ce fameux concile de Constance, qui dura depuis le 1er novembre 1413 jusqu'au 20 mai 1418.

Ni l'empereur ni les pères du concile n'avaient prévu les suites du supplice de Jean Hus et d'Hiéronyme. Il sortit de leur cendre une guerre civile[3]. Les Bohémiens crurent leur nation outragée; ils imputèrent la mort de leurs compatriotes à la vengeance des Allemands retirés de l'université de Prague. Ils reprochèrent à l'empereur la violation du droit des gens. Enfin, peu de temps après (1419), quand Sigismond voulut succéder en Bohême à Venceslas son frère, il trouva, tout empereur, tout roi de Hongrie qu'il était, que le bûcher de deux citoyens lui fermait le chemin du trône de Prague. Les vengeurs de Jean Hus étaient au nombre de quarante mille. C'étaient des animaux

1. Voy. le *Phédon* de Platon. — Il y aurait bien à dire sur ce poison « doux ». L'intolérance est du moins égale de part et d'autre.

2. Le pape Jean XXIII, mais après trois ans d'emprisonnement.

3. La guerre des *Hussites*; elle dura seize ans.

sauvages que la sévérité du concile avait effarouchés et déchaînés.

(*Essai sur les mœurs*, chap. LXXIII.)

III. — LOUIS XI

Louis XI, fils de Charles VII, devint le premier roi absolu en Europe depuis la décadence de la maison de Charlemagne. Il ne parvint enfin à ce pouvoir tranquille que par des secousses violentes. Sa vie est un grand contraste. Faut-il, pour humilier et pour confondre la vertu, qu'il ait mérité d'être regardé comme un grand roi, lui qu'on peint comme un fils dénaturé, un frère barbare, un mauvais père, et un voisin perfide! Il remplit d'amertume les dernières années de son père; il causa sa mort. Le malheureux Charles VII mourut, comme on sait, par la crainte que son fils ne le fît mourir; il choisit la faim pour éviter le poison qu'il redoutait. Cette seule crainte dans un père, d'être empoisonné par son fils, prouve trop que le fils passait pour être capable de ce crime[1].

Après avoir pesé toute la conduite de Louis XI, ne peut-on pas se le représenter comme un homme qui voulut effacer souvent ses violences imprudentes par des artifices, et soutenir des fourberies par des cruautés?

Les grandes âmes choisissent hardiment des favoris illustres et des ministres approuvés : Louis XI n'eut guère pour ses confidents et pour ses ministres que des hommes

1. La faiblesse d'esprit du roi Charles VII dans ses dernières années ne permet pas de regarder l'argument comme décisif.

nés dans la fange, et dont le cœur était au-dessous de leur état[1].

Il y a peu de tyrans qui aient fait mourir plus de citoyens par les mains des bourreaux, et par des supplices plus recherchés. Les chroniques du temps comptent quatre mille sujets exécutés sous son règne en public ou en secret. Les cachots, les cages de fer, les chaînes dont on chargeait ses victimes, sont les monuments qu'a laissés ce monarque, et qu'on voit avec horreur.

Jamais il n'y eut moins d'honneur que sous ce règne. Les juges ne rougirent point de partager les biens de celui qu'ils avaient condamné. Le traître Philippe de Commines, qui avait trahi le duc de Bourgogne en lâche, et qui fut plus lâchement l'un des commissaires du duc de Nemours, eut les terres du duc dans le Tournaisis[2].

Les temps précédents avaient inspiré des mœurs fières et barbares, dans lesquelles on vit éclater quelquefois de l'héroïsme. Le règne de Charles VII avait eu des Dunois, des La Trimouille, des Clisson, des Richemont, des Saintraille, des La Hire, et des magistrats d'un grand mérite[3]; mais sous Louis XI, pas un grand homme. Il avilit la nation. Il n'y eut nulle vertu : l'obéissance tint lieu de tout, et le peuple fut enfin tranquille comme les forçats le sont dans une galère.

Ce cœur artificieux et dur avait pourtant deux penchants qui auraient dû mettre de l'humanité dans ses mœurs : c'étaient l'amour et la dévotion. Mais son amour tenait de son caractère, et sa dévotion n'était que de la crainte

1. Son barbier Olivier Le Dain et son prévôt Tristan.

2. La conduite de Commines mérite cette sévérité; mais il se réhabilite à nos yeux par le génie politique empreint dans ses *Mémoires*; par l'esprit du moins, il domine son temps et le juge.

3. Entre autres le chancelier Jouvenel.

superstitieuse d'une âme timide et égarée. Toujours couvert de reliques, et portant à son bonnet sa Notre-Dame de plomb, on prétend qu'il lui demandait pardon de ses assassinats avant de les commettre. Il donna par contrat le comté de Boulogne à la sainte Vierge. La piété ne consiste pas à faire la Vierge comtesse, mais à s'abstenir des actions que la conscience reproche, que Dieu doit punir, et que la Vierge ne protège point.

Il introduisit la coutume italienne de sonner la cloche à midi, et de dire un *Ave Maria*. Il demanda au pape le droit de porter le surplis et l'aumusse, et de se faire oindre une seconde fois de l'ampoule de Reims.

(1483). Enfin sentant la mort approcher, renfermé au château du Plessis-lès-Tours, inaccessible à ses sujets, entouré de gardes, dévoré d'inquiétudes, il fait venir de Calabre un ermite, nommé François Martorillo, révéré depuis sous le nom de saint François de Paule. Il se jette à ses pieds; il le supplie en pleurant d'intercéder auprès de Dieu, et de lui prolonger la vie, comme si l'ordre éternel eût dû changer à la voix d'un Calabrais dans un village de France, pour laisser dans un corps usé une âme faible et perverse plus longtemps que ne comportait la nature. Tandis qu'il demande ainsi la vie à un ermite étranger, il croit en ranimer les restes en s'abreuvant du sang qu'on tire à des enfants, dans la fausse espérance de corriger l'âcreté du sien[1]. C'était un des excès de l'ignorante médecine de ces temps, médecine introduite par les juifs, de faire boire du sang d'un enfant aux vieillards apoplectiques, aux lépreux, aux épileptiques.

On ne peut éprouver un sort plus triste dans le sein des

1. Tel était le bruit public, recueilli par un chroniqueur contemporain (Gaguin) qui ne le dément pas.

prospérités, n'ayant d'autres sentiments que l'ennui, les remords, la crainte, et la douleur d'être détesté.

C'est cependant lui qui le premier des rois de France prit toujours le nom de *Très-Chrétien*, à peu près dans le temps que Ferdinand d'Aragon, illustre par des perfidies autant que par des conquêtes, prenait le nom de *Catholique*. Tant de vices n'ôtèrent pas à Louis XI ses bonnes qualités. Il avait du courage; il savait donner en roi; il connaissait les hommes et les affaires; il voulait que la justice fût rendue, et qu'au moins lui seul pût être injuste.

Paris, désolé par une contagion, fut repeuplé par ses soins[1] : il le fut à la vérité de beaucoup de brigands, mais qu'une police sévère contraignit de devenir citoyens. De son temps il y eut, dit-on, dans cette ville, quatre-vingt mille bourgeois capables de porter les armes. C'est à lui que le peuple doit le premier abaissement des grands. Environ cinquante familles en ont murmuré, et plus de cinq cent mille ont dû s'en féliciter. Il empêcha que le parlement et l'université de Paris, deux corps alors également ignorants[2], parce que tous les Français l'étaient, ne poursuivissent comme sorciers les premiers imprimeurs qui vinrent d'Allemagne en France.

De lui vient l'établissement des postes, non tel qu'il est aujourd'hui en Europe; il ne fit que rétablir les *veredarii* de Charlemagne et de l'ancien empire romain. Deux cent trente courriers à ses gages portaient ses ordres incessamment. Les particuliers pouvaient courir avec les chevaux destinés à ces courriers, en payant dix sous par cheval pour chaque traite de quatre lieues. Les lettres étaient rendues de ville en ville par les courriers du roi. Cette

1. En 1466.

2. Deux corps qui, au temps de Voltaire, sont ligués contre les « lumières », contre la diffusion de l'esprit philosophique : ce trait est une épigramme.

police ne fut longtemps connue qu'en France. Il voulait rendre les poids et les mesures uniformes dans ses États, comme ils l'avaient été du temps de Charlemagne. Enfin il prouva qu'un méchant homme peut faire le bien public, quand son intérêt particulier n'y est pas contraire.

Les impositions, sous Charles VII, indépendamment du domaine[1], étaient de dix-sept cent mille livres de compte[2]. Sous Louis XI, elles se montèrent jusqu'à quatre millions sept cent mille livres ; et la livre étant alors de dix au marc[3], cette somme revenait à vingt-trois millions cinq cent mille livres d'aujourd'hui. Si, en suivant ces proportions, on examine les prix des denrées, et surtout celui du blé qui en est la base, on trouve qu'il valait la moitié moins qu'aujourd'hui. Ainsi, avec vingt-trois millions numéraires, on faisait précisément ce qu'on fait à présent avec quarante-six.

Telle était la puissance de la France avant que la Bourgogne, l'Artois, le territoire de Boulogne, les villes sur la Somme, la Provence, l'Anjou, fussent incorporés par Louis XI à la monarchie française. Ce royaume devint bientôt le plus puissant de l'Europe. C'était un fleuve grossi par vingt rivières, et épuré de la fange qui avait si longtemps troublé son cours.

Les titres commencèrent alors à être donnés au pouvoir. Louis XI fut le premier roi de France à qui on donna quelquefois le titre de majesté, que jusque-là l'empereur seul avait porté, mais que la chancellerie allemande n'a jamais donné à aucun roi, jusqu'à nos derniers temps. Les rois d'Aragon, de Castille, de Portugal avaient le titre d'*altesse* : on disait à celui d'Angleterre, *votre grâce;* on aurait pu dire à Louis XI, *votre despotisme.*

1. Le *domaine* signifie ici les revenus propres du roi.

2. La livre de compte est la livre tournois, d'une valeur fixe de vingt sous, unité purement fictive adoptée dans la comptabilité.

3. Le *marc* pesait huit onces ; la valeur en était alors de dix livres.

Nous avons vu par combien d'attentats heureux il fut le premier roi de l'Europe absolu, depuis l'établissement du grand gouvernement féodal. Ferdinand le Catholique ne put jamais l'être en Aragon. Isabelle, par son adresse, prépara les Castillans à l'obéissance passive: mais elle ne régna point despotiquement. Chaque État, chaque province, chaque ville avait ses privilèges dans toute l'Europe. Les seigneurs féodaux combattaient souvent ces privilèges, et les rois cherchaient à soumettre également à leur puissance les seigneurs féodaux et les villes. Nul n'y parvint alors que Louis XI; mais ce fut en faisant couler sur les échafauds le sang d'Armagnac[1] et de Luxembourg[2], en sacrifiant tout à ses soupçons, en payant chèrement les exécuteurs de ses vengeances. Isabelle de Castille s'y prenait avec plus de finesse sans cruauté. Il s'agissait, par exemple, de réunir à la couronne le duché de Placentia : que fait-elle? Ses insinuations et son argent soulèvent les vassaux du duc de Placentia contre lui. Ils s'assemblent, ils demandent à être les vassaux de la reine, et elle y consent par complaisance.

Louis XI, en augmentant son pouvoir sur ses peuples par ses rigueurs, augmenta son royaume par son industrie. Il se fit donner la Provence par le dernier comte souverain de cet État et arracha ainsi un feudataire à l'empire, comme Philippe de Valois s'était fait donner le Dauphiné. L'Anjou et le Maine, qui appartenaient au comte de Provence, furent encore réunis à la couronne. L'habileté, l'argent et le bonheur accrurent petit à petit le royaume de France, qui depuis Hugues Capet avait été peu de chose, et que les Anglais avaient presque détruit. Ce même bonheur re-

1. Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, décapité en 1473.

2. Le connétable de St-Pol, Louis de Luxembourg, décapité en 1475.

joignit la Bourgogne à la France, et les fautes du dernier duc rendirent au corps de l'État une province qui en avait été imprudemment séparée.

Ce temps fut en France le passage de l'anarchie à la tyrannie. Ces changements ne se font point sans de grandes convulsions. Auparavant les seigneurs féodaux opprimaient, et sous Louis XI ils furent opprimés.

(*Essai sur les mœurs*, chap. XCIV.)

IV. — DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE

C'est ici le plus grand événement sans doute de notre globe, dont une moitié avait toujours été ignorée de l'autre. Tout ce qui a paru grand jusqu'ici[1] semble disparaître devant cette espèce de création nouvelle. Nous prononçons encore avec une admiration respectueuse les noms des Argonautes, qui firent cent fois moins que les matelots de Gama et d'Albuquerque. Que d'autels on eût érigés dans l'antiquité à un Grec qui eût découvert l'Amérique! Christophe Colombo et Barthélemi son frère ne furent pas traités ainsi.

Colombo, frappé des entreprises des Portugais[2], conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand, et par la seule inspection d'une carte de notre univers, jugea qu'il devait y en avoir un autre, et qu'on le trouverait en

1. Jusqu'au point de l'histoire où il est parvenu.

2. Diaz venait de reconnaître, en 1486, le cap de Bonne-Espérance, que Vasco de Gama doubla en 1497. — Albuquerque fut ensuite le grand explorateur et conquérant portugais; il prit Goa en 1510.

voguant toujours vers l'occident. Son courage fut égal à la force de son esprit, et d'autant plus grand qu'il eut à combattre les préjugés de tous ses contemporains, et à soutenir les refus de tous les princes. Gênes, sa patrie, qui le traita de visionnaire, perdit la seule occasion de s'agrandir qui pouvait s'offrir pour elle. Henri VII, roi d'Angleterre, plus avide d'argent que capable d'en hasarder dans une si noble entreprise, n'écouta pas le frère de Colombo : lui-même fut refusé en Portugal par Jean II, dont les vues étaient entièrement tournées du côté de l'Afrique. Il ne pouvait s'adresser à la France, où la marine était toujours négligée, et les affaires autant que jamais en confusion sous la minorité de Charles VIII. L'empereur Maximilien n'avait ni ports pour une flotte, ni argent pour l'équiper, ni grandeur de courage pour un tel projet. Venise eût pu s'en charger : mais, soit que l'aversion des Génois pour les Vénitiens ne permît pas à Colombo de s'adresser à la rivale de sa patrie, soit que Venise ne conçût de grandeur que dans son commerce d'Alexandrie et du Levant, Colombo n'espéra qu'en la cour d'Espagne.

Ferdinand, roi d'Aragon, et Isabelle, reine de Castille, réunissaient par leur mariage toute l'Espagne, si vous en exceptez le royaume de Grenade, que les mahométans conservaient encore, mais que Ferdinand leur enleva bientôt après[1]. L'union d'Isabelle et de Ferdinand prépara la grandeur de l'Espagne; Colombo la commença; mais ce ne fut qu'après huit ans de sollicitations que la cour d'Isabelle consentit au bien que le citoyen de Gênes voulait lui faire. Ce qui fait échouer les plus grands projets, c'est presque toujours le défaut d'argent. La cour d'Espagne

1. En 1492.

était pauvre. Il fallut que le prieur Pérez, et deux négociants, nommés Pinzone, avançassent dix-sept mille ducats pour les frais de l'armement (1492, 3 août). Colombo eut de la cour une patente, et partit enfin du port de Palos en Andalousie avec trois petits vaisseaux, et un vain titre d'amiral.

Des îles Canaries, où il mouilla, il ne mit que trente-trois jours pour découvrir la première île de l'Amérique; et pendant ce court trajet il eut à soutenir plus de murmures de son équipage qu'il n'avait essuyé de refus des princes de l'Europe. Cette île, située environ à mille lieues des Canaries, fut nommée San Salvator. Aussitôt après il découvrit les autres îles Lucayes, Cuba, et Hispaniola, nommée aujourd'hui Saint-Domingue. Ferdinand et Isabelle furent dans une singulière surprise de le voir revenir au bout de sept mois (1493, 15 mars) avec des Américains d'Hispaniola, des raretés du pays, et surtout de l'or qu'il leur présenta. Le roi et la reine le firent asseoir et couvrir comme un grand d'Espagne, le nommèrent grand amiral et vice-roi du nouveau monde. Il était regardé partout comme un homme unique envoyé du ciel. C'était alors à qui s'intéresserait dans ses entreprises, à qui s'embarquerait sous ses ordres. Il repart avec une flotte de dix-sept vaisseaux (1493). Il trouve encore de nouvelles îles, les Antilles et la Jamaïque. Le doute s'était changé en admiration pour lui à son premier voyage; mais l'admiration se tourna en envie au second.

Il était amiral, vice-roi, et pouvait ajouter à ces titres celui de bienfaiteur de Ferdinand et d'Isabelle. Cependant des juges, envoyés sur ses vaisseaux mêmes pour veiller sur sa conduite, le ramenèrent en Espagne. Le peuple, qui entendit que Colombo arrivait, courut au-devant de lui, comme du génie tutélaire de l'Espagne. On tira Colombo du

vaisseau; il parut, mais avec les fers aux pieds et aux mains.

Ce traitement lui avait été fait par l'ordre de Fonseca, évêque de Burgos, intendant des armements. L'ingratitude était aussi grande que les services. Isabelle en fut honteuse : elle répara cet affront autant qu'elle le put; mais on retint Colombo quatre années, soit qu'on craignît qu'il ne prît pour lui ce qu'il avait découvert, soit qu'on voulût seulement avoir le temps de s'informer de sa conduite. Enfin on le renvoya encore dans son nouveau monde (1498). Ce fut à ce troisième voyage qu'il aperçut le continent à dix degrés de l'équateur, et qu'il vit la côte où l'on a bâti Carthagène[1].

Lorsque Colombo avait promis un nouvel hémisphère, on lui avait soutenu que cet hémisphère ne pouvait exister; et quand il l'eut découvert, on prétendit qu'il avait été connu depuis longtemps. Je ne parle pas ici d'un Martin Behem de Nuremberg, qui, dit-on, alla de Nuremberg au détroit de Magellan en 1460, avec une patente d'une duchesse de Bourgogne, qui, ne régnant pas alors, ne pouvait donner de patentes. Je ne parle pas des prétendues cartes qu'on montre de ce Martin Behem, et des contradictions qui décréditent cette fable : mais enfin ce Martin Behem n'avait pas peuplé l'Amérique. On en faisait honneur aux Carthaginois, et on citait un livre d'Aristote qu'il n'a pas composé[2]. Quelques-uns ont cru trouver de la conformité entre des paroles caraïbes et des mots hébreux, et n'ont pas manqué de suivre une si belle ouverture. D'autres ont su que les enfants de Noé, s'étant établis en Sibérie, passèrent de là en Canada sur la glace, et qu'ensuite leurs enfants nés au Canada allèrent peupler le

1. Bâtie en 1533

2. Le traité du *Monde*.

Pérou. Les Chinois et les Japonais, selon d'autres, envoyèrent des colonies en Amérique, et y firent passer des jaguars pour leur divertissement, quoique ni le Japon ni la Chine n'aient de jaguars. C'est ainsi que souvent les savants ont raisonné sur ce que les hommes de génie ont inventé. On demande qui a mis des hommes en Amérique : ne pourrait-on pas répondre que c'est celui qui y fait croître des arbres et de l'herbe?

La réponse de Colombo à ces envieux est célèbre. Ils disaient que rien n'était plus facile que ses découvertes. Il leur proposa de faire tenir un œuf debout; et aucun n'ayant pu le faire, il cassa le bout de l'œuf, et le fit tenir. « Cela était bien aisé, dirent les assistants. — Que ne vous en avisiez-vous donc? » répondit Colombo. Ce conte est rapporté du Brunelleschi, grand artiste[1], qui réforma l'architecture à Florence longtemps avant que Colombo existât. La plupart des bons mots sont des redites.

La cendre de Colombo ne s'intéresse plus à la gloire qu'il eut pendant sa vie d'avoir doublé pour nous les œuvres de la création; mais les hommes aiment à rendre justice aux morts, soit qu'ils se flattent de l'espérance vaine qu'on la rendra mieux aux vivants, soit qu'ils aiment naturellement la vérité. Americo Vespucci, que nous nommons Améric Vespuce, négociant florentin, jouit de la gloire de donner son nom à la nouvelle moitié du globe, dans laquelle il ne possédait pas un pouce de terre ; il prétendit avoir le premier découvert le continent[2]. Quand il serait vrai qu'il eût fait cette découverte, la gloire n'en serait pas à lui; elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie et le courage d'entreprendre le premier voyage. La gloire, comme dit Newton dans sa

1. Mort en 1444.

2. L'Amérique du Sud, vers 1498.

dispute avec Leibniz, n'est due qu'à l'inventeur : ceux qui viennent après ne sont que des disciples.

(*Essai sur les mœurs*, chap. CXLV.)

V. — LES FLIBUSTIERS

Saint-Domingue est cette même île Hispaniola, que les habitants nommaient Haïti, découverte par Colombo, et dépeuplée par les Espagnols[1].

La France n'est entrée en partage de cette île avec l'Espagne[2] que par la hardiesse désespérée d'un peuple nouveau que le hasard composa d'Anglais, de Bretons et surtout de Normands. On les a nommés *boucaniers*, *flibustiers*[3] : leur union et leur origine furent à peu près celles des anciens Romains; leur courage fut plus impétueux et plus terrible. Imaginez des tigres qui auraient un peu de raison; voilà ce qu'étaient les flibustiers : voici leur histoire.

Il arriva, vers l'an 1625, que des aventuriers français et anglais abordèrent en même temps dans une île des Caraïbes, nommée Saint-Christophe par les Espagnols, qui donnaient presque toujours le nom d'un saint aux pays dont ils s'emparaient, et qui égorgeaient les naturels au nom du saint. Il fallut que ces nouveaux venus, malgré l'antipathie naturelle des deux nations, se réunissent contre les Espagnols. Ceux-ci, maîtres de toutes les îles voisines

1. Voy. le morceau précédent.

2. A la suite de la révolte de l'île, les Français l'évacuèrent en 1803.

3. *Boucanier* signifie chasseur de bœufs sauvages, et *flibustier*, faiseur de butin, pirate.

comme du continent, vinrent avec des forces supérieures. Le commandant français échappa, et retourna en France. Le commandant anglais capitula; les plus déterminés des Français et des Anglais gagnèrent dans des barques l'île de Saint-Domingue, et s'établirent dans un endroit inabordable de la côte, au milieu des rochers. Ils fabriquèrent de petits canots à la manière des Américains, et s'emparèrent de l'île de la Tortue. Plusieurs Normands allèrent grossir leur nombre, comme au XII^e^ siècle ils allaient à la conquête de la Pouille, et dans le X^e^ à la conquête de l'Angleterre. Ils eurent toutes les aventures heureuses et malheureuses que pouvait attendre un ramas d'hommes sans lois, venus de Normandie et d'Angleterre dans le golfe du Mexique.

Cromwell, en 1655, envoya une flotte qui enleva la Jamaïque aux Espagnols : on n'en serait point venu à bout sans ces flibustiers. Ils pirataient partout; et, plus occupés de piller que de conserver, ils laissèrent, pendant une de leurs courses, reprendre par les Espagnols la Tortue. Ils la reprirent ensuite; le ministère de France fut obligé de nommer pour commandant de la Tortue celui qu'ils avaient choisi : ils infestèrent la mer du Mexique, et se firent des retraites dans plusieurs îles. Le nom qu'ils prirent alors fut celui de *frères de la Côte*. Ils s'entassaient dans un misérable canot qu'un coup de canon ou de vent aurait brisé, et allaient à l'abordage des plus gros vaisseaux espagnols, dont quelquefois ils se rendaient maîtres. Point d'autres lois parmi eux que celle du partage égal des dépouilles; point d'autre religion que la naturelle, de laquelle encore ils s'écartaient monstrueusement.

Ces hommes étaient d'ailleurs plus faits pour la destruction que pour fonder un État. Leurs exploits étaient inouïs, leurs cruautés aussi. Un d'eux (nommé l'Olonais, parce

qu'il était des Sables-d'Olonne) prend, avec un seul canot, une frégate armée jusque dans le port de la Havane. Il interroge un des prisonniers, qui lui avoue que cette frégate était destinée à lui donner la chasse; qu'on devait se saisir de lui et le pendre. Il avoue encore que lui qui parlait était le bourreau. L'Olonais sur-le-champ le fait pendre, coupe lui-même la tête à tous les captifs, et suce leur sang.

Cet Olonais et un autre, nommé le Basque, vont jusqu'au fond du petit golfe de Venézuela (1667), dans celui de Honduras, avec cinq cents hommes; ils mettent à feu et à sang deux villes considérables; ils reviennent chargés de butin; ils montent les vaisseaux que les canots ont pris. Les voilà bientôt une puissance maritime, et sur le point d'être de grands conquérants.

Morgan, Anglais, qui a laissé un nom fameux, se unit à la tête de mille flibustiers, les uns de sa nation, les autres Normands, Bretons, Saintongeois, Basques : il entreprend de s'emparer de Porto-Bello[1], l'entrepôt des richesses espagnoles, ville très forte, munie de canons et d'une garnison considérable. Il arrive sans artillerie, monte à l'escalade de la citadelle sous le feu du canon ennemi : et, malgré une résistance opiniâtre, il prend la forteresse : cette témérité heureuse oblige la ville à se racheter pour environ un million de piastres. Quelque temps après (1670) il ose s'enfoncer dans l'isthme de Panama, au milieu des troupes espagnoles; il pénètre à l'ancienne ville de Panama, enlève tous les trésors, réduit la ville en cendres, et revient à la Jamaïque victorieux et enrichi. C'était le fils d'un paysan d'Angleterre : il eût pu se faire un royaume dans l'Amérique; mais enfin il mourut en prison à Londres[2].

1. Sur la mer des Antilles.

2. Il mourut libre à la Jamaïque.

Les flibustiers français, dont le repaire était tantôt dans les rochers de Saint-Domingue, tantôt à la Tortue, arment dix bateaux, et vont, au nombre d'environ douze cents hommes, attaquer la Vera-Cruz (1683) : cela est aussi téméraire que si douze cents Biscayens venaient assiéger Bordeaux avec dix barques. Ils prennent la Vera-Cruz d'assaut ; ils en rapportent cinq millions, et font quinze cents esclaves. Enfin, après plusieurs succès de cette espèce, les flibustiers anglais et français se déterminent à entrer dans la mer du Sud, et à piller le Pérou. Aucun Français n'avait vu encore cette mer : pour y entrer, il fallait ou traverser les montagnes de l'isthme de Panama, ou entreprendre de côtoyer par mer toute l'Amérique méridionale, et passer le détroit de Magellan qu'ils ne connaissaient pas. Ils se divisent en deux troupes (1687), et prennent à la fois ces deux routes.

Ceux qui franchissent l'isthme renversent et pillent tout ce qui est sur leur passage, arrivent à la mer du Sud, s'emparent dans les ports de quelques barques qu'ils y trouvent, et attendent avec ces petits vaisseaux ceux de leurs camarades qui ont dû passer le détroit de Magellan. Ceux-ci, qui étaient presque tous Français, essuyèrent des aventures aussi romanesques que leur entreprise : ils ne purent passer au Pérou par le détroit, ils furent repoussés par des tempêtes; mais ils allèrent piller les rivages de l'Afrique.

Cependant les flibustiers qui se trouvent au delà de l'isthme, dans la mer du Sud, n'ayant que des barques pour naviguer, sont poursuivis par la flotte espagnole du Pérou; il faut lui échapper. Un de leurs compagnons, qui commande une espèce de canot chargé de cinquante hommes, se retire jusqu'à la mer Vermeille et dans la Californie : il y reste quatre années, revient par la mer du Sud, prend dans

sa route un vaisseau chargé de cinq cent mille piastres, passe le détroit de Magellan, et arrive à la Jamaïque avec son butin. Les autres cependant rentrent dans l'isthme chargés d'or et de pierreries. Les troupes espagnoles rassemblées les attendent et les poursuivent partout : il faut que les flibustiers traversent l'isthme dans sa plus grande largeur, et qu'ils marchent par des détours l'espace de trois cents lieues, quoiqu'il n'y en ait que quatre-vingts en droite ligne de la côte où ils étaient à l'endroit où ils voulaient arriver. Ils trouvent des rivières qui se précipitent par des cataractes, et sont réduits à s'y embarquer dans des espèces de tonneaux. Ils combattent la faim, les éléments et les Espagnols. Cependant ils se rendent à la mer du Nord avec l'or et les pierreries qu'ils ont pu conserver. Ils n'étaient pas alors au nombre de cinq cents. La retraite des dix mille Grecs sera toujours plus célèbre, mais elle n'est pas comparable.

Si ces aventuriers avaient pu se réunir sous un chef, ils auraient fondé une puissance considérable en Amérique. Ce n'était, à la vérité, qu'une troupe de voleurs : mais qu'ont été tous les conquérants? Les flibustiers ne réussirent qu'à faire aux Espagnols presque autant de mal que les Espagnols en avaient fait aux Américains. Les uns allèrent jouir dans leur patrie de leurs richesses; les autres moururent des excès où ces richesses les entraînèrent; beaucoup furent réduits à leur première indigence. Les gouvernements de France et d'Angleterre cessèrent de les protéger quand on n'eut plus besoin d'eux; enfin, il ne reste de ces héros du brigandage que leur nom et le souvenir de leur valeur et de leurs cruautés.

(*Essai sur les mœurs*, chap. CLII.)

VI. — BATAILLE DE ROCROI

Le fort de la guerre[1] était du côté de la Flandre; les troupes espagnoles sortirent des frontières du Hainaut au nombre de vingt-six mille hommes, sous la conduite d'un vieux général expérimenté, nommé don Francisco de Mello. Ils vinrent ravager les frontières de la Champagne; ils attaquèrent Rocroi, et ils crurent pénétrer bientôt jusqu'aux portes de Paris, comme ils avaient fait huit ans auparavant[2]. La mort de Louis XIII, la faiblesse d'une minorité, relevaient leurs espérances; et quand ils virent qu'on ne leur opposait qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de vingt-un ans, leur espérance se changea en sécurité.

Ce jeune homme sans expérience, qu'ils méprisaient, était Louis de Bourbon, alors duc d'Enghien, connu depuis sous le nom de grand Condé. La plupart des grands capitaines sont devenus tels par degrés. Ce prince était né général; l'art de la guerre semblait en lui un instinct naturel : il n'y avait en Europe que lui et le Suédois Torstenson qui eussent eu à vingt ans ce génie qui peut se passer de l'expérience[3].

1. La guerre de Trente ans : la France soutenait alors la lutte contre les Impériaux et l'Espagne.

2. En 1636, lors de la prise de Corbie.

3. « Torstenson était page de Gustave-Adolphe, en 1624. Le roi, prêt d'attaquer un corps de Lithuaniens, en Livonie, et n'ayant point d'adjudant auprès de lui, envoya Torstenson porter ses ordres à un officier général, pour profiter d'un mouvement qu'il vit faire aux ennemis; Torstenson part et revient. Cependant les ennemis avaient changé leur marche; le roi était désespéré de l'ordre qu'il avait donné : « Sire, dit Torstenson, daignez me pardon-

Le duc d'Enghien avait reçu, avec la nouvelle de la mort de Louis XIII, l'ordre de ne point hasarder de bataille. Le maréchal de l'Hospital, qui lui avait été donné pour le conseiller et pour le conduire, secondait par sa circonspection ces ordres timides. Le prince ne crut ni le maréchal ni la cour; il ne confia son dessein qu'à Gassion, maréchal de camp, digne d'être consulté par lui; ils forcèrent le maréchal à trouver la bataille nécessaire.

(19 mai 1643). On remarque que le prince, ayant tout réglé le soir, veille de la bataille, s'endormit si profondément qu'il fallut le réveiller pour combattre. On conte la même chose d'Alexandre. Il est naturel qu'un jeune homme, épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand jour, tombe ensuite dans un sommeil plein : il l'est aussi qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir. Le prince gagna la bataille par lui-même, par un coup d'œil qui voyait à la fois le danger et la ressource, par son activité exempte de trouble, qui le portait à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui, avec de la cavalerie, attaqua cette infanterie espagnole jusque-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée, et qui s'ouvrait avec une agilité que la phalange n'avait pas, pour laisser partir la décharge de dix-huit canons qu'elle renfermait au milieu d'elle. Le prince l'entoura et l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage. Les officiers espagnols se jetaient à ses genoux pour trouver auprès de lui un asile contre la fureur du soldat vainqueur. Le duc d'Enghien

ner; voyant les ennemis faire un mouvement contraire, j'ai donné un ordre contraire. » Le roi ne dit mot : mais le soir, ce page servant à table, il le fit souper à côté de lui, et lui donna une enseigne aux gardes, quinze jours après une compagnie, ensuite un régiment. Torstenson fut un des grands capitaines de l'Europe. » (Note de Voltaire.)

eut autant de soin de les épargner, qu'il en avait pris pour les vaincre.

Le vieux comte de Fuentes, qui commandait cette infanterie espagnole, mourut percé de coups. Condé, en l'apprenant, dit « qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu ».

Le respect qu'on avait en Europe pour les armées espagnoles se tourna du côté des armées françaises, qui n'avaient point depuis cent ans gagné de bataille si célèbre; car la sanglante journée de Marignan[1], disputée plutôt que gagnée par François Ier contre les Suisses, avait été l'ouvrage des bandes noires allemandes autant que des troupes françaises. Les journées de Pavie et de Saint-Quentin[2] étaient encore des époques fatales à la réputation de la France. Henri IV avait eu le malheur de ne remporter des avantages mémorables que sur sa propre nation. Sous Louis XIII, le maréchal de Guébriant avait eu de petits succès[3], mais toujours balancés par des pertes. Les grandes batailles qui ébranlent les États, et qui restent à jamais dans la mémoire des hommes, n'avaient été livrées en ce temps que par Gustave-Adolphe.

Cette journée de Rocroi devint l'époque de la gloire française et de celle de Condé[4].

(*Siècle de Louis XIV*, chap. III.)

1. En 1515.
2. 1525 et 1557.
3. Notamment à Wolfenbüttel et à Kempen (1641 et 1642).
4. Il y a de cette bataille deux autres récits remarquables : l'un de Bossuet (*Oraison funèbre de Condé*), qui est dans toutes les mémoires et dont Voltaire s'est visiblement souvenu, mais sans en reproduire ni le ton oratoire ni l'inspiration chrétienne; l'autre, du duc d'Aumale (*Histoire de la maison de Condé*), où le point de vue tactique domine, mais dont l'allure est vraiment fière et toute martiale.

VII. — MAZARIN

On n'entreprendra pas ici d'examiner si le cardinal Mazarin a été un grand ministre ou non : c'est à ses actions de parler, et à la postérité de juger. Le vulgaire suppose quelquefois une étendue d'esprit prodigieuse, et un génie presque divin, dans ceux qui ont gouverné des empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure qui fait les hommes d'État, c'est leur caractère. Les hommes, pour peu qu'ils aient de bon sens, voient tous à peu près leurs intérêts. Un bourgeois d'Amsterdam ou de Berne en sait sur ce point autant que Séjan, Ximénès, Buckingham, Richelieu, ou Mazarin[1] : mais notre conduite et nos entreprises dépendent uniquement de la trempe de notre âme, et nos succès dépendent de la fortune.

Par exemple, si un génie tel que le pape Alexandre VI, ou Borgia son fils, avait eu la Rochelle à prendre, il aurait invité dans son camp les principaux chefs, sous un serment sacré, et se serait défait d'eux; Mazarin serait entré dans la ville deux ou trois ans plus tard, en gagnant et en divisant les bourgeois ; don Louis de Haro[2] n'eût pas hasardé

1. Voltaire, avec tout son bon sens, voit ici les choses en petit. Divin ou non, il y a chez les hommes d'État un génie qui les élève au-dessus de l'intérêt immédiat, pour leur faire prévoir et poursuivre des résultats lointains qui échappent souvent à la clairvoyance bornée du vulgaire. — Bossuet a dit plus justement (*Hist. univ.* 3e partie, ch. VIII) : « Veut-il [Dieu] faire des législateurs? Il leur envoie son esprit de sagesse et de *prévoyance*; il leur fait *prévenir* les maux qui menacent les États, et *poser les fondements* de la tranquillité publique. »

2. Le ministre espagnol qui négocia le traité des Pyrénées.

l'entreprise. Richelieu fit une digue sur la mer, à l'exemple d'Alexandre, et entra dans la Rochelle en conquérant; mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des Anglais, délivraient la Rochelle, et faisaient passer Richelieu pour un téméraire.

On peut juger du caractère des hommes par leurs entreprises. On peut bien assurer que l'âme de Richelieu respirait la hauteur et la vengeance; que Mazarin était sage, souple, et avide de biens. Mais pour connaître à quel point un ministre a de l'esprit, il faut ou l'entendre souvent parler, ou lire ce qu'il a écrit. Il arrive souvent parmi les hommes d'État ce qu'on voit tous les jours parmi les courtisans; celui qui a le plus d'esprit échoue, et celui qui a dans le caractère plus de patience, de force, de souplesse et de suite, réussit.

En lisant les Lettres du cardinal Mazarin, et les Mémoires du cardinal de Retz, on voit aisément que Retz était le génie supérieur[1]. Cependant Mazarin fut tout-puissant, et Retz fut accablé. Enfin il est très vrai que, pour faire un puissant ministre, il ne faut souvent qu'un esprit médiocre, du bon sens, et de la fortune; mais pour être un bon ministre, il faut avoir pour passion dominante l'amour du bien public. Le grand homme d'État est celui dont il reste de grands monuments utiles à la patrie.

Le monument qui immortalise le cardinal Mazarin est l'acquisition de l'Alsace. Il donna cette province à la France dans le temps que la France était déchaînée contre lui; et, par une fatalité singulière, il fit plus de bien au royaume lorsqu'il y était persécuté que dans la tranquillité d'une puissance absolue.

(*Siècle de Louis XIV*, chap. VI.)

1. Supérieur par l'imagination, par l'intrigue, non par le sens pratique qui est la faculté maîtresse de l'homme d'État.

VIII. — BATAILLE DE STEINKERQUE

Ce fut alors[1] que se donna la bataille de Steinkerque[2], célèbre par l'artifice et par la valeur. Un espion que le général français avait auprès du roi Guillaume est découvert. On le force, avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au maréchal de Luxembourg. Sur ce faux avis, Luxembourg prend, avec raison, des mesures qui le devaient faire battre. Son armée endormie est attaquée à la pointe du jour : une brigade est déjà mise en fuite, et le général le sait à peine. Sans un excès de diligence et de bravoure tout était perdu.

Ce n'était pas assez d'être un grand général, pour n'être pas mis en déroute : il fallait avoir des troupes aguerries, capables de se rallier; des officiers généraux assez habiles pour rétablir le désordre[3], et qui eussent la bonne volonté de le faire; car un seul officier supérieur qui eût voulu profiter de la confusion pour faire battre son général, le pouvait faire aisément sans se commettre.

Luxembourg était malade : circonstance funeste dans un moment qui demande une activité nouvelle (3 août 1692) : le danger lui rendit ses forces : il fallait des prodiges pour n'être pas vaincu, et il en fit. Changer de terrain, donner un champ de bataille à son armée qui n'en avait point; rétablir la droite tout en désordre, rallier trois fois ses

1. Il vient d'être question de la prise de Namur, accomplie en huit jours sous les yeux de Louis XIV (juin 1692).

2. Sur la Senne, en Hainaut.

3. *Rétablir*, dans le sens de *remédier à*; on dirait aujourd'hui : *rétablir l'ordre*.

troupes, charger trois fois à la tête de la maison du roi[1], fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avait dans son armée Philippe duc d'Orléans, alors duc de Chartres, depuis régent du royaume, petit-fils de France, qui n'avait alors que quinze ans. Il ne pouvait être utile pour un coup décisif; mais c'était beaucoup pour animer les soldats qu'un petit-fils de France, encore enfant, chargeant avec la maison du roi, blessé dans le combat, et revenant encore à la charge malgré sa blessure.

Un petit-fils et un petit-neveu du grand Condé servaient tous deux de lieutenants généraux : l'un était Louis de Bourbon, nommé Monsieur le Duc; l'autre, François-Louis, prince de Conti, rivaux de courage, d'esprit, d'ambition, de réputation; Monsieur le Duc, d'un naturel plus austère, ayant peut-être des qualités plus solides, et le prince de Conti de plus brillantes. Appelés tous deux par la voix publique au commandement des armées, ils désiraient passionnément cette gloire : mais ils n'y parvinrent jamais, parce que Louis, qui connaissait leur ambition comme leur mérite, se souvenait toujours que le prince de Condé lui avait fait la guerre.

Le prince de Conti fut le premier qui rétablit le désordre, ralliant des brigades, en faisant avancer d'autres; Monsieur le Duc faisant la même manœuvre, sans avoir besoin d'émulation. Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, était aussi lieutenant-général dans cette armée. Il servait depuis l'âge de douze ans; et quoiqu'il en eût alors quarante, il n'avait pas encore commandé en chef. Son frère le grand prieur[2] était auprès de lui.

Il fallut que tous ces princes se missent à la tête de la

1. Corps d'élite composé de troupes à pied et à cheval.

2. Grand prieur de l'ordre du Temple; Voltaire jeune avait beaucoup fréquenté le cercle de spirituels épicuriens qu'il présidait.

maison du roi, avec le duc de Choiseul, pour chasser un corps d'Anglais qui gardait un poste avantageux, dont le succès de la bataille dépendait. La maison du roi et les Anglais étaient les meilleures troupes qui fussent dans le monde. Le carnage fut grand. Les Français, encouragés par cette foule de princes et de jeunes seigneurs qui combattaient autour du général, l'emportèrent enfin. Le régiment de Champagne défit les gardes anglaises du roi Guillaume, et quand les Anglais furent vaincus, il fallut que le reste cédât.

Boufflers, depuis maréchal de France[1], accourait dans ce moment même de quelques lieues du champ de bataille avec des dragons, et acheva la victoire.

Le roi Guillaume, ayant perdu environ sept mille hommes, se retira avec autant d'ordre qu'il avait attaqué; et toujours vaincu, mais toujours à craindre, il tint encore la campagne. La victoire, due à la valeur de tous ces jeunes princes et de la plus florissante noblesse du royaume, fit à la cour, à Paris, et dans les provinces, un effet qu'aucune bataille gagnée n'avait fait encore.

Monsieur le Duc, le prince de Conti, MM. de Vendôme et leurs amis, trouvaient en s'en retournant les chemins bordés de peuple. Les acclamations et la joie allaient jusqu'à la démence. Toutes les femmes s'empressaient d'attirer leurs regards. Les hommes portaient alors des cravates de dentelle qu'on arrangeait avec assez de peine et de temps. Les princes, s'étaient habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou : les femmes portèrent des ornements faits sur ce modèle ; on les appela des steinkerques. Toutes les bijouteries nouvelles étaient à la Steinkerque. Un jeune homme qui s'était trouvé

1. Celui qui fit la belle défense de Lille en 1708.

à cette bataille était regardé avec empressement. Le peuple s'attroupait partout autour des princes, et on les aimait d'autant plus que leur faveur à la cour n'était pas égale à leur gloire[1].

Ce fut à cette bataille qu'on perdit le jeune prince de Turenne, neveu du héros tué en Allemagne : il donnait déjà des espérances d'égaler son oncle. Ses grâces et son esprit l'avaient rendu cher à la ville, à la cour et à l'armée.

Le général, en rendant compte au roi de cette bataille mémorable, ne daigna pas seulement l'instruire qu'il était malade quand il fut attaqué.

(*Siècle de Louis XIV*, chap. XVI.)

IX. — SYSTÈME DE LAW

Ce fameux système de Lass, qui semblait devoir ruiner la régence et l'État, soutint en effet l'une et l'autre par des conséquences que personne n'avait prévues.

Il arriva, par un prestige dont les ressorts ne purent être visibles qu'aux yeux les plus exercés et les plus fins, qu'un système tout chimérique enfanta un commerce réel, et fit renaître la Compagnie des Indes, établie autrefois par le célèbre Colbert[2], et ruinée par les guerres. Enfin, s'il y eut beaucoup de fortunes particulières détruites, la nation devint bientôt plus commerçante et plus riche. Ce système

1. Tout le caractère français, avec son aimable mélange d'enthousiasme et de frivolité, se peint dans ces quelques lignes.

2. En 1664. La perte de nos possessions de l'Hindoustan en 1763 (traité de Paris) la fit disparaître définitivement.

éclaira les esprits, comme les guerres civiles aiguisent les courages.

Ce fut une maladie épidémique qui se répandit de France en Hollande et en Angleterre; elle mérite l'attention de la postérité; car ce n'était point l'intérêt politique de deux ou trois princes qui bouleversait des nations[1]. Les peuples se précipitèrent d'eux-mêmes dans cette folie, qui enrichit quelques familles, et qui en réduisit tant d'autres à la mendicité. Voici quelle fut l'origine de cette démence, précédée et suivie de tant d'autres folies.

Un Écossais, nommé Jean Law, que nous nommons Jean Lass[2], qui n'avait d'autre métier que d'être grand joueur et grand calculateur, obligé de fuir de la Grande-Bretagne pour un meurtre[3], avait dès longtemps rédigé le plan d'une compagnie qui payerait en billets les dettes d'un État, et qui se rembourserait par les profits. Ce système était très compliqué; mais, réduit à ses justes bornes, il pouvait être très utile. C'était une imitation de la banque d'Angleterre et de sa Compagnie des Indes. Il proposa cet établissement au duc de Savoie, depuis premier roi de Sardaigne[4], Victor-Amédée, qui répondit qu'il n'était pas assez puissant pour se ruiner. Il le vint proposer au contrôleur général Desmarets[5]; mais c'était dans le temps d'une guerre malheureuse, où toute confiance était perdue, et la base de ce système était la confiance.

Enfin, il trouva tout favorable sous la régence du duc d'Orléans : deux milliards de dettes à éteindre, une paix

1. Voltaire a toujours été indigné des cataclysmes politiques, en particulier des guerres, produits par le bon plaisir des princes. Voy. plus loin le morceau sur *la Guerre*, p. 285.

2. En prenant le génitif *Law's* pour le nominatif.

3. Commis en duel.

4. En 1720.

5. Le dernier contrôleur des finances sous Louis XIV (1708-1715).

qui laissait du loisir au gouvernement, un prince et un peuple amoureux des nouveautés.

Il établit d'abord une banque en son propre nom, en 1716. Elle devint bientôt un bureau général des recettes du royaume. On y joignit une compagnie du Mississipi[1], compagnie dont on faisait espérer de grands avantages. Le public, séduit par l'appât du gain, s'empressa d'acheter avec fureur les actions de cette Compagnie et de cette banque réunies. Les richesses, auparavant resserrées par la défiance, circulèrent avec profusion. Les billets doublaient, quadruplaient ces richesses. La France fut très riche en effet par le crédit. Toutes les professions connurent le luxe, et il passa chez les voisins de la France, qui eurent part à ce commerce.

La banque fut déclarée banque du roi en 1718. Elle se chargea du commerce du Sénégal. Elle acquit le privilège de l'ancienne Compagnie des Indes, fondée par le célèbre Colbert, tombée depuis en décadence, et qui avait abandonné son commerce aux négociants de Saint-Malo. Enfin, elle se chargea des fermes générales du royaume. Tout fut donc entre les mains de l'Écossais Lass, et toutes les finances du royaume dépendirent d'une Compagnie de commerce.

Cette Compagnie paraissant être établie sur de si vastes fondements, ses actions augmentèrent vingt fois au delà de leur première valeur. Le duc d'Orléans fit sans doute une grande faute d'abandonner le public à lui-même. Il était aisé au gouvernement de mettre un frein à cette frénésie ; mais l'avidité des courtisans et l'espérance de profiter de ce désordre empêchèrent de l'arrêter. Les variations fréquentes dans le prix de ces effets produisirent à des hommes inconnus des biens immenses : plusieurs, en moins de six mois, devinrent beaucoup plus riches que beaucoup

1. Ou des Indes occidentales.

de princes. Lass, séduit lui-même par son système, et ivre de l'ivresse publique et de la sienne, avait fabriqué tant de billets que la valeur chimérique des actions valait, en 1719, quatre-vingts fois tout l'argent qui pouvait circuler dans le royaume. Le gouvernement remboursa en papier tous les rentiers de l'État.

Le régent ne pouvait plus gouverner une machine si immense, si compliquée, et dont le mouvement rapide l'entraînait malgré lui. Les anciens financiers et les gros banquiers réunis épuisèrent la banque royale, en tirant sur elle des sommes considérables. Chacun chercha à convertir ses billets en espèces; mais la disproportion était énorme. Le crédit tomba tout d'un coup : le régent voulut le ranimer par des arrêts qui l'anéantirent. On ne vit plus que du papier; une misère réelle commençait à succéder à tant de richesses fictives. Ce fut alors qu'on donna la place de contrôleur général des finances à Lass, précisément dans le temps qu'il était impossible qu'il la remplît; c'était en 1720, époque de la subversion de toutes les fortunes des particuliers et des finances du royaume. On le vit, en peu de temps, d'Écossais devenir Français, par la naturalisation; de protestant, catholique; d'aventurier, seigneur des plus belles terres; et de banquier, ministre d'État. Je l'ai vu arriver dans les salles du Palais-Royal, suivi de ducs et pairs, de maréchaux de France et d'évêques. Le désordre était au comble. Le parlement de Paris s'opposa, autant qu'il le put, à ces innovations, et il fut exilé à Pontoise. Enfin, dans la même année, Lass, chargé de l'exécration publique, fut obligé de fuir du pays qu'il avait voulu enrichir et qu'il avait bouleversé. Il partit dans une chaise de poste que lui prêta le duc de Bourbon-Condé[1], n'emportant avec

1. Le petit-fils du grand Condé, celui qui devint premier ministre à la mort du régent (1723-1726).

lui que deux mille louis, presque le seul reste de son opulence passagère.

Les libelles de ce temps-là accusent le régent de s'être emparé de tout l'argent du royaume pour les vues de son ambition, et il est certain qu'il est mort endetté de sept millions exigibles. On accusait Lass d'avoir fait passer pour son profit les espèces de la France dans les pays étrangers. Il a vécu quelque temps à Londres des libéralités du marquis de Lassey, et est mort à Venise en 1729, dans un état à peine au-dessus de l'indigence. J'ai vu sa veuve à Bruxelles, aussi humiliée qu'elle avait été fière et triomphante à Paris. De telles révolutions ne sont pas les objets les moins utiles de l'histoire[1].

(*Précis du siècle de Louis XV*, chap. II.)

X. — PIERRE LE GRAND

Pierre Alexiowitz, czar de Russie, s'était déjà rendu redoutable par la bataille qu'il avait gagnée sur les Turcs en 1697[2], et par la prise d'Azof, qui lui ouvrait l'empire de la mer Noire. Mais c'était par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchait le nom de *grand*. La Moscovie, ou Russie, embrasse le nord de l'Asie et celui de l'Europe, et, depuis les frontières de la Chine, s'étend l'espace de quinze cents lieues jusqu'aux confins de la Pologne et de la Suède. Mais ce pays immense était à peine connu de l'Europe avant le czar Pierre. Les Moscovites étaient moins

1. Voltaire effleure le lieu commun, sans le développer.

2. En 1695, sur les bords du Don ; la prise d'Azov est de 1696.

civilisés que les Mexicains quand ils furent découverts par Cortès; nés tous esclaves de maîtres aussi barbares qu'eux, ils croupissaient dans l'ignorance, dans le besoin de tous les arts, et dans l'insensibilité de ces besoins qui étouffait toute industrie. Une ancienne loi, sacrée parmi eux, leur défendait, sous peine de mort, de sortir de leur pays sans la permission de leur patriarche[1]. Cette loi, faite pour leur ôter les occasions de connaître leur joug, plaisait à une nation qui, dans l'abîme de son ignorance et de sa misère, dédaignait tout commerce avec les nations étrangères.

L'ère des Moscovites commençait à la création du monde; ils comptaient 7207 ans au commencement du siècle passé, sans pouvoir rendre raison de cette date. Le premier jour de leur année revenait le 15 de notre mois de septembre. Ils alléguaient, pour raison de cet établissement, qu'il était vraisemblable que Dieu avait créé le monde en automne, dans la saison où les fruits de la terre sont dans leur maturité. Ainsi, les seules apparences de connaissances qu'ils eussent étaient des erreurs grossières : personne ne se doutait parmi eux que l'automne de Moscovie pût être le printemps d'un autre pays dans les climats opposés. Il n'y avait pas longtemps que le peuple avait voulu brûler à Moscou le secrétaire d'un ambassadeur de Perse, qui avait prédit une éclipse de soleil. Ils ignoraient jusqu'à l'usage des chiffres; ils se servaient, pour leurs calculs, de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avait pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux de recettes et dans le trésor du czar.

Leur religion était et est encore celle des chrétiens grecs,

1. Ils appartenaient depuis le x^e^ siècle, comme il est dit plus loin, à la religion grecque; mais ils avaient obtenu, en 1588, un patriarche spécial, qui était après le czar le premier personnage de l'Empire.

mais mêlée de superstitions, auxquelles ils étaient d'autant plus fortement attachés qu'elles étaient plus extravagantes, et que le joug en était plus gênant. Peu de Moscovites osaient manger du pigeon, parce que le Saint-Esprit est peint en forme de colombe. Ils observaient régulièrement quatre carêmes par an; et, dans ces temps d'abstinence, ils n'osaient se nourrir ni d'œufs ni de lait. Dieu et saint Nicolas étaient les objets de leur culte, et, immédiatement après eux, le czar et le patriarche. L'autorité de ce dernier était sans bornes, comme leur ignorance. Il rendait des arrêts de mort, et infligeait les supplices les plus cruels, sans qu'on pût appeler de son tribunal. Il se promenait à cheval deux fois l'an, suivi de tout son clergé en cérémonie : le czar, à pied, tenait la bride du cheval; et le peuple se prosternait dans les rues comme les Tartares devant leur grand lama[1]. La confession était pratiquée; mais ce n'était que dans le cas des plus grands crimes : alors l'absolution leur paraissait nécessaire, mais non le repentir. Ils se croyaient purs devant Dieu avec la bénédiction de leurs papas[2]. Ainsi ils passaient sans remords de la confession au vol et à l'homicide; et ce qui est un frein pour d'autres chrétiens était chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faisaient scrupule de boire du lait un jour de jeûne; mais les pères de famille, les prêtres, les femmes, les filles s'enivraient d'eau-de-vie les jours de fête. On disputait cependant sur la religion en ce pays comme ailleurs; la plus grande querelle était pour savoir si les laïques devaient faire le signe de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain Jacob Nursuff, sous le précédent règne, avait excité une sédition dans Astracan au sujet de cette

1. *Le grand lama*, chef de la religion chez les peuples du Thibet, et regardé comme un dieu.

2. *Papas* ou *popes* : c'est le nom donné aux prêtres dans l'Église grecque.

dispute. Il y avait même des fanatiques, comme parmi ces nations policées chez qui tout le monde est théologien; et Pierre, qui poussa toujours la justice jusqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces misérables qu'on nommait *vosko-jésuites*[1].

Le czar dans son vaste empire avait beaucoup d'autres sujets qui n'étaient pas chrétiens. Les Tartares, qui habitent le nord occidental de la mer Caspienne et des Palus-Méotides[2], sont mahométans. Les Sibériens, les Ostiaques, les Samoïèdes, qui sont vers la mer Glaciale, étaient des sauvages, dont les uns étaient idolâtres, les autres n'avaient pas même la connaissance d'un dieu : et cependant les Suédois envoyés prisonniers parmi eux ont été plus contents de leurs mœurs que de celles des anciens Moscovites.

Pierre Alexiowitz avait reçu une éducation qui tendait à augmenter encore la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers, avant qu'il sût à quel point ils pouvaient lui être utiles. Le Fort[3] fut le premier instrument dont il se servit pour changer depuis la face de la Moscovie. Son puissant génie, qu'une éducation barbare avait retenu et n'avait pu détruire, se développa presque tout à coup. Il résolut d'être homme, de commander à des hommes, et de créer une nation nouvelle. Plusieurs princes avaient avant lui renoncé à des couronnes par dégoût pour le poids des affaires; mais aucun n'avait cessé d'être roi pour apprendre mieux à régner ; c'est ce que fit Pierre le Grand.

Il quitta la Russie en 1698, n'ayant encore régné que

1. C'est-à-dire *armée de jésuites*, d'après une étymologie inconnue.
2. Aujourd'hui la mer d'Azof.
3. Genevois de naissance, capitaine au service de la Russie, il contribua beaucoup à consolider la puissance naissante de Pierre, dont il devint le favori et le conseiller intime.

deux années[1], et alla en Hollande, déguisé sous un nom vulgaire, comme s'il avait été un domestique de ce même Le Fort, qu'il envoyait ambassadeur extraordinaire auprès des États-Généraux. Arrivé à Amsterdam, inscrit dans le rôle des charpentiers de l'amirauté des Indes, il y travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de son travail, il apprenait les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes les manufactures; rien n'échappait à ses observations. De là il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux; il repassa en Hollande, et vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de son pays. Enfin, après deux ans de voyages et de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Russie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artisans de toute espèce l'y suivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaisseaux russes sur la mer Noire, dans la Baltique, et dans l'Océan. Des bâtiments d'une architecture régulière et noble furent élevés au milieu des huttes moscovites. Il établit des collèges, des académies, des imprimeries, des bibliothèques; les villes furent policées, les habillements, les coutumes changèrent peu à peu, quoique avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la société. Les superstitions même furent abolies; la dignité de patriarche fut éteinte; le czar se déclara le chef de la religion; et cette dernière entreprise, qui aurait coûté le trône et la vie à un prince moins absolu, réussit presque sans contradiction, et lui assura le succès de toutes les autres nouveautés.

1. Véritable maître de l'Empire dès 1682, il ne règne seul officiellement qu'à la mort de son frère Ivan (1696).

Après avoir abaissé un clergé ignorant et barbare, il osa essayer de l'instruire, et par là même il risqua de le rendre redoutable; mais il se croyait assez puissant pour ne pas le craindre. Il a fait enseigner, dans le peu de cloîtres qui restent, la philosophie et la théologie. Il est vrai que cette théologie tient encore de ce temps sauvage dont Pierre Alexiowitz a retiré sa patrie. Un homme digne de foi m'a assuré qu'il avait assisté à une thèse publique, où il s'agissait de savoir si l'usage du tabac à fumer était un péché. Le répondant prétendait qu'il était permis de s'enivrer d'eau-de-vie, mais non de fumer, parce que la très sainte Écriture[1] dit que ce qui sort de la bouche de l'homme le souille, et que ce qui entre ne le souille point.

Les moines ne furent pas contents de la réforme. A peine le czar eut-il établi des imprimeries, qu'ils s'en servirent pour le décrier : ils imprimèrent qu'il était l'Antechrist; leurs preuves étaient qu'il ôtait la barbe aux vivants, et qu'on faisait, dans son académie, des dissections de quelques morts. Mais un autre moine, qui voulait faire fortune, réfuta ce livre, et démontra que Pierre n'était pas l'Antechrist, parce que le nombre 666 n'était pas dans son nom[2]. L'auteur du libelle fut roué, et celui de la réfutation fut fait évêque de Rezan.

Le czar n'a pas assujetti seulement l'Église à l'État, à l'exemple des sultans turcs; mais, plus grand politique, il a détruit une milice semblable à celle des janissaires; et ce que les Ottomans ont vainement tenté, il l'a exécuté en peu de temps; il a dissipé les janissaires moscovites, nommés strélitz, qui tenaient les czars en tutelle. Cette milice, plus

1. Dans l'Évangile selon saint Mathieu.

2. Dans l'*Apocalypse* (XIII, 18), 666 représente la somme des nombres figurés par les consonnes hébraïques qui entrent dans le nom de l'empereur Néron, désigné par là comme étant l'Antechrist.

formidable à ses maîtres qu'à ses voisins, était composée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié restait à Moscou, et l'autre était répandue sur les frontières. Un strélitz n'avait que quatre roubles[1] par an de paye; mais des privilèges ou des abus le dédommageaient amplement. Pierre forma d'abord une compagnie d'étrangers, dans laquelle il s'enrôla lui-même, et ne dédaigna pas de commencer par être tambour, et d'en faire les fonctions, tant la nation avait besoin d'exemples. Il fut officier par degrés. Il fit petit à petit de nouveaux régiments; et enfin, se sentant maître de troupes disciplinées, il cassa les strélitz, qui n'osèrent désobéir[2].

La cavalerie était à peu près ce qu'est la cavalerie polonaise, et ce qu'était autrefois la française, quand le royaume de France n'était qu'un assemblage de fiefs. Les gentilshommes russes montaient à cheval à leurs dépens, et combattaient sans discipline, quelquefois sans autres armes qu'un sabre ou un carquois, incapables d'être commandés, et par conséquent de vaincre.

Pierre le Grand leur apprit à obéir par son exemple et par les supplices; car il servait en qualité de soldat et d'officier subalterne, et punissait rigoureusement en czar les boïards, c'est-à-dire les gentilshommes, qui prétendaient que le privilège de la noblesse était de ne servir l'État qu'à leur volonté. Il établit un corps régulier pour servir l'artillerie, et prit cinq cents cloches aux églises pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé aussi des corps de dragons, milice très convenable au génie des Moscovites, et à la forme de leurs chevaux, qui sont petits[3]. La Moscovie a aujourd'hui, en

1. Soit un peu moins de 20 francs.
2. En 1705.
3. Les dragons étaient alors un corps de cavalerie légère.

1738, trente régiments de dragons de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'est lui qui a établi des houssards en Russie[1]. Enfin il a eu jusqu'à une école d'ingénieurs, dans un pays où personne ne savait avant lui les éléments de la géométrie.

Il était bon ingénieur lui-même; mais surtout il excellait dans tous les arts de la marine; bon capitaine de vaisseau, habile pilote, bon matelot, adroit charpentier, et d'autant plus estimable dans ces arts qu'il était né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvait, dans sa jeunesse, passer sur un pont sans frémir; il faisait fermer alors les volets de bois de son carrosse : le courage et le génie domptèrent en lui cette faiblesse machinale.

Il fit construire un beau port auprès d'Azof, à l'embouchure du Tanaïs[2] : il voulait y entretenir des galères; et dans la suite, croyant que ces vaisseaux longs, plats et légers, devaient réussir dans la mer Baltique, il en a fait construire plus de trois cents dans sa ville favorite de Pétersbourg; il a montré à ses sujets l'art de les bâtir avec du simple sapin, et celui de les conduire. Il avait appris jusqu'à la chirurgie : on l'a vu, dans un besoin, faire la ponction à un hydropique; il réussissait dans les mécaniques, et instruisait les artisans.

Les finances du czar étaient à la vérité peu de chose par rapport à l'immensité de ses États; il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu, à compter le marc à près de cinquante livres[3], comme nous faisons aujourd'hui, et comme nous ne ferons peut-être pas demain; mais c'est être très riche chez soi que de pouvoir faire de grandes choses. Ce n'est pas la rareté de l'argent, mais celle des hommes et des talents qui rend un empire faible.

1. Corps de cavalerie légère dont la Hongrie a fourni le type.

2. Nom antique du Don.

3. Voy. p. 13, note 3.

La nation russe n'est pas nombreuse, quoique les femmes y soient fécondes et les hommes robustes. Pierre lui-même, en policant ses États, a malheureusement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres longtemps malheureuses, des nations transplantées des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Baltique, consumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfants mourant en Moscovie de la petite vérole, plus dangereuse en ces climats qu'ailleurs; enfin, les tristes suites d'un gouvernement longtemps sauvage et barbare, même dans sa police, sont cause que cette grande partie du continent a encore de vastes déserts. On compte à présent[1] en Russie cinq cent mille familles de gentilshommes, deux cent mille de gens de loi, un peu plus de cinq millions de bourgeois et de paysans payant une espèce de taille[2], six cent mille hommes dans les provinces conquises sur la Suède : les Cosaques de l'Ukraine et les Tartares, vassaux de la Moscovie, ne montent pas à plus de deux millions; enfin l'on a trouvé que ces pays immenses ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes, c'est-à-dire un peu plus de deux tiers des habitants de la France.

Le czar Pierre, en changeant les mœurs, les lois, la milice, la face de son pays, voulut aussi être grand par le commerce, qui fait à la fois la richesse d'un État et les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Russie le centre du négoce de l'Asie et de l'Europe. Il voulait joindre par des canaux, dont il dressa le plan, la Dwine, le Volga, le Tanaïs, et s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin et à la mer Caspienne, et de ces deux mers à l'Océan septentrional.

1. A la date de 1727.
2. La taille était sous l'ancien régime l'impôt personnel et direct payé par les roturiers.

Le port d'Archangel, fermé par les glaces neuf mois de l'année, et dont l'abord exigeait un circuit long et dangereux, ne lui paraissait pas assez commode. Il avait, dès l'an 1700, le dessein de bâtir sur la mer Baltique un port qui deviendrait le magasin du Nord, et une ville qui serait la capitale de son empire.

Il cherchait déjà un passage par les mers du nord-est à la Chine; et les manufactures de Paris et de Pékin devaient embellir sa nouvelle ville.

Un chemin par terre, de sept cent cinquante-quatre verstes[1], pratiqué à travers des marais qu'il fallait combler, conduit de Moscou à sa nouvelle ville. La plupart de ses projets ont été exécutés par ses mains; et deux impératrices[2], qui lui ont succédé l'une après l'autre, ont encore été au delà de ses vues, quand elles étaient praticables, et n'ont abandonné que l'impossible.

Il a voyagé toujours dans ses États, autant que ses guerres l'ont pu permettre; mais il a voyagé en législateur et en physicien, examinant partout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, sondant lui-même les profondeurs des fleuves et des mers, ordonnant des écluses, visitant des chantiers, faisant fouiller des mines, éprouvant des métaux, faisant lever des cartes exactes, et y travaillant de sa main.

Il a bâti dans un lieu sauvage la ville impériale de Pétersbourg[3], qui contient aujourd'hui soixante mille maisons, où s'est formée de nos jours une cour brillante, et où enfin on connaît les plaisirs délicats. Il a bâti le port de Cronstadt sur la Néva, Sainte-Croix sur les frontières de la Perse, des forts dans l'Ukraine dans la Sibérie; des ami-

1. Un peu plus de 200 lieues.
2. Ce sont Anne Ivanowna et Elisabeth. — Le texte est celui de 1751.
3. Fondée en 1704.

rautés à Archangel, à Pétersbourg, à Astracan, à Azof; des arsenaux, des hôpitaux; il faisait toutes ses maisons petites et de mauvais goût; mais il prodiguait pour les maisons publiques la magnificence et la grandeur.

Les sciences, qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de siècles, sont venues par ses soins dans ses États toutes perfectionnées. Il a créé une académie sur le modèle des sociétés fameuses de Paris et de Londres : les Delisle, les Bulfinger, les Hermann, les Bernouilli, le célèbre Wolf, homme excellent en tout genre de philosophie, ont été appelés à grand frais à Pétersbourg. Cette académie subsiste encore, et il se forme enfin des philosophes moscovites.

Il a forcé la jeune noblesse de ses États à voyager, à s'instruire, à rapporter en Russie la politesse étrangère. J'ai vu de jeunes Russes pleins d'esprit et de connaissances. C'est ainsi qu'un seul homme a changé le plus grand empire du monde. Il est affreux qu'il ait manqué à ce réformateur des hommes la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ses plaisirs, de la férocité dans ses mœurs, de la barbarie dans ses vengeances, se mêlaient à tant de vertus. Il policait ses peuples, et il était sauvage. Il a, de ses propres mains, été l'exécuteur de ses sentences sur des criminels [1]; et dans une débauche de table il a fait voir son adresse à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des souverains qui versent le sang de leurs sujets de leurs mains; mais ces monarques passent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il fallait corriger ou déshériter rendrait la mémoire de Pierre odieuse [2], si le bien qu'il a fait à ses

1. Lors de la révolte des strélitz de 1698.

2. Son fils Alexis, adversaire de ses réformes, mis à mort en 1718. — La restriction qui suit est de trop : Voltaire juge avec une extraordinaire désinvolture les meurtres de famille commis par ces souverains de Russie, Pierre le Grand et Catherine II.

sujets ne faisait presque pardonner sa cruauté envers son propre sang.

(*Charles XII*, liv. I.)

XI. — CHARLES XII A DRESDE[1]

L'armée était déjà en marche, et passait auprès de Dresde : Charles était à la tête, courant toujours, selon sa coutume, deux ou trois cents pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vue : quelques officiers s'avancèrent à bride abattue pour savoir où il pouvait être : on courut de tous côtés, on ne le trouva point : l'alarme est en un moment dans toute l'armée : on fait halte ; les généraux s'assemblent ; on était déjà dans la consternation ; on apprit enfin d'un Saxon qui passait ce qu'était devenu le roi.

L'envie lui avait pris, en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au roi Auguste[2] : il était entré à cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre officiers généraux ; on leur demanda leur nom à la barrière : Charles dit qu'il s'appelait Carl, et qu'il était draban[3] ; chacun prit un nom supposé. Le comte Flemming[4], les voyant passer dans la place, n'eut que le temps de courir avertir son maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occasion pareille s'était déjà présenté à l'idée du ministre : il en parlait à Auguste ; mais Charles entra tout botté dans la chambre,

1. En 1707.
2. L'électeur de Saxe, qu'il venait de chasser du trône de Pologne, au profit de Stanislas Lesczinski.
3. Garde du corps.
4. Premier ministre de l'électeur.

avant qu'Auguste eût eu même le temps de revenir de sa surprise. Il était malade alors, et en robe de chambre : il s'habilla en hâte. Charles déjeuna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le peu de temps qu'il employa à les parcourir, un Livonien proscrit en Suède, qui servait dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occasion plus favorable d'obtenir sa grâce; il conjura le roi Auguste de la demander à Charles, bien sûr que ce roi ne refuserait pas cette légère condescendance à un prince à qui il venait d'ôter une couronne, et entre les mains duquel il était dans ce moment. Auguste se chargea aisément de cette affaire. Il était un peu éloigné du roi de Suède, et s'entretenait avec Hord, général suédois. « Je crois, lui dit-il en souriant, que votre maître ne me refusera pas. — Vous ne le connaissez pas, repartit le général Hord : il vous refusera plutôt ici que partout ailleurs. » Auguste ne laissa pas de demander au roi en termes pressants la grâce du Livonien. Charles la refusa d'une manière à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelques heures dans cette étrange visite, il embrassa le roi Auguste, et partit. Il trouva, en rejoignant son armée, tous ses généraux encore en alarmes; ils lui dirent qu'ils comptaient assiéger Dresde, en cas qu'on eût retenu Sa Majesté prisonnière. « Bon, dit le roi, on n'oserait. » Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le roi Auguste tenait conseil extraordinaire à Dresde : « Vous verrez, dit le baron de Strœolheim[1], qu'ils délibèrent sur ce qu'ils devaient faire hier. » A quelques jours de là Rehnsköld[2], étant venu trouver le roi, lui parla avec étonnement de ce

1. Envoyé de Suède á Vienne.
2. Général suédois, surnommé le *Parménion de l'Alexandre du Nord.*

voyage de Dresde. « Je me suis fié, dit Charles, sur ma bonne fortune : j'ai vu cependant un moment qui n'était pas bien net; Flemming n'avait nulle envie que je sortisse de Dresde si tôt. »

(*Charles XII*, liv. III.)

XII. — BATAILLE DE PULTAVA.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que se donna cette bataille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers monarques qui fussent alors dans le monde : Charles XII, illustre par neuf années de victoires, Pierre Alexiowitz par neuf années de peines, prises pour former des troupes égales aux troupes suédoises; l'un glorieux d'avoir donné des États, l'autre d'avoir civilisé les siens; Charles aimant les dangers et ne combattant que pour la gloire, Alexiowitz ne fuyant point le péril et ne faisant la guerre que pour ses intérêts; le monarque suédois libéral par grandeur d'âme, le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vue; celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime et qui n'avait été barbare qu'une fois[1], celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avait le titre d'*in-*

1. Allusion au supplice du Livonien Patkul qui avait quitté le service de la Suède pour celui de la Russie et qui représentait le czar auprès d'Auguste II, roi de Pologne. — Charles XII vainqueur exigea que Patkul lui fût livré, au mépris du droit des gens, le traduisit devant un conseil de guerre, et le fit périr dans d'horribles supplices (1707). — Voltaire a raconté ce drame au livre III de son *Charles XII*.

vincible, qu'un moment pouvait lui ôter; les nations avaient déjà donné à Pierre Alexiowitz le nom de *grand*, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires[1].

Pour avoir une idée nette de cette bataille et du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au nord, le camp du roi de Suède au sud, tirant un peu vers l'orient, son bagage derrière lui à environ un mille, et la rivière de Pultava[2] au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le czar avait passé la rivière à une lieue de Pultava, du côté de l'occident, et commençait à former son camp.

A la pointe du jour, les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour artillerie : le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes; quatre mille demeurèrent au bagage : de sorte que l'armée suédoise marcha aux ennemis forte d'environ vingt et un mille hommes, dont il y avait environ seize mille Suédois[3].

Les généraux Rehnsköld, Roos, Levenhaupt, Slipenbach, Hoorn, Sparre, Hamilton, le prince de Wurtemberg, parent du roi, et quelques autres, dont la plupart avaient vu la bataille de Narva[4], faisaient tous souvenir les officiers subalternes de cette journée où huit mille Suédois avaient détruit une armée de quatre-vingt mille Moscovites dans un camp retranché. Les officiers le disaient aux soldats, tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduisait la marche porté sur un brancard[5] à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança

1. Voy. p. 37 et suiv.

2. La Poltawka, affluent de gauche du Dniéper (Petite-Russie).

3. De dix à onze mille seulement, d'après un témoignage plus autorisé.

4. Première victoire remportée par Charles XII sur Pierre le Grand en 1700. Voy. *Charles XII*, livre II.

5. Il avait été blessé d'une balle au talon le 27 juin, pendant une reconnaissance.

par son ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement à quatre heures et demie du matin : la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp moscovite; le prince Menzikoff et le comte Gollovin l'avaient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canons. Le général Slipenbach, à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes suédoises savent qu'il était presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons moscovites furent rompus et enfoncés, Le czar accourut lui-même pour les rallier; son chapeau fut percé d'une balle de mousquet; Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui : les Suédois crièrent *victoire*.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée; il avait envoyé au milieu de la nuit le général Creutz avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front; mais son malheur voulut que Creutz s'égarât et ne parût point. Le czar, qui s'était cru perdu, eut le temps de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du roi, qui, n'étant point soutenue par le détachement de Creutz, fut rompue à son tour; Slipenbach même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même temps soixante-douze canons tiraient du camp sur la cavalerie suédoise, et l'infanterie russienne débouchant de ses lignes venait attaquer celle de Charles.

Le czar détacha alors le prince Menzikoff, pour aller se poster entre Pultava et les Suédois : le prince Menzikoff exécuta avec habileté et avec promptitude l'ordre de son maître; non seulement il coupa la communication entre l'armée suédoise et les troupes restées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'enveloppa et le tailla en pièces. Si

Menzikoff fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut ; si le czar l'ordonna, il était un digne adversaire de Charles XII. Cependant, l'infanterie moscovite sortait de ses lignes et s'avançait en bataille dans la plaine. D'un autre côté, la cavalerie suédoise se ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie ; et le roi, aidé de son feld-maréchal Rehnsköld, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de troupes, son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux ailes. Le czar disposa son armée de même ; il avait l'avantage du nombre et celui de soixante-douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposaient que quatre, et qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur moscovite était au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de major général, et semblait obéir au général Sheremetoff ; mais il allait, comme empereur, de rang en rang, monté sur un cheval turc, qui était un présent du Grand-Seigneur, exhortant les capitaines et les soldats, et promettant à chacun des récompenses.

A neuf heures du matin, la bataille recommença ; une des premières volées du canon moscovite emporta les deux chevaux du brancard de Charles : il en fit atteler deux autres ; une seconde volée mit le brancard en pièces, et renversa le roi. De vingt-quatre drabans[1] qui relayaient pour le porter, vingt et un furent tués. Les Suédois, consternés, s'ébranlèrent, et le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia sur la seconde, et la seconde s'enfuit. Ce ne fut, en cette dernière action, qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie russe qui mit en déroute l'armée suédoise, tant les choses étaient changées.

Tous les écrivains suédois disent qu'ils auraient gagné

1. Voy. page 48, note 3.

la bataille si on n'avait point fait de fautes : mais tous les officiers prétendent que c'en était une grande de la donner, et une plus grande encore de s'enfermer dans ces pays perdus, malgré l'avis des plus sages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que Charles XII par le nombre d'hommes et par les ressources qui manquaient aux Suédois. Le souvenir de Narva fut la principale cause du malheur de Charles à Pultava.

Déjà le prince de Wurtemberg, le général Rehnsköld, et plusieurs officiers principaux étaient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, et tout dans une confusion à laquelle il n'y avait plus de ressource. Le comte Piper avec quelques officiers de la chancellerie étaient sortis de ce camp, et ne savaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi; ils couraient de côté et d'autre dans la plaine. Un major, nommé Bère, s'offrit de les conduire au bagage; mais les nuages de poussière et de fumée qui couvraient la campagne, et l'égarement d'esprit naturel dans cette désolation, les conduisirent droit sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le roi ne voulut point fuir, et ne pouvait se défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général Poniatowski, colonel de la garde suédoise du roi Stanislas, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de Charles avait engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement. C'était un homme qui, dans toutes les occurrences de sa vie, et dans les dangers, où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur-le-champ, et bien, et avec bonheur. Il fit signe à deux drabans, qui prirent le roi par-dessous les bras, et le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi ; les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers : cette troupe rassemblée, et ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers plus de dix régiments moscovites, et conduisit Charles au milieu des ennemis, l'espace d'une lieue, jusqu'au bagage de l'armée suédoise.

Le roi, fuyant et poursuivi, eut son cheval tué sous lui ; le colonel Gierta, blessé et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval, dans sa fuite, ce conquérant qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur; mais il fallait fuir plus loin; on trouva dans le bagage le carrosse du comte Piper[1], car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm[2]. On le mit dans cette voiture, et l'on prit avec précipitation la route du Borysthène. Le roi qui, depuis le moment où on l'avait mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avait pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte Piper. « Il est pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. — Et le général Rehnsköld, et le duc de Wurtemberg? ajouta-t-il. — Ils sont aussi prisonniers, lui dit Poniatowski. — *Prisonniers chez des Russes!* reprit Charles en haussant les épaules; *allons donc, allons plutôt chez les Turcs.* » On ne remarquait pourtant point d'abattement sur son visage et quiconque l'eût vu alors, et eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il était vaincu et blessé.

1. Principal ministre de Charles XII.

2. Il s'était écoulé neuf ans depuis son départ.

Pendant qu'il s'éloignait, les Russes saisirent son artillerie dans le camp devant Pultava, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouvèrent six millions en espèces, dépouilles des Polonais et des Saxons. Près de neuf mille hommes, Suédois ou Cosaques, furent tués dans la bataille; environ six mille furent pris. Il restait encore environ seize mille hommes, tant Suédois et Polonais que Cosaques, qui fuyaient vers le Borysthène, sous la conduite du général Levenhaupt. Il marcha d'un côté avec ses troupes fugitives; le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse où il était rompit dans la marche, on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce, il s'égara pendant la nuit dans un bois; là, son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés[1].

Enfin, la nuit du 9 au 10 juillet il se trouva vis-à-vis le Borysthène. Levenhaupt venait d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait; on n'avait ni pont pour passer le fleuve, ni poudre pour se défendre, ni provivions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait pas mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étaient des Suédois, et ce roi vaincu était Charles XII. Presque tous les officiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme les Russes, et qu'on périrait ou qu'on vaincrait sur le bord du Borysthène. Charles eût pris sans doute cette résolution s'il n'eût été acca-

1. Il semble que Voltaire ait adopté sur ces incidents une version romanesque, et que la retraite se soit au contraire opérée paisiblement.

blé de faiblesse. Sa plaie suppurait, il avait la fièvre; et on a remarqué que la plupart des hommes les plus intrépides perdent dans la fièvre de la suppuration cet instinct de valeur qui, comme les autres vertus, demande une tête libre. Charles n'était plus lui-même : c'est ce qu'on m'a assuré, et ce qui est le plus vraisemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne se connaît plus. Il y avait encore par bonheur une mauvaise calèche qu'on avait amenée à tout hasard jusqu'en cet endroit : on l'embarqua sur un petit bateau; le roi se mit dans un autre avec le général Mazeppa[1]. Celui-ci avait sauvé plusieurs coffres pleins d'argent; mais le courant étant trop rapide, et un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jeta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. Muller, chancelier du roi, et le comte Poniatowski, homme plus que jamais nécessaire au roi par les ressources que son esprit lui fournissait dans les disgrâces, passèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cents cavaliers, et un très grand nombre de Polonais et de Cosaques, se fiant sur la bonté de leurs chevaux, hasardèrent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe, bien serrée, résistait au courant, et rompait les vagues; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous furent emportés et abîmés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquèrent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité, le prince Menzikoff s'approchait avec dix mille

1. C'est le héros chanté par Byron et par Victor Hugo. — Né en Podolie, il avait été, par vengeance, lié tout nu sur un cheval farouche qui le porta demi-mort jusqu'en Ukraine. Il devint l'hetman des Cosaques de cette contrée. D'abord dévoué à Pierre le Grand, il s'était ensuite attaché à Charles XII, dans l'espoir d'affranchir son pays et d'en faire un puissant royaume aux dépens de la Russie démembrée.

cavaliers, ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts, dans le chemin, de leurs blessures, de fatigue et de faim, montraient assez au prince Menzikoff la route qu'avait prise le gros de l'armée fugitive. Le prince envoya au général suédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers généraux furent aussitôt envoyés par Levenhaupt pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour, seize mille soldats du roi Charles eussent attaqué toutes les forces de l'empire moscovite, et eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre; mais, après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. Il n'y eut que le colonel Troutfetre, qui, voyant approcher les Moscovites, s'ébranla avec un bataillon suédois pour les charger, espérant entraîner le reste des troupes; mais Levenhaupt fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, et cette armée entière fut faite prisonnière de guerre. Quelques soldats, désespérés de tomber entre les mains des Moscovites, se précipitèrent dans le Borysthène. Deux officiers du régiment de ce brave Troutfetre s'entre-tuèrent, le reste fut fait esclave. Ils défilèrent tous en présence du prince Menzikoff, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avaient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suède, à Narva. Mais, au lieu que le roi avait alors renvoyé tous ces prisonniers moscovites qu'il ne craignait pas, le czar retint les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les États du czar, mais particulièrement en Sibérie, vaste province de la grande Tartarie, qui, du côté de l'orient, s'étend jusqu'aux

frontières de l'empire chinois. Dans ce pays barbare, où l'usage du pain n'était pas même connu, les Suédois, devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers et les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier qui ne put exercer aucun métier fut réduit à fendre et à porter le bois du soldat, devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, et qui gagnait de quoi subsister. Quelques officiers devinrent peintres; d'autres, architectes. Il y en eut qui enseignèrent les langues, les mathématiques; ils y établirent même des écoles publiques, qui, avec le temps, devinrent si utiles et si connues, qu'on y envoyait des enfants de Moscou.

Le comte Piper, premier ministre du roi de Suède, fut longtemps enfermé à Pétersbourg. Le czar était persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce ministre avait vendu son maître au duc de Marlborough[1], et avait attiré sur la Moscovie les armes de la Suède, qui auraient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce ministre mourut quelques années après en Moscovie, peu secouru par sa famille, qui vivait à Stockholm dans l'opulence, et plaint inutilement par son roi, qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son ministre une rançon qu'il craignait que le czar n'acceptât pas, car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles et le czar.

L'empereur moscovite, pénétré d'une joie qu'il ne se mettait pas en peine de dissimuler, recevait sur le champ de bataille les prisonniers, qu'on lui amenait en foule, et

1. Lors de l'ambassade accomplie par Marlborough auprès de Charles XII en 1707; mais Voltaire a exposé, dans cette partie de son récit, les raisons qui l'empêchent de se ranger à l'opinion courante sur cette prévarication présumée du comte Piper.

demandait à tout moment : « Où est donc mon frère Charles? »

Il fit aux généraux suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entre autres questions qu'il leur fit, il demanda au général Rehnsköld à combien les troupes du roi son maître pouvaient monter avant la bataille. Rehnsköld répondit que le roi seul en avait la liste, qu'il ne communiquait à personne; mais que pour lui il pensait que le tout pouvait aller à environ trente mille hommes, savoir, dix-huit mille Suédois, et le reste Cosaques. Le czar parut surpris, et demanda comment ils avaient pu hasarder de pénétrer dans un pays si reculé, et d'assiéger Pultava avec ce peu de monde. « Nous n'avons pas toujours été consultés, reprit le général suédois; mais, comme fidèles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître, sans jamais y contredire. » Le czar se tourna à cette réponse vers quelques-uns de ses courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui : « Ah! dit-il, voilà comme il faut servir son souverain. » Alors, prenant un verre de vin : « A la santé, dit-il, de mes maîtres dans l'art de la guerre! » Rehnsköld lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un si beau titre. « Vous, messieurs les généraux suédois, reprit le czar. — Votre Majesté est donc bien ingrate, reprit le comte, d'avoir tant maltraité ses maîtres! » Le czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers généraux, et les traita comme un prince qui voulait donner à ses sujets des leçons de générosité et de la politesse qu'il connaissait. Mais ce même prince, qui traita si bien les généraux suédois, fit rouer tous les Cosaques qui tombèrent dans ses mains.

Cependant cette armée suédoise, sortie de la Saxe si triomphante, n'était plus. La moitié avait péri de misère; l'autre moitié était esclave ou massacrée. Charles XII avait

perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, et de près de cent combats. Il fuyait dans une méchante calèche, ayant à son côté le major général Hord, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivait, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charrettes, à travers un désert où ils ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquait jusqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de juillet. Le pays est situé au quarante-septième degré. Le sable aride du désert rendait la chaleur du soleil plus insupportable; les chevaux tombaient; les hommes étaient près de mourir de soif. Un ruisseau d'eau bourbeuse fut l'unique ressource qu'on trouva vers la nuit; on remplit des outres de cette eau, qui sauva la vie à la petite troupe du roi de Suède. Après cinq jours de marche, il se trouva sur le rivage du fleuve Hypanis, aujourd'hui nommé le Bog par les barbares, qui ont défiguré jusqu'au nom de ces pays, que des colonies grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quelques milles de là au Borysthène, et tombe avec lui dans la mer Noire.

(*Charles XII*, liv. IV.)

XIII. — CHARLES XII ASSIÉGÉ DANS SA MAISON DE VARNITZA.

L'ordre et le fetfa furent portés à Bender[1] par le *Bouyouk Imraour*, grand maître des écuries, et un *Chiaoux*

1. Charles XII, après la retraite de Pultava (voir le morceau précédent) s'était réfugié à Bender (Bessarabie), sur le territoire turc. Il y résidait (1713) depuis plus de trois ans, traité en roi par le sultan

Bacha, premier huissier. Le bacha de Bender reçut l'ordre chez le kan des Tartares[1] ; aussitôt il alla à Varnitza[2] demander si le roi voulait partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du sultan.

Charles XII menacé n'était pas maître de sa colère, « Obéis à ton maître, si tu l'oses, lui dit-il, et sors de ma présence. » Le bacha, indigné, s'en retourna au grand galop, contre l'usage ordinaire des Turcs : en s'en retournant, il rencontra Fabrice, et lui cria toujours en courant : « Le roi ne veut point écouter la raison : tu vas voir des choses bien étranges. » Le jour même il retrancha les vivres du roi, et lui ôta sa garde de janissaires. Il fit dire aux Polonais et aux Cosaques qui étaient à Varnitza, que s'ils voulaient avoir des vivres, il fallait quitter le camp du roi de Suède, et venir se mettre dans la ville de Bender sous la protection de la Porte. Tous obéirent, et laissèrent le roi réduit aux officiers de sa maison et à trois cents soldats suédois, contre vingt mille Tartares et six mille Turcs.

Il n'y avait plus de provisions dans le camp ni pour les hommes ni pour les chevaux. Le roi ordonna qu'on tuât hors du camp, à coups de fusil, vingt de ces beaux chevaux arabes que le Grand-Seigneur lui avait envoyés, en disant : « Je ne veux ni de leurs provisions ni de leurs chevaux. » Ce fut un régal pour les troupes tartares, qui, comme on sait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les

et largement pensionné, quand sur les instances du czar, la Porte se résolut à le renvoyer dans ses États, en stipulant qu'il ne lui serait fait aucun mal pendant son passage en Pologne. — L'*ordre* du sultan était accompagné d'un *fetfa* du mufti, « espèce de mandement, dit Voltaire, qui accompagne presque toujours les ordres importants du Grand-Seigneur ».

1. Des Tartares de Crimée, alors soumis à la domination turque.

2. Petit village voisin de Bender, où Charles XII s'était réfugié pendant une inondation du Dniester.

Turcs et les Tartares investirent de tous côtés le petit camp du roi.

Ce prince, sans s'étonner, fit faire des retranchements réguliers par ses trois cents Suédois : il y travailla lui-même; son chancelier, son trésorier, ses secrétaires, les valets de chambre, tous ses domestiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des solives derrière les portes, en forme d'arcs-boutants.

Quand on eut bien barricadé la maison, et que le roi eut fait le tour de ses prétendus retranchements, il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son favori Grothusen, comme si tout eût été dans une sécurité profonde. Heureusement Fabrice[1], l'envoyé de Holstein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza et Bender, où demeurait aussi M. Jeffreys, envoyé d'Angleterre auprès du roi de Suède. Ces deux ministres, voyant l'orage prêt à éclater, prirent sur eux de se rendre médiateurs entre les Turcs et le roi. Le kan et surtout le bacha de Bender, qui n'avaient nulle envie de faire violence à ce monarque, reçurent avec empressement les offres de ces deux ministres; ils eurent ensemble à Bender deux conférences, où assistèrent cet huissier du sérail et le grand maître des écuries, qui avaient apporté l'ordre du sultan et le fetfa du mufti.

M. Fabrice leur avoua que Sa Majesté suédoise avait de justes raisons de croire qu'on voulait le livrer à ses ennemis en Pologne. Le kan, le bacha et les autres jurèrent sur leurs têtes, prirent Dieu à témoin qu'ils détestaient une si horrible perfidie; qu'ils verseraient tout leur sang plutôt

1. Les lettres de ce personnage, compagnon de Charles XII à Bender, sont une des principales sources de cette histoire.

que de souffrir qu'on manquât seulement de respect au roi en Pologne; ils dirent qu'ils avaient entre leurs mains les ambassadeurs russes et polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oserait faire au roi de Suède. Enfin ils se plaignirent amèrement des soupçons outrageants que le roi concevait sur des personnes qui l'avaient si bien reçu et si bien traité. Quoique les serments ne soient souvent que le langage de la perfidie, Fabrice se laissa persuader par les Turcs : il crut voir dans leurs protestations cet air de vérité que le mensonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il savait bien qu'il y avait eu une secrète correspondance entre le kan tartare et le roi Auguste; mais il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation que de faire sortir Charles XII des terres du Grand-Seigneur. Soit que Fabrice se trompât ou non, il les assura qu'il représenterait au roi l'injustice de ses défiances. « Mais prétendez-vous le forcer à partir? ajouta-t-il. — Oui, dit le bacha, tel est l'ordre de notre maître. » Alors il les pria encore une fois de bien considérer si cet ordre était de verser le sang d'une tête couronnée. « Oui, répliqua le kan en colère, si cette tête couronnée désobéit au Grand-Seigneur dans son empire. »

Cependant tout étant prêt pour l'assaut, la mort du roi Charles XII paraissait inévitable, et l'ordre du sultan n'étant pas positivement de le tuer, en cas de résistance, le bacha engagea le kan à souffrir qu'on envoyât dans le moment un exprès à Andrinople, où était alors le Grand-Seigneur, pour avoir les derniers ordres de Sa Hautesse.

M. Jeffreys et M. Fabrice, ayant obtenu ce peu de relâche, coururent en avertir le roi; ils arrivent avec l'empressement de gens qui apportaient une nouvelle heureuse; mais ils furent très froidement reçus; il les appela médiateurs volontaires, et persista à soutenir que l'ordre du sultan et

le fetfa du mufti étaient forgés, puisqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le ministre anglais se retira, bien résolu de ne se plus mêler des affaires d'un prince si inflexible. M. Fabrice, aimé du roi, et plus accoutumé à son humeur que le ministre anglais, resta avec lui pour le conjurer de ne pas hasarder une vie si précieuse dans une occasion si inutile.

Le roi, pour toute réponse, lui fit voir ses retranchements, et le pria d'employer sa médiation seulement pour lui faire avoir des vivres; on obtint aisément des Turcs de laisser passer des provisions dans le camp du roi, en attendant que le courrier fût revenu d'Andrinople. Le kan même avait défendu à ses Tartares, impatients du pillage, de rien attenter contre les Suédois jusqu'à nouvel ordre; de sorte que Charles XII sortait quelquefois de son camp avec quarante chevaux, et courait au milieu des troupes tartares, qui lui laissaient respectueusement le passage libre : il marchait même droit à leurs rangs, et ils s'ouvraient plutôt que de résister.

Enfin l'ordre du Grand-Seigneur étant venu de passer au fil de l'épée tous les Suédois qui feraient la moindre résistance, et de ne pas épargner la vie du roi, le bacha eut la complaisance de montrer cet ordre à M. Fabrice, afin qu'il fît un dernier effort sur l'esprit de Charles. Fabrice vint faire aussitôt ce triste rapport. « Avez-vous vu l'ordre dont vous parlez? dit le roi. — Oui, répondit Fabrice. — Hé bien! dites-leur de ma part que c'est un second ordre qu'ils ont supposé, et que je ne veux point partir. » Fabrice se jeta à ses pieds, se mit en colère, lui reprocha son opiniâtreté : tout fut inutile. « Retournez à vos Turcs, lui dit le roi en souriant; s'ils m'attaquent, je saurai bien me défendre. »

Les chapelains du roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes de Pultava, et surtout sa personne sacrée; l'assurant de plus que cette résistance était injuste, qu'il violait les lois de l'hospitalité, en s'opiniâtrant à rester par force chez des étrangers qui l'avaient si longtemps et si généreusement secouru. Le roi, qui ne s'était point fâché contre Fabrice, se mit en colère contre ses prêtres, et leur dit qu'il les avait pris pour faire les prières et non pour dire leurs avis.

Le général Hord et le général Dahldorf, dont le sentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat dont la suite ne pouvait être que funeste, montrèrent au roi leurs estomacs[1] couverts de blessures reçues à son service; et l'assurant qu'ils étaient prêts à mourir pour lui, ils le supplièrent que ce fût au moins dans une occasion plus nécessaire. « Je sais par vos blessures et par les miennes, leur dit Charles XII, que nous avons vaillamment combattu ensemble; vous avez fait votre devoir jusqu'à présent; il faut le faire encore aujourd'hui. » Il n'y eut plus alors qu'à obéir; chacun eut honte de ne pas chercher de mourir avec le roi. Ce prince, préparé à l'assaut, se flattait en secret du plaisir et de l'honneur de soutenir avec trois cents Suédois les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à son poste : son chancelier Müller, le secrétaire Ehrenpreus, et les clercs devaient défendre la maison de la chancellerie; le baron Fief, à la tête des officiers de la bouche, était à un autre poste : les palefreniers, les cuisiniers avaient un autre endroit à garder, car avec lui tout était soldat; il courait à cheval de ses retranchements à sa maison, pro-

1. Leurs poitrines : *estomac*, en ce sens, est du style héroïque; ainsi Rodrigue dit à Chimène :

> Je vais lui présenter mon *estomac* ouvert.
> CORNEILLE, *Le Cid*, V 1.

(c.-à-d. *découvert*).

mettant des récompenses à tout le monde, créant des officiers, et assurant de faire capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas longtemps sans voir l'armée des Turcs et des Tartares, qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix pièces de canon et deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *Allah! Allah!* se faisaient entendre de tous côtés. Le baron de Grothusen remarqua que les Turcs ne mêlaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, et qu'ils l'appelaient simplement *Demirbash*, tête de fer. Aussitôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchements; il s'avança dans les rangs des janissaires, qui presque tous avaient reçu de l'argent de lui. « Eh quoi! mes amis, leur dit-il en propres mots, venez-vous massacrer trois cents Suédois sans défense? Vous, braves janissaires qui avez pardonné à cinquante mille Russes[1], quand ils vous ont crié *amman* (pardon), avez-vous oublié les bienfaits que vous avez reçus de nous? et voulez-vous assassiner ce grand roi de Suède que vous aimez tant, et qui vous a fait tant de libéralités? Mes amis, il ne demande que trois jours, et les ordres du sultan ne sont pas si sévères qu'on vous le fait croire. »

Ces paroles firent un effet que Grothusen n'attendait pas lui-même. Les janissaires jurèrent sur leurs barbes qu'ils n'attaqueraient point le roi, et qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le signal de l'assaut : les janissaires, loin d'obéir, menacèrent de se jeter sur leurs chefs, si l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède; ils vinrent en tumulte à la porte du bacha de Bender, criant que les ordres du sultan étaient supposés :

1. A la journée du Pruth (21 juillet 1711), où l'armée russe, cernée par les Turcs, ne se sauva que grâce une capitulation.

à cette sédition inattendue, le bacha n'eut à opposer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuse résolution des janissaires, et leur ordonna de se retirer à Bender. Le kan des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'assaut avec ses troupes; mais le bacha, qui ne prétendait pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il serait puni peut-être de la désobéissance de ses janissaires, persuada au kan d'attendre jusqu'au lendemain.

Le bacha, de retour à Bender, assembla tous les officiers des janissaires et les plus vieux soldats; il leur lut et leur fit voir l'ordre positif du sultan et le fetfa du mufti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, et qui avaient reçu mille présents de la main du roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains et de souffrir qu'ils lui servissent de garde.

Le bacha le permit; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de longs bâtons blancs, seules armes des janissaires quand ils ne vont point au combat; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrétiens de porter des épées en temps de paix, et d'entrer armés chez leurs amis et dans les églises.

Ils s'adressèrent au baron de Grothusen et au chancelier Müller; ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidèles gardes au roi; et que, s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au Grand-Seigneur. Dans le temps qu'ils faisaient cette proposition, le roi lisait des lettres qui arrivaient de Constantinople, et que Fabrice, qui ne pouvait plus le voir, lui

avait fait tenir par un janissaire. Elles étaient du comte Poniatowski[1], qui ne pouvait le servir à Bender ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiscrète demande des mille bourses[2]. Il mandait au roi que les ordres du sultan pour saisir ou massacrer sa personne royale, en cas de résistance, n'étaient que trop réels; qu'à la vérité le sultan était trompé par ses ministres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi; qu'il fallait céder au temps et plier sous la nécessité; qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voie des négociations; de ne point mettre de l'inflexibilité où il ne fallait que de la douceur, et d'attendre de la politique et du temps le remède à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires, ni les lettres de Poniatowski, ne purent donner seulement au roi l'idée qu'il pouvait fléchir sans déshonneur. Il aimait mieux mourir de la main des Turcs que d'être en quelque sorte leur prisonnier : il renvoya ces janissaires sans les vouloir voir, et leur fit dire que, s'ils ne se retiraient, il leur ferait couper la barbe, ce qui est dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards, remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant : « Ah! la tête de fer! puisqu'il veut périr, qu'il périsse. » Ils vinrent rendre compte au bacha de leur commission, et apprendre à leurs camarades de Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du bacha sans délai, et eurent autant d'impatience d'aller à l'assaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent. L'ordre est donné dans

1. Voy. p. 57.
2. Charles avait promis de partir quand il les aurait reçues, et n'en avait rien fait.

le moment : les Turcs marchent aux retranchements : les Tartares les attendaient déjà et les canons commençaient à tirer.

Les janissaires d'un côté, et les Tartares de l'autre, forcèrent en un instant ce petit camp ; à peine vingt Suédois tirèrent l'épée ; les trois cents soldats furent enveloppés et faits prisonniers sans résistance. Le roi était alors à cheval, entre sa maison et son camp, avec les généraux Hord, Dahldorf et Sparre : voyant que tous les soldats s'étaient laissé prendre en sa présence, il dit de sang-froid à ses trois officiers : « Allons défendre la maison ; nous combattrons, ajouta-t-il en souriant, *pro aris et focis.* »

Aussitôt il galopa avec eux vers cette maison, où il avait mis environ quarante domestiques en sentinelle, et qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pu.

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang-froid, et en plaisantant, se défendre contre dix canons et toute une armée ; ils le suivirent avec quelques gardes et quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires ; déjà même près de deux cents Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, et s'étaient rendus maîtres de tous les appartements, à la réserve d'une grande salle où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes ; il s'était jeté en bas de son cheval, le pistolet et l'épée à la main, et sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés ; ils étaient animés par la promesse qu'avait faite le bacha de huit

ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait et il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire qu'il avait blessé lui appuya son mousqueton sur le visage : si le bras du Turc n'avait fait un mouvement causé par la foule, qui allait et qui venait comme des vagues, le roi était mort : la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, et alla casser le bras au général Hord, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le roi enfonça son épée dans l'estomac du janissaire; en même temps ses domestiques, qui étaient enfermés dans la grande salle, en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait, suivi de sa petite troupe; on referme la porte dans l'instant, et on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà Charles XII dans cette salle, enfermé avec toute sa suite, qui consistait en près de soixante hommes, officiers, gardes, secrétaires, valets de chambre, domestiques de toute espèce.

Les janissaires et les Tartares pillaient le reste de la maison, et remplissaient les appartements. « Allons un peu chasser de chez moi ces barbares, » dit-il; et se mettant à la tête de son monde, il ouvrit lui-même la porte de la salle, qui donnait dans son appartement à coucher; il entre, et fait feu sur ceux qui pillaient.

Les Turcs, chargés de butin, épouvantés de la subite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à respecter, jettent leurs armes, sautent par la fenêtre, ou se retirent jusque dans les caves : le roi profitant de leur désordre, et les siens animés par le succès, poursuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent ou blessent ceux qui ne fuient point, et, en un quart d'heure, nettoient la maison d'ennemis.

Le roi aperçut, dans la chaleur du combat, deux janissaires qui se cachaient sous son lit : il en tua un d'un coup d'épée; l'autre lui demanda pardon en criant *amman*. « Je te donne la vie, dit le roi au Turc, à condition que tu iras faire au bacha un fidèle récit de ce que tu as vu. » Le Turc promit aisément ce qu'on voulut, et on lui permit de sauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois, étant enfin maîtres de la maison, refermèrent et barricadèrent encore les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes : une chambre basse, pleine de mousquets et de poudre, avait échappé à la recherche tumultueuse des janissaires; on s'en servit à propos; les Suédois tiraient à travers les fenêtres, presque à bout portant, sur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cents en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maison; mais les pierres étant fort molles, il ne faisait que des trous, et ne renversait rien.

Le kan des Tartares et le bacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde et d'occuper une armée entière contre soixante personnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maison, pour obliger le roi de se rendre. Ils firent lancer sur le toit, contre les portes et contre les fenêtres, des flèches entortillées de mèches allumées : la maison fut en flammes en un moment. Le toit tout embrasé était prêt à fondre sur les Suédois. Le roi donna tranquillement ses ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, et, aidé de deux Suédois, il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il se trouva que ce baril était rempli d'eau-de-vie; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage : l'appartement du roi était consumé; la grande salle, où les Suédois se tenaient, était remplie d'une

fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des appartements voisins; la moitié du toit était abîmée dans la maison même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé Walberg, osa, dans cette extrémité, crier qu'il fallait se rendre. « Voilà un étrange homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il n'est pas plus beau d'être brûlé que d'être prisonnier. » Un autre garde, nommé Rosen, s'avisa de dire que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, et était à l'épreuve du feu; qu'il fallait faire une sortie, gagner cette maison, et s'y défendre. « Voilà un vrai Suédois! » s'écria le roi : il embrassa ce garde, et le créa colonel sur-le-champ. « Allons, mes amis, dit-il, prenez avec vous le plus de poudre et de plomb que vous pourrez, et gagnons la chancellerie, l'épée à la main. »

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison tout embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante que les Suédois n'en sortaient point; mais leur étonnement fut encore plus grand lorsqu'ils virent ouvrir les portes, et le roi et les siens fondre sur eux en désespérés. Charles et ses principaux officiers étaient armés d'épées et de pistolets : chacun tira deux coups à la fois à l'instant que la porte s'ouvrit; et dans le même clin d'œil, jetant leurs pistolets et s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais, le moment d'après, cette petite troupe fut entourée : le roi, qui était en bottes, selon sa coutume, s'embarrassa dans ses éperons, et tomba : vingt et un janissaires se jettent aussitôt sur lui; il jette en l'air son épée, pour s'épargner la douleur de la rendre : les Turcs l'emmènent au quartier du bacha; les uns le tenant sous les jambes, les autres sous les bras, comme on porte un malade que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi se vit saisi, la violence de son tempérament, et la fureur où un combat si long et si terrible avait dû le mettre, firent place tout à coup à la douceur et à la tranquillité. Il ne lui échappa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardait les janissaires en souriant, et ceux-ci le portaient en criant *Allah!* avec une indignation mêlée de respect. Ses officiers furent pris au même temps, et dépouillés par les Turcs et par les Tartares. Ce fut le 12 février de l'an 1715 qu'arriva cet étrange événement.

(*Charles XII*, liv. VI.)

XIV. — CHARLES XII.

Ainsi périt[1], à l'âge de trente-six ans et demi, Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la prospérité a de plus grand et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie[2], ont été bien loin au delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesses[3]; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, fit ses malheurs dans l'Ukraine et le retint cinq ans en Turquie; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède; son courage, poussé jusqu'à la témérité,

1. Frappé d'une balle à la tempe droite, devant Frédrickhall, en Norvège, le 11 décembre 1718.

2. De chaque jour.

3. Il veut parler surtout des faiblesses de l'amour.

a causé sa mort; sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté; et, dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie[1]. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses États; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la gloire, pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille et après la victoire, il n'avait que de la modestie; après la défaite que de la fermeté : dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne; homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

Charles XII était d'une taille avantageuse et noble; il avait un très beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé, mais le bas du visage désagréable, trop souvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des lèvres, presque point de barbe ni de cheveux. Il

1. Voltaire dit un peu plus haut : « Il croyait que tous ses sujets n'étaient nés que pour le suivre à la guerre, et il les avait accoutumés à le croire aussi. On enrôlait des jeunes gens de quinze ans : il ne resta dans plusieurs villages que des vieillards, des enfants et des femmes : on voyait même, en beaucoup d'endroits, des femmes seules labourer la terre.... Il n'y eut point d'extorsions que l'on n'inventât sous le nom de taxe et d'impôt. On fit la visite dans toutes les maisons, et on en tira la moitié des provisions pour être mises dans les magasins du roi ; on acheta pour son compte tout le fer qui était dans le royaume, que le gouvernement paya en billets et qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portaient des habits où il entrait de la soie, qui avaient des perruques et des épées dorées furent taxés. On mit un impôt excessif sur les cheminées.... »

parlait très peu et ne répondait souvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On observait à sa table un silence profond. Il avait conservé, dans l'inflexibilité de son caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaise honte. Il eût été embarrassé dans une conversation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux et à la guerre, il n'avait jamais connu la société. Il n'avait lu jusqu'à son loisir chez les Turcs que les *Commentaires de César* et l'*Histoire d'Alexandre*; mais il avait écrit quelques réflexions sur la guerre et sur ses campagnes depuis 1700 jusqu'à 1709. Il l'avoua au chevalier de Folard[1], et lui dit que ce manuscrit avait été perdu à la malheureuse journée de Pultava. Quelques personnes ont voulu faire passer ce prince pour un bon mathématicien; il avait sans doute beaucoup de pénétration dans l'esprit; mais la preuve que l'on donne de ses connaissances en mathématique[2] n'est pas bien concluante; il voulait changer la manière de compter par dizaine, et il proposait à la place le nombre soixante-quatre, parce que ce nombre contenait à la fois un cube et un carré[3], et qu'étant divisé par deux, il était enfin réductible à l'unité. Cette idée prouvait seulement qu'il aimait en tout l'extraordinaire et le difficile.

A l'égard de sa religion, quoique les sentiments d'un prince ne doivent pas influer sur les autres hommes[4], et que l'opinion d'un monarque aussi peu instruit que Charles ne soit d'aucun poids dans ces matières, cependant il faut satisfaire sur ce point comme sur le reste la curiosité des hommes qui ont eu les yeux ouverts sur tout ce qui regarde

1. Cet officier français, écrivain militaire et savant tacticien, mort en 1752, était alors au service du roi de Suède.

2. On disait alors *la mathématique*, comme on dit encore aujourd'hui *la physique*, *la rhétorique*, etc.

3. Le cube de 4 et le carré de 8.

4. Remarquer cette condamnation de la religion d'État, glissée là en passant.

ce prince. Je sais de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette histoire[1], que Charles XII fut luthérien de bonne foi jusqu'en 1707. Il vit alors à Leipsick le fameux philosophe M. Leibniz, qui pensait et parlait librement, et qui avait déjà inspiré ses sentiments libres à plus d'un prince. Je ne crois pas que Charles XII puisa, comme on l'avait dit, de l'indifférence pour le luthéranisme dans la conversation de ce philosophe, qui n'eut jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart d'heure; mais M. Fabrice, qui approcha de lui familièrement sept années de suite, m'a dit que dans son loisir chez les Turcs, ayant vu plus de diverses religions, il étendit plus loin son indifférence. La Motraye[2] même, dans ses *Voyages*, confirme cette idée. Le comte de Croissi[3] pense de même, et m'a dit plusieurs fois que ce prince ne conserva de ses premiers principes que celui d'une prédestination absolue, dogme qui favorisait son courage, et qui justifiait ses témérités. Le czar avait les mêmes sentiments que lui sur la religion et sur la destinée; mais il en parlait plus souvent; car il s'entretenait familièrement de tout avec ses favoris, et avait par-dessus Charles l'étude de la philosophie[4] et le don de l'éloquence.

(*Charles XII*, liv. VIII.)

1. Sans doute Fabrice : voy. p. 65, note 1.

2. Gentilhomme français qui, voyageant en Turquie, vit Charles XII à Bender, et qui a composé des *Remarques historiques et critiques* fort dures sur l'ouvrage de Voltaire.

3. Ambassadeur de France en Suède, qui fut enfermé dans Stralsund (1715) avec Charles XII, et traité par le roi sur le pied d'une grande intimité.

4. Entendez : des Sciences; voy p. 5, note 3.

II

MÉLANGES

(CONTES, DIALOGUES, FACÉTIES, ETC.)

I. — SUPERSTITION, RELIGION ET TOLÉRANCE.

Sétoc, qui ne pouvait se séparer de cet homme[1] en qui habitait la sagesse, le mena à la grande foire de Bassora[2] où devaient se rendre les plus grands négociants de la terre habitable. Ce fut pour Zadig une consolation sensible de voir tant d'hommes de diverses contrées réunis dans la même place. Il lui paraissait que l'univers était une grande famille qui se rassemblait à Bassora. Il se trouva à table dès le second jour avec un Égyptien, un Indien Gangaride, un habitant du Cathay[3], un Grec, un Celte, et plusieurs autres étrangers qui, dans leurs fréquents voyages vers le golfe Arabique, avaient appris assez d'arabe pour se faire entendre. L'Égyptien paraissait fort en colère. « Quel

1. Il s'agit du Babylonien Zadig, qui donne son nom à ce roman. — C'est un homme plein de sagesse et d'infortune, que la destinée a réduit, après avoir été ministre en son pays, à devenir l'esclave du marchand arabe Sétoc.

2. Grande ville commerçante sur l'Euphrate, fondée en 636 par le calife Omar.

3. Nom donné pendant le moyen âge à la province septentrionale de la Chine (capitale Cambalu, aujourd'hui Pékin).

abominable pays que Bassora! disait-il; on n'y refuse mille onces d'or sur le meilleur effet du monde. — Comment donc! dit Sétoc: sur quel effet vous a-t-on refusé cette somme? — Sur le corps de ma tante, répondit l'Égyptien; c'était la plus brave femme d'Égypte. Elle m'accompagnait toujours; elle est morte en chemin; j'en ai fait une des plus belles momies que nous ayons; et je trouverais dans mon pays tout ce que je voudrais en la mettant en gage. Il est bien étrange qu'on ne veuille pas seulement me donner ici mille onces d'or sur un effet si solide. » Tout en se courrouçant, il était près de manger une excellente poule bouillie, quand l'Indien, le prenant par la main, s'écria avec douleur : « Ah! qu'allez-vous faire? — Manger de cette poule, dit l'homme à la momie. — Gardez-vous en bien, dit le Gangaride; il se pourrait faire que l'âme de la défunte fût passée dans le corps de cette poule, et vous ne voudriez pas vous exposer à manger votre tante? Faire cuire les poules, c'est outrager manifestement la nature. — Que voulez-vous dire avec votre nature et vos poules? reprit le colérique Égyptien; nous adorons un bœuf, et nous en mangeons bien. — Vous adorez un bœuf! est-il possible? dit l'homme du Gange. — Il n'y a rien de si possible, repartit l'autre, il y a cent trente-cinq mille ans que nous en usons ainsi, et personne parmi nous n'y trouve à redire. — Ah! cent trente-cinq mille ans! dit l'Indien, ce compte est un peu exagéré; il n'y en a que quatre-vingt mille que l'Inde est peuplée, et assurément nous sommes vos anciens; et Brama[1] nous avait défendu de manger des bœufs avant que vous vous fussiez avisés de les mettre sur les autels et à la broche. — Voilà un plaisant animal que votre Brama, pour le comparer à un Apis! dit l'Égyptien; qu'a donc fait votre

1. Dieu des Hindous.

Brama de si beau? » Le bramin répondit : « C'est lui qui a appris aux hommes à lire et à écrire, et à qui toute la terre doit le jeu des échecs. — Vous vous trompez, dit un Chaldéen qui était auprès de lui; c'est le poisson Oannès à qui on doit de si grands bienfaits, et il est juste de ne rendre qu'à lui ses hommages. Tout le monde vous dira que c'était un être divin, qu'il avait la queue dorée, avec une belle tête d'homme, et qu'il sortait de l'eau pour venir prêcher à terre trois heures par jour. Il eut plusieurs enfants qui furent tous rois, comme chacun sait. J'ai son portrait chez moi que je révère comme je le dois. On peut manger du bœuf tant qu'on veut; mais c'est assurément une très grande impiété de faire cuire du poisson; d'ailleurs vous êtes tous deux d'une origine trop peu noble et trop récente pour me rien disputer. La nation égyptienne ne compte que cent trente-cinq mille ans, et les Indiens ne se vantent que de quatre-vingt mille, tandis que nous avons des almanachs de quatre mille siècles. Croyez-moi, renoncez à vos folies, et je vous donnerai à chacun un beau portrait d'Oannès. »

L'homme de Cambalu, prenant la parole, dit : « Je respecte fort les Égyptiens, les Chaldéens, les Grecs, les Celtes, Brama, le bœuf Apis, le beau poisson Oannès; mais peut-être que le Li ou le Tien[1], comme on voudra l'appeler, vaut bien les bœufs et les poissons. Je ne dirai rien de mon pays; il est aussi grand que la terre d'Égypte, la Chaldée, et les Indes ensemble. Je ne dispute pas d'antiquité, parce qu'il suffit d'être heureux, et que c'est fort peu de chose d'être ancien; mais s'il fallait parler d'almanachs, je dirais que toute l'Asie prend les nôtres, et que nous en avions de fort bons avant qu'on sût l'arithmétique en Chaldée. »

1. Mots chinois qui signifient proprement : *li*, la lumière naturelle, la raison; et *tien*, le ciel; et qui signifient aussi Dieu. (Note de Volt.)

« Vous êtes de grands ignorants tous tant que vous êtes! s'écria le Grec : est-ce que vous ne savez pas que le Chaos est le père de tout, et que la forme et la matière ont mis le monde dans l'état où il est[1]? » Ce Grec parla longtemps; mais il fut interrompu par le Celte, qui, ayant beaucoup bu pendant qu'on disputait, se crut alors plus savant que tous les autres, et dit en jurant qu'il n'y avait que Teutath et le gui de chêne qui valussent la peine qu'on en parlât; que, pour lui, il avait toujours du gui dans sa poche; que les Scythes, ses ancêtres, étaient les seuls gens de bien qui eussent jamais été au monde; qu'ils avaient, à la vérité, quelquefois mangé des hommes, mais que cela n'empêchait pas qu'on ne dût avoir beaucoup de respect pour sa nation; et qu'enfin, si quelqu'un parlait mal de Teutath, il lui apprendrait à vivre. La querelle s'échauffa pour lors, et Sétoc vit le moment où la table allait être ensanglantée. Zadig, qui avait gardé le silence pendant toute la dispute, se leva enfin : il s'adressa d'abord au Celte, comme au plus furieux; il lui dit qu'il avait raison, et lui demanda du gui; il loua le Grec sur son éloquence, et adoucit tous les esprits échauffés. Il ne dit que très peu de chose à l'homme du Cathay, parce qu'il avait été le plus raisonnable de tous[2]. Ensuite il leur dit : « Mes amis, vous alliez vous quereller pour rien, car vous êtes tous du même avis. » A ce mot, ils se récrièrent tous. « N'est-il pas vrai, dit-il au Celte, que vous n'adorez pas ce gui, mais celui qui a fait le gui et le chêne? — Assurément, répondit le Celte. — Et vous, monsieur l'Égyptien, vous révérez apparemment dans un certain bœuf celui qui vous a donné les bœufs? — Oui, dit l'Égyptien. — Le poisson Oannès, continua-t-il, doit céder à celui

1. C'est de la mythologie et de la métaphysique, de l'Hésiode et de l'Aristote mis bout à bout.

2. Voltaire a pour les Chinois une tendresse particulière. — Voy. *Introd.*, p. xxvi.

qui a fait la mer et les poissons. — D'accord, dit le Chaldéen. — L'Indien, ajouta-t-il, et le Cathayen, reconnaissent comme vous un premier principe; je n'ai pas trop bien compris les choses admirables que le Grec a dites, mais je suis sûr qu'il admet aussi un Être supérieur, de qui la forme et la matière dépendent. » Le Grec qu'on admirait, dit que Zadig avait très bien pris sa pensée[1]. « Vous êtes donc tous du même avis, répliqua Zadig, et il n'y a pas là de quoi se quereller. »

(*Zadig*, chap. XII.)

II. — LEÇON DE MODESTIE ADRESSÉE AUX PHILOSOPHES.

Voyage d'un habitant du monde de l'étoile Sirius dans la planète de Saturne.

. . . . . .

Micromégas[2] se mit à voyager de planète en planète, pour achever de se former *l'esprit et le cœur*[3], comme l'on dit. Ceux qui ne voyagent qu'en chaise de poste ou en berline seront sans doute étonnés des équipages de là-haut; car nous autres, sur notre petit tas de boue, nous ne concevons rien au delà de nos usages. Notre voyageur connaissait

1. Tous rationalistes sans le savoir.

2. Ce Micromégas (du grec *micros*, petit, et *mégas*, grand) est un jeune homme habitant une des planètes de l'étoile Sirius. — Le roman de *Micromégas* tend à établir que rien en ce monde n'est grand ni petit en soi, mais que tout est relatif.

3. Voltaire parodie une expression chère au bon Rollin.

merveilleusement les lois de la gravitation, et toutes les forces attractives et répulsives[1]. Il s'en servait si à propos, que, tantôt à l'aide d'un rayon du soleil, tantôt par la commodité d'une comète, il allait de globe en globe lui et les siens, comme un oiseau voltige de branche en branche. Il parcourut la voie lactée en peu de temps; et je suis obligé d'avouer qu'il ne vit jamais, à travers les étoiles dont elle est semée, ce beau ciel empyrée que l'illustre vicaire Derham[2] se vante d'avoir vu au bout de sa lunette. Ce n'est pas que je prétende que M. Derham ait mal vu, à Dieu ne plaise! Mais Micromégas était sur les lieux, c'est un bon observateur et je ne veux contredire personne. Micromégas, après avoir bien tourné, arriva dans le globe de Saturne. Quelque accoutumé qu'il fût à voir des choses nouvelles, il ne put d'abord, en voyant la petitesse du globe et de ses habitants, se défendre de ce sourire de supériorité qui échappe quelquefois aux plus sages; car enfin Saturne n'est guère que neuf cents fois plus gros que la terre, et les citoyens de ce pays-là sont des nains qui n'ont que mille toises de haut ou environ. Il s'en moqua un peu d'abord avec ses gens, à peu près comme un musicien italien se met à rire de la musique de Lulli[3], quand il vient en France. Mais, comme le Sirien avait un bon esprit, il comprit bien vite qu'un être pensant peut fort bien n'être pas ridicule pour n'avoir que six mille pieds de haut. Il se familiarisa avec les Saturniens, après les avoir étonnés. Il lia une étroite amitié avec le secrétaire

1. Découvertes par Newton.

2. Savant ecclésiastique anglais, qui avait, dans ses théories scientifiques, abusé des causes finales.

3. Le Florentin Lulli, mort en 1687, surintendant de la musique de Louis XIV, est le fondateur de l'école musicale française, alors battue en brèche, chez les Français eux-mêmes, par l'école italienne, dont les maîtres étaient Pergolèse et Porpora.

de l'académie de Saturne, homme de beaucoup d'esprit, qui n'avait, à la vérité, rien inventé, mais qui rendait un fort bon compte des inventions des autres, et qui faisait passablement de petits vers et de grands calculs[1]. Je rapporterai ici, pour la satisfaction des lecteurs, une conversation singulière que Micromégas eut un jour avec M. le secrétaire.

II

Conversation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne.

Après que Son Excellence se fut couchée, et que le secrétaire se fut approché de son visage : « Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée. — Oui, dit le Saturnien, la nature est comme un parterre dont les fleurs.... — Ah! dit l'autre, laissez là votre parterre. — Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes, dont les parures.... — Eh! qu'ai-je à faire de vos brunes? dit l'autre. — Elle est donc comme une galerie de peintures dont les traits.... — Eh non! dit le voyageur, encore une fois la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons? — Pour vous plaire, répondit le secrétaire. — Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le voyageur; je veux qu'on m'instruise; commencez d'abord par me dire combien les hommes de votre globe ont de sens. — Nous en avons soixante et douze, dit l'académicien, et nous nous plaignons

1. Il est facile de reconnaître Fontenelle, ancien secrétaire de l'Académie des sciences, qui vivait encore, âgé de 95 ans.

tous les jours du peu. Notre imagination va au delà de nos besoins; nous trouvons qu'avec nos soixante et douze sens, notre anneau, nos cinq lunes, nous sommes trop bornés, et, malgré toute notre curiosité et le nombre assez grand de passions qui résultent de nos soixante et douze sens, nous avons tout le temps de nous ennuyer. — Je le crois bien, dit Micromégas; car, dans notre globe, nous avons près de mille sens; et il nous reste encore je ne sais quel désir vague, je ne sais quelle inquiétude qui nous avertit sans cesse que nous sommes peu de chose, et qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé; j'ai vu des mortels fort au-dessous de nous; j'en ai vu de fort supérieurs : mais je n'en ai vu aucuns qui n'aient plus de désirs que de vrais besoins, et plus de besoins que de satisfaction. J'arriverai peut-être un jour au pays où il ne manque rien; mais jusqu'à présent personne ne m'a donné de nouvelles positives de ce pays-là. » Le Saturnien et le Sirien s'épuisèrent alors en conjectures; mais, après beaucoup de raisonnements fort ingénieux et fort incertains, il en fallut revenir aux faits. « Combien de temps vivez-vous? dit le Sirien. — Ah! bien peu, répliqua le petit homme de Saturne. — C'est tout comme chez nous, dit le Sirien : nous nous plaignons toujours du peu. Il faut que ce soit une loi universelle de la nature. — Hélas! nous ne vivons, dit le Saturnien, que cinq cents grandes révolutions du soleil. (Cela revient à quinze mille ans ou environ, à compter à notre manière.) Vous voyez bien que c'est mourir presque au moment que l'on est né; notre existence est un point, notre durée un instant, notre globe un atome. A peine a-t-on commencé à s'instruire un peu que la mort arrive avant qu'on ait de l'expérience. Pour moi, je n'ose faire aucuns projets; je me trouve comme une goutte d'eau dans un océan immense. Je suis

honteux, surtout devant vous, de la figure ridicule que je fais dans ce monde. »

Micromégas lui repartit : « Si vous n'étiez pas philosophe, je craindrais de vous affliger en vous apprenant que notre vie est sept cents fois plus longue que la vôtre; mais vous savez trop bien que quand il faut rendre son corps aux éléments, et ranimer la nature sous une autre forme, ce qui s'appelle mourir; quand ce moment de métamorphose est venu, avoir vécu une éternité, ou avoir vécu un jour, c'est précisément la même chose. J'ai été dans des pays où l'on vit mille fois plus longtemps que chez moi, et j'ai trouvé qu'on y murmurait encore. Mais il y a partout des gens de bon sens qui savent prendre leur parti et remercier l'Auteur de la nature. Il a répandu sur cet univers une profusion de variétés avec une espèce d'uniformité admirable. Par exemple, tous les êtres pensants sont différents, et tous se ressemblent au fond par le don de la pensée et des désirs. La matière est partout étendue; mais elle a dans chaque globe des propriétés diverses. Combien comptez-vous de ces propriétés diverses dans votre matière? — Si vous parlez de ces propriétés, dit le Saturnien, sans lesquelles nous croyons que ce globe ne pourrait subsister tel qu'il est[1], nous en comptons trois cents, comme l'étendue, l'impénétrabilité, la mobilité, la gravitation, la divisibilité, et le reste. — Apparemment, répliqua le voyageur, que ce petit nombre suffit aux vues que le Créateur avait sur votre petite habitation. J'admire en tout sa sagesse; je vois partout des différences, mais aussi partout des proportions. Votre globe est petit, vos habitants le sont aussi; vous avez peu de sensations; votre matière a peu de propriétés; tout cela est l'ouvrage de la Providence. De quelle couleur

1. Les qualités métaphysiques de la matière.

est votre soleil bien examiné? — D'un blanc fort jaunâtre, dit le Saturnien; et quand nous divisons un de ses rayons[1], nous trouvons qu'il contient sept couleurs. — Notre soleil tire sur le rouge, dit le Sirien, et nous avons trente-neuf couleurs primitives. Il n'y a pas un soleil, parmi tous ceux dont j'ai approché, qui se ressemble, comme chez vous il n'y a pas un visage qui ne soit différent de tous les autres. »

Après plusieurs questions de cette nature, il s'informa combien de substances essentiellement différentes on comptait dans Saturne. Il apprit qu'on n'en comptait qu'une trentaine, comme Dieu, l'espace, la matière, les êtres étendus qui sentent et qui pensent, les êtres pensants qui n'ont point d'étendue; ceux qui se pénètrent, ceux qui ne se pénètrent pas, et le reste. Le Sirien, chez qui on en comptait trois cents, et qui en avait découvert trois mille autres dans ses voyages, étonna prodigieusement le philosophe de Saturne. Enfin, après s'être communiqué l'un à l'autre un peu de ce qu'ils savaient et beaucoup de ce qu'ils ne savaient pas, après avoir raisonné pendant une révolution du soleil, ils résolurent de faire ensemble un petit voyage philosophique.

III

Voyage des deux habitants de Sirius et de Saturne.

. . . . . .

Cependant nos deux curieux partirent; ils sautèrent d'abord sur l'anneau, qu'ils trouvèrent assez plat, comme l'a fort bien deviné un illustre habitant de notre petit

1. Avec le prisme. — Encore une découverte de Newton.

globe[1]; de là ils allèrent aisément de lune en lune. Une comète passait tout auprès de la dernière; ils s'élancèrent sur elle avec leurs domestiques et leurs instruments. Quand ils eurent fait environ cent cinquante millions de lieues, ils rencontrèrent les satellites de Jupiter. Ils passèrent dans Jupiter même, et y restèrent une année, pendant laquelle ils apprirent de fort beaux secrets qui seraient actuellement sous presse sans messieurs les inquisiteurs, qui ont trouvé quelques propositions un peu dures. Mais j'en ai lu le manuscrit dans la bibliothèque de l'illustre archevêque de..., qui m'a laissé voir ses livres avec cette générosité et cette bonté qu'on ne saurait assez louer. Aussi je lui promets un long article dans la première édition qu'on fera de Moréri[2].

Mais revenons à nos voyageurs. En sortant de Jupiter, ils traversèrent un espace d'environ cent millions de lieues, et ils côtoyèrent la planète de Mars, qui, comme on sait, est cinq fois plus petite que notre petit globe; ils virent deux lunes qui servent à cette planète, et qui ont échappé aux regards de nos astronomes. Je sais bien que le P. Castel[3] écrira, et même assez plaisamment, contre l'existence de ces deux lunes; mais je m'en rapporte à ceux qui raisonnent par analogie. Ces bons philosophes-là savent combien il serait difficile que Mars, qui est si loin du soleil, se passât à moins de deux lunes. Quoi qu'il en soit, nos gens trouvèrent cela si petit, qu'ils craignirent de n'y pas trouver de quoi coucher, et ils passèrent leur chemin comme deux voyageurs qui dédaignent un mauvais

1. Huygens, célèbre diplomate, homme de lettres et savant hollandais (1629-1695).

2. Dictionnaire historique et géographique, plusieurs fois refondu, dont la première édition avait paru en 1673, à Lyon.

3. Savant jésuite, qui dans ses travaux de physique montrait plus d'originalité que de méthode.

cabaret de village, et poussent jusqu'à la ville voisine. Mais le Sirien et son compagnon se repentirent bientôt. Ils allèrent longtemps, et ne trouvèrent rien. Enfin ils aperçurent une petite lueur, c'était la terre; cela fit pitié à des gens qui venaient de Jupiter. Cependant, de peur de se repentir une seconde fois, ils résolurent de débarquer. Ils passèrent sur la queue de la comète, et, trouvant une aurore boréale toute prête, ils se mirent dedans, et arrivèrent à terre sur le bord septentrional de la mer Baltique, le cinq juillet mil sept cent trente-sept, nouveau style[1].

IV

Ce qui leur arrive sur le globe de la Terre.

Après s'être reposés quelque temps, ils mangèrent à leur déjeuner deux montagnes, que leurs gens leur apprêtèrent assez proprement. Ensuite ils voulurent reconnaître le pays où ils étaient. Ils allèrent d'abord du nord au sud. Les pas ordinaires du Sirien étaient d'environ trente mille pieds de roi; le nain de Saturne, dont la taille n'était que de mille toises, suivait de loin en haletant; or il fallait qu'il fît environ douze pas quand l'autre faisait une enjambée : figurez-vous (s'il est permis de faire de telles comparaisons) un très petit chien de manchon qui suivrait un capitaine des gardes du roi de Prusse[2].

1. D'après la réforme de Grégoire XIII (1582). — Elle consistait à supprimer l'avance de dix jours, qui s'était introduite dans le calendrier, sur l'année astronomique, et à prévenir le retour de cette erreur en réduisant de trois le nombre des années bissextiles sur un laps de quatre siècles.

2. C'est justement à Berlin que Voltaire habitait quand il écrivit ce conte (1752).

Comme ces étrangers-là vont assez vite, ils eurent fait le tour du globe en trente-six heures; le soleil, à la vérité, ou plutôt la terre, fait un pareil voyage en une journée; mais il faut songer qu'on va bien plus à son aise quand on tourne sur son axe que quand on marche sur ses pieds. Les voilà donc revenus d'où ils étaient partis, après avoir vu cette mare, presque imperceptible pour eux, qu'on nomme *la Méditerranée*, et cet autre petit étang qui, sous le nom du *grand Océan*, entoure la taupinière. Le nain n'en avait eu jamais qu'à mi-jambe, et à peine l'autre avait-il mouillé son talon. Ils firent tout ce qu'il purent en allant et en revenant dessus et dessous pour tâcher d'apercevoir si ce globe était habité ou non. Ils se baissèrent. Ils se couchèrent, ils tâtèrent partout; mais leurs yeux et leurs mains n'étant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent pas la moindre sensation qui pût leur faire soupçonner que nous et nos confrères les autres habitants de ce globe avons l'honneur d'exister.

Le nain, qui jugeait quelquefois un peu trop vite, décida d'abord qu'il n'y avait personne sur la terre. Sa première raison était qu'il n'avait vu personne. Micromégas lui fit sentir poliment que c'était raisonner assez mal : « Car, disait-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines étoiles de la cinquantième grandeur que j'aperçois très distinctement; concluez-vous de là que ces étoiles n'existent pas? — Mais, dit le nain, j'ai bien tâté. — Mais, répondit l'autre, vous avez mal senti. — Mais, dit le nain, ce globe-ci est si mal construit, cela est si irrégulier et d'une forme qui me paraît si ridicule! tout semble être ici dans le chaos : voyez-vous ces petits ruisseaux dont aucun ne va de droit fil, ces étangs qui ne sont ni ronds, ni carrés, ni ovales, ni sous aucune forme

régulière; tous ces petits grains pointus dont ce globe est hérissé, et qui m'ont écorché les pieds? (Il voulait parler des montagnes.) Remarquez-vous encore la forme de tout le globe, comme il est plat aux pôles, comme il tourne autour du soleil d'une manière gauche, de façon que les climats des pôles sont nécessairement incultes? En vérité, ce qui fait que je pense qu'il n'y a ici personne, c'est qu'il me paraît que des gens de bon sens ne voudraient pas y demeurer. — Eh bien! dit Micromégas, ce ne sont peut-être pas non plus des gens de bon sens qui l'habitent. Mais enfin il y a quelque apparence que ceci n'est pas fait pour rien. Tout vous paraît irrégulier ici, dites-vous, parce que tout est tiré au cordeau dans Saturne et dans Jupiter. Eh! c'est peut-être pour cette raison-là même qu'il y a ici un peu de confusion. Ne vous ai-je pas dit que dans mes voyages j'avais toujours remarqué de la variété? » Le Saturnien répliqua à toutes ces raisons. La dispute n'eût jamais fini, si par bonheur Micromégas, en s'échauffant à parler, n'eût cassé le fil de son collier de diamants. Les diamants tombèrent; c'étaient de jolis petits carats[1] assez inégaux, dont les plus gros pesaient quatre cents livres, et les plus petits cinquante. Le nain en ramassa quelques-uns; il s'aperçut, en les approchant de ses yeux, que ces diamants, de la façon dont ils étaient taillés, étaient d'excellents microscopes. Il prit donc un petit microscope de cent soixante pieds de diamètre, qu'il appliqua à sa prunelle; et Micromégas en choisit un de deux mille cinq cents pieds. Ils étaient excellents; mais d'abord on ne vit rien par leur secours, il fallait s'ajuster. Enfin l'habitant de Saturne vit quelque chose d'imper-

1. Le carat est un poids fort petit, équivalent à quatre grains (soit 0gr,2128), en usage dans la joaillerie. — Par extension, on appelle *carats*, les petits diamants qui se vendent au poids.

ceptible qui remuait entre deux eaux dans la mer Baltique : c'était une baleine. Il la prit avec le petit doigt fort adroitement; et la mettant sur l'ongle de son pouce, il la fit voir au Sirien, qui se prit à rire pour la seconde fois de l'excès de petitesse dont étaient les habitants de notre globe. Le Saturnien, convaincu que notre monde est habité, s'imagina bien vite qu'il ne l'était que par des baleines; et comme il était grand raisonneur, il voulut deviner d'où un si petit atome tirait son origine, son mouvement, s'il avait des idées, une volonté, une liberté. Micromégas y fut fort embarrassé; il examina l'animal fort patiemment, et le résultat de l'examen fut qu'il n'y avait pas moyen de croire qu'une âme fût logée là[1]. Les deux voyageurs inclinaient donc à penser qu'il n'y a point d'esprit dans notre habitation, lorsqu'à l'aide du microscope ils aperçurent quelque chose d'aussi gros qu'une baleine qui flottait sur la mer Baltique. On sait que dans ce temps-là même une volée de philosophes revenait du cercle polaire, sous lequel ils avaient été faire des observations dont personne ne s'était avisé jusqu'alors. Les gazettes diront que leur vaisseau échoua au golfe de Bothnie, et qu'ils eurent bien de la peine à se sauver[2] : mais on ne sait jamais dans ce monde le dessous des cartes. Je vais raconter ingénument comme la chose se passa, sans y rien mettre du mien; ce qui n'est pas un petit effort pour un historien.

1. En un si petit corps.

2. Il s'agit de l'expédition envoyée au pôle nord (1736), pour mesurer un degré du méridien, sous la conduite de Maupertuis. — Voyez *Introd.*, p. XIV.

Expériences et raisonnements des deux voyageurs.

Micromégas étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paraissait, et avançant deux doigts, et les retirant par la crainte de se tromper, puis les ouvrant et les serrant, il saisit fort adroitement le vaisseau qui portait ces messieurs, et le mit encore sur son ongle sans le trop presser de peur de l'écraser. « Voici un animal bien différent du premier, » dit le nain de Saturne; le Sirien mit le prétendu animal dans le creux de sa main. Les passagers et les gens de l'équipage, qui s'étaient crus enlevés par un ouragan, et qui se croyaient sur une espèce de rocher, se mettent tous en mouvement; les matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent sur la main de Micromégas, et se précipitent après. Les géomètres prennent leurs quarts de cercle, leurs secteurs, deux filles laponnes[1], et descendent sur les doigts du Sirien. Ils en firent tant, qu'il sentit enfin remuer quelque chose qui lui chatouillait les doigts; c'était un bâton ferré qu'on lui enfonçait d'un pied dans l'index : il jugea par ce picotement, qu'il était sorti quelque chose du petit animal qu'il tenait; mais il n'en soupçonna pas d'abord davantage. Le microscope, qui faisait à peine discerner une baleine et un vaisseau, n'avait point de prise sur un être aussi imperceptible que des hommes. Je ne prétends choquer ici la vanité de personne, mais je suis obligé de prier les importants de faire ici une petite remarque avec moi; c'est qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq

1. Que l'expédition ramena jusqu'à Paris avec elle.

pieds, nous ne faisons pas sur la terre une plus grande figure qu'en ferait sur une boule de dix pieds de tour un animal qui aurait à peu près la six cent millième partie d'un pouce en hauteur. Figurez-vous une substance qui pourrait tenir la terre dans sa main, et qui aurait des organes en proportion des nôtres; et il se peut très bien faire qu'il y ait un grand nombre de ces substances : or concevez, je vous prie, ce qu'elles penseraient de ces batailles qui font gagner au vainqueur un village pour le perdre ensuite.

Je ne doute pas que, si quelque capitaine des grands grenadiers[1] lit jamais cet ouvrage, il ne hausse de deux grands pieds au moins les bonnets de sa troupe; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, que lui et les siens ne seront jamais que des infiniment petits[2].

Quelle adresse merveilleuse ne fallut-il donc pas à notre philosophe de Sirius, pour apercevoir les atomes dont je viens de parler?

Quel plaisir sentit Micromégas en voyant remuer ces petites machines, en examinant tous leurs tours, en les suivant dans toutes leurs opérations! comme il s'écria! comme il mit avec joie un de ses microscopes dans les mains de son compagnon de voyage! « Je les vois, disaient-ils tous deux à la fois; ne les voyez-vous pas qui portent des fardeaux, qui se baissent, qui se relèvent? » En parlant ainsi, les mains leur tremblaient par le plaisir de voir des objets si nouveaux, et par la crainte de les perdre.

1. Des grenadiers prussiens.

2. Comparer le célèbre morceau de La Bruyère contre la guerre (*Des jugements*, 119) : « Petits hommes, hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme géants..., dès que vous allez jusques à huit pieds.... »

V

Ce qui leur arriva avec les hommes.

Micromégas, bien meilleur observateur que son nain, vit clairement que les atomes se parlaient ; et il le fit remarquer à son compagnon, qui ne voulut point croire que de pareilles espèces pussent se communiquer des idées. Il avait le don des langues aussi bien que le Sirien ; il n'entendait point parler nos atomes, et il supposait qu'ils ne parlaient pas : d'ailleurs, comment ces êtres imperceptibles auraient-ils les organes de la voix, et qu'auraient-ils à dire? Pour parler, il faut penser, ou à peu près ; mais s'ils pensaient, ils auraient donc l'équivalent d'une âme : or, attribuer l'équivalent d'une âme à cette espèce, cela lui paraissait absurde. « Il faut, dit le nain, tâcher d'examiner ces insectes, nous raisonnerons après. — C'est fort bien dit, » reprit Micromégas ; et aussitôt il tira une paire de ciseaux dont il se coupa les ongles, et d'une rognure de l'ongle de son pouce il fit sur-le-champ une espèce de grande trompette parlante, comme un vaste entonnoir, dont il mit le tuyau dans son oreille. La circonférence de l'entonnoir enveloppait le vaisseau et tout l'équipage. La voix la plus faible entrait dans les fibres circulaires de l'ongle ; de sorte que, grâce à son industrie, le philosophe de là-haut entendit parfaitement le bourdonnement de nos insectes de là-bas. En peu d'heures il parvint à distinguer les paroles, et enfin à entendre le français. Le nain en fit autant, quoique avec plus de difficulté. L'étonnement des voyageurs redoublait à chaque instant. Ils entendaient des mites parler d'assez bon sens : ce jeu de la nature leur

paraissait inexplicable. Vous croyez bien que le Sirien et son nain brûlaient d'impatience de lier conversation avec les atomes; le nain craignait que sa voix de tonnerre, et surtout celle de Micromégas, n'assourdît les mites sans en être entendue. Il fallait en diminuer la force. Ils se mirent dans la bouche des espèces de petits cure-dents, dont le bout fort effilé venait donner auprès du vaisseau. Le Sirien tenait le nain sur ses genoux, et le vaisseau avec l'équipage sur son ongle; il baissait la tête et parlait bas. Enfin, moyennant toutes ces précautions et bien d'autres encore, il commença ainsi son discours :

« Insectes invisibles que la main du Créateur s'est plu à faire naître dans l'abîme de l'infiniment petit, je le remercie de ce qu'il a daigné me découvrir des secrets qui semblaient impénétrables. Peut-être ne daignerait-on pas vous regarder à ma cour; mais je ne méprise personne et je vous offre ma protection. »

Si jamais il y eut quelqu'un d'étonné, ce furent les gens qui entendirent ces paroles. Ils ne pouvaient deviner d'où elles partaient. L'aumônier du vaisseau récita les prières des exorcismes, les matelots jurèrent, et les philosophes du vaisseau firent des systèmes; mais quelque système qu'ils fissent, ils ne purent jamais deviner qui leur parlait. Le nain de Saturne, qui avait la voix plus douce que Micromégas, leur apprit alors en peu de mots à quelles espèces ils avaient affaire. Il leur raconta le voyage de Saturne, les mit au fait de ce qu'était M. Micromégas; et après les avoir plaints d'être si petits, il leur demanda s'ils avaient toujours été dans ce misérable état si voisin de l'anéantissement, ce qu'ils faisaient dans un globe qui paraissait appartenir à des baleines, s'ils étaient heureux, s'ils multipliaient, s'ils avaient une âme, et cent autres questions de cette nature.

Un raisonneur de la troupe, plus hardi que les autres, et choqué de ce qu'on doutait de son âme, observa l'interlocuteur avec des pinnules braquées sur un quart de cercle, fit deux stations[1], et à la troisième il parla ainsi : « Vous croyez donc, monsieur, parce que vous avez mille toises depuis la tête jusqu'aux pieds, et que vous êtes un.... — Mille toises! s'écria le nain : juste ciel! d'où peut-il savoir ma hauteur? Mille toises! il ne se trompe pas d'un pouce : quoi! cet atome m'a mesuré! il est géomètre, il connaît ma grandeur; et moi, qui ne le vois qu'à travers un microscope, je ne connais pas encore la sienne! — Oui, je vous ai mesuré, dit le physicien, et je mesurerai encore bien votre grand compagnon. »

Alors Micromégas prononça ces paroles : « Je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien sur sa grandeur apparente. O Dieu! qui avez donné une intelligence à des substances qui paraissent si méprisables, l'infiniment petit vous coûte autant que l'infiniment grand; et s'il est possible qu'il y ait des êtres plus petits que ceux-ci, ils peuvent encore avoir un esprit supérieur à ceux de ces superbes animaux que j'ai vus dans le ciel, dont le pied seul couvrirait le globe où je suis descendu. »

Un des philosophes lui répondit qu'il pouvait en toute sûreté croire qu'il est en effet des êtres intelligents beaucoup plus petits que l'homme. Il lui conta, non pas tout ce que Virgile a dit de fabuleux sur les abeilles[2], mais ce que Swammerdam a découvert, et ce que Réaumur[3] a disséqué. Il lui apprit enfin qu'il y a des animaux qui sont pour les abeilles ce que les abeilles sont pour l'homme, ce que le Sirien lui-même était pour ces animaux si vastes

1. Suivant les règles de la trigonométrie.

2. *Géorgiques*, livre IV.

3. Célèbres anatomistes et entomologistes du temps, l'un Hollandais, l'autre Français

dont il parlait, et ce que ces grands animaux sont pour d'autres substances devant lesquelles ils ne paraissent que comme des atomes[1].

(*Micromégas.*)

III. — SINGULIER SOUPER DE CARNAVAL, A VENISE.

Candide[2] se mit à table avec Martin[3] et avec six étrangers, qui étaient venus passer le carnaval à Venise.

Cacambo[4], qui versait à boire à l'un de ces six étrangers, s'approcha de l'oreille de son maître, sur la fin du repas, et lui dit : « Sire, Votre Majesté partira quand elle voudra, le vaisseau est prêt. » Ayant dit ces mots, il sortit. Les

1. Nos deux géants interrogent ensuite les hommes sur leurs divers systèmes de philosophie, et les trouvent remplis d'outrecuidance. Le conte se termine par cette leçon de modération qui confond le dogmatisme absolu, en fait de métaphysique, par un absolu scepticisme : « Le Sirien reprit les petites mites; il leur parla encore avec beaucoup de bonté, quoiqu'il fût un peu fâché dans le fond du cœur de voir que les infiniment petits eussent un orgueil presque infiniment grand. Il leur promit de leur faire un beau livre de philosophie, écrit fort menu pour leur usage, et que, dans ce livre, ils verraient le bout des choses. Effectivement il leur donna ce volume avant son départ : on le porta à Paris à l'Académie des sciences; mais quand le vieux secrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc : « Ah! dit-il, je m'en étais bien douté! »

2. Ce Candide est « un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie annonçait son âme. Il avait le jugement assez droit avec l'esprit le plus simple; c'est, je crois, par cette raison qu'on le nommait Candide. » Il est en train de courir le monde, à la recherche de la belle Cunégonde, sa bien-aimée.

3. C'est un savant fort maltraité de la fortune, que Candide a pris pour ami et pour compagnon de route.

4. Ancien valet de Candide.

convives, étonnés, se regardaient sans proférer une seule parole, lorsqu'un autre domestique, s'approchant de son maître, lui dit : « Sire, la chaise de Votre Majesté est à Padoue, et la barque est prête. » Le maître fit un signe, et le domestique partit. Tous les convives se regardèrent encore, et la surprise commune redoubla. Un troisième valet, s'approchant aussi d'un troisième étranger, lui dit : « Sire, croyez-moi, Votre Majesté ne doit pas rester ici plus longtemps, je vais tout préparer; » et aussitôt il disparut.

Candide et Martin ne doutèrent pas alors que ce ne fût une mascarade du carnaval. Un quatrième domestique dit au quatrième maître : « Votre Majesté partira quand elle voudra, » et sortit comme les autres.

Le cinquième valet en dit autant au cinquième maître. Mais le sixième valet parla différemment au sixième étranger qui était auprès de Candide; il lui dit : « Ma foi, sire, on ne veut plus faire crédit à Votre Majesté ni à moi non plus, et nous pourrions bien être coffrés cette nuit, vous et moi; je vais pourvoir à mes affaires : adieu. »

Tous les domestiques ayant disparu, les six étrangers, Candide et Martin, demeurèrent dans un profond silence. Enfin Candide le rompit : « Messieurs, dit-il, voilà une singulière plaisanterie. Pourquoi êtes-vous tous rois? pour moi, je vous avoue que ni moi ni Martin nous ne le sommes. »

Le maître de Cacambo prit alors gravement la parole, et dit en italien : « Je ne suis point plaisant, je m'appelle Achmet III; j'ai été grand sultan plusieurs années; j'ai détrôné mon frère, mon neveu m'a détrôné[1]; on a coupé le cou à mes vizirs; j'achève ma vie dans le vieux sérail; mon neveu le grand sultan Mahmoud me permet de voyager

1. En 1730.

quelquefois pour ma santé; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Un jeune homme qui était auprès d'Achmet parla après lui, et dit : « Je m'appelle Ivan; j'ai été empereur de toutes les Russies, j'ai été détrôné au berceau; mon père et ma mère ont été enfermés; on m'a élevé en prison[1]; j'ai quelquefois la permission de voyager, accompagné de ceux qui me gardent; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Le troisième dit : « Je suis Charles-Édouard, roi d'Angleterre[2], mon père m'a cédé ses droits au royaume; j'ai combattu pour les soutenir; on a arraché le cœur à huit cents de mes partisans, et on leur en a battu les joues; j'ai été mis en prison; je vais à Rome faire une visite au roi mon père, détrôné ainsi que moi et mon grand-père; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Le quatrième prit alors la parole et dit : « Je suis roi des Polaques; le sort de la guerre m'a privé de mes États héréditaires[3]; mon père a éprouvé les mêmes revers; je me résigne à la Providence comme le sultan Achmet, l'empereur Ivan, et le roi Charles-Édouard, à qui Dieu donne une longue vie; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Le cinquième dit : « Je suis aussi roi des Polaques[4]; j'ai perdu mon royaume deux fois; mais la Providence m'a donné un autre État dans lequel j'ai fait plus de bien que tous les rois des Sarmates ensemble n'en ont jamais pu faire sur les bords de la Vistule. Je me résigne aussi à la

1. Ivan VI, Antonowitch, détrôné au profit d'Élisabeth, fille de Pierre le Grand; il fut poignardé en 1762, sous le règne de Catherine II.

2. Le fameux prétendant Stuart, vaincu à Culloden (1746). — Son père était le chevalier de Saint-Georges, et son grand-père, Jacques II.

3. Frédéric-Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, dépouillé de ses États héréditaires par Frédéric II, en 1746.

4. Stanislas Leczinski, roi de Pologne, de 1704 à 1712, puis une seconde fois en 1733. Le traité de Vienne (1738) fit de lui le duc souverain de Lorraine.

Providence; et je suis venu passer le carnaval à Venise. »

Il restait au sixième monarque à parler. « Messieurs, dit-il, je ne suis pas si grand seigneur que vous; mais enfin j'ai été roi tout comme un autre; je suis Théodore, on m'a élu roi en Corse[1]; on m'a appelé *Votre Majesté*, et à présent à peine m'appelle-t-on *Monsieur;* j'ai fait frapper de la monnaie, et je ne possède pas un denier; j'ai eu deux secrétaires d'État et j'ai à peine un valet; je me suis vu sur un trône, et j'ai été longtemps à Londres en prison sur la paille; j'ai bien peur d'être traité de même ici, quoique je sois venu, comme Vos Majestés, passer le carnaval à Venise. »

Les cinq autres rois écoutèrent ce discours avec une noble compassion. Chacun d'eux donna vingt sequins au roi Théodore pour avoir des habits et des chemises; Candide lui fit présent d'un diamant de deux mille sequins[2]. « Quel est donc, disaient les cinq rois, cet homme qui est en état de donner cent fois autant que chacun de nous, et qui le donne? Êtes-vous roi aussi, monsieur? — Non, messieurs, et n'en ai nulle envie. »

Dans l'instant qu'on sortait de table, il arriva dans la même hôtellerie quatre altesses sérénissimes qui avaient aussi perdu leurs États par le sort de la guerre, et qui venaient passer le reste du carnaval à Venise; mais Candide ne prit pas seulement garde à ces nouveaux venus. Il n'était occupé que d'aller chercher sa chère Cunégonde à Constantinople.

(*Candide*, chap. XXVI.)

1. Ce Théodore, baron de Neuhof, était un aventurier qui régna pendant huit mois (1736) sur la Corse alors soulevée contre Gênes, et qui se trouvait, au moment où Voltaire écrit, détenu pour dettes dans les prisons de Londres.

2. Un des diamants que Candide avait rapportés du pays fabuleux d'Eldorado.

IV. — UNE ÉDUCATION PRATIQUE.

Le père[1] et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis : ce gouverneur, qui était un homme du bel air, et qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur voulait que son fils apprît le latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour un arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables[2]. Il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire : « Monsieur, comme vous savez le latin, et que vous êtes un homme de la cour.... — Moi ! monsieur, du latin ! je n'en sais pas un mot, répondit le bel-esprit, et bien m'en a pris : il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre elle et les langues étrangères. Voyez toutes nos dames, elles ont l'esprit plus agréable que les hommes; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grâce; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin.

— Eh bien ! n'avais-je pas raison ? dit madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde; et vous voyez bien que, s'il savait le latin, il serait perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin ? plaide-t-on en latin, quand on a un procès ? fait-on l'amour en latin[3] ? » Monsieur, ébloui de ces raisons, passa condamnation, et il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point son temps à connaître Cicéron, Horace et

1. M. Jeannot, marchand de mulets en Auvergne, s'est enrichi, a fait l'acquisition d'un marquisat, et est ainsi devenu M. de la Jeannotière.

2. Dans le genre léger.

3. Dit-on des galanteries en latin ?

Virgile. « Mais qu'apprendra-t-il donc? car encore faut-il qu'il sache quelque chose; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie? — A quoi cela lui servira-t-il? répondit le gouverneur. Quand M. le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart de cercle pour voyager, et on va très commodément de Paris en Auvergne sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

— Vous avez raison, répliqua le père; mais j'ai entendu parler d'une belle science, qu'on appelle, je crois, l'*astronomie*. — Quelle pitié! repartit le gouverneur; se conduit-on par les astres dans ce monde? et faudra-t-il que M. le marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune[1] et celui de toutes les princesses de l'Europe? »

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joie. Le père était très indécis. « Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils? disait-il. — A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait; et, s'il sait les moyens de plaire, il saura tout : c'est un art qu'il apprendra chez Mme sa mère sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine. »

Madame, à ce discours, embrassa ce gracieux ignorant, et lui dit : « On voit bien, monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant; mon fils vous devra toute son éducation : je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il sût un peu d'histoire. — Hélas! madame, à quoi cela est-il bon? répondit-il. Il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'histoire du jour. Toutes les histoires anciennes,

1. Le temps écoulé depuis la nouvelle lune.

comme le disait un de nos beaux-esprits[1], ne sont que des fables convenues; et, pour les modernes, c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à M. votre fils que Charlemagne ait institué les douze pairs de France, et que son successeur ait été bègue?

— Rien n'est mieux dit! s'écria le gouverneur : on étouffe l'esprit des enfants sous un amas de connaissances inutiles; mais de toutes les sciences la plus absurde à mon avis, et celle qui est la plus capable d'étouffer toute espèce de génie, c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces, des lignes et des points qui n'existent pas dans la nature. On fait passer en esprit cent mille lignes courbes entre un cercle et une ligne droite qui le touche, quoique, dans la réalité, on n'y puisse pas passer un fétu. La géométrie, en vérité, n'est qu'une mauvaise plaisanterie. »

Monsieur et madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire; mais ils furent entièrement de son avis.

« Un seigneur comme M. le marquis, continua-t-il, ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a besoin d'un géomètre sublime pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter pour son argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse, qui remonte aux temps les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en est de même de tous les arts. Un jeune seigneur heureusement né n'est ni peintre, ni musicien, ni architecte, ni sculpteur; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par sa magnificence : il vaut sans doute mieux les protéger que de les exercer. Il suffit que M. le marquis ait du goût; c'est aux artistes à travailler pour lui; et c'est en

1. Fontenelle

quoi on a très grande raison de dire que les gens de qualité (j'entends ceux qui sont très riches) savent tout sans avoir rien appris[1], parce qu'en effet, ils savent, à la longue, juger de toutes les choses qu'ils commandent et qu'ils payent. »

L'aimable ignorant prit alors la parole et dit : « Vous avez très bien remarqué, madame, que la grande fin de l'homme est de réussir dans la société. De bonne foi, est-ce par les sciences qu'on obtient ce succès? s'est-on jamais avisé, dans la bonne compagnie, de parler de géométrie? demande-t-on jamais à un honnête homme quel astre se lève aujourd'hui avec le soleil? s'informe-t-on, à souper, si Clodion le Chevelu passa le Rhin? — Non, sans doute! s'écria la marquise de la Jeannotière, que ses charmes avaient initiée quelquefois dans le beau monde[2], et M. mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tous ces fatras; mais, enfin, que lui apprendra-t-on? car il est bon qu'un jeune seigneur puisse briller dans l'occasion, comme dit M. mon mari. Je me souviens d'avoir ouï dire à un abbé que la plus agréable des sciences était une chose dont j'ai oublié le nom... mais qui commence par un *B*. — Par un *B*, madame? ne serait-ce point la botanique? — Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait; elle commençait, vous dis-je, par un *B*, et finissait par un *on*. — Ah! j'entends, madame, c'est le blason. C'est, à la vérité, une science très profonde; mais elle n'est plus à la mode depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portières de son carrosse : c'était la chose du monde la plus utile dans un État bien policé. D'ailleurs, cette étude serait infinie : il n'y a point, aujourd'hui, de barbier qui n'ait ses

1. C'est le mot de Mascarille (Molière, *Précieuses*, sc. x).

2. Avaient mise en rapport avec les gens du bel air.

armoiries; et vous savez que tout ce qui devient commun est peu fêté. » Enfin, après avoir examiné le fort et le faible des sciences, il fut décidé que M. le marquis apprendrait à danser[1].

(*Jeannot et Colin.*)

V. — UNE PRINCESSE A MARIER.

I

Le vieux Bélus, roi de Babylone[2], se croyait le premier homme de la terre; car tous ses courtisans le lui disaient, et ses historiographes le lui prouvaient. Ce qui pouvait excuser en lui ce ridicule, c'est qu'en effet ses prédécesseurs avaient bâti Babylone plus de trente mille ans avant lui, et qu'il l'avait embellie. On sait que son palais et son parc, situés à quelques parasanges de Babylone, s'étendaient entre l'Euphrate et le Tigre, qui baignaient ces rivages enchantés. Sa vaste maison de trois mille pas de façade s'élevait jusqu'aux nues. La plate-forme était entourée d'une balustrade de marbre blanc de cinquante pieds de hauteur qui portait les statues colossales de tous les rois et de tous les grands hommes de l'empire. Cette plate-forme, composée de deux rangs de briques couvertes d'une épaisse surface de plomb d'une extrémité à l'autre, était chargée

1. Voy. au chap. VII des *Mémoires de Mme d'Épinay*, l'algarade faite par Duclos à Linant, précepteur du fils de cette dame, et le plan d'études fort succinct qu'il lui trace. — On faisait déjà la guerre au *surmenage*.

2. Un Bélus avait régné à Babylone, vingt siècles avant notre ère.

de douze pieds de terre, et sur cette terre on avait élevé des forêts d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de palmiers, de girofliers, de cocotiers, de canneliers, qui formaient des allées impénétrables aux rayons du soleil.

Les eaux de l'Euphrate, élevées par des pompes dans cent colonnes creusées, venaient dans ces jardins remplir de vastes bassins de marbre, et, retombant ensuite par d'autres canaux, allaient former dans le parc des cascades de six mille pieds de longueur, et cent mille jets d'eau dont la hauteur pouvait à peine être aperçue : elles retournaient ensuite dans l'Euphrate, dont elles étaient parties. Les jardins de Sémiramis[1], qui étonnèrent l'Asie plusieurs siècles après, n'étaient qu'une faible imitation de ces antiques merveilles; car, du temps de Sémiramis, tout commençait à dégénérer chez les hommes et chez les femmes.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable à Babylone, ce qui éclipsait tout le reste, était la fille unique du roi, nommée Formosante. Aussi Bélus était plus fier de sa fille que de son royaume. Elle avait dix-huit ans : il lui fallait un époux digne d'elle; mais où le trouver? Un ancien oracle avait ordonné que Formosante ne pourrait appartenir qu'à celui qui tendrait l'arc de Nembrod. Ce Nembrod, le fort chasseur devant le Seigneur[2], avait laissé un arc de sept pieds babyloniques de haut, d'un bois d'ébène plus dur que le fer du mont Caucase, qu'on travaille dans les forges de Derbent[3]; et nul mortel, depuis Nembrod, n'avait pu bander cet arc merveilleux.

Il était dit encore que le bras qui aurait tendu cet arc tuerait le lion le plus terrible et le plus dangereux qui serait lâché dans le cirque de Babylone. Ce n'était pas tout : le

1. Les fameux jardins suspendus.
2. *Genèse*, X, 8 et 9.
3. Ville du Caucase, fondée à une époque très postérieure.

bandeur de l'arc, le vainqueur du lion, devait terrasser tous ses rivaux; mais il devait surtout avoir beaucoup d'esprit, être le plus magnifique des hommes, le plus vertueux, et posséder la chose la plus rare qui fût dans l'univers entier.

Il se présenta trois rois qui osèrent disputer Formosante, le pharaon d'Égypte, le shah des Indes, et le grand kan des Scythes. Bélus assigna le jour, et le lieu du combat à l'extrémité de son parc, dans le vaste espace bordé par les eaux de l'Euphrate et du Tigre réunies. On dressa autour de la lice un amphithéâtre de marbre qui pouvait contenir cinq cent mille spectateurs. Vis-à-vis l'amphithéâtre était le trône du roi, qui devait paraître avec Formosante accompagnée de toute la cour; et à droite et à gauche, entre le trône et l'amphithéâtre, étaient d'autres trônes et d'autres sièges pour les trois rois et pour tous les autres souverains qui seraient curieux de venir voir cette auguste cérémonie.

Le roi d'Égypte arriva le premier, monté sur le bœuf Apis, et tenant en main le sistre d'Isis. Il était suivi de deux mille prêtres vêtus de robes de lin plus blanches que la neige, de deux mille eunuques, de deux mille magiciens, et de deux mille guerriers.

Le roi des Indes arriva bientôt après dans un char traîné par douze éléphants. Il avait une suite encore plus nombreuse et plus brillante que le pharaon d'Égypte.

Le dernier qui parut était le roi des Scythes. Il n'avait auprès de lui que des guerriers choisis, armés d'arcs et de flèches. Sa monture était un tigre superbe qu'il avait dompté, et qui était aussi haut que les plus beaux chevaux de Perse. La taille de ce monarque, imposante et majestueuse, effaçait celle de ses rivaux; ses bras nus, aussi nerveux que blancs, semblaient déjà tendre l'arc de Nembrod.

Les trois princes se prosternèrent d'abord devant Bélus et Formosante. Le roi d'Égypte offrit à la princesse les deux

plus beaux crocodiles du Nil, deux hippopotames, deux zèbres, deux rats d'Égypte, et deux momies, avec les livres du grand Hermès[1] qu'il croyait être ce qu'il y avait de plus rare sur la terre.

Le roi des Indes lui offrit cent éléphants qui portaient chacun une cour de bois doré, et mit à ses pieds le *Veidam*, écrit de la main de Xaca[2] lui-même.

Le roi des Scythes, qui ne savait ni lire, ni écrire, présenta cent chevaux de bataille couverts de housses de peaux de renards noirs.

La princesse baissa les yeux devant ses amants, et s'inclina avec des grâces aussi modestes que nobles.

Bélus fit conduire ces monarques sur les trônes qui leur étaient préparés. « Que n'ai-je trois filles! leur dit-il, je rendrais aujourd'hui six personnes heureuses. » Ensuite il fit tirer au sort à qui essayerait le premier l'arc de Nembrod. On mit dans un casque d'or les noms des trois prétendants. Celui du roi d'Égypte sortit le premier; ensuite parut le nom du roi des Indes. Le roi scythe, en regardant l'arc et ses rivaux, ne se plaignit point d'être le troisième.

Tandis qu'on préparait ces brillantes épreuves, vingt mille pages et vingt mille jeunes filles distribuaient sans confusion des rafraîchissements aux spectateurs entre les rangs des sièges. Tout le monde avouait que les dieux n'avaient établi les rois que pour donner tous les jours des fêtes, pourvu qu'elles fussent diversifiées; que la vie est trop courte pour en user autrement; que les procès, les intrigues, la guerre, les disputes des prêtres, qui consument la vie humaine, sont des choses absurdes et hor-

1. L'Hermès dit *Trismégiste*, le Theuth des Égyptiens, considéré comme l'initiateur de toute science.

2. Un des noms de Bouddha. — Le *Veidam* (on dit aujourd'hui les *Védas*) est le recueil en langue sanscrite des anciens livres sacrés de l'Inde.

ribles; que l'homme n'est né que pour la joie; qu'il n'aimerait pas les plaisirs passionnément et continuellement, s'il n'était pas formé pour eux; que l'essence de la nature humaine est de se réjouir, et que tout le reste est folie. Cette excellente morale n'a jamais été démentie que par les faits.

Comme on allait commencer ces essais, qui devaient décider de la destinée de Formosante, un jeune inconnu monté sur une licorne[1] accompagné de son valet monté de même, et portant sur le poing un gros oiseau, se présente à la barrière. Les gardes furent surpris de voir en cet équipage une figure qui avait l'air de la divinité. C'était, comme on dit depuis, le visage d'Adonis sur le corps d'Hercule; c'était la majesté avec les grâces. Ses sourcils noirs et ses longs cheveux blonds, mélange de beauté inconnu à Babylone, charmèrent l'assemblée; tout l'amphithéâtre se leva pour le mieux regarder; toutes les femmes de la cour fixèrent sur lui des regards étonnés; Formosante elle-même, qui baissait les yeux, les releva et rougit; les trois rois pâlirent : tous les spectateurs, en comparant Formosante avec l'inconnu, s'écriaient : « Il n'y a dans le monde que ce jeune homme qui soit aussi beau que la princesse. »

Les huissiers, saisis d'étonnement, lui demandèrent s'il était roi. L'étranger répondit qu'il n'avait pas cet honneur, mais qu'il était venu de fort loin par curiosité pour voir s'il y avait des rois qui fussent dignes de Formosante. On l'introduisit dans le premier rang de l'amphithéâtre, lui, son valet, ses deux licornes, et son oiseau. Il salua profondément Bélus, sa fille, les trois rois, et toute l'assemblée;

1. Animal fabuleux, de la grandeur d'un cheval, portant au front une corne blanche; il figure sur l'écusson d'Angleterre.

puis il prit place en rougissant. Ses deux licornes se couchèrent à ses pieds, son oiseau se percha sur son épaule, et son valet, qui portait un petit sac, se mit à côté de lui.

Les épreuves commencèrent. On tira de son étui d'or l'arc de Nembrod. Le grand maître des cérémonies, suivi de cinquante pages, et précédé de vingt trompettes, le présenta au roi d'Égypte, qui le fit bénir par ses prêtres; et l'ayant posé sur la tête du bœuf Apis, il ne douta pas de remporter cette première victoire. Il descend au milieu de l'arène, il essaye, il épuise ses forces, il fait des contorsions qui excitent le rire de l'amphithéâtre, qui font même sourire Formosante.

Son grand aumônier s'approcha de lui : « Que Votre Majesté, dit-il, renonce à ce vain honneur, qui n'est que celui des muscles et des nerfs; vous triompherez dans tout le reste : vous vaincrez le lion, puisque vous avez le sabre d'Osiris. La princesse de Babylone doit appartenir au prince qui a le plus d'esprit, et vous avez deviné des énigmes; elle doit épouser le plus vertueux; vous l'êtes, puisque vous avez été élevé par les prêtres d'Égypte; le plus généreux doit l'emporter, et vous avez donné les deux plus beaux crocodiles et les deux plus beaux rats qui soient dans le Delta; vous possédez le bœuf Apis et les livres d'Hermès, qui sont la chose la plus rare de l'univers; personne ne peut vous disputer Formosante. — Vous avez raison, » dit le roi d'Égypte; et il se remit sur son trône.

On alla mettre l'arc entre les mains du roi des Indes. Il en eut des ampoules pour quinze jours, et se consola en présumant que le roi des Scythes ne serait pas plus heureux que lui.

Le Scythe manie l'arc à son tour. Il joignait l'adresse à la force; l'arc parut prendre quelque élasticité entre ses mains; il le fit un peu plier, mais jamais il ne put venir à

bout de le tendre. L'amphithéâtre, à qui la bonne mine de ce prince inspirait des inclinations favorables, gémit de son peu de succès, et jugea que la belle princesse ne serait jamais mariée.

Alors le jeune inconnu descendit d'un saut dans l'arène, et s'adressant au roi des Scythes : « Que Votre Majesté, lui dit-il, ne s'étonne point de n'avoir pas entièrement réussi. Ces arcs d'ébène se font dans mon pays; il n'y a qu'un certain tour à donner; vous avez beaucoup plus de mérite à l'avoir fait plier que je n'en peux avoir à le tendre. » Aussitôt il prit une flèche, l'ajusta sur la corde, tendit l'arc de Nembrod, et fit voler la flèche bien au delà des barrières. Un million de mains applaudit à ce prodige. Babylone retentit d'acclamations.

Il tira ensuite de sa poche une petite lame d'ivoire, écrivit sur cette lame avec une aiguille d'or, attacha la tablette d'ivoire à l'arc, et présenta le tout à la princesse avec une grâce qui ravissait tous les assistants. Puis il alla modestement se remettre à sa place entre son oiseau et son valet. Babylone entière était dans la surprise; les trois rois étaient confondus, et l'inconnu ne paraissait pas s'en apercevoir.

Formosante fut encore plus étonnée en lisant sur la tablette d'ivoire attachée à l'arc ces petits vers en beau langage chaldéen :

L'arc de Nembrod est celui de la guerre;
L'arc de l'amour est celui du bonheur;
Vous le portez. Par vous ce dieu vainqueur
Est devenu le maître de la terre.
Trois rois puissants, trois rivaux aujourd'hui,
Osent prétendre à l'honneur de vous plaire :
Je ne sais pas qui votre cœur préfère,
Mais l'univers sera jaloux de lui.

Ce petit madrigal ne fâcha point la princesse; il fut cri-

tiqué par quelques seigneurs de la vieille cour, qui dirent qu'autrefois dans le bon temps on aurait comparé Bélus au soleil, et Formosante à la lune, son cou à une tour, et sa gorge à un boisseau de froment[1]. Ils dirent que l'étranger n'avait point d'imagination, et qu'il s'écartait des règles de la véritable poésie; mais toutes les dames trouvèrent les vers fort galants. Elles s'émerveillèrent qu'un homme qui bandait si bien un arc eût tant d'esprit. La dame d'honneur de la princesse lui dit : « Madame, voilà bien des talents en pure perte. De quoi serviront à ce jeune homme son esprit et l'arc de Bélus? — A le faire admirer, répondit Formosante. — Ah! dit la dame d'honneur entre ses dents, encore un madrigal, et il pourrait bien être aimé. »

Cependant Bélus, ayant consulté ses mages, déclara qu'aucun des trois rois n'ayant pu bander l'arc de Nembrod, il n'en fallait pas moins marier sa fille, et qu'elle appartiendrait à celui qui viendrait à bout d'abattre le grand lion qu'on nourrissait exprès dans sa ménagerie. Le roi d'Égypte, qui avait été élevé dans toute la sagesse de son pays, trouva qu'il était fort ridicule d'exposer un roi aux bêtes pour le marier. Il avouait que la possession de Formosante était d'un grand prix; mais il prétendait que, si le lion l'étranglait, il ne pourrait jamais épouser cette belle Babylonienne. Le roi des Indes entra dans les sentiments de l'Égyptien; tous deux conclurent que le roi de Babylone se moquait d'eux; qu'il fallait faire venir des armées pour le punir; qu'ils avaient assez de sujets qui se tiendraient fort honorés de mourir au service de leurs maîtres, sans qu'il en coûtât un cheveu à leurs têtes sacrées; qu'ils détrôneraient aisément le roi de Babylone, et qu'ensuite ils tireraient au sort la belle Formosante.

1. C'est une parodie de certaines images bibliques.

Cet accord étant fait, les deux rois dépêchèrent chacun dans leur pays un ordre exprès d'assembler une armée de trois cent mille hommes pour enlever Formosante.

Cependant le roi des Scythes descendit seul dans l'arène le cimeterre à la main. Il n'était pas éperdument épris des charmes de Formosante; la gloire avait été jusque-là sa seule passion; elle l'avait conduit à Babylone. Il voulait faire voir que, si les rois de l'Inde et de l'Égypte étaient assez prudents pour ne se pas compromettre avec les lions, il était assez courageux pour ne pas dédaigner ce combat, et qu'il réparerait l'honneur du diadème. Sa rare valeur ne lui permit pas seulement de se servir du secours de son tigre. Il s'avance seul, légèrement armé, couvert d'un casque d'acier garni d'or, ombragé de trois queues de cheval blanches comme la neige.

On lâche contre lui le plus énorme lion qui ait jamais été nourri dans les montagnes de l'Anti-Liban. Ses terribles griffes semblaient capables de déchirer les trois rois à la fois, et sa vaste gueule de les dévorer. Ses affreux rugissements faisaient retentir l'amphithéâtre. Les deux fiers champions se précipitent l'un contre l'autre d'une course rapide. Le courageux Scythe enfonce son épée dans le gosier du lion; mais la pointe rencontrant une de ces épaisses dents que rien ne peut percer, se brise en éclats, et le monstre des forêts, furieux de sa blessure, imprimait déjà ses ongles sanglants dans les flancs du monarque.

Le jeune inconnu, touché du péril d'un si brave prince, se jette dans l'arène plus prompt qu'un éclair; il coupe la tête du lion avec la même dextérité qu'on a vu depuis dans nos carrousels de jeunes chevaliers adroits enlever des têtes de maures ou des bagues.

Puis, tirant une petite boîte, il la présente au roi scythe, en lui disant : « Votre Majesté trouvera dans cette petite

boite le véritable dictame, qui croît dans mon pays. Vos glorieuses blessures seront guéries en un moment. Le hasard seul vous a empêché de triompher du lion; votre valeur n'en est pas moins admirable. »

Le Scythe, plus sensible à la reconnaissance qu'à la jalousie, remercia son libérateur; et, après l'avoir tendrement embrassé, rentra dans son quartier pour appliquer le dictame sur ses blessures.

L'inconnu donna la tête du lion à son valet : celui-ci, après l'avoir lavée à la grande fontaine qui était au-dessous de l'amphithéâtre, et en avoir fait écouler tout le sang, tira un fer de son petit sac, arracha les quarante dents du lion, et mit à leur place quarante diamants d'une égale grosseur.

Son maître, avec sa modestie ordinaire, se mit à sa place; il donna la tête du lion à son oiseau : « Bel oiseau, dit-il, allez porter aux pieds de Formosante ce faible hommage. » L'oiseau part tenant dans une de ses serres le terrible trophée; il le présente à la princesse en baissant humblement le cou, et en s'aplatissant devant elle. Les quarante brillants éblouirent tous les yeux. On ne connaissait pas encore cette magnificence dans la superbe Babylone : l'émeraude, la topaze, le saphir, le pyrope étaient regardés comme les plus précieux ornements. Bélus et toute la cour étaient saisis d'admiration. L'oiseau qui offrait ce présent les surprit encore davantage. Il était de la taille d'un aigle, mais ses yeux étaient aussi doux et aussi tendres que ceux de l'aigle sont fiers et menaçants; son bec était couleur de rose, et semblait tenir quelque chose de la belle bouche de Formosante. Son cou rassemblait toutes les couleurs de l'iris, mais plus vives et plus brillantes. L'or en mille nuances éclatait sur son plumage. Ses pieds paraissaient un mélange d'argent et de pourpre:

et la queue des plus beaux oiseaux qu'on attela au char de Junon n'approchait pas de la sienne.

L'attention, la curiosité, l'étonnement, l'extase de toute la cour, se partageaient entre les quarante diamants et l'oiseau. Il s'était perché sur la balustrade entre Bélus et sa fille Formosante; elle le flattait, le caressait, le baisait. Il semblait recevoir ses caresses avec un plaisir mêlé de respect. Quand la princesse lui donnait des baisers, il les rendait, et la regardait avec des yeux attendris. Il recevait d'elle des biscuits et des pistaches, qu'il prenait de sa patte purpurine et argentée, et qu'il portait à son bec avec des grâces inexprimables.

Bélus, qui avait considéré les diamants avec attention, jugeait qu'une de ses provinces pouvait à peine payer un présent si riche. Il ordonna qu'on préparât pour l'inconnu des dons encore plus magnifiques que ceux qui étaient destinés aux trois monarques. « Ce jeune homme, disait-il, est sans doute le fils du roi de la Chine, ou de cette partie du monde qu'on nomme Europe, dont j'ai entendu parler, ou de l'Afrique, qui est, dit-on, voisine du royaume d'Égypte. »

Il envoya sur-le-champ son grand écuyer complimenter l'inconnu, et lui demander s'il était souverain d'un de ces empires, et pourquoi, possédant de si étonnants trésors, il était venu avec un valet et un petit sac.

Tandis que le grand écuyer avançait vers l'amphithéâtre pour s'acquitter de sa commission, arriva un autre valet sur une licorne. Ce valet, adressant la parole au jeune homme, lui dit : « Omar, votre père, touche à l'extrémité de sa vie, et je suis venu vous en avertir. » L'inconnu leva les yeux au ciel, versa des larmes et ne répondit que par ce mot : « Partons. »

Le grand écuyer, après avoir fait les compliments de

Bélus au vainqueur du lion, au donneur des quarante diamants, au maître du bel oiseau, demanda au valet de quel royaume était souverain le père de ce jeune héros. Le valet répondit : « Son père est un vieux berger qui est fort aimé dans le canton. »

Pendant ce court entretien, l'inconnu était déjà monté sur sa licorne. Il dit au grand écuyer : « Seigneur, daignez me mettre aux pieds de Bélus et de sa fille. J'ose la supplier d'avoir grand soin de l'oiseau que je lui laisse : il est unique comme elle. » En achevant ces mots, il partit comme un éclair; les deux valets le suivirent, et on le perdit de vue.

Formosante ne put s'empêcher de jeter un grand cri. L'oiseau, se retournant vers l'amphithéâtre où son maître avait été assis, parut très affligé de ne le plus voir; puis, regardant fixement la princesse, et frottant doucement sa belle main de son bec, il sembla se vouer à son service.

Bélus, plus étonné que jamais, apprenant que ce jeune homme si extraordinaire était le fils d'un berger, ne put le croire. Il fit courir après lui; mais bientôt on lui rapporta que les licornes sur lesquelles ces trois hommes couraient ne pouvaient être atteintes, et qu'au galop dont elles allaient, elles devaient faire cent lieues par jour.

II

Tout le monde raisonnait sur cette aventure étrange, et s'épuisait en vaines conjectures : « Comment le fils d'un berger peut-il donner quarante gros diamants? pourquoi est-il monté sur une licorne?... » On s'y perdait; et Formosante, en caressant son oiseau, était plongée dans une rêverie profonde.

La princesse Aldée, sa cousine issue de germain, très bien faite, et presque aussi belle que Formosante, lui dit : « Ma cousine, je ne sais pas si ce jeune demi-dieu est le fils d'un berger, mais il me semble qu'il a rempli toutes les conditions attachées à votre mariage : il a bandé l'arc de Nembrod, il a vaincu le lion, il a beaucoup d'esprit, puisqu'il a fait pour vous un assez joli impromptu; après les quarante énormes diamants qu'il vous a donnés, vous ne pouvez nier qu'il ne soit le plus généreux des hommes; il possédait, dans son oiseau, ce qu'il y a de plus rare sur la terre; sa vertu n'a point d'égale, puisque pouvant demeurer auprès de vous, il est parti sans délibérer, dès qu'il a su que son père était malade. L'oracle est accompli dans tous ses points, excepté dans celui qui exige qu'il terrasse ses rivaux; mais il a fait plus, il a sauvé la vie du seul concurrent qu'il pouvait craindre; et, quand il s'agira de battre les deux autres, je crois que vous ne doutez pas qu'il n'en vienne à bout aisément.

— Tout ce que vous dites est bien vrai, répondit Formosante; mais est-il possible que le plus grand des hommes, et peut-être même le plus aimable, soit le fils d'un berger? »

La dame d'honneur, se mêlant à la conversation, dit que très souvent ce mot de berger était appliqué aux rois; qu'on les appelait *bergers* parce qu'ils tondent de fort près leur troupeau; que c'était sans doute une mauvaise plaisanterie de son valet; que ce jeune héros n'était venu si mal accompagné que pour faire voir combien son seul mérite était au-dessus du faste des rois, et pour ne devoir Formosante qu'à lui-même. La princesse ne répondit qu'en donnant à son oiseau mille tendres baisers.

On préparait cependant un grand festin pour les trois rois et pour tous les princes qui étaient venus à la fête. La fille et la nièce du roi devaient en faire les honneurs.

On portait chez les rois des présents dignes de la magnificence de Babylone. Bélus, en attendant qu'on servît, assembla son conseil sur le mariage de la belle Formosante; et voici comme il parla en grand politique :

« Je suis vieux; je ne sais plus que faire, ni à qui donner ma fille. Celui qui la méritait n'est qu'un vil berger; le roi des Indes et celui d'Égypte sont des poltrons; le roi des Scythes me conviendrait assez, mais il n'a rempli aucune des conditions imposées. Je vais encore consulter l'oracle; en attendant, délibérez, et nous conclurons suivant ce que l'oracle aura dit; car un roi ne doit se conduire que par l'ordre exprès des dieux immortels[1]. »

(*La Princesse de Babylone.*)

1. *Le berger* est originaire du pays des Gangarides; son merveilleux oiseau est un phénix. Le récit continue par les aventures du bel Amazan (c'est le nom du berger) et de Formosante, qui courent le monde à la recherche l'un de l'autre. C'est un moyen pour Voltaire de conduire le lecteur, sous forme allégorique, à travers les principaux États de l'Europe : Russie, Suède, Pologne, Allemagne, Angleterre, Venise, Rome, France, Espagne. Tout se termine enfin, comme de rigueur, par le mariage de nos deux amants : « L'invincible et généreux Amazan, reconnu pour héritier du royaume de Babylone, entra dans la ville en triomphe avec le phénix, en présence de cent rois tributaires. La fête de son mariage surpassa en tout celle que le roi Bélus avait donnée. On servit à table le bœuf Apis rôti. Le roi d'Égypte et celui des Indes donnèrent à boire aux deux époux, et ses noces furent célébrées par cinq cents grands poètes de Babylone. » Le kan des Scythes avait épousé la princesse Aldée, cousine de Formosante, et s'était déclaré spontanément le vassal d'Amazan. Ainsi sont accomplies toutes les prédictions de l'oracle

VI. — MONARCHIE ET RÉPUBLIQUE.

Un membre du conseil de Pondichéry[1], assez savant, revenait en Europe par terre avec un brame, plus instruit que les brames ordinaires. « Comment trouvez-vous le gouvernement du Grand-Mogol[2]? dit le conseiller. — Abominable, répondit le brame. Comment voulez-vous qu'un État soit heureusement gouverné par des Tartares[3]? Nos raïas, nos omras, nos nababs[4], sont fort contents, mais les citoyens ne le sont guère, et des millions de citoyens sont quelque chose. »

Le conseiller et le brame traversèrent en raisonnant toute la haute Asie. « Je fais une réflexion, dit le brame; c'est qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaste partie du monde. — Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conseiller, mais elle n'a pas duré longtemps.

— Je conçois, dit le brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très peu de républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à des petits peuples qui se cachent dans les îles, ou entre les montagnes, comme des lapins qui se

1. Sous la domination française.

2. Le Grand-Mogol est le souverain de l'empire formé vers 1505 des débris des États conquis par Tamerlan; l'Hindoustan en était la partie principale.

3. Erreur ethnographique. — Les Mongols, originaires des plateaux supérieurs de l'Asie septentrionale, appartiennent à une race différente des Tartares, auxquels ils ont étendu leur conquête, sous le règne de Gengiskhan.

4. Les *raïas* (ou *radjahs*) étaient les souverains des diverses contrées de l'Inde, indépendants avant la conquête mongole; les *omras*, au nombre de 24, composaient le conseil du Grand-Mogol; les *nababs* étaient les gouverneurs de provinces, subordonnés eux-mêmes aux *soubabs*.

dérobent aux animaux carnassiers; mais à la longue ils sont découverts et dévorés. »

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Asie Mineure, le conseiller dit au brame : « Croiriez-vous bien qu'il y a eu une république formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cents ans, et qui a possédé cette Asie Mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Espagne et l'Italie entière? — Elle se tourna donc bien vite en monarchie? dit le brame. Vous l'avez deviné, dit l'autre; mais cette monarchie est tombée, et nous faisons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence et de sa chute[1].

— Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien; cet empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe; j'espère bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du Grand-Mogol.

— A propos, dit l'Européen, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un État despotique et plus de vertu dans une république[2]? » L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus nécessaire dans une république, et qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un État monarchique. « Car, dit-il, un homme qui prétend être élu par le peuple ne le sera pas s'il est déshonoré; au lieu qu'à la cour il pourra aisément obtenir une charge, selon la maxime d'un grand prince[3], qu'un courtisan, pour réussir, doit n'avoir ni honneur ni humeur. A l'égard de la vertu, il en faut pro-

1. Allusion railleuse au célèbre opuscule de Montesquieu : *Grandeur et décadence des Romains.*

2. Ainsi que le soutient Montesquieu dans l'*Esprit des lois.* — Mais la réponse de Voltaire est à côté de la véritable question. Ce que Montesquieu prétend, avec raison, c'est que la vertu est le principe sur lequel repose et dure un État républicain; l'honneur, le principe qui fait vivre et durer une monarchie tempérée.

3. Le duc d'Orléans, régent.

digieusement dans une cour pour oser dire la vérité. L'homme vertueux est bien plus à son aise dans une république; il n'a personne à flatter[1].

— Dans quel État, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre? dit le conseiller. — Partout ailleurs que chez moi, dit son compagnon; et j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Persans et de Turcs qui en disaient autant. — Mais, encore une fois, dit l'Européen, quel État choisiriez-vous? » Le brame répondit : « Celui où l'on n'obéit qu'aux lois. — C'est une vieille réponse, dit le conseiller. — Elle n'en est pas plus mauvaise, dit le brame. — Où est ce pays-là? » dit le conseiller. Le brame dit : « Il faut le chercher. »

(*Dict. philos.*, États, Gouvernements.)

VII. — LES ANCIENS ET LES MODERNES, OU LA TOILETTE DE MADAME DE POMPADOUR[2].

Madame de Pompadour. — Quelle est donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille si haute et si noble, à la mine si fière et en même temps si coquette, qui entre à ma toilette sans se faire annoncer, et qui fait la révérence en religieuse?

Tullia. — Je suis Tullia, née à Rome, il y a environ dix-huit cents ans; je fais la révérence à la romaine, et non à la française : je suis venue je ne sais d'où pour voir votre pays, votre personne et votre toilette.

1. Sauf le peuple même. C'est l'affaire des démagogues.

2. Voy. *Introd.*, p. xiv. — Les dames recevaient alors à leur toilette.

Madame de Pompadour. — Ah! madame, faites-moi l'honneur de vous asseoir. Un fauteuil à Mme Tullia.

Tullia. — Qui? moi, madame, que je m'asseye sur cette espèce de petit trône incommode, pour que mes jambes pendent à terre, et deviennent toutes rouges!

Madame de Pompadour. — Comment vous asseyez-vous donc, madame?

Tullia. — Sur un bon lit, madame.

Madame de Pompadour. — Ah! j'entends, vous voulez dire sur un bon canapé. En voilà un sur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aise.

Tullia. — J'aime à voir que les Françaises sont aussi bien meublées que nous.

Madame de Pompadour. — Ah! ah! madame, vous n'avez point de bas, vos jambes sont nues! vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli, en forme de brodequin.

Tullia. — Nous ne connaissons point les bas; c'est une invention agréable et commode que je préfère à nos brodequins.

Madame de Pompadour. — Dieu me pardonne! madame, je crois que vous n'avez point de chemise!

Tullia. — Non, madame, nous n'en portions point de notre temps.

Madame de Pompadour. — Et dans quel temps viviez-vous, madame?

Tullia. — Du temps de Sylla, de Pompée, de César, de Caton, de Catilina, de Cicéron, dont j'ai l'honneur d'être la fille; de ce Cicéron qu'un de vos protégés[1] a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la Comédie de Paris; on y jouait *Catilina* et tous les personnages de mon temps; je n'en

1. Voltaire garde un souvenir cuisant de la protection accordée par Mme de Pompadour au vieux Crébillon. Voy. *Introd.*, p. xiv.

reconnus pas un. Mon père m'exhortait à faire des avances à Catilina, je fus bien surprise. Mais, madame, il me semble que vous avez là de beaux miroirs, votre chambre en est pleine. Nos miroirs n'étaient pas la sixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier?

Madame de Pompadour. — Non, madame, ils sont faits avec du sable, et rien n'est si commun parmi nous.

Tullia. — Voilà un bel art; j'avoue que cet art nous manquait. Ah! le joli tableau que vous avez là!

Madame de Pompadour. — Ce n'est point un tableau, c'est une estampe, cela n'est fait qu'avec du noir de fumée; on en tire cent copies en un jour, et ce secret éternise les tableaux que le temps consume.

Tullia. — Ce secret est admirable : nos Romains n'ont jamais rien eu de pareil.

Un savant, *qui assistait à la toilette, prit alors la parole, et dit à Tullia en tirant un livre de sa poche.* — Vous serez bien plus étonnée, madame, quand vous saurez que ce livre n'est point écrit à la main, qu'il est imprimé à peu près comme ces estampes, et que cette invention éternise aussi les ouvrages de l'esprit.

(Le savant présenta son livre à Tullia; c'était un recueil de vers pour Mme la marquise : Tullia en lut une page, admira les caractères, et dit à l'auteur :)

Tullia. — Monsieur, l'impression est une belle chose; et si elle peut immortaliser de pareils vers, cela me paraît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père?

Le savant. — Oui, madame; mais on ne les lit plus. J'en suis fâché pour monsieur votre père; mais aujourd'hui nous ne connaissons guère que son nom.

(Alors on apporta du chocolat, du thé, du café, des glaces. Tullia fut étonnée de voir en été de la crème et des groseilles gelées. On lui dit que ces boissons figées avaient été composées en six minutes par le moyen du salpêtre dont on les avait entourées, et que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation et ce froid glaçant. Elle demeura interdite d'admiration. La noirceur du chocolat et du café lui inspira quelque dégoût; elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays. Un duc et pair qui se trouva là lui répondit :)

Les fruits dont ces boissons sont composées viennent d'un autre monde, et du fond de l'Arabie.

TULLIA. — Pour l'Arabie, je la connais, mais je n'avais jamais entendu parler de ce que vous appelez café; et pour l'autre monde, je ne connais que celui d'où je viens; je vous assure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

M. LE DUC. — Le monde dont on vous parle, madame, est un continent nommé l'Amérique, presque aussi grand que l'Asie, l'Europe et l'Afrique ensemble, et dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

TULLIA. — Comment! nous qui nous appelions *les maîtres de l'univers*, nous n'en aurions donc possédé que la moitié! cela est humiliant.

LE SAVANT, *piqué de ce que Mme Tullia avait trouvé ses vers mauvais, lui répliqua brusquement :* — Vos Romains, qui se vantaient d'être les maîtres de l'univers, n'en avaient pas conquis la vingtième partie. Nous avons à présent au bout de l'Europe un empire qui est plus vaste lui seul que l'empire romain[1]; encore est-il gouverné par une femme qui a plus d'esprit que vous, qui est plus belle que vous, et qui porte des chemises. Si elle lisait mes vers, je suis sûr qu'elle les trouverait bons.

(Mme la marquise fit taire le savant qui manquait de respect à une dame romaine, à la fille de Cicéron. M. le duc expliqua comment on avait dé-

1. L'Empire russe, alors gouverné par la grande Catherine.

couvert l'Amérique; et, tirant sa montre à laquelle pendait galamment une petite boussole, il lui fit voir que c'était avec une aiguille qu'on était arrivé dans un autre hémisphère. La surprise de la Romaine redoublait à chaque mot qu'on lui disait et à chaque chose qu'elle voyait; elle s'écria enfin :)

Tullia. — Je commence à craindre que les modernes ne l'emportent sur les anciens; j'étais venue pour m'en éclaircir, et je sens que je vais rapporter de tristes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit M. le duc : — Consolez-vous, madame; nul homme n'approche parmi nous de votre illustre père, pas même l'auteur de la *Gazette ecclésiastique*[1], ou celui du *Journal chrétien*[2]; nul homme n'approche de César, avec qui vous avez vécu, ni de vos Scipions qui l'avaient précédé. Il se peut que la nature forme aujourd'hui, comme autrefois, de ces âmes sublimes; mais ce sont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en est pas de même des arts et des sciences; le temps et d'heureux hasards les ont perfectionnés. Il nous est plus aisé, par exemple, d'avoir des Sophocles et des Euripides que des personnages semblables à monsieur votre père, parce que nous avons des théâtres, et que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez sifflé la tragédie de *Catilina* : mais quand vous verrez jouer *Phèdre*, vous conviendrez peut-être que le rôle de Phèdre, dans Racine, est prodigieusement supérieur au modèle que vous connaissez dans Euripide. J'espère que vous conviendrez que notre Molière l'emporte sur votre Térence[3]. J'aurai l'honneur, si vous le permettez, de vous donner la main à l'Opéra, et

1. Organe fort décrié du parti janséniste.

2. Rédigé par le récollet Hayer.

3. Sur la manière dont Voltaire juge la littérature ancienne, voy. l'*Introd.*, p. xxxi.

vous serez étonnée d'entendre chanter en parties. C'est encore là un art qui vous était inconnu.

Voici, madame, une petite lunette; ayez la bonté d'appliquer votre œil à ce verre, regardez cette maison qui est à une lieue.

TULLIA. — Par les dieux immortels, cette maison est au bout de ma lunette, et beaucoup plus grande qu'elle ne paraissait!

M. LE DUC. — Eh bien! madame, c'est avec ce joujou que nous avons vu de nouveaux cieux, comme c'est avec une aiguille[1] que nous avons connu un nouvel hémisphère. Voyez-vous cet autre instrument verni dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchâssé? c'est cette bagatelle[2] qui nous a fait découvrir la quantité juste de la pesanteur de l'air.

Enfin, après bien des tâtonnements, il est venu un homme qui a découvert le premier ressort de la nature, la cause de la pesanteur, et qui a démontré que les astres pèsent sur la terre, et la terre sur les astres. Il a parfilé la lumière du soleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

TULLIA. — Qu'est-ce que parfiler, monsieur?

M. LE DUC. — Madame, l'équivalent de ce mot ne se trouve pas dans les oraisons de Cicéron. C'est effiler une étoffe, la détisser fil à fil, et en séparer l'or; c'est ce que Newton a fait des rayons du soleil; les astres lui ont été soumis, et un nommé Locke en a fait autant de l'entendement humain[3].

TULLIA. — Vous en savez beaucoup pour un duc et pair; vous me paraissez plus savant que ce savant qui veut que je trouve ses vers bons, et vous êtes beaucoup plus poli que lui.

1. L'aiguille de la boussole.
2. Un baromètre.
3. Sur Newton et sur Locke, voy. l'*Introd.*, p. XI et XXXVI.

M. LE DUC. — Madame, c'est que j'ai été mieux élevé; mais pour ma science, elle est très commune; les jeunes gens, en sortant des écoles, en savent plus que tous vos philosophes de l'antiquité [1]. C'est dommage seulement que nous ayons, dans notre Europe, substitué une demi-douzaine de jargons très imparfaits à la belle langue latine dont votre père fit un si admirable usage; mais avec des instruments grossiers nous n'avons pas laissé de faire de très bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

TULLIA. — Il faut que les nations qui ont succédé à l'empire romain aient toujours vécu dans une paix profonde, et qu'il y ait eu une suite continue de grands hommes depuis mon père jusqu'à vous, pour qu'on ait pu inventer tant d'arts nouveaux, et que l'on soit parvenu à connaître si bien le ciel et la terre?

M. LE DUC. — Point du tout, madame; nous sommes des barbares qui sommes venus presque tous de la Scythie détruire votre empire, et les arts et les sciences. Nous avons vécu sept à huit cents ans comme des sauvages. Ce qui vous étonnera, c'est que, dans les derniers siècles de cette barbarie, la nature a suscité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de secourir la vue affaiblie par l'âge; les autres ont pétri du salpêtre avec du charbon, et cela nous a valu des instruments de guerre avec lesquels nous aurions exterminé les Scipions, Alexandre et César, et la phalange macédonienne, et toutes vos légions : ce n'est pas que nous soyons plus grands capitaines que les Scipion, les Alexandre et les César, mais c'est que nous avons de meilleures armes.

TULLIA. — Je vois toujours en vous la politesse d'un grand seigneur avec l'érudition d'un homme d'État; vous auriez été digne d'être sénateur romain.

1. A ne regarder que la quantité des matières.

M. LE DUC. — Ah ! madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

MADAME DE POMPADOUR. — Madame aurait été trop dangereuse pour moi.

TULLIA. — Consultez vos beaux miroirs faits avec du sable, et vous verrez que vous n'aurez rien à craindre. Eh bien ! monsieur, vous disiez donc le plus poliment du monde que vous en savez beaucoup plus que nous?

M. LE DUC. — Je disais, madame, que les derniers siècles sont toujours plus instruits que les premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait absolument détruit tous les monuments de l'antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles, mais passagères; et dans ces orages on a été assez heureux pour conserver les ouvrages de votre père et ceux de quelques autres grands hommes; ainsi le feu sacré n'a jamais été totalement éteint, et il a produit à la fin une lumière presque universelle. Nous sifflons les scolastiques barbares qui ont régné longtemps parmi nous; mais nous respectons Cicéron et tous les anciens qui nous ont appris à penser. Si nous avons d'autres lois de physique que celles de votre temps, nous n'avons point d'autre règle d'éloquence, et voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens et les modernes[1].

(Toute la compagnie fut de l'avis de M. le duc. On alla ensuite à l'opéra de *Castor et Pollux*[2]. Tullia fut très contente des paroles et de la musique, *quoi qu'on die*[3]. Elle avoua qu'un tel spectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.)

1. En fait, la querelle entre les anciens et les modernes était fort calmée depuis une quarantaine d'années. Les idées de La Motte et de Fontenelle, entièrement favorables aux modernes, étaient généralement reçues au XVIIIe siècle.

2. Par Rameau.

3. Molière, *Femmes savantes*, III, 2.

VIII. — DE L'ENCYCLOPÉDIE[1].

Un domestique[2] de Louis XV me contait qu'un jour le roi son maître soupant à Trianon en petite compagnie, la conversation roula d'abord sur la chasse, et ensuite sur la poudre à tirer. Quelqu'un dit que la meilleure poudre se faisait avec des parties égales de salpêtre, de soufre, et de charbon. Le duc de La Vallière[3], mieux instruit, soutint que pour faire de bonne poudre à canon il fallait une seule partie de soufre et une de charbon, sur cinq parties de salpêtre bien filtré, bien vaporé, bien cristallisé.

« Il est plaisant, dit M. le duc de Nivernois[4] que nous nous amusions tous les jours à tuer des perdrix dans le parc de Versailles, et quelquefois à tuer des hommes ou à nous faire tuer sur la frontière, sans savoir précisément avec quoi l'on tue.

— Hélas! nous en sommes réduits là sur toutes les choses de ce monde, répondit Mme de Pompadour; je ne sais de quoi est composé le rouge que je mets sur mes joues, et on m'embarrasserait fort si on me demandait comment on fait les bas de soie dont je suis chaussée.

— C'est dommage, dit alors le duc de La Vallière, que Sa Majesté nous ait confisqué nos dictionnaires encyclo-

1. Voy. *Introd.*, p. XVI.

2. *Un domestique de Louis XV* signifie un officier de la maison royale.

3. C'est le petit-neveu de la célèbre duchesse de La Vallière. Il fut grand fauconnier de France, et mourut en 1780; c'était un bibliophile distingué.

4. Célèbre courtisan et diplomate, réputé en outre comme fabuliste, membre de l'Académie française, mort en 1798. Ce grand seigneur se signala par son zèle pour la liberté littéraire : les gens de lettres l'ont récompensé par des louanges fort au-dessus de son talent.

pédiques[1], qui nous ont coûté chacun cent pistoles : nous y trouverions bientôt la décision de toutes nos questions. »

Le roi justifia sa confiscation ; il avait été averti que les vingt et un volumes *in-folio* qu'on trouvait sur la toilette de toutes les dames étaient la chose du monde la plus dangereuse pour le royaume de France; et il avait voulu savoir par lui-même si la chose était vraie, avant de permettre qu'on lût ce livre. Il envoya sur la fin du souper chercher un exemplaire par trois garçons de sa chambre, qui apportèrent chacun sept volumes avec bien de la peine.

On vit à l'article *Poudre* que le duc de La Vallière avait raison ; et bientôt Mme de Pompadour apprit la différence entre l'ancien rouge d'Espagne, dont les dames de Madrid coloraient leurs joues et le rouge des dames de Paris. Elle sut que les dames grecques et romaines étaient peintes avec de la pourpre qui sortait du *murex*, et que par conséquent notre écarlate était la pourpre des anciens; qu'il entrait plus de safran dans le rouge d'Espagne, et plus de cochenille dans celui de France.

Elle vit comme on lui faisait ses bas au métier, et la machine de cette manœuvre la ravit d'étonnement. « Ah! le beau livre! s'écria-t-elle. Sire, vous avez donc confisqué ce magasin de toutes les choses utiles pour le posséder seul, et pour être le seul savant de votre royaume? »

Chacun se jetait sur les volumes comme les filles de Lycomède sur les bijoux d'Ulysse ; chacun y trouvait à l'instant tout ce qu'il cherchait. Ceux qui avaient des

1. *L'Encyclopédie*, après la publication du VII[e] volume, avait été interdite par le Conseil du roi, et le privilège des imprimeurs révoqué (février 1759). Grâce à l'ardeur infatigable de Diderot, et à la faveur d'une demi-tolérance, l'ouvrage put être continué, et les derniers volumes furent distribués aux souscripteurs en 1766.

procès étaient surpris d'y voir la décision de leurs affaires. Le roi y lut tous les droits de sa couronne. « Mais vraiment, dit-il, je ne sais pourquoi on m'a dit tant de mal de ce livre. — Eh! ne voyez-vous pas, sire, lui dit le duc de Nivernois, que c'est parce qu'il est fort bon ? On ne se déchaîne contre le médiocre et le plat en aucun genre. Si les femmes cherchent à donner du ridicule à une nouvelle venue, il est sûr qu'elle est plus jolie qu'elles. »

Pendant ce temps-là on feuilletait; et le comte de C...[1] dit tout haut : « Sire, vous êtes trop heureux qu'il se soit trouvé sous votre règne des hommes capables de connaître tous les arts, et de les transmettre à la postérité. Tout est ici, depuis la manière de faire une épingle jusqu'à celle de fondre et de pointer vos canons, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand. Remerciez Dieu d'avoir fait naître dans votre royaume ceux qui ont servi ainsi l'univers entier. Il faut que les autres peuples achètent l'*Encyclopédie* ou qu'ils la contrefassent. Prenez tout mon bien si vous voulez; mais rendez-moi mon *Encyclopédie*.

— On dit pourtant, repartit le roi, qu'il y a bien des fautes dans cet ouvrage si nécessaire et si admirable.

— Sire, reprit le comte de C..., il y avait à votre souper deux ragoûts manqués; nous n'en avons pas mangé, et nous avons fait très bonne chère. Auriez-vous voulu qu'on jetât tout le souper par la fenêtre, à cause de ces deux ragoûts? » Le roi sentit la force de la raison; chacun reprit son bien : ce fut un beau jour.

L'envie et l'ignorance ne se tinrent pas pour battues; ces deux sœurs immortelles continuèrent leurs cris, leurs cabales, leurs persécutions : l'ignorance en cela est très savante.

1. De Coigny, dit Beuchot. — C'est une erreur manifeste; il faudrait *le duc*. Cette initiale me paraît désigner un personnage fictif.

Qu'arriva-t-il? Les étrangers firent quatre éditions de cet ouvrage français proscrit en France, et gagnèrent dix-huit cent mille écus.

Français, tâchez dorénavant d'entendre mieux vos intérêts.

IX. — VOLTAIRE HÔTE DE FRÉDÉRIC II[1].

Le roi de Prusse, à qui j'avais souvent signifié que je ne quitterais jamais Mme du Châtelet pour lui, voulut à toute force m'attraper quand il fut défait de sa rivale[2]. Il jouissait alors d'une paix qu'il s'était acquise par ses victoires, et son loisir était toujours employé à faire des vers ou à écrire l'histoire de son pays et ses campagnes. Il était bien sûr, à la vérité, que ses vers et sa prose étaient fort au-dessus de ma prose et de mes vers, quant au fond des choses; mais il croyait, que, pour la forme, je pouvais, en qualité d'académicien, donner quelque tournure à ses écrits; il n'y eut point de séduction flatteuse qu'il n'employât pour me faire venir.

Le moyen de résister à un roi victorieux, poète, musicien, et philosophe, et qui faisait semblant de m'aimer! Je crus que je l'aimais. Enfin je pris encore le chemin de Potsdam au mois de juin 1750[3]. Astolphe[4] ne fut pas mieux

1. Voy. *Introd.*, p. XIV.

2. Mme du Châtelet, en compagnie de qui Voltaire avait passé seize ans de sa vie, était morte en septembre 1749.

3. Il y était allé une première fois en 1742, chargé d'une mission diplomatique officieuse.

4. Astolphe et la fée Alcine, personnages de l'Arioste.

reçu dans le palais d'Alcine. Être logé dans l'appartement qu'avait eu le maréchal de Saxe, avoir à ma disposition les cuisiniers du roi quand je voulais manger chez moi, et les cochers quand je voulais me promener, c'étaient les moindres faveurs qu'on me faisait. Les soupers étaient très agréables. Je ne sais si je me trompe, il me semble qu'il y avait bien de l'esprit; le roi en avait et en faisait avoir; et, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que je n'ai jamais fait de repas si libres. Je travaillais deux heures par jour avec Sa Majesté; je corrigeais tous ses ouvrages, ne manquant jamais de louer beaucoup ce qu'il y avait de bon, lorsque je raturais tout ce qui ne valait rien. Je lui rendais raison par écrit de tout, ce qui composa une rhétorique et une poétique à son usage; il en profita, et son génie le servit encore mieux que mes leçons. Je n'avais nulle cour à faire, nulle visite à rendre, nul devoir à remplir. Je m'étais fait une vie libre, et je ne concevais rien de plus agréable que cet état.

Alcine-Frédéric, qui me voyait déjà la tête un peu tournée, redoubla ses potions enchantées pour m'enivrer tout à fait. La dernière séduction fut une lettre qu'il m'écrivit de son appartement au mien. Une maîtresse ne s'explique pas plus tendrement; il s'efforçait de dissiper dans cette lettre la crainte que m'inspiraient son rang et son caractère : elle portait ces mots singuliers :

« Comment pourrais-je jamais causer l'infortune d'un homme que j'estime, que j'aime, et qui me sacrifie sa patrie et tout ce que l'humanité a de plus cher?... Je vous aime comme un ami vertueux. Quel esclavage, quel malheur, quel changement y a-t-il à craindre dans un pays où l'on vous estime autant que dans votre patrie, et chez un ami qui a un cœur reconnaissant? J'ai respecté l'amitié qui vous liait à Mme du Châtelet; mais, après elle, j'étais

un de vos plus anciens amis[1]. Je vous promets que vous serez heureux ici autant que je vivrai. »

Voilà une lettre telle que peu de majestés en écrivent. Ce fut le dernier verre qui m'enivra. Les protestations de bouche furent encore plus fortes que celles par écrit. Oubliant un moment que je n'avais pas la main belle, il me la prit pour la baiser. Je lui baisai la sienne, et je me fis son esclave. Il fallait une permission du roi de France pour appartenir à deux maîtres. Le roi de Prusse se chargea de tout.

Il écrivit pour me demander au roi mon maître. Je n'imaginai pas qu'on fût choqué à Versailles qu'un gentilhomme ordinaire de la chambre, qui est l'espèce la plus inutile de la cour, devint un inutile chambellan à Berlin. On me donna toute permission. Mais on fut très piqué; et on ne me pardonna point. Je déplus fort au roi de France[2], sans plaire davantage à celui de Prusse, qui se moquait de moi dans le fond de son cœur.

Me voilà donc avec une clef d'argent doré pendue à mon habit, une croix au cou, et vingt mille francs de pension. Maupertuis[3] en fut malade, et je ne m'en aperçus pas. Il y avait alors un médecin à Berlin, nommé La Métrie, le plus franc athée de toutes les facultés de médecine de l'Europe[4]; homme d'ailleurs gai, plaisant, étourdi, tout aussi instruit de la théorie qu'aucun de ses confrères, et, sans contredit, le plus mauvais médecin de la terre dans la pratique : aussi, grâces à Dieu, ne pratiquait-il point. Il s'était moqué de toute la faculté à Paris, et avait même écrit contre les médecins beaucoup de personna-

1. Leurs premières relations, par lettres, dataient de 1736.

2. On lui retira la charge d'historiographe.

3. Voy. plus haut, p. 93. — Ce géomètre, nommé en 1740 président de l'Académie de Berlin, avait la prétention d'y briller sans rival.

4. Il s'était fait chasser successivement de France et de Hollande.

lités qu'ils ne pardonnèrent point; ils obtinrent contre lui un décret de prise de corps. La Métrie s'était donc retiré à Berlin, où il amusait assez par sa gaieté; écrivant d'ailleurs, et faisant imprimer tout ce qu'on peut imaginer de plus effronté sur la morale[1]. Ses livres plurent au roi, qui le fit, non pas son médecin, mais son lecteur.

Un jour, après la lecture, La Métrie, qui disait au roi tout ce qui lui venait dans la tête, lui dit qu'on était bien jaloux de ma faveur et de ma fortune. « Laissez faire, lui dit le roi, on presse l'orange, et on la jette quand on avalé le jus. » La Métrie ne manqua pas de me rendre ce bel apophthegme, digne de Denys de Syracuse.

Je résolus dès lors de mettre en sûreté les pelures de l'orange. J'avais environ trois cent mille livres à placer. Je me gardai bien de mettre ce fonds dans les États de mon Alcine; je le plaçai avantageusement sur les terres que le duc de Virtemberg possède en France. Le roi, qui ouvrait toutes mes lettres, se douta bien que je ne prétendais pas rester auprès de lui. Cependant la fureur de faire des vers le possédait comme Denys. Il fallait que je rabotasse continuellement, et que je revisse encore son *Histoire de Brandebourg*, et tout ce qu'il composait.

La Métrie mourut après avoir mangé chez milord Tyrconel, envoyé de France, tout un pâté farci de truffes, après un très long dîner.

Maupertuis, qui savait l'anecdote de l'écorce d'orange, prit son temps pour répandre le bruit que j'avais dit que la charge d'athée du roi était vacante. Cette calomnie ne réussit pas; mais il ajouta ensuite que je trouvais les vers du roi mauvais, et cela réussit.

1. L'*Homme-machine* et l'*Homme-plante*, ouvrages inspirés par le matérialisme le plus grossier, comme leurs titres l'indiquent assez

Je m'aperçus que depuis ce temps-là les soupers du roi n'étaient plus si gais; on me donnait moins de vers à corriger, ma disgrâce était complète.

Algarotti, Darget[1], et un autre Français nommé Chazot qui était un de ses meilleurs officiers, le quittèrent tous à la fois. Je me disposais à en faire autant. Mais je voulus auparavant me donner le plaisir de me moquer d'un livre que Maupertuis venait d'imprimer[2]. L'occasion était belle; on n'avait jamais rien écrit de si ridicule et de si fou. Le bonhomme proposait sérieusement de faire un voyage droit aux deux pôles, de disséquer des têtes de géants, pour connaître la nature de l'âme par leurs cervelles; de bâtir une ville où l'on ne parlerait que latin; de creuser un trou jusqu'au noyau de la terre; de guérir les maladies en enduisant les malades de poix résine; et enfin de prédire l'avenir en exaltant son âme.

Le roi rit du livre, j'en ris[3], tout le monde en rit. Mais il se passait alors une scène plus sérieuse, à propos de je ne sais quelle fadaise de mathématique que Maupertuis voulait ériger en découverte. Un géomètre plus savant, nommé Koenig, bibliothécaire de la princesse d'Orange, à la Haye, lui fit apercevoir qu'il se trompait, et que Leibniz, qui avait autrefois examiné cette vieille idée, en avait démontré la fausseté dans plusieurs de ses lettres, dont il lui montra des copies.

Maupertuis, président de l'Académie de Berlin, indigné qu'un associé étranger lui prouvât ses bévues, persuada d'abord au roi que Koenig, en qualité d'homme établi en

1. Algarotti, Florentin, était son chambellan; Darget, son lecteur et secrétaire.

2. Ses *Lettres*.

3. Il se chargea même d'en faire rire les autres, en écrivant l'*Histoire du docteur Akakia*, le plus mordant de ses pamphlets.

Hollande, était son ennemi, et avait dit beaucoup de mal de la prose et de la poésie de Sa Majesté à la princesse d'Orange.

Cette première précaution prise, il aposta quelques pauvres pensionnaires de l'Académie qui dépendaient de lui, et fit condamner Koenig, comme faussaire, à être rayé du nombre des académiciens. Le géomètre de Hollande avait pris les devants, et avait renvoyé sa patente de la dignité d'académicien de Berlin.

Tous les gens de lettres de l'Europe furent aussi indignés des manœuvres de Maupertuis qu'ennuyés de son livre. Il obtint la haine et le mépris de ceux qui se piquaient de philosophie, et de ceux qui n'y entendaient rien. On se contentait à Berlin de lever les épaules, car le roi ayant pris part dans cette malheureuse affaire, personne n'osait parler; je fus le seul qui élevai la voix. Koenig était mon ami; j'avais à la fois le plaisir de défendre la liberté des gens de lettres avec la cause d'un ami, et celui de mortifier un ennemi qui était autant l'ennemi de la modestie que le mien. Je n'avais nul dessein de rester à Berlin; j'ai toujours préféré la liberté à tout le reste. Peu de gens de lettres en usent ainsi. La plupart sont pauvres; la pauvreté énerve le courage; et tout philosophe à la cour devient aussi esclave que le premier officier de la couronne. Je sentis combien ma liberté devait déplaire à un roi plus absolu que le Grand-Turc. C'était un plaisant roi dans l'intérieur de sa maison, il le faut avouer. Il protégeait Maupertuis, et se moquait de lui plus que de personne. Il se mit à écrire contre lui, et m'envoya son manuscrit dans ma chambre par un des ministres de ses plaisirs secrets, nommé Marvits; il tourna beaucoup en ridicule le trou au centre de la terre, sa méthode de guérir avec un enduit de poix résine, le voyage au pôle austral, la ville

latine, et la lâcheté de son académie, qui avait souffert la tyrannie exercée sur le pauvre Koenig. Mais comme sa devise était *point de bruit, si je ne le fais*, il fit brûler[1] tout ce qu'on avait écrit sur cette matière, excepté son ouvrage.

Je lui renvoyai son ordre, sa clef de chambellan, ses pensions; il fit alors tout ce qu'il put pour me garder, et moi tout ce que je pus pour le quitter. Il me rendit sa croix et sa clef, il voulut que je soupasse avec lui; je fis donc encore un souper de Damoclès; après quoi je partis avec promesse de revenir, et avec le ferme dessein de ne le revoir de ma vie.

En sortant de mon palais d'Alcine, j'allai passer un mois auprès de Mme la duchesse de Saxe-Gotha, la meilleure princesse de la terre, la plus douce, la plus sage, la plus égale, et qui, Dieu merci, ne faisait point de vers. De là je fus quelques jours à la maison de campagne du landgrave de Hesse, qui était beaucoup plus éloigné de la poésie que la princesse de Gotha. Je respirais. Je continuai doucement mon chemin par Francfort. C'était là que m'attendait ma très bizarre destinée.

Je tombai malade à Francfort; une de mes nièces[2], veuve d'un capitaine au régiment de Champagne, femme très aimable, remplie de talents, et qui de plus était regardée à Paris comme bonne compagnie, eut le courage de quitter Paris pour venir me trouver sur le Mein; mais elle me trouva prisonnier de guerre. Voici comme cette belle aventure s'était passée. Il y avait à Francfort un nommé Freytag, banni de Dresde, après y avoir été mis au carcan et condamné à la brouette, devenu depuis dans Francfort agent

1. 24 décembre 1752.
2. Mme Denis. — Cf., sur cet incident de Francfort, la lettre de Voltaire à François Ier, empereur d'Allemagne, dans notre *Choix de Lettres*, p. 191.

du roi de Prusse, qui se servait volontiers de tels ministres, parce qu'ils n'avaient de gages que ce qu'ils pouvaient attraper aux passants.

Cet ambassadeur et un marchand nommé Smith[1], condamné ci-devant à l'amende pour fausse monnaie, me signifièrent de la part de S. M. le roi de Prusse, que j'eusse à ne point sortir de Francfort, jusqu'à ce que j'eusse rendu les effets précieux que j'emportais à Sa Majesté. « Hélas! messieurs, je n'emporte rien de ce pays-là, je vous jure, pas même les moindres regrets. Quels sont donc les joyaux de la couronne brandebourgeoise que vous redemandez? — C'être, monsir, répondit Freytag l'œuvre de poëshie[2] du roi mon gracieux maître. — Oh! je lui rendra sa prose et ses vers de tout mon cœur, lui répliquai-je, quoique après tout j'aie plus d'un droit à cet ouvrage. Il m'a fait présent d'un bel exemplaire imprimé à ses dépens. Malheureusement cet exemplaire est à Leipsick avec mes autres effets. » Alors Freytag me proposa de rester à Francfort jusqu'à ce que le trésor qui était à Leipsick fût arrivé; et il me signa ce beau billet :

« Monsir, sitôt le gros ballot de Leipsick sera ici, où est l'œuvre de *poëshie* du roi mon maître, que Sa Majesté demande; et l'œuvre de *poëshie* rendu à moi, vous pourrez partir où vous paraîtra bon. A Francfort, 1er de juin 1753. Freytag, résident du roi mon maître. »

J'écrivis au bas du billet: *Bon pour l'œuvre de poëshie du roi votre maître* : de quoi le résident fut très satisfait.

Le 17 de juin arriva le grand ballot de *poëshie*. Je remis fidèlement ce sacré dépôt, et je crus pouvoir m'en aller sans manquer à aucune tête couronnée : mais dans l'instant que je partais, on m'arrête, moi, mon secrétaire et mes gens;

1. Schmidt, conseiller aulique du roi de Prusse.

2. Un exemplaire du *Palladion*, poème satirique où Frédéric drapait plusieurs grands personnages des diverses cours d'Europe.

on arrête ma nièce; quatre soldats la traînent au milieu des boues chez le marchand Smith, qui avait je ne sais quel titre de conseiller privé du roi de Prusse. Ce marchand de Francfort se croyait alors un général prussien : il commandait douze soldats de la ville dans cette grande affaire, avec toute l'importance et la grandeur convenables. Ma nièce avait un passe-port du roi de France, et, de plus, elle n'avait jamais corrigé les vers du roi de Prusse. On respecte d'ordinaire les dames dans les horreurs de la guerre; mais le conseiller Smith et le résident Freytag, en agissant pour Frédéric, croyaient lui faire leur cour en traînant le pauvre beau sexe dans les boues.

On nous fourra tous dans une espèce d'hôtellerie[1], à la porte de laquelle furent postés douze soldats : on en mit quatre autres dans ma chambre, quatre dans un grenier où l'on avait conduit ma nièce, quatre dans un galetas ouvert à tous les vents, où l'on fit coucher mon secrétaire sur de la paille. Ma nièce avait, à la vérité, un petit lit, mais ses quatre soldats, avec la baïonnette au bout du fusil, lui tenaient lieu de rideaux et de femme de chambre.

Nous avions beau dire que nous en appelions à César, que l'empereur avait été élu dans Francfort, que mon secrétaire était Florentin et sujet de Sa Majesté Impériale, que ma nièce et moi nous étions sujets du roi très chrétien, et que nous n'avions rien à démêler avec le margrave de Brandebourg : on nous répondit que le margrave avait plus de crédit dans Francfort que l'empereur. Nous fûmes douze jours prisonniers de guerre, et il nous fallut payer cent quarante écus par jour.

Le marchand Smith s'était emparé de tous mes effets qui me furent rendus plus légers de moitié. On ne pouvait

1. L'auberge du Lion d'or.

payer plus chèrement *l'œuvre de poëshie du roi de Prusse.* Je perdis environ la somme qu'il avait dépensée pour me faire venir chez lui et pour prendre de mes leçons. Partant nous fûmes quittes.

Pour rendre l'aventure complète, un certain Van Duren, libraire à la Haye, fripon de profession et banqueroutier par habitude, était alors retiré à Francfort. C'était le même homme à qui j'avais fait présent, treize ans auparavant, du manuscrit de l'*Anti-Machiavel* de Frédéric[1]. On retrouve ses amis dans l'occasion. Il prétendit que Sa Majesté lui redevait une vingtaine de ducats, et que j'en étais responsable. Il compta l'intérêt, et l'intérêt de l'intérêt. Le sieur Fichard, bourgmestre de Francfort, qui était même le bourgmestre régnant, comme cela se dit, trouva, en qualité de bourgmestre, le compte très juste, et, en qualité de régnant, il me fit débourser trente ducats, en prit vingt-six pour lui et en donna quatre au fripon de libraire.

Toute cette affaire d'Ostrogoths et de Vandales étant finie, j'embrassai mes hôtes, et je les remerciai de leur douce réception.

(*Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire.*)

1. Ouvrage du prince de Prusse, dont Voltaire avait composé la préface et surveillé l'impression, mais que Frédéric s'empressa de supprimer dès son avènement au trône, afin de n'être pas exposé à démentir dans sa politique ses principes déclarés.

X. — ÉPÎTRE DÉDICATOIRE DE ZADIG A LA SULTANE SHERAA[1], PAR SADI[2].

Le 10 du mois de schewal, l'an 837 de l'hégire.

Charme des prunelles, tourment des cœurs, lumière de l'esprit, je ne baise point la poussière de vos pieds, parce que vous ne marchez guère, ou que vous marchez sur des tapis d'Iran ou sur des roses. Je vous offre la traduction d'un livre d'un ancien sage qui, ayant le bonheur de n'avoir rien à faire, eut celui de s'amuser à écrire l'histoire de Zadig, ouvrage qui dit plus qu'il ne semble dire. Je vous prie de le lire et d'en juger ; car, quoique vous soyez dans le printemps de votre vie[3], quoique tous les plaisirs vous cherchent, quoique vous soyez belle, et que vos talents ajoutent à votre beauté[4] ; quoiqu'on vous loue du soir au matin, et que, par toutes ces raisons, vous soyez en droit de n'avoir pas le sens commun, cependant vous avez l'esprit très sage et le goût très fin, et je vous ai entendue raisonner mieux que de vieux derviches à longue barbe et à bonnet pointu. Vous êtes discrète et vous n'êtes point défiante ; vous êtes douce sans être faible ; vous êtes bienfaisante avec discernement ; vous aimez vos amis et vous ne vous faites point d'ennemis. Votre esprit n'emprunte

1. Mme de Pompadour.

2. Le plus célèbre des poètes persans (XIIe siècle); c'est à lui que Voltaire feint d'attribuer son conte oriental de *Zadig*.

3. Elle avait vingt-six ans en 1747; elle était la favorite du roi depuis 1744.

4. Elle chantait, jouait la comédie et gravait. — Voir au Louvre son portrait au pastel, par La Tour, et les attributs dont elle est entourée.

jamais ses agréments des traits de la médisance; vous ne dites de mal ni n'en faites, malgré la prodigieuse facilité que vous y auriez. Enfin votre âme m'a toujours paru pure comme votre beauté[1]. Vous avez même un petit fonds de philosophie qui m'a fait croire que vous prendriez plus de goût qu'une autre à cet ouvrage d'un sage.

Il fut écrit d'abord en ancien chaldéen, que ni vous ni moi n'entendons. On le traduisit en arabe, pour amuser le célèbre sultan Oulong-beb. C'était du temps où les Arabes et les Persans commençaient à écrire des *Mille et une nuits*, des *Mille et un jours*, etc. Oulong aimait mieux la lecture de *Zadig*; mais les sultanes aimaient mieux les *Mille et un*. « Comment pouvez-vous préférer, leur disait le sage Oulong, des contes qui sont sans raison et qui ne signifient rien? — C'est précisément pour cela que nous les aimons, » répondaient les sultanes.

Je me flatte que vous ne leur ressemblerez pas, et que vous serez un vrai Oulong. J'espère même que, quand vous serez lasse des conversations générales, qui ressemblent assez aux *Mille et un*, à cela près qu'elles sont moins amusantes, je pourrai trouver une minute pour avoir l'honneur de vous parler raison. Si vous aviez été Thalestris du temps de Scander, fils de Philippe, si vous aviez été la reine de Sabée du temps de Soleiman[2], c'eussent été ces rois qui eussent fait le voyage.

Je prie les vertus célestes que vos plaisirs soient sans mélange, votre beauté durable et votre bonheur sans fin.

1. La flatterie ne peut aller plus loin : le désenchantement ne tardera pas. Voy. p. 124.

2. Thalestris, reine des Scythes, et Alexandre; la reine de Saba et Salomon.

XI. — ÉPÎTRE DÉDICATOIRE DES SCYTHES.

Il y avait autrefois en Perse un bon vieillard[1] qui cultivait son jardin; car il faut finir par là[2], et ce jardin était accompagné de vignes et de champs, *et paulum silvæ super his erat*[3], et ce jardin n'était pas auprès de Persépolis, mais dans une vallée immense entourée des montagnes du Caucase, couvertes de neiges éternelles; et ce vieillard n'écrivait ni sur la population, ni sur l'agriculture comme on faisait par passe-temps à Babylone[4], ville qui tire son nom de Babil; mais il avait défriché des terres incultes et triplé le nombre des habitants autour de sa cabane.

Ce bonhomme vivait sous Artaxercès, plusieurs années après l'aventure d'Obéide et d'Indatire[5], et il fit une tragédie en vers persans, qu'il fit représenter par sa famille et par quelques bergers du mont Caucase[6]; car il s'amusait à faire des vers persans assez passablement, ce qui lui avait attiré de violents ennemis dans Babylone, c'est-à-dire une demi-douzaine de gredins qui aboyaient sans cesse après lui[7], et qui lui imputaient les plus grandes platitudes, et les plus impertinents livres qui eussent jamais déshonoré la Perse[8]; et il les laissait aboyer, et griffonner, et calomnier; et c'était pour être loin de cette racaille qu'il s'était retiré

1. Ce bon vieillard n'est autre que Voltaire, seigneur de Ferney.

2. C'est la conclusion du roman de *Candide*.

3. Horace, *Sat.*, II, 6, 3. — *Avec cela un petit bois.*

4. Paris : la fièvre de l'économie politique commençait à y sévir.

5. Personnages de la tragédie des *Scythes*.

6. Le plaisir favori de Voltaire était de faire jouer ses pièces dans sa maison.

7. Fréron et consorts.

8. Voltaire fait l'innocent et essaie de donner le change.

avec sa famille auprès du Caucase, où il cultivait son jardin[1].

Mais, comme dit le poète persan Horace, *principibus placuisse viris, non ultima laus est*[2]. Il y avait à la cour d'Artaxercès un principal satrape, et son nom était Elochivis[3], comme qui dirait habile, généreux et plein d'esprit, tant la langue persane a d'énergie[4]. Non seulement le grand satrape Elochivis versa sur le jardin de ce bonhomme les douces influences de la cour, mais il fit rendre à ce territoire les libertés et les franchises dont il avait joui du temps de Cyrus[5]; et de plus, il favorisa une famille adoptive du vieillard[6]. La nation surtout lui avait une très grande obligation de ce qu'ayant le département des meurtres[7], il avait travaillé avec le même zèle et la même ardeur que Nalrisp, ministre de paix[8], à donner à la Perse cette paix tant désirée; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce satrape avait l'âme aussi grande que Giafar le Barmécide et Aboulcasem[9]; car il est dit dans les annales de Babylone, recueillies par Mir-Kond, que lorsque l'argent manquait dans le trésor du roi, appelé l'*oreiller*, Elochivis en donnait souvent du sien; et qu'en une année il distribua ainsi dix mille dariques, que dom Calmet[10] évalue à une pistole la pièce. Il payait quelquefois trois cents dariques ce

1. Voir les véritables raisons dans l'*Introd.*, p. XIII.

2. Horace, *Ep.* I, 17, 35. — *Ce n'est point un petit mérite, que de plaire aux puissants.*

3. Anagramme de Choiseul.

4. Cf. Covielle, dans le *Bourgeois gentilhomme* (IV, 6) : « Oui, la langue turque est comme cela; elle dit beaucoup en peu de paroles. »

5. Allusion à certains allègements d'impôts concédés par l'entremise de Choiseul à la seigneurie de Ferney.

6. Mlle Corneille et M. Dupuits, son mari, que protégeait M. de Choiseul.

7. Le ministère de la guerre.

8. Anagramme de M. de Praslin, cousin du duc de Choiseul et ministre des affaires étrangères, qui avait négocié le traité de Paris (1763).

9. Giafar est le vizir du calife Haroun Al-Raschid; Aboulcasem, un fameux médecin arabe du XIe siècle.

10. Savant bénédictin, abbé de Senones, à l'érudition de qui Voltaire

qui ne valait pas trois aspres; et Babylone craignait qu'il ne se ruinât en bienfaits.

Le grand satrape Nalrisp joignait aussi au goût le plus sûr et à l'esprit le plus naturel l'équité et la bienfaisance; il faisait les délices de ses amis[1]; et son commerce était enchanteur : de sorte que les Babyloniens, tout malins qu'ils étaient, respectaient et aimaient ces deux satrapes, ce qui était assez rare en Perse.

Il ne fallait pas les louer en face, *recalcitrabant undique tuti*[2] : c'était la coutume autrefois, mais c'était une mauvaise coutume, qui exposait l'encenseur et l'encensé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut assez heureux pour que ces deux illustres Babyloniens daignassent lire sa tragédie persane, intitulée *les Scythes*. Ils en furent assez contents. Ils dirent qu'avec le temps ce campagnard pourrait se former; qu'il y avait dans sa rapsodie du naturel et de l'extraordinaire, et même de l'intérêt, et que pour peu qu'on corrigeât seulement trois cents vers à chaque acte, la pièce pourrait être à l'abri de la censure des malintentionnés; mais les malintentionnés prirent la chose à la lettre.

Cette indulgence ragaillardit le bonhomme, qui leur était bien respectueusement dévoué, et qui avait le cœur bon, quoiqu'il se permît de rire quelquefois aux dépens des méchants et des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une épître dédicatoire à ses deux patrons, en grand style qui endormit toute la cour et toutes les académies de Babylone, et que je n'ai jamais pu retrouver dans les annales de la Perse.

---

avait eu recours pour ses travaux historiques.

1. M. de Praslin était l'ami très intime du comte d'Argental, lui-même l'ami le plus cher de Voltaire.

2. Horace, *Sat.*, II, 1, 20. — *Ils lançaient des ruades en tous sens pour se protéger.*

III

CRITIQUE ET LITTÉRATURE

I. — LE MÉTIER D'AUTEUR.

Auteur est un nom générique qui peut, comme le nom de toutes les autres professions, signifier du bon et du mauvais, du respectable ou du ridicule, de l'utile et de l'agréable ou du fatras de rebut.

Ce nom est tellement commun à des choses différentes, qu'on dit également *l'Auteur de la nature*, et *l'auteur des chansons du Pont-Neuf* ou *l'auteur de l'Année littéraire*[1].

Nous croyons que l'auteur d'un bon ouvrage doit se garder de trois choses, du titre, de l'épître dédicatoire, et de la préface. Les autres doivent se garder d'une quatrième, c'est d'écrire.

Quant au titre, s'il a la rage d'y mettre son nom, ce qui est souvent très dangereux[2], il faut du moins que ce soit

1. Fréron (né en 1719, mort en 1776) est l'un des principaux fondateurs de la critique périodique. — Il ne manquait ni d'esprit, ni surtout d'énergie : c'était un homme de combat. La rigueur de ses critiques, qui tombaient souvent juste, sur les écrits des encyclopédistes et de leurs adhérents, l'a exposé, surtout de la part de Voltaire, à des représailles sanglantes.

2. La librairie était sous le régime de l'arbitraire, et l'on sait avec quel aplomb Voltaire usait de pseu-

sous une forme modeste; on n'aime point à voir un ouvrage pieux, qui doit renfermer des leçons d'humilité, par *Messire* ou *Monseigneur un tel, conseiller du roi en ses conseils, évêque et comte d'une telle ville.* Le lecteur, qui est toujours malin, et qui souvent s'ennuie, aime fort à tourner en ridicule un livre annoncé avec tant de faste. On se souvient alors que l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* n'y a pas mis son nom[1].

Plusieurs personnes trouvent mauvais qu'une compilation dans laquelle il y a de très beaux morceaux soit annoncée par *Monsieur*, etc., ci-devant professeur de l'Université, docteur en théologie, recteur, précepteur des enfants de M. le duc de..., membre d'une académie, et même de deux. Tant de dignités ne rendent pas le livre meilleur. On souhaiterait qu'il fût plus court, plus philosophique, moins rempli de vieilles fables; à l'égard des titres et qualités, personne ne s'en soucie.

L'épître dédicatoire n'a été souvent présentée que par la bassesse intéressée, à la vanité dédaigneuse :

> De là vient cet amas d'ouvrages mercenaires;
> Stances, odes, sonnets, épîtres liminaires,
> Où toujours le héros passe pour sans pareil,
> Et, fût-il louche et borgne, est réputé soleil.
>
> (Boileau, *Ep.* IX.

Qui croirait que Rohault[2], soi-disant physicien, dans sa dédicace au duc de Guise, lui dit que « ses ancêtres ont maintenu aux dépens de leur sang les vérités politiques, les

donymespour répudier la paternité de ses ouvrages compromettants. On voit qu'il élève cet expédient à la hauteur d'un principe. Voy. *Introd.* p. xi.

1. Aussi ce nom est-il encore ignoré.

2. Physicien du xvii^e^ siècle, disciple de Descartes : il ne mérite pas ce dédain.

lois fondamentales de l'État, et les droits des souverains?» Le Balafré et le duc de Mayenne seraient un peu surpris si on leur lisait cette épître. Et que dirait Henri IV?

Les préfaces sont un autre écueil. Le *moi* est haïssable, disait Pascal. Parlez de vous le moins que vous pourrez, car vous devez savoir que l'amour-propre du lecteur est aussi grand que le vôtre. Il ne vous pardonnera jamais de vouloir le condamner à vous estimer. C'est à votre livre à parler pour lui, s'il parvient à être lu dans la foule.

« Les illustres suffrages dont ma pièce a été honorée devraient me dispenser de répondre à mes adversaires. Les applaudissements du public.... » Rayez tout cela, croyez-moi: vous n'avez pas eu de suffrages illustres, votre pièce est oubliée pour jamais.

« Quelques censeurs ont prétendu qu'il y a un peu trop d'événements dans le troisième acte, et que la princesse découvre trop tard dans le quatrième les tendres sentiments de son cœur pour son amant; à cela je réponds que.... » Ne réponds point, mon ami, car personne n'a parlé ni ne parlera de ta princesse. Ta pièce est tombée parce qu'elle est ennuyeuse et écrite en vers plats et barbares; ta préface est une prière pour les morts, mais elle ne les ressuscitera pas.

D'autres attestent l'Europe entière qu'on n'a pas entendu leur système sur les compossibles, sur les supralapsaires, sur la différence qu'on doit mettre entre les hérétiques macédoniens et les hérétiques valentiniens[1]. Mais vraiment je crois bien que personne ne t'entend, puisque personne ne te lit.

On est inondé de ces fatras et de ces continuelles répé-

1. Diverses sectes hérétiques. — Les deux premières tirent leur nom du fonds de leur doctrine, les deux autres du nom de leur fondateur. Valentin (IIe siècle) et Macédonius (IVe siècle).

titions, et des insipides romans qui copient de vieux romans, et de nouveaux systèmes fondés sur d'anciennes rêveries, et de petites historiettes prises dans les histoires générales.

Voulez-vous être auteur, voulez-vous faire un livre; songez qu'il doit être neuf et utile, ou du moins infiniment agréable.

Quoi! du fond de votre province vous m'assassinerez de plus d'un *in-quarto* pour m'apprendre qu'un roi doit être juste, et que Trajan était plus vertueux que Caligula! vous ferez imprimer vos sermons qui ont endormi votre petite ville inconnue! vous mettrez à contribution toutes nos histoires pour en extraire la vie d'un prince sur qui vous n'avez aucuns mémoires nouveaux!

Si vous avez écrit une histoire de votre temps, ne doutez pas qu'il ne se trouve quelque éplucheur de chronologie, quelque commentateur de gazette qui vous relèvera sur une date, sur un nom de baptême, sur un escadron mal placé par vous à trois cents pas de l'endroit où il fut en effet posté. Alors corrigez-vous vite [1].

Si un ignorant, un folliculaire se mêle de critiquer à tort et à travers, vous pouvez le confondre; mais nommez-le rarement, de peur de souiller vos écrits.

Vous attaque-t-on sur le style, ne répondez jamais; c'est à votre ouvrage seul à répondre.

Un homme dit que vous êtes malade, contentez-vous de vous bien porter, sans vouloir prouver au public que vous êtes en parfaite santé; et surtout souvenez-vous que le public s'embarrasse fort peu si vous vous portez bien ou mal.

Cent auteurs compilent pour avoir du pain, et vingt

1. Ainsi fait Voltaire dans chaque édition de ses ouvrages historiques.

folliculaires font l'extrait, la critique, l'apologie, la satire de ces compilations, dans l'idée d'avoir aussi du pain, parce qu'ils n'ont point de métier. Tous ces gens-là vont le vendredi demander au lieutenant de police de Paris la permission de vendre leurs drogues.

Ils s'en retournent avec une permission tacite[1] de faire vendre et débiter par tout le royaume leurs *Historiettes*, leurs *Recueils de bons mots*, la *Vie du bienheureux Régis*, la *Traduction d'un poème allemand*, les *Nouvelles découvertes sur les anguilles*, un *Nouveau choix de vers*, un *Système sur l'origine des cloches*, les *Amours du crapaud*. Un libraire achète leurs productions dix écus; ils en donnent cinq au folliculaire du coin, à condition qu'il en dira du bien dans ses gazettes. Le folliculaire prend leur argent, et dit de leurs *opuscules* tout le mal qu'il peut.

Ces pauvres gens se partagent en deux ou trois bandes, et vont à la quête comme des moines mendiants; mais n'ayant point fait de vœux, leur société ne dure que peu de jours; ils se trahissent comme des prêtres qui courent le même bénéfice, quoiqu'ils n'aient nul bénéfice à espérer; et cela s'appelle *des auteurs!*

Le malheur de ces gens-là vient de ce que leurs pères ne leur ont point fait apprendre une profession : c'est un grand défaut dans la police[2] moderne. Tout homme du peuple qui peut élever son fils dans un art utile, et ne le fait pas, mérite punition. Le fils d'un metteur en œuvre[3] se fait jésuite à dix-sept ans. Il est chassé de la *société* à vingt-quatre, parce que le désordre de ses mœurs a trop éclaté. Le voilà sans pain; il devient folliculaire; il in-

1. C'est la permission qu'accordait la direction de la librairie, par tolérance, aux ouvrages qui n'étaient pas jugés dignes d'un privilège et qui cependant ne contenaient rien d'absolument répréhensible.

2. L'organisation de la société.

3. Ouvrier joaillier.

fecte la basse littérature, et devient le mépris et l'horreur de la canaille même; et cela s'appelle *des auteurs*[1]!

Les auteurs véritables sont ceux qui ont réussi dans un art véritable, soit dans l'épopée, soit dans la tragédie, soit dans la comédie, soit dans l'histoire, ou dans la philosophie; qui ont enseigné ou enchanté les hommes. Les autres dont nous avons parlé sont parmi les gens de lettres ce que les frelons sont parmi les oiseaux.

On cite, on commente, on critique, on néglige, on oublie, mais surtout on méprise communément un auteur qui n'est qu'auteur.

(*Dict. philos.*, AUTEURS.)

II. — L'ESPRIT.

On consultait un homme qui avait quelque connaissance du cœur humain sur une tragédie qu'on devait représenter; il répondit qu'il y avait tant d'esprit dans cette pièce qu'il doutait de son succès. Quoi! dira-t-on, est-ce là un défaut, dans un temps où tout le monde veut avoir de l'esprit, où l'on n'écrit que pour montrer qu'on en a, où le public applaudit même aux pensées les plus fausses quand elles sont brillantes? Oui, sans doute, on applaudira le premier jour, et on s'ennuiera le second.

Ce qu'on appelle esprit est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une allusion fine : ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, et qu'on laisse entendre dans un

1. Voy. la satire du *Pauvre diable*, où Voltaire raconte les mésaventures d'un de ces misérables écrivains, trop heureux de trouver à la fin pour gagner sa vie un emploi de portier.

autre; là un rapport délicat entre deux idées peu communes : c'est une métaphore singulière; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui; c'est l'art ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. Enfin je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais davantage; mais tous ces brillants (et je ne parle pas des faux brillants) ne conviennent point ou conviennent fort rarement à un ouvrage sérieux et qui doit intéresser. La raison en est qu'alors c'est l'auteur qui paraît, et que le public ne veut voir que le héros. Or ce héros est toujours ou dans la passion ou en danger. Le danger et les passions ne cherchent point l'esprit. Priam et Hécube ne font point d'épigrammes quand leurs enfants sont égorgés dans Troie embrasée. Didon ne soupire point en madrigaux en volant au bûcher sur lequel elle va s'immoler. Démosthène n'a point de jolies pensées quand il anime les Athéniens à la guerre; s'il en avait, il serait un rhéteur, et il est un homme d'État.

L'art de l'admirable Racine est bien au-dessus de ce qu'on appelle *esprit*; mais si Pyrrhus s'exprimait toujours dans ce style :

> Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
> Brûlé de plus de feux que je n'en allumai....
> Hélas! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes?
>
> (*Andromaque*, I, IV.)

si Oreste continuait toujours à dire que les *Scythes sont moins cruels qu'Hermione*, ces deux personnages ne tou-

cheraient point du tout : on s'apercevrait que la vraie passion s'occupe rarement de pareilles comparaisons, et qu'il y a peu de proportion entre les feux réels dont Troie fut consumée et les feux de l'amour de Pyrrhus; entre les Scythes qui immolent des hommes et Hermione qui n'aima point Oreste. Cinna (II, 1) dit en parlant de Pompée:

> Il (le Ciel) a choisi sa mort pour servir dignement
> D'une marque éternelle à ce grand changement;
> Et devait cette gloire aux mânes d'un tel homme,
> D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette pensée a un très grand éclat : il y a là beaucoup d'esprit et même un air de grandeur qui impose. Je suis sûr que ces vers, prononcés avec l'enthousiasme et l'art d'un bon acteur, seront applaudis; mais je suis sûr que la pièce de *Cinna*, écrite toute dans ce goût, n'aurait jamais été jouée longtemps. En effet, pourquoi le Ciel devait-il faire l'honneur à Pompée de rendre les Romains esclaves après sa mort? Le contraire serait plus vrai : les mânes de Pompée devraient plutôt obtenir du Ciel le maintien éternel de cette liberté pour laquelle on suppose qu'il combattit et qu'il mourut[1].

Que serait-ce donc qu'un ouvrage rempli de pensées recherchées et problématiques? Combien sont supérieurs à toutes ces idées brillantes ces vers simples et naturels :

> Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner!
> . . . . . .
> Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

1. Ici, comme ailleurs, Voltaire n'entre pas suffisamment dans la conception cornélienne. Le Pompée de Corneille n'est pas exactement celui de l'histoire; c'est la personnification de la République expirante, c'est *l'avant-dernier des Romains*.

Ce n'est pas ce qu'on appelle *esprit*, c'est le sublime et le simple qui font la vraie beauté.

Que, dans *Rodogune*, Antiochus dise de sa maîtresse, qui le quitte après lui avoir indignement proposé de tuer sa mère :

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur,

Antiochus a de l'esprit; c'est faire une épigramme contre Rodogune[1], c'est comparer ingénieusement les dernières paroles qu'elle dit en s'en allant, aux flèches que les Parthes lançaient en fuyant; mais ce n'est point parce que sa maîtresse s'en va que la proposition de tuer sa mère est révoltante; qu'elle sorte ou qu'elle demeure, Antiochus a également le cœur percé. L'épigramme est donc fausse; et si Rodogune ne sortait pas, cette mauvaise épigramme ne pouvait plus trouver place.

Je choisis exprès ces exemples dans les meilleurs auteurs, afin qu'ils soient plus frappants. Je ne relève pas dans eux les pointes et les jeux de mots dont on sent le faux aisément : il n'y a personne qui ne rie quand, dans la tragédie de la *Toison d'or*, Hypsipyle dit à Médée (III, IV) en faisant allusion à ses sortilèges :

Je n'ai que des attraits, et vous avez des charmes.

Corneille trouva le théâtre et tous les genres de littérature infectés de ces puérilités, qu'il se permit rarement. Je ne veux point parler ici que de ces traits d'esprit qui seraient admis ailleurs, et que le genre sérieux réprouve. On pourrait appliquer à leurs auteurs ce mot de Plutarque, tra-

1. Rodogune est une princesse des Parthes : c'est un jeu de mots. On sait que les Parthes tiraient habilement des flèches en se sauvant à cheval et que c'était là leur tactique habituelle.

duit avec cette heureuse naïveté d'Amyot : « Tu tiens sans propos beaucoup de bons propos[1]. »

Il me revient à la mémoire un des traits brillants que j'ai vu citer comme un modèle dans beaucoup d'ouvrages de goût, et même dans le *Traité des Études* de feu M. Rollin. Ce morceau est tiré de la belle Oraison funèbre du grand Turenne, composée par Fléchier. Il est vrai que dans cette oraison Fléchier égala presque le sublime Bossuet, que j'ai appelé[2] et que j'appelle encore *le seul homme éloquent* parmi tant d'écrivains élégants; mais il me semble que le trait dont je parle n'eût pas été employé par l'évêque de Meaux. Le voici :

« Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort, etc. Mais vous vivez, et je plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine, dont les intentions étaient pures, etc. »

Une apostrophe dans ce goût eût été convenable à Rome, dans la guerre civile, après l'assassinat de Pompée, ou dans Londres, après le meurtre de Charles Ier, parce qu'en effet il s'agissait des intérêts de Pompée et de Charles Ier. Mais est-il décent de souhaiter adroitement en chaire la mort de l'empereur, du roi d'Espagne et des électeurs, et de mettre en balance avec eux le général d'armée d'un roi leur ennemi? Les intentions d'un capitaine, qui ne peuvent être que de servir son prince, doivent-elles être comparées avec les intérêts politiques des têtes couronnées contre lesquelles il servait? Que dirait-on d'un Allemand qui eût souhaité la mort au roi de France, à propos de la perte du

1. Exactement : « Tu dis ce qu'il faut ailleurs qu'il ne faut. »

2. Dans une des éditions du *Temple du août* (1733).

général Merci, dont les intentions étaient pures[1]? Pourquoi donc ce passage a-t-il toujours été loué par tous les rhéteurs? C'est que la figure est en elle-même belle et pathétique; mais ils n'examinaient point le fond et la convenance de la pensée, Plutarque eût dit à Fléchier : « Tu as tenu sans propos un très beau propos. »

Je reviens à mon paradoxe, que tous ces brillants, auxquels on donne le nom d'esprit, ne doivent point trouver place dans les grands ouvrages faits pour instruire ou pour toucher. Je dirai même qu'ils doivent être bannis de l'opéra. La musique exprime les passions, les sentiments, les images; mais où sont les accords qui peuvent rendre une épigramme? Quinault était quelquefois négligé, mais il était toujours naturel.

De tous nos opéras, celui qui est le plus orné, ou plutôt accablé de cet esprit épigrammatique, est le ballet du *Triomphe des Arts*, composé par un homme aimable[2], qui pensa toujours finement, et qui s'exprima de même; mais qui, par l'abus de ce talent, contribua un peu à la décadence des lettres, après les beaux jours de Louis XIV. Dans ce ballet, où Pygmalion anime sa statue, il lui dit (V, vi) :

Vos premiers mouvements ont été de m'aimer.

Je me souviens d'avoir entendu admirer ce vers dans ma jeunesse par quelques personnes. Qui ne voit que les mouvements du corps de la statue sont ici confondus avec

1. Merci, général espagnol, vainqueur de Turenne à Marienthal (1645), et la même année vaincu par Condé à Nordlingue, où il fut blessé à mort. Bossuet a fait de lui le plus grand éloge dans l'*Oraison funèbre du prince de Condé*. On grava sur sa tombe cette belle inscription : « *Sta, viator, heroëm calcas.* » (*Arrête-toi, passant, c'est un héros que tu foules aux pieds.*)

2. La Motte.

les mouvements du cœur, et que dans aucun sens la phrase n'est française; que c'est en effet une pointe, une plaisanterie? Comment se pouvait-il faire qu'un homme qui avait tant d'esprit n'en eût pas assez pour retrancher ces fautes éblouissantes? Ce même homme, qui méprisait Homère et qui le traduisit, qui en le traduisant crut le corriger, et en l'abrégeant crut le faire lire, s'avise de donner de l'esprit à Homère. C'est lui qui, en faisant reparaître Achille réconcilié avec les Grecs prêts à le venger, fait crier à tout le camp (*Iliade*, IX) :

Que ne vaincra-t-il point? Il s'est vaincu lui-même.

Il faut être bien amoureux du bel esprit pour faire dire une pointe à cinquante mille hommes.

Ces jeux de l'imagination, ces finesses, ces tours, ces traits saillants, ces gaietés, ces petites sentences coupées, ces familiarités ingénieuses qu'on prodigue aujourd'hui, ne conviennent qu'aux petits ouvrages de pur agrément. La façade du Louvre de Perrault est simple et majestueuse[1] : un cabinet peut recevoir avec grâce de petits ornements. Ayez autant d'esprit que vous voudrez, ou que vous pourrez, dans un madrigal, dans des vers légers; dans une scène de comédie qui ne sera ni passionnée ni naïve, dans un compliment, dans un petit roman, dans une lettre, où vous vous égayerez pour égayer vos amis.

Loin que j'aie reproché à Voiture d'avoir mis de l'esprit dans ses lettres, j'ai trouvé, au contraire, qu'il n'en avait pas assez, quoiqu'il le cherchât toujours. On dit que les maîtres à danser font mal la révérence, parce qu'ils la veulent trop bien faire. J'ai cru que votre Voiture était souvent dans ce cas : ses meilleures lettres sont étudiées;

1. Majestueuse plutôt que simple.

on sent qu'il se fatigue pour trouver ce qui se présente si naturellement au comte Antoine Hamilton[1], à Mme de Sévigné, et à tant d'autres dames qui écrivent sans efforts ces bagatelles mieux que Voiture ne les écrivait avec peine. Despréaux, qui avait osé comparer Voiture à Horace dans ses premières satires, changea d'avis quand son goût fut mûri par l'âge. Je sais qu'il importe très peu aux affaires de ce monde que Voiture soit ou ne soit pas un grand génie, qu'il ait fait seulement quelques jolies lettres, ou que toutes ses plaisanteries soient des modèles; mais pour nous autres, qui cultivons les arts et qui les aimons, nous portons une vue attentive sur ce qui est assez indifférent au reste du monde. Le bon goût est pour nous en littérature ce qu'il est pour les femmes en ajustement; et pourvu qu'on ne fasse pas de son opinion une affaire de parti, il me semble qu'on peut dire hardiment qu'il y a dans Voiture peu de choses excellentes, et que Marot serait aisément réduit à peu de pages.

Ce n'est pas qu'on veuille leur ôter leur réputation; c'est au contraire qu'on veut savoir bien au juste ce qui leur a valu cette réputation qu'on respecte, et quelles sont les vraies beautés qui ont fait passer leurs défauts. Il faut savoir ce qu'on doit éviter; c'est là le véritable fruit d'une étude approfondie des belles-lettres; c'est ce que faisait Horace quand il examinait Lucilius en critique. Horace se fit par là des ennemis; mais il éclaira ses ennemis mêmes.

Cette envie de briller et de dire d'une manière nouvelle ce que les autres ont dit est la source des expressions nouvelles, comme des pensées recherchées. Qui ne peut briller par une pensée veut se faire remarquer par un mot.

1. L'auteur des *Mémoires du chevalier de Grammont*. — Ecossais d'origine, né en 1646, mort en 1717; il partagea les vicissitudes de Charles II et de Jacques II, en Angleterre et en exil.

Voilà pourquoi on a voulu en dernier lieu substituer *amabilités* au mot d'*agréments*, *négligemment* à *avec négligence*, *badiner les amours* à *badiner avec les amours*. On a cent autres affectations de cette espèce. Si on continuait ainsi, la langue des Bossuet, des Racine, des Pascal, des Corneille, des Boileau, des Fénelon, deviendrait bientôt surannée. Pourquoi éviter une expression qui est d'usage, pour en introduire une qui dit précisément la même chose? Un mot nouveau n'est pardonnable que quand il est absolument nécessaire, intelligible et sonore[1]. On est obligé d'en créer en physique; une nouvelle découverte, une nouvelle machine exigent un nouveau mot : mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain? y a-t-il une autre grandeur que celle de Corneille et de Bossuet? y a-t-il d'autres passions que celles qui ont été maniées par Racine, effleurées par Quinault? y a-t-il une autre morale évangélique que celle du P. Bourdaloue?

Ceux qui accusent notre langue de n'être pas assez féconde doivent en effet trouver de la stérilité, mais c'est dans eux-mêmes, *rem verba sequuntur*[2] : quand on est bien pénétré d'une idée, quand un esprit juste et plein de chaleur possède bien sa pensée, elle sort de son cerveau tout ornée des expressions convenables, comme Minerve sortit tout armée du cerveau de Jupiter. Enfin la conclusion de tout ceci est qu'il ne faut rechercher ni les pensées, ni les expressions; et que l'art, dans tous les grands ouvrages, est de bien raisonner sans trop faire d'arguments; de bien peindre sans vouloir tout peindre, d'émouvoir sans vouloir

1. Cf. Fénelon, *Lettre à l'Acad.* : « *Un terme nous manque*, nous en sentons le besoin : choisissez *un son doux et éloigné de toute équivoque*, qui s'accommode à notre langue, etc. »

2. Horace, *Art poét.*, 311. — *Les mots viennent à la suite de l'idée.*

toujours exciter les passions. Je donne ici de beaux conseils, sans doute. Les ai-je pris pour moi-même? Hélas non [1].

.....Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dis geniti, potuere[2]*...*

(*Dict. philos.*, Esprit.)

III. — LE GOÛT.

Section I. — Le goût, ce sens, ce don de discerner nos aliments, a produit dans toutes les langues connues la métaphore qui exprime par le mot *goût*, le sentiment des beautés et des défauts dans tous les arts : c'est un discernement prompt, comme celui de la langue et du palais, et qui prévient comme lui la réflexion; il est, comme lui, sensible et voluptueux à l'égard du bon; il rejette, comme lui, le mauvais avec soulèvement; il est souvent, comme lui, incertain et égaré, ignorant même si ce qu'on lui présente doit lui plaire, et ayant quelquefois besoin, comme lui, d'habitude pour se former.

Il ne suffit pas, pour le goût, de voir, de connaître la beauté d'un ouvrage; il faut la sentir, en être touché. Il ne suffit pas de sentir, d'être touché d'une manière confuse; il faut démêler les différentes nuances. Rien ne doit échapper à la promptitude du discernement; et c'est encore une ressemblance de ce goût intellectuel, de ce goût des

1. Mais si, vraiment.
2. Virgile, *Æn.*, VI, 129 et suiv. *Bien peu l'ont pu : fils des dieux, que Jupiter a chéris ou que l'ardeur de leur courage a élevés jusqu'au ciel.*

arts, avec le goût sensuel : car le gourmet sent et reconnaît promptement le mélange de deux liqueurs; l'homme de goût, le connaisseur, verra d'un coup d'œil prompt le mélange de deux styles; il verra un défaut à côté d'un agrément; il sera saisi d'enthousiasme à ce vers des *Horaces* :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? — Qu'il mourût!

il sentira un dégoût involontaire au vers suivant[1] :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
(Acte III, scène VI.)

Comme le mauvais goût, au physique, consiste à n'être flatté que par des assaisonnements trop piquants et trop recherchés, ainsi le mauvais goût dans les arts est de ne se plaire qu'aux ornements étudiés, et de ne pas sentir la belle nature.

Le goût dépravé dans les aliments est de choisir ceux qui dégoûtent les autres hommes; c'est une espèce de maladie. Le goût dépravé dans les arts est de se plaire à des sujets qui révoltent les esprits bien faits[2], de préférer le burlesque au noble, le précieux et l'affecté au beau simple et naturel : c'est une maladie de l'esprit. On se forme le goût des arts beaucoup plus que le goût sensuel; car dans le goût physique, quoiqu'on finisse par aimer les choses pour lesquelles on avait d'abord de la répugnance, cependant la nature n'a pas voulu que les hommes, en général, apprissent à sentir ce qui leur est nécessaire[3]. Mais le goût intellectuel demande

1. Critique peu fondée. — L'Horace de Corneille a déjà dit :

Qui veut mourir ou vaincre est vaincu [rarement.

2. Oui; mais ces esprits bien faits, qui sont-ils? — La difficulté reste entière.

3. Ils le sentent d'instinct.

plus de temps pour se former. Un jeune homme sensible, mais sans aucune connaissance, ne distingue point d'abord les parties d'un grand chœur de musique; ses yeux ne distinguent point d'abord dans un tableau les gradations, le clair obscur, la perspective, l'accord des couleurs, la correction du dessin; mais peu à peu ses oreilles apprennent à entendre, et ses yeux à voir; il sera ému à la première représentation qu'il verra d'une belle tragédie; mais il n'y démêlera ni le mérite des unités, ni cet art délicat par lequel aucun personnage n'entre ni ne sort sans raison, ni cet art encore plus grand qui concentre des intérêts divers dans un seul, ni enfin les autres difficultés surmontées. Ce n'est qu'avec de l'habitude et des réflexions qu'il parvient à sentir tout d'un coup avec plaisir ce qu'il ne démêlait pas auparavant. Le goût se forme insensiblement dans une nation qui n'en avait pas, parce qu'on y prend peu à peu l'esprit des bons artistes. On s'accoutume à voir des tableaux avec les yeux de Le Brun, du Poussin, de Le Sueur. On entend la déclamation notée des scènes de Quinault, avec l'oreille de Lulli; et les airs et les symphonies, avec celle de Rameau. On lit les livres avec l'esprit des bons auteurs.

Si toute une nation s'est réunie, dans les premiers temps de la culture des beaux arts, à aimer des auteurs pleins de défauts, et méprisés avec le temps, c'est que ces auteurs avaient des beautés naturelles que tout le monde sentait, et qu'on n'était pas encore à portée de démêler leurs imperfections. Ainsi Lucilius fut chéri des Romains avant qu'Horace l'eût fait oublier; Regnier fut goûté des Français avant que Boileau parût; et si des auteurs anciens, qui bronchent à chaque pas, ont pourtant conservé leur grande réputation, c'est qu'il ne s'est point trouvé d'écrivain pur et châtié chez ces nations, qui leur ait dessillé les yeux, comme il

s'est trouvé un Horace chez les Romains, un Boileau chez les Français.

On dit qu'il ne faut point disputer des goûts; et on a raison, quand il n'est question que du goût sensuel, de la répugnance qu'on a pour une certaine nourriture, de la préférence qu'on donne à une autre : on n'en dispute point, parce qu'on ne peut corriger un défaut d'organes. Il n'en est pas de même dans les arts ; comme ils ont des beautés réelles, il y a un bon goût qui les discerne, et un mauvais goût qui les ignore; et on corrige souvent le défaut d'esprit qui donne un goût de travers[1]. Il y a aussi des âmes froides, des esprits faux, qu'on ne peut ni échauffer ni redresser; c'est avec eux qu'il ne faut point disputer des goûts, parce qu'ils n'en ont point.

Le goût est arbitraire dans plusieurs choses, comme dans les étoffes, dans les parures, dans les équipages, dans ce qui n'est pas au rang des beaux-arts : alors il mérite plutôt le nom de fantaisie : c'est la fantaisie plutôt que le goût qui produit tant de modes nouvelles.

Le goût peut se gâter chez une nation; ce malheur arrive d'ordinaire après les siècles de perfection. Les artistes, craignant d'être imitateurs, cherchent des routes écartées; ils s'éloignent de la belle nature, que leurs prédécesseurs ont saisie : il y a du mérite dans leurs efforts; ce mérite couvre leurs défauts. Le public, amoureux des nouveautés, court après eux; il s'en dégoûte, et il en paraît d'autres qui font de nouveaux efforts pour plaire; ils s'éloignent de la nature encore plus que les premiers : le goût se perd;

1. Voltaire est ici le disciple de La Bruyère : voy. *Ouvrages de l'esprit*, 10 : « Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature. Celui qui le sent et qui l'aime a le goût parfait; celui qui ne le sent pas, et qui aime en deçà ou au delà, a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement. »

on est entouré de nouveautés qui sont rapidement effacées les unes par les autres; le public ne sait plus où il en est, et il regrette en vain le siècle du bon goût, qui ne peut plus revenir : c'est un dépôt que quelques bons esprits conservent encore loin de la foule[1].

Il est de vastes pays où le goût n'est jamais parvenu : ce sont ceux où la société ne s'est point perfectionnée; où les hommes et les femmes ne se rassemblent point; où certains arts, comme la sculpture, la peinture des êtres animés, sont défendus par la religion. Quand il y a peu de société, l'esprit est rétréci, sa pointe s'émousse, il n'a pas de quoi se former le goût. Quand plusieurs beaux-arts manquent, les autres ont rarement de quoi se soutenir, parce que tous se tiennent par la main et dépendent les uns des autres. C'est une des raisons pourquoi les Asiatiques n'ont jamais eu d'ouvrages bien faits presque en aucun genre, et que le goût n'a été le partage que de quelques peuples de l'Europe.

Section II. — Y a-t-il un bon et un mauvais goût? oui, sans doute, quoique les hommes diffèrent d'opinions, de mœurs, d'usages.

Le meilleur goût en tout genre est d'imiter la nature avec plus de fidélité, de force et de grâce.

Mais la grâce n'est-elle pas arbitraire? non, puisqu'elle consiste à donner aux objets qu'on représente de la vie et de la douceur.

Entre deux hommes dont l'un sera grossier, l'autre délicat, on convient assez que l'un a plus de goût que l'autre.

Avant que le bon temps fût venu, Voiture, qui, dans sa manie de broder des riens, avait quelquefois beaucoup de

1. C'est à la littérature de son temps que pense ici Voltaire : le siècle du bon goût est celui de Louis XIV. Voir plus loin, p. 255.

délicatesse et d'agrément, écrit au grand Condé sur sa maladie :

Commencez doncques à songer
Qu'il importe d'être et de vivre·
Pensez mieux à vous ménager.
Quel charme a pour vous le danger,
Que vous aimiez tant à le suivre?
Si vous aviez, dans les combats,
D'Amadis l'armure enchantée,
Comme vous en avez le bras
Et la vaillance tant vantée,
De votre ardeur précipitée,
Seigneur, je ne me plaindrais pas.
Mais en nos siècles où les charmes
Ne font pas de pareilles armes;
Qu'on voit que le plus noble sang,
Fût-il d'Hector ou d'Alexandre,
Est aussi facile à répandre
Que l'est celui du plus bas rang;
Que d'une force sans seconde
La mort sait ses traits élancer;
Et qu'un peu de plomb peut casser
La plus belle tête du monde;
Qui l'a bonne y doit regarder.
Mais une telle que la vôtre
Ne se doit jamais hasarder.
Pour votre bien et pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder....
Quoi que votre esprit se propose,
Quand votre course sera close,
On vous abandonnera fort.
Et, seigneur, c'est fort peu de chose
Qu'un demi-dieu quand il est mort.

(*Épître à Mgr le Prince, sur son retour d'Allemagne, en* 1645.)

Ces vers passent encore aujourd'hui pour être pleins de goût, et pour être les meilleurs de Voiture.

Dans le même temps, l'Estoile, qui passait pour un génie,

l'Estoile, l'un des cinq auteurs qui travaillaient aux tragédies du cardinal de Richelieu, l'Estoile, l'un des juges de Corneille, faisait des vers qui sont imprimés à la suite de Malherbe et de Racan :

Que j'aime en tout temps la taverne!
Que librement je m'y gouverne!
Elle n'a rien d'égal à soi.
J'y vois tout ce que j'y demande;
Et les torchons y sont pour moi
De fine toile de Hollande.

Il n'est point de lecteur qui ne convienne que les vers de Voiture sont d'un courtisan qui a le bon goût en partage, et ceux de l'Estoile d'un homme grossier et sans esprit.

C'est dommage qu'on puisse dire de Voiture : « Il eut du goût cette fois-là. » Il n'y a certainement qu'un goût détestable dans plus de mille vers pareils à ceux-ci :

Quand nous fûmes dans Étampe,
Nous parlâmes fort de vous;
J'en soupirai quatre coups,
Et j'en eus la goutte crampe.
Étampe et crampe vraiment
Riment admirablement.
. . . . . .
Nous trouvâmes, près Sercote
(Cas étrange et vrai pourtant)
Des bœufs qu'on voyait broutant
Dessus le haut d'une motte,
Et plus bas quelques cochons
Et bon nombre de moutons, etc.

(Voiture, *Chanson sur l'air du « branle de Metz »*.)

La fameuse *Lettre de la carpe au brochet*, et qui lui fit tant de réputation, n'est-elle pas une plaisanterie trop poussée, trop longue, et en quelques endroits trop peu naturelle?

n'est-ce pas un mélange de finesse et de grossièreté, de vrai et de faux? Fallait-il dire au grand Condé, nommé le *brochet* dans une société de la cour, qu'à son nom « les baleines du Nord suaient à grosses gouttes», et que les gens de l'empereur pensaient le frire et le manger avec un grain de sel?

Est-ce un bon goût d'écrire tant de lettres, seulement pour montrer un peu de cet esprit qui consiste en jeux de mots et en pointes?

N'est-on pas révolté quand Voiture dit au grand Condé, sur la prise de Dunkerque : « Je crois que vous prendriez la lune avec les dents? »

Il semble que ce faux goût fut inspiré à Voiture par le Marini[1] qui était venu en France avec la reine Marie de Médicis. Voiture et Costar[2] le citent très souvent dans leurs lettres comme un modèle. Ils admirent sa description de la rose, fille d'avril, vierge et reine, assise sur un trône épineux, tenant majestueusement le sceptre des fleurs, ayant pour courtisans et pour ministres la famille lascive des zéphyrs, et portant la couronne d'or et le manteau d'écarlate.

Voiture cite avec complaisance dans sa trente-cinquième lettre à Costar l'atome sonnant du Marini, la voix emplumée, le souffle vivant vêtu de plumes, la plume sonore, le chant ailé, le petit esprit d'harmonie caché dans de petites entrailles, et tout cela pour dire un rossignol.

Balzac avait un mauvais goût tout contraire; il écrivait des lettres familières avec une étrange emphase. Il écrit au cardinal de la Valette que, ni dans les déserts de la Libye

1. C'est son *Adone* (1623), plein de *concetti*, qui mit ces faux brillants à la mode sous Louis XIII.

2. Il défendit la réputation posthume de Voiture son ami, contre les critiques jalouses de Balzac.

ni dans les abîmes de la mer, il n'y eut jamais un si furieux monstre que la sciatique ; et que si les tyrans dont la mémoire nous est odieuse eussent eu tels instruments de leur cruauté, c'eût été la sciatique que les martyrs eussent endurée pour la religion.

Ces exagérations emphatiques, ces longues périodes mesurées, si contraires au style épistolaire, ces déclamations fastidieuses, hérissées de grec et de latin, au sujet de deux sonnets assez médiocres qui partageaient la cour et la ville[1] et sur la pitoyable tragédie d'*Hérode infanticide*[2] : tout cela était d'un temps où le goût n'était pas encore formé. *Cinna* même et les *Lettres provinciales*, qui étonnèrent la nation, ne la dérouillèrent pas encore.

Les connaisseurs distinguent surtout dans le même homme le temps où son goût était formé, celui où il acquit sa perfection, celui où il tomba en décadence. Quel homme d'un esprit un peu cultivé ne sentira pas l'extrême différence des beaux morceaux de *Cinna*, et de ceux du même auteur dans ses vingt dernières tragédies?

> Dis-moi donc, quand Othon s'est offert à Camille,
> A-t-il été contraint? a-t-elle été facile?
> Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
> Comment l'a-t-elle pris, et comment l'a-t-il fait?

Est-il parmi les gens de lettres quelqu'un qui ne reconnaisse le goût perfectionné de Boileau dans son *Art poétique*, et son goût non encore épuré dans sa *Satire sur les embarras de Paris*, où il peint des chats dans les gouttières?

1. Les sonnets de Benserade, sur *Job*, et de Voiture, sur *Uranie*.

2. *La mort des enfants d'Hérode, ou la suite de Marianne*, tragédie de La Calprenède, dédiée au cardinal de Richelieu (1639).

L'un miaule en grondant comme un tigre en furie,
L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie;
Ce n'est pas tout encor, les souris et les rats
Semblent pour m'éveiller s'entendre avec les chats.
(*Satire* VI, 7.)

S'il avait vécu alors dans la bonne compagnie, elle lui aurait conseillé d'exercer son talent sur des objets plus dignes d'elle que des chats, des rats, et des souris.

Comme un artiste forme peu à peu son goût, une nation forme aussi le sien. Elle croupit des siècles entiers dans la barbarie; ensuite il s'élève une faible aurore; enfin le grand jour paraît, après lequel on ne voit plus qu'un long et triste crépuscule.

Nous convenons tous depuis longtemps que, malgré les soins de François Ier pour faire naître le goût des beaux-arts en France, ce bon goût ne put jamais s'établir que vers le siècle de Louis XIV; et nous commençons à nous plaindre que le siècle présent dégénère.

Les Grecs du Bas-Empire avouaient que le goût qui régnait du temps de Périclès était perdu chez eux. Les Grecs modernes conviennent qu'ils n'en ont aucun.

Quintilien reconnaît que le goût des Romains commençait à se corrompre de son temps.

Lope de Véga se plaignait du mauvais goût des Espagnols.

Les Italiens s'aperçurent les premiers que tout dégénérait chez eux, quelque temps après leur immortel *Seicento*[1], et qu'ils voyaient périr la plupart des arts qu'ils avaient fait naître.

Addison attaque souvent le mauvais goût de ses compa-

1. Les Italiens entendent par là le siecle qui commence en 1600, le dix-septième; Voltaire appliqua par erreur ce nom au seizième.

triotes dans plus d'un genre, soit qu'il se moque de la statue d'un amiral en perruque carrée, soit quand il témoigne son mépris pour les jeux de mots employés sérieusement, et quand il condamne des jongleurs introduits dans les tragédies.

Si donc les meilleurs esprits d'un pays conviennent que le goût a manqué en certains temps à leur patrie, les voisins peuvent le sentir comme les compatriotes; et de même qu'il est évident que parmi nous tel homme a le goût bon et tel autre mauvais, il peut être évident aussi que de deux nations contemporaines, l'une a un goût rude et grossier, l'autre fin et naturel.

Le malheur est que, quand on prononce cette vérité, on révolte la nation entière dont on parle, comme on cabre un homme de mauvais goût lorsqu'on veut le ramener.

Le mieux est donc d'attendre que le temps et l'exemple instruisent une nation qui pèche par le goût. C'est ainsi que les Espagnols commencent à réformer leur théâtre, et que les Allemands essayent d'en former un.

Du goût particulier d'une nation. — Il est des beautés de tous les temps et de tous les pays, mais il est aussi des beautés locales. L'éloquence doit être partout persuasive; la douleur, touchante; la colère, impétueuse; la sagesse, tranquille; mais les détails qui pourront plaire à un citoyen de Londres pourront ne faire aucun effet sur un habitant de Paris; les Anglais tireront plus heureusement leurs comparaisons, leurs métaphores de la marine, que ne feront des Parisiens qui voient rarement des vaisseaux. Tout ce qui tiendra de près à la liberté d'un Anglais, à ses droits, à ses usages, fera plus d'impression sur lui que sur un Français.

La température du climat introduira dans un pays froid

et humide un goût d'architecture, d'ameublements, de vêtements, qui sera fort bon, et qui ne pourra être reçu à Rome, en Sicile.

Théocrite et Virgile ont dû vanter l'ombrage et la fraîcheur des eaux dans leurs églogues; Thomson[1], dans sa description des saisons, aura dû faire des descriptions toutes contraires.

Une nation éclairée, mais peu sociable, n'aura point les mêmes ridicules qu'une nation aussi spirituelle, mais livrée à la société jusqu'à l'indiscrétion; et ces deux peuples conséquemment n'auront pas la même espèce de comédie.

La poésie sera différente chez le peuple qui renferme les femmes, et chez celui qui leur accorde une liberté sans bornes.

Mais il sera toujours vrai de dire que Virgile a mieux peint ses tableaux que Thomson n'a peint les siens, et qu'il y a eu plus de goût sur les bords du Tibre que sur ceux de la Tamise; que les scènes naturelles du *Pastor fido*[2] sont incomparablement supérieures aux bergeries de Racan; que Racine et Molière sont des hommes divins à l'égard des auteurs des autres théâtres.

Du goût des connaisseurs. — En général, le goût fin et sûr consiste dans le sentiment prompt d'une beauté parmi des défauts, et d'un défaut parmi des beautés.

Le gourmet est celui qui discernera le mélange de deux vins, qui sentira ce qui domine dans un mets, tandis que les autres convives n'auront qu'un sentiment confus et égaré.

1. Auteur anglais du poème des *Saisons*.

2. Par Guarini; tragédie pastorale, qui fit la vogue de ce genre dans la première moitié du dix-septième siècle

Ne se trompe-t-on pas quand on dit que c'est un malheur d'avoir le goût trop délicat, d'être trop connaisseur; qu'alors on est trop choqué des défauts, et trop sensible aux beautés: qu'enfin on perd à être trop difficile? N'est-il pas vrai, au contraire, qu'il n'y a véritablement de plaisir que pour les gens de goût? ils voient, ils entendent, ils sentent ce qui échappe aux hommes moins sensiblement organisés et moins exercés.

Le connaisseur en musique, en peinture, en architecture, en poésie, en médailles, etc., éprouve des sensations que le vulgaire ne soupçonne pas; le plaisir même de découvrir une faute le flatte, et lui fait sentir les beautés plus vivement. C'est l'avantage des bonnes vues sur les mauvaises. L'homme de goût a d'autres yeux, d'autres oreilles, un autre tact que l'homme grossier. Il est choqué des draperies mesquines de Raphaël, mais il admire la noble correction de son dessin. Il a le plaisir d'apercevoir que les enfants de Laocoon n'ont nulle proportion avec la taille de leur père[1]; mais tout le groupe le fait frissonner, tandis que d'autres spectateurs sont tranquilles.

Le célèbre sculpteur[2], homme de lettres et de génie, qui a fait la statue colossale de Pierre Ier à Pétersbourg, critique avec raison l'attitude du Moïse de Michel-Ange, et sa petite veste serrée qui n'est pas même le costume oriental; en même temps il s'extasie en contemplant l'air de tête[3].

Exemples du bon et du mauvais goût tirés des tragédies françaises et anglaises. — De tous les auteurs qui ont écrit

1. Dans le groupe antique du Vatican qui a servi de sujet au fameux ouvrage de Lessing, et qui, d'ailleurs, est d'une basse époque.

2. Falconet.

3. L'air de tête, l'attitude, tout fait de cette statue une œuvre imposante.

en Angleterre sur le goût, sur l'esprit et l'imagination, et qui ont prétendu à une critique judicieuse, Addison est celui qui a le plus d'autorité : ses ouvrages sont très utiles. On a désiré seulement qu'il n'eût pas trop souvent sacrifié son propre goût au désir de plaire à son parti, et de procurer un prompt débit aux feuilles du *Spectateur* qu'il composait avec Steele.

Cependant il a souvent le courage de donner la préférence au théâtre de Paris sur celui de Londres; il fait sentir les défauts de la scène anglaise; et, quand il écrivit son *Caton*, il se donna bien de garde d'imiter le style de Shakspeare. S'il avait su traiter les passions, si la chaleur de son âme eût répondu à la dignité de son style, il aurait réformé sa nation. Sa pièce, étant une affaire de parti[1], eut un succès prodigieux. Mais quand les factions furent éteintes, il ne resta à la tragédie de *Caton* que de très beaux vers et de la froideur. Rien n'a plus contribué à l'affermissement de l'empire de Shakspeare. Le vulgaire en aucun pays ne se connaît en beaux vers; et le vulgaire anglais aime mieux des princes qui se disent des injures, des femmes qui se roulent sur la scène, des assassinats, des exécutions criminelles, des revenants qui remplissent les théâtres en foule, des sorciers, que l'éloquence la plus noble et la plus sage.

Le grand reproche que tous les critiques anglais nous font, c'est que tous nos héros sont des Français[2], des personnages de roman, des amants tels qu'on en trouve dans *Clélie*, dans *Astrée*, et dans *Zaïde*. L'auteur des *Éléments de critique*[3] reprend surtout et très sévèrement Corneille d'avoir fait parler ainsi César à Cléopâtre :

1. Elle est pleine du souffle libéral qui animait le parti des *Whigs*.
2. Voltaire, dans le *Temple du Goût*, fait précisément ce reproche aux héros de Racine.
3. Pope.

C'était pour acquérir un droit si précieux
Que combattait partout mon bras ambitieux;
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée,
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, princesse, et le dieu des combats
M'y favorisait moins que vos divins appas :
Ils conduisaient ma main, ils enflaient mon courage;
Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage.

(*La mort de Pompée*, acte IV, scène III.)

Le critique anglais trouve ces fadeurs ridicules et extravagantes; il a sans doute raison : les Français sensés l'avaient dit avant lui. Nous regardons comme une règle inviolable ces préceptes de Boileau :

Qu'Achille aime autrement que Tyrcis et Philène;
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène.

(*Art poétique*, chant III, 99.)

Nous savons bien que César ayant en effet aimé Cléopâtre, Corneille le devait faire parler autrement, et que surtout cet amour est très insipide dans la tragédie de *la Mort de Pompée*. Nous savons que Corneille, qui a mis de l'amour dans toutes ses pièces, n'a jamais traité convenablement cette passion, excepté dans quelques scènes du *Cid* imitées de l'espagnol[1]. Mais aussi toutes les nations conviennent avec nous qu'il a déployé un très grand génie, un sens profond, une force d'esprit supérieure dans *Cinna*, dans plusieurs scènes des *Horaces*, de *Pompée*, de *Polyeucte*, dans la dernière scène de *Rodogune*.

Si l'amour est insipide dans presque toutes ses pièces, nous sommes les premiers à le dire; nous convenons tous

1. Et dans la Camille d'*Horace*.

que ses héros ne sont que des raisonneurs dans ses quinze ou seize derniers ouvrages. Les vers de ces pièces sont durs, obscurs, sans harmonie, sans grâce. Mais s'il s'est élevé infiniment au-dessus de Shakspeare dans les tragédies de son bon temps, il n'est jamais tombé si bas dans les autres; et s'il fait dire malheureusement à César *qu'il vient ennoblir par le titre de captif, le titre de vainqueur à présent affectif*, César ne dit point chez lui les extravagances qu'il débite dans Shakspeare.

Rareté des gens de goût. — On est affligé quand on considère, surtout dans les climats froids et humides, cette foule prodigieuse d'hommes qui n'ont pas la moindre étincelle de goût, qui n'aiment aucun des beaux-arts, qui ne lisent jamais, et dont quelques-uns feuillettent tout au plus un journal une fois par mois pour être au courant, et pour se mettre en état de parler au hasard des choses dont ils ne peuvent avoir que des idées confuses.

Entrez dans une petite ville de province, rarement vous y trouverez un ou deux libraires. Il en est qui en sont entièrement privées. Les juges, les chanoines, l'évêque, le subdélégué, l'élu, le receveur du grenier à sel, le citoyen aisé, personne n'a de livres, personne n'a l'esprit cultivé; on n'est pas plus avancé qu'au XII^e^ siècle. Dans les capitales des provinces, dans celles même qui ont des académies, que le goût est rare!

Il faut la capitale d'un grand royaume pour y établir la demeure du goût; encore n'est-il le partage que du très petit nombre, toute la populace en est exclue. Il est inconnu aux familles bourgeoises, où l'on est continuellement occupé du soin de sa fortune, des détails domestiques, et d'une grossière oisiveté, amusée par une partie de jeu. Toutes les places qui tiennent à la judicature, à la

finance, au commerce, ferment la porte aux beaux-arts[1]. C'est la honte de l'esprit humain que le goût, pour l'ordinaire, ne s'introduise que chez l'oisiveté opulente. J'ai connu un commis des bureaux de Versailles, né avec beaucoup d'esprit, qui disait : « Je suis bien malheureux, je n'ai pas le temps d'avoir du goût ».

Dans une ville telle que Paris, peuplée de plus de six cent mille personnes, je ne crois pas qu'il y en ait trois mille qui aient le goût des beaux-arts. Qu'on représente un chef-d'œuvre dramatique, ce qui est si rare, et qui doit l'être, on dit : « Tout Paris est enchanté; » mais on en imprime trois mille exemplaires tout au plus.

Parcourez aujourd'hui l'Asie, l'Afrique, la moitié du Nord; où verrez-vous le goût de l'éloquence, de la poésie, de la peinture, de la musique? Presque tout l'univers est barbare.

Le goût est donc comme la philosophie; il appartient à un très petit nombre d'âmes privilégiées.

Le grand bonheur de la France fut d'avoir dans Louis XIV un roi qui était né avec du goût.

> *....., Pauci, quos æquus amavit*
> *Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,*
> *Dis geniti, potuere....*
>
> (Virg., *Æn.*, VI, 129-131[2].)

C'est en vain qu'Ovide (*Métam.*, I, 80) a dit que Dieu nous créa pour regarder le ciel : *Erectos ad sidera tollere vultus;* les hommes sont presque tous courbés vers la terre.

Pourquoi une statue informe, un mauvais tableau où les

1. Le goût des beaux-arts est-il plus éclairé qu'il y a un siècle, dans la classe moyenne? je n'oserais l'affirmer; du moins est-il, on peut le voir, beaucoup plus répandu.

2. Voy. plus haut, p. 163, note 1.

figures sont estropiées, n'ont-ils jamais passé pour des chefs-d'œuvre? Pourquoi jamais une maison chétive et sans aucune proportion n'a-t-elle été regardée comme un beau monument d'architecture? D'où vient qu'en musique des sons aigres et discordants n'ont flatté l'oreille de personne, et que cependant de très mauvaises tragédies barbares, écrites dans un style d'Allobroge[1], ont réussi, même après les scènes sublimes qu'on trouve dans Corneille, et les tragédies touchantes de Racine, et le peu de pièces bien écrites qu'on peut avoir eues depuis cet élégant poète[2]? Ce n'est qu'au théâtre qu'on voit quelquefois réussir des ouvrages détestables, soit tragiques, soit comiques.

Quelle en est la raison? C'est que l'illusion ne règne qu'au théâtre; c'est que le succès y dépend de deux ou trois acteurs, quelquefois d'un seul, et surtout d'une cabale qui fait tous ses efforts, tandis que les gens de goût n'en font aucun. Cette cabale subsiste souvent une génération entière. Elle est d'autant plus active, que son but est bien moins d'élever un auteur que d'en abaisser un autre. Il faut un siècle pour mettre aux choses leur véritable prix dans ce seul genre.

Ce sont les gens de goût seuls qui gouvernent à la longue l'empire des arts. Le Poussin fut obligé de sortir de France pour laisser la place à un mauvais peintre[3]. Le Moine se tua de désespoir. Vanloo fut prêt d'aller exercer ailleurs ses talents. Les connaisseurs seuls les ont mis tous trois à leur place. On voit souvent en tout genre les plus mauvais ouvrages avoir un succès prodigieux. Les solécismes, les

1. De Savoyard. — Ce sont les tragédies de Crébillon qu'il veut dire.

2. C'est aux siennes qu'il pense.

3. A Simon Vouet qui, sans pouvoir être égalé à Poussin, est cependant beaucoup mieux qu'un *mauvais peintre*.

barbarismes, les sentiments les plus faux, l'ampoulé le plus ridicule ne sont pas sentis pendant un temps, parce que la cabale et le sot enthousiasme du vulgaire causent une ivresse qui ne sent rien. Les connaisseurs seuls ramènent à la longue le public, et c'est la seule différence qui existe entre les nations les plus éclairées et les plus grossières; car le vulgaire de Paris n'a rien au-dessus d'un autre vulgaire; mais il y a dans Paris un nombre assez considérable d'esprits cultivés pour mener la foule. Cette foule se conduit presque en un moment dans les mouvements populaires; mais il faut plusieurs années pour fixer son goût dans les arts.

(*Dict. philos.*, GOÛT.)

IV. — DE L'IMAGINATION.

Il y a deux sortes d'imagination : l'une qui consiste à retenir une simple impression des objets; l'autre qui arrange ces images reçues, et les combine en mille manières. La première a été appelée *imagination passive;* la seconde *active*. La passive ne va pas beaucoup au delà de la mémoire; elle est commune aux hommes et aux animaux. De là vient que le chasseur et son chien poursuivent également des bêtes dans leurs rêves, qu'ils entendent également le bruit des cors, que l'un crie, et l'autre jappe en dormant. Les hommes et les bêtes font alors plus que se ressouvenir, car les songes ne sont jamais des images fidèles. Cette espèce d'imagination compose les objets; mais ce n'est point en elle l'entendement qui agit, c'est la mémoire qui se méprend.

Cette imagination passive n'a certainement besoin du secours de notre volonté, ni dans le sommeil, ni dans la veille; elle se peint malgré nous ce que nos yeux ont vu, elle entend ce que nous avons entendu, et touche ce que nous avons touché; elle y ajoute, elle en diminue. C'est un sens intérieur qui agit nécessairement : aussi rien n'est-il plus commun que d'entendre dire : « On n'est pas le maître de son imagination. »

C'est ici qu'on doit s'étonner et se convaincre de son peu de pouvoir. D'où vient qu'on fait quelquefois en songe des discours suivis et éloquents, des vers meilleurs qu'on n'en ferait sur le même sujet étant éveillé? que l'on résout même des problèmes de mathématiques? Voilà certainement des idées très combinées qui ne dépendent de nous en aucune manière. Or, s'il est incontestable que des idées suivies se forment dans nous, malgré nous, pendant notre sommeil, qui nous assurera qu'elles ne sont pas produites de même dans la veille? Est-il un homme qui prévoie l'idée qu'il aura dans une minute? Ne paraît-il pas qu'elles nous sont données comme les mouvements de nos fibres? Et si le P. Malebranche s'en était tenu à dire que toutes les idées sont données de Dieu[1], aurait-on pu le combattre?

Cette faculté passive, indépendante de la réflexion, est la source de nos passions et de nos erreurs; loin de dépendre de la volonté, elle la détermine, elle nous pousse vers les objets qu'elle peint, ou nous en détourne, selon la manière dont elle les représente. L'image d'un danger inspire la crainte; celle d'un bien donne des désirs violents; elle seule produit l'enthousiasme de gloire, de parti, de fanatisme; c'est elle qui répandit tant de

1. D'après Malebranche nous voyons, non *par* Dieu, mais *en* Dieu.

maladies de l'esprit, en faisant imaginer à des cervelles faibles, fortement frappées, que leurs corps étaient changés en d'autres corps ; c'est elle qui persuada à tant d'hommes qu'ils étaient obsédés ou ensorcelés, et qu'ils allaient effectivement au sabbat, parce qu'on leur disait qu'ils y allaient[1]. Cette espèce d'imagination servile, partage ordinaire du peuple ignorant, a été l'instrument dont l'imagination forte de certains hommes s'est servie pour dominer. C'est encore cette imagination passive des cerveaux aisés à ébranler qui fait quelquefois passer dans les enfants les marques évidentes de l'impression qu'une mère a reçue : les exemples en sont innombrables ; et celui qui écrit cet article en a vu de si frappants, qu'il démentirait ses yeux s'il en doutait. Cet effet de l'imagination n'est guère explicable ; mais aucune autre opération de la nature ne l'est davantage ; on ne conçoit pas mieux comment nous avons des perceptions, comment nous les retenons, comment nous les arrangeons ; il y a l'infini entre nous et les ressorts de notre être.

L'imagination active est celle qui joint la réflexion, la combinaison à la mémoire. Elle rapproche plusieurs objets distants ; elle sépare ceux qui se mêlent ; les compose et les change ; elle semble créer quand elle ne fait qu'arranger, car il n'est pas donné à l'homme de se faire des idées ; il ne peut que les modifier.

Cette imagination active est donc au fond une faculté aussi indépendante de nous que l'imagination passive ; et une preuve qu'elle ne dépend pas de nous, c'est que, si vous proposez à cent personnes également ignorantes d'imaginer telle machine nouvelle, il y en aura quatre-

1. Elle est, dit Pascal, « maîtresse d'erreur et de fausseté ». — Voir les *Pensées*, art. III.

vingt-dix-neuf qui n'imagineront rien, malgré leurs efforts. Si le centième imagine quelque chose, n'est-il pas évident que c'est un don particulier qu'il a reçu? C'est ce don que l'on appelle *génie;* c'est là qu'on a reconnu quelque chose d'inspiré et de divin.

Ce don de la nature est imagination d'invention dans les arts, dans l'ordonnance d'un tableau, dans celle d'un poème. Elle ne peut exister sans la mémoire; mais elle s'en sert comme d'un instrument avec lequel elle fait tous ses ouvrages.

Après avoir vu qu'on soulevait avec un bâton une grosse pierre que la main ne pouvait remuer, l'imagination active inventa les leviers, et ensuite les forces mouvantes composées, qui ne sont que des leviers déguisés; il faut se peindre d'abord dans l'esprit les machines et leurs effets pour les exécuter.

Ce n'est pas cette sorte d'imagination que le vulgaire appelle, ainsi que la mémoire, l'ennemie du jugement. Au contraire, elle ne peut agir qu'avec un jugement profond; elle combine sans cesse ses tableaux, elle corrige ses erreurs, elle élève tous ses édifices avec ordre. Il y a une imagination étonnante dans la mathématique pratique; et Archimède avait au moins autant d'imagination qu'Homère. C'est par elle qu'un poète crée ses personnages, leur donne des caractères, des passions, invente sa fable, en présente l'exposition, en redouble le nœud, en prépare le dénouement; travail qui demande encore le jugement le plus profond, et en même temps le plus fin.

Il faut un très grand art dans toutes ces imaginations d'invention, et même dans les romans. Ceux qui en manquent sont méprisés des esprits bien faits. Un jugement toujours sain règne dans les fables d'Ésope; elles

seront toujours les délices des nations[1]. Il y a plus d'imagination dans les contes des fées; mais ces imaginations fantastiques, dépourvues d'ordre et de bon sens, ne peuvent être estimées; on les lit par faiblesse, on les condamne par raison[2].

La seconde partie de l'imagination active est celle de détail; et c'est elle qu'on appelle communément imagination dans le monde. C'est elle qui fait le charme de la conversation; car elle présente sans cesse à l'esprit ce que les hommes aiment le mieux, des objets nouveaux. Elle peint vivement ce que les esprits froids dessinent à peine; elle emploie les circonstances les plus frappantes; elle allègue des exemples : et, quand ce talent se montre avec la sobriété qui convient à tous les talents, il se concilie l'empire de la société[3]. L'homme est tellement machine, que le vin donne quelquefois cette imagination que l'ivresse anéantit; il y a là de quoi s'humilier, mais de quoi admirer. Comment se peut-il faire qu'un peu d'une certaine liqueur, qui empêchera de faire un calcul, donnera des idées brillantes?

C'est surtout dans la poésie que cette imagination de détail et d'expression doit régner. Elle est ailleurs agréable, mais là elle est nécessaire. Presque tout est image dans Homère, dans Virgile, dans Horace, sans même qu'on s'en aperçoive. La tragédie demande moins d'images, moins d'expressions pittoresques, de grandes métaphores, d'allégories, que le poème épique ou l'ode : mais la plupart de ces beautés, bien ménagées, font dans la tragédie un effet admirable. Un homme qui, sans être

1. A condition qu'un vrai poète, un La Fontaine s'en empare et les transforme.

2. Voltaire fort heureusement n'a pas toujours été si sévère pour ces aimables fantaisies.

3. C'est à peu près ce qu'on appelle aujourd'hui la *verve*.

poète, ose donner une tragédie, fait dire à Hippolyte :

Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse.
(Pradon, *Phèdre et Hippolyte*, acte I, scène II.)

Mais Hippolyte, que le vrai poète fait parler, dit :

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
(Racine, *Phèdre*, acte II, scène II.)

Ces imaginations ne doivent jamais être forcées, ampoulées, gigantesques. Ptolémée, parlant dans un conseil d'une bataille qu'il n'a pas vue, et qui s'est donnée loin de chez lui, ne doit point peindre

Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivants.
(Corneille, *Mort de Pompée*, acte I, scène II.)

Une princesse ne doit point dire à un empereur :

La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à le réduire en poudre.
(*Héraclius*, acte I, scène III.)

On sent assez que la vraie douleur ne s'amuse point à une métaphore si recherchée.

L'imagination active qui fait les poètes leur donne l'enthousiasme, c'est-à-dire, selon le mot grec[1], cette émotion interne qui agite en effet l'esprit, et qui transforme

1. Voy. plus loin, p. 216.

l'auteur dans le personnage qu'il fait parler; car c'est là l'enthousiasme; il consiste dans l'émotion et dans les images : alors l'auteur dit précisément les mêmes choses que dirait la personne qu'il introduit :

> Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
> Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue.
> Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.
>
> (Racine, *Phèdre*, acte I, scène III.)

L'imagination alors ardente et sage n'entasse point de figures incohérentes; elle ne dit point, par exemple, pour exprimer un homme épais de corps et d'esprit, qu'il est

> Flanqué de chair, gabionné de lard;

et que la nature :

> En maçonnant les remparts de son âme,
> Songea plutôt au fourreau qu'à la lame[1].

Il y a de l'imagination dans ces vers; mais elle est grossière, elle est déréglée, elle est fausse : l'image de rempart ne peut s'allier avec celle de fourreau; c'est comme si on disait qu'un vaisseau est entré dans le port à bride abattue.

On permet moins l'imagination dans l'éloquence que dans la poésie. La raison en est sensible. Le discours ordinaire doit moins s'écarter des idées communes. L'orateur parle la langue de tout le monde; le poète a pour base de son ouvrage la fiction : aussi l'imagination est l'essence de son art; elle n'est que l'accessoire dans l'orateur.

Certains traits d'imagination ont ajouté, dit-on, de

1. Vers de J.-B. Rousseau.

grandes beautés à la peinture. On cite surtout cet artifice avec lequel un peintre[1] mit un voile sur la tête d'Agamemnon, dans le sacrifice d'Iphigénie; artifice cependant bien moins beau que si le peintre avait eu le secret de faire voir sur le visage d'Agamemnon le combat de la douleur d'un père, de l'autorité d'un monarque et du respect pour ses dieux; comme Rubens a eu l'art de peindre dans les regards et dans l'attitude de Marie de Médicis, la douleur de l'enfantement, la joie d'avoir un fils, et la complaisance dont elle envisage cet enfant.

En général les imaginations des peintres, quand elles ne sont qu'ingénieuses, font plus d'honneur à l'esprit de l'artiste qu'elles ne contribuent aux beautés de l'art. Toutes les compositions allégoriques ne valent pas la belle exécution de la main, qui fait le prix des tableaux.

Dans tous les arts la belle imagination est toujours naturelle : la fausse est celle qui assemble des objets incompatibles : la bizarre peint des objets qui n'ont ni analogie, ni allégorie, ni vraisemblance, comme des esprits qui se jettent à la tête dans leurs combats des montagnes chargées d'arbres, qui tirent du canon dans le ciel, qui font une chaussée dans le chaos; Lucifer qui se transforme en crapaud; un ange coupé en deux par un coup de canon, et dont les deux parties se rejoignent incontinent, etc.[2].... L'imagination forte approfondit les objets; la faible les effleure; la douce se repose dans les peintures agréables: l'ardente entasse images sur images; la sage est celle qui emploie avec choix tous ces différents caractères, mais qui admet très rarement le bizarre et rejette toujours le faux.

1. Timante.

2. Allusions au *Paradis perdu* de Milton, dont les hardiesses étranges, comme celles de Shakspeare, déroutent le goût timide de Voltaire.

Si la mémoire nourrie et exercée est la source de toute imagination, cette même mémoire surchargée la fait périr. Ainsi, celui qui s'est rempli la tête de noms et de dates n'a pas le magasin qu'il faut pour composer des images. Les hommes occupés de calculs ou d'affaires épineuses ont d'ordinaire l'imagination stérile.

Quand elle est trop ardente, trop tumultueuse, elle peut dégénérer en démence; mais on a remarqué que cette maladie des organes du cerveau est bien plus souvent le partage de ces imaginations passives, bornées à recevoir la profonde empreinte des objets, que de ces imaginations actives et laborieuses qui assemblent et combinent des idées; car cette imagination active a toujours besoin du jugement, l'autre en est indépendante.

Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter à cet essai que par ces mots : *perception*, *mémoire*, *imagination*, *jugement*, on n'entend point des organes distincts, dont l'un a le don de sentir, l'autre se ressouvient, un troisième imagine, un quatrième juge. Les hommes sont plus portés qu'on ne pense à croire que ce sont des facultés différentes et séparées. C'est cependant le même être qui fait toutes ces opérations, que nous ne connaissons que par leurs effets, sans pouvoir rien connaître de cet être.

(*Dict. philos.*, IMAGINATION.)

V. — LA GRACE DANS LES BEAUX-ARTS.

Dans les personnes, dans les ouvrages, grâce signifie non seulement ce qui plaît, mais ce qui plaît avec attrait,

C'est pourquoi les anciens avaient imaginé que la déesse de la beauté ne devait jamais paraître sans les Grâces. La beauté ne déplait jamais; mais elle peut être dépourvue de ce charme secret qui invite à la regarder, qui attire, qui remplit l'âme d'un sentiment doux. Les grâces dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les discours, dépendent de ce mérite qui attire. Une belle personne n'aura point de grâces dans le visage, si la bouche est fermée sans sourire, si les yeux sont sans douceur. Le sérieux n'est jamais gracieux[1]; il n'attire point; il approche trop du sévère qui rebute.

Un homme bien fait, dont le maintien est mal assuré ou gêné, la démarche précipitée ou pesante, les gestes lourds, n'a point de grâce, parce qu'il n'a rien de doux, de liant dans son extérieur.

La voix d'un orateur qui manquera d'inflexion et de douceur sera sans grâce.

Il en est de même dans tous les arts. La proportion, la beauté peuvent n'être point gracieuses. On ne peut dire que les pyramides d'Égypte aient des grâces. On ne pourrait le dire du colosse de Rhodes comme de la Vénus de Guide. Tout ce qui est uniquement dans le genre fort et vigoureux a un mérite qui n'est pas celui des grâces.

Ce serait mal connaître Michel-Ange et le Caravage[2], que de leur attribuer les grâces de l'Albane[3]. Le sixième livre de l'*Énéide* est sublime : le quatrième a plus de grâce. Quelques odes galantes d'Horace respirent les grâces, comme quelques-unes de ses épîtres enseignent la raison.

1. Très contestable. — La tristesse même peut avoir sa grâce.

2. Il s'agit du second Caravage, mort en 1609 (le plus célèbre des deux peintres qui portent ce nom); il avait plus d'habileté que de goût, et ne supporte pas la comparaison avec Michel-Ange.

3. Peintre bolonais, né en 1578, mort en 1660; sa grâce est réelle, mais gâtée par un peu d'afféterie et de mollesse.

Il semble qu'en général le petit, le joli en tout genre, soit plus susceptible de grâces que le grand. On louerait mal une oraison funèbre, une tragédie, un sermon, si on ne leur donnait que l'épithète de *gracieux*.

Ce n'est pas qu'il y ait un seul genre d'ouvrage qui puisse être bon en étant opposé aux *grâces*; car leur opposé est la rudesse, le sauvage, la sécheresse. L'Hercule Farnèse ne devait point avoir les grâces de l'Apollon du Belvédère et de l'Antinoüs; mais il n'est ni rude, ni agreste. L'incendie de Troie, dans Virgile, n'est point décrit avec les grâces d'une élégie de Tibulle; il plaît par des beautés fortes. Un ouvrage peut donc être sans grâces, sans que cet ouvrage ait le moindre désagrément. Le terrible, l'horrible, la description, la peinture d'un monstre, exigent qu'on s'éloigne de tout ce qui est gracieux, mais non pas qu'on affecte uniquement l'opposé. Car si un artiste, en quelque genre que ce soit, n'exprime que des choses affreuses, s'il ne les adoucit point par des contrastes agréables, il rebutera[1].

La grâce en peinture, en sculpture consiste dans la mollesse des contours, dans une expression douce; et la peinture a, par-dessus la sculpture, la grâce de l'union des parties, celle des figures qui s'animent l'une par l'autre, et qui se prêtent des agréments par leurs attributs et par leurs regards.

Les grâces de la diction, soit en éloquence, soit en poésie, dépendent du choix des mots, de l'harmonie des phrases, et encore plus de la délicatesse des idées et des descriptions riantes. L'abus des grâces est l'afféterie,

3. C'est l'esthétique de Boileau :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
Qui par l'art imité ne puisse *plaire* aux yeux
(*Art poet.*, chant III.)

comme l'abus du sublime est l'ampoulé : toute perfection est près d'un défaut.

(*Dict. philos.*, GRÂCE.)

VI. — DU STYLE.

Section I. — Le style des lettres de Balzac n'aurait pas été mauvais pour des oraisons funèbres; et nous avons quelques morceaux de physique dans le goût du poème épique et de l'ode. Il est bon que chaque chose soit à sa place.

Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois un grand art, ou plutôt un très heureux naturel à mêler quelques traits d'un style majestueux dans un sujet qui demande de la simplicité; à placer à propos de la finesse, de la délicatesse, dans un discours de véhémence et de force. Mais ces beautés ne s'enseignent pas. Il faut beaucoup d'esprit et de goût. Il serait difficile de donner des leçons de l'un et de l'autre.

Il est bien étrange que depuis que les Français s'avisèrent d'écrire, ils n'eurent aucun livre écrit d'un bon style, jusqu'à l'année 1656, où les *Lettres provinciales* parurent. Pourquoi personne n'avait-il écrit l'histoire d'un style convenable, jusqu'à la *Conspiration de Venise* de l'abbé de Saint-Réal[1]?

D'où vient que Pellisson eut le premier le vrai style de l'éloquence cicéronienne, dans ses mémoires pour le surintendant Fouquet?

1. Cet ouvrage parut en 1674.

Rien n'est donc plus difficile et plus rare que le style convenable à la matière que l'on traite.

N'affectez point des tours inusités et des mots nouveaux dans un livre de religion, comme l'abbé Houtteville[1]; ne déclamez point dans un livre de physique; point de plaisanterie en mathématique; évitez l'enflure et les figures outrées dans un plaidoyer. Une pauvre bourgeoise ivrogne ou ivrognesse meurt d'apoplexie; vous dites qu'elle est dans la région des morts : on l'ensevelit; vous assurez que sa dépouille mortelle est confiée à la terre. Si on sonne pour son enterrement, c'est un son funèbre qui se fait entendre dans les nues. Vous croyez imiter Cicéron, et vous n'imitez que maître Petit-Jean[2].

J'ai entendu souvent demander si, dans nos meilleures tragédies, on n'avait pas trop souvent admis le style familier, qui est si voisin du style simple et naïf.

Par exemple, dans *Mithridate :*

Seigneur, vous changez de visage!

cela est simple, et même naïf. Ce demi-vers, placé où il est, fait un effet terrible : il tient du sublime. Au lieu que les mêmes paroles de Bérénice à Antiochus :

Prince, vous vous troublez et changez de visage

ne sont que très ordinaires; c'est une transition plutôt qu'une situation.

Rien n'est si simple que ce vers :

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée.

1. *La religion prouvée par les faits* (1722).

2. Le portier de Dandin, dans les *Plaideurs*.

Mais le moment où Roxane prononce ces paroles fait trembler. Cette noble simplicité est très fréquente dans Racine, et fait une de ses principales beautés.

Le style élégant est si nécessaire, que sans lui la beauté des sentiments est perdue. Il suffit seul pour embellir les sentiments les moins nobles et les moins tragiques.

Croirait-on qu'on pût, entre une reine incestueuse et un père qui devient parricide, introduire une jeune amoureuse, dédaignant de subjuguer un amant qui ait déjà eu d'autres maîtresses, et mettant sa gloire à triompher de l'austérité d'un homme qui n'a jamais rien aimé? C'est pourtant ce qu'Aricie ose dire dans le sujet tragique de *Phèdre*. Mais elle le dit dans des vers si séducteurs, qu'on lui pardonne ces sentiments d'une coquette de comédie (acte II, scène I) :

> Phèdre en vain s'honorait des soupirs de Thésée :
> Pour moi, je suis plus fière et fuis la gloire aisée
> D'arracher un hommage à mille autres offert,
> Et d'entrer dans un cœur de toutes parts ouvert.
> Mais de faire fléchir un courage inflexible,
> De porter la douleur dans un cœur insensible,
> D'enchaîner un captif de ses fers étonné,
> Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné:
> C'est là ce que je veux, c'est là ce qui m'irrite.
> Hercule à désarmer coûtait moins qu'Hippolyte,
> Et vaincu plus souvent, et plus tôt surmonté,
> Préparait moins de gloire aux yeux qui l'ont dompté.

Ces vers ne sont pas tragiques; mais tous les vers ne doivent pas l'être; et s'ils ne font aucun effet au théâtre, ils charment à la lecture par la seule élégance du style.

Presque toujours les choses qu'on dit frappent moins que la manière dont on les dit, car les hommes ont tous à peu près les mêmes idées de ce qui est à la portée de tout le monde. L'expression, le style fait toute la différence,

Des déclarations d'amour, des jalousies, des ruptures, des raccommodements forment le tissu de la plupart de nos pièces de théâtre, et surtout de celles de Racine, fondées sur ces petits moyens. Combien peu de génies ont-ils su exprimer ces nuances que tous les auteurs ont voulu peindre! Le style rend singulières les choses les plus communes, fortifie les plus faibles, donne de la grandeur aux plus simples.

Sans le style, il est impossible qu'il y ait un seul bon ouvrage en aucun genre d'éloquence et de poésie.

La profusion des mots est le grand vice du style de presque tous nos philosophes modernes. Le *Système de la nature*[1] en est un grand exemple. Il y a dans ce livre confus quatre fois trop de paroles; et c'est en partie par cette raison qu'il est si confus.

Il est très difficile de se faire des idées nettes sur Dieu et sur la nature; il est peut-être aussi difficile de se faire un bon style.

Voici un monument singulier de style dans un discours que nous entendîmes à Versailles en 1745.

Harangue au roi prononcée par M. Le Camus, premier président de la cour des aides. — Sire, les conquêtes de Votre Majesté sont si rapides, qu'il s'agit de ménager la croyance des descendants, et d'adoucir la surprise des miracles, de peur que les héros ne se dispensent de les suivre, et les peuples de les croire.

Non, sire, il n'est plus possible qu'ils en doutent lorsqu'ils liront dans l'histoire qu'on a vu Votre Majesté à la tête de ses troupes les écrire elle-même au champ de Mars sur un tambour[2]; c'est les avoir gravés à toujours au temple de mémoire.

1 Par le baron d'Holbach. | 2 Après la bataille de Fontenoy.

Les siècles les plus reculés sauront que l'Anglais, cet ennemi fier et audacieux, cet ennemi jaloux de votre gloire, a été forcé de tourner autour de votre victoire ; que leurs alliés ont été témoins de leur honte, et qu'ils n'ont tous accouru au combat que pour immortaliser le triomphe du vainqueur.

Nous n'osons dire à Votre Majesté, quelque amour qu'elle ait pour son peuple, qu'il n'y a plus qu'un secret d'augmenter notre bonheur, c'est de diminuer son courage, et que le ciel nous vendrait trop cher ses prodiges s'il nous en coûtait vos dangers, ou ceux du jeune héros qui forme nos plus chères espérances[1].

Section II. — Sur la corruption du style. — On se plaint généralement que l'éloquence est corrompue, quoique nous ayons des modèles presque en tous les genres. Un des grands défauts de ce siècle, qui contribue le plus à cette décadence, c'est le mélange des styles. Il me semble que nous autres auteurs, nous n'imitons pas assez les peintres, qui ne joignent jamais des attitudes de Callot[2] à des figures de Raphaël. Je vois qu'on affecte quelquefois dans des histoires, d'ailleurs bien écrites, dans de bons ouvrages dogmatiques, le ton le plus familier de la conversation. Quelqu'un a dit autrefois qu'il faut écrire comme on parle[3] ; le sens de cette loi est qu'on écrive naturellement. On tolère dans une lettre l'irrégularité, la licence du style, l'incorrection, les plaisanteries hasardées; parce que des lettres écrites sans dessein et sans art sont des entretiens négligés : mais quand on parle ou quand on écrit avec res-

1. Le Dauphin.

2. Callot (1594-1635), le grand dessinateur et graveur lorrain, qui a excellé dans la représentation du grotesque et de l'horrible, de la misère et de la cruauté.

3. C'est une idée que Voltaire a répétée plusieurs fois. Buffon dit au contraire, dans le *Discours sur le style* : « Ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très bien, écrivent mal. »

pect, on s'astreint alors à la bienséance. Or je demande à qui on doit plus de respect qu'au public?

On a tant répété qu'on doit écrire du ton de la bonne compagnie, que les auteurs les plus sérieux sont devenus plaisants, et, pour être de *bonne compagnie* avec leurs lecteurs, ont dit des choses de très mauvaise compagnie.

On a voulu parler de science comme Voiture parlait à Mlle Paulet[1] de galanterie, sans savoir que Voiture même n'avait pas saisi le véritable goût de ce petit genre dans lequel il passa pour exceller; car souvent il prenait le faux pour le délicat, et le précieux pour le naturel. La plaisanterie n'est jamais bonne dans le genre sérieux, parce qu'elle ne porte jamais que sur un côté des objets qui n'est pas celui que l'on considère; elle roule presque toujours sur des rapports faux, sur des équivoques : de là vient que les plaisants de profession ont presque tous l'esprit faux autant que superficiel.

Il me semble qu'en poésie on ne doit pas plus mélanger les styles qu'en prose. Le style marotique a depuis quelque temps gâté un peu la poésie par cette bigarrure de termes bas et nobles, surannés et modernes; on entend dans quelques pièces de morale les sons du sifflet de Rabelais parmi ceux de la flûte d'Horace :

> Il faut parler français : Boileau n'eût qu'un langage;
> Son esprit était juste et son style était sage.
> Sers-toi de ses leçons : laisse aux esprits mal faits
> L'art de moraliser du ton de Rabelais[2].

J'avoue que je suis révolté de voir dans une épître sérieuse les expressions suivantes :

1. C'est cette amie de Mme de Rambouillet, que Voiture appelait la *Belle Lionne* par allusion à son opulente chevelure, et qu'il traitait, en tout bien tout honneur, sur le pied d'amoureux transi.

2. Vers de Voltaire (variantes du VII[e] *Discours sur l'homme*).

Des rimeurs disloqués à qui le cerveau tinte,
Plus amers qu'aloès et jus de coloquinte,
Vices portant méchef. Gens de tel acabit,
Chiffonniers, Ostrogoths, maroufles que Dieu fit[1].

De tous ces termes bas l'entassement facile
Déshonore à la fois le génie et le style.

(*Dict. philos.*, STYLE.)

VII. — LE STYLE FLEURI

Un discours fleuri est rempli de pensées plus agréables que fortes, d'images plus brillantes que sublimes, de termes plus recherchés qu'énergiques : cette métaphore est justement prise des fleurs qui ont de l'éclat sans solidité.

Le style fleuri ne messied pas dans ces harangues publiques, qui ne sont que des compliments; les beautés légères sont à leur place quand on n'a rien de solide à dire; mais le style fleuri doit être banni d'un plaidoyer, d'un sermon, de tout livre instructif.

En bannissant le style fleuri, on ne doit pas rejeter les images douces et riantes qui entreraient naturellement dans le sujet : quelques fleurs ne sont pas condamnables; mais le style fleuri doit être proscrit dans un sujet solide.

Ce style convient aux pièces de pur agrément, aux idylles, aux églogues, aux descriptions des saisons, des jardins; il remplit avec grâce une stance de l'ode la plus sublime, pourvu qu'il soit relevé par des stances d'une beauté plus mâle. Il convient peu à la comédie, qui, étant

1. Vers inexactement cité, d'après J.-B. Rousseau (*Épitre à Marot*).

l'image de la vie commune, doit être généralement dans le style de la conversation ordinaire. Il est encore moins admis dans la tragédie qui est l'empire des grandes passions et des grands intérêts; et si quelquefois il est reçu dans le genre tragique et dans le comique, ce n'est que dans quelques descriptions où le cœur n'a point de part, et qui amusent l'imagination avant que l'âme soit touchée ou occupée.

Le style fleuri nuirait à l'intérêt de la tragédie, et affaiblirait le ridicule dans la comédie. Il est très à sa place dans un opéra français, où d'ordinaire on effleure plus les passions qu'on ne les traite.

Le style fleuri ne doit pas être confondu avec le style doux.

Ce fut dans ces vallons[1] où, par mille détours,
Inachus prend plaisir à prolonger son cours;
Ce fut sur son charmant rivage,
Que sa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la nymphe jura de ne changer jamais;
Mais le zéphyr léger et l'onde fugitive
Ont bientôt emporté les serments qu'elle a faits.
(*Isis*, acte I, scène II.)

C'est là le modèle du style fleuri. On pourrait donner pour exemple du style doux, qui n'est pas le doucereux, et qui est moins agréable que le style fleuri, ces vers d'un autre opéra[2] :

Plus j'observe ces lieux, et plus je les admire;
Ce fleuve coule lentement,
Et s'éloigne à regret d'un séjour si charmant.
(*Armide*, acte II, scène III.)

1. L'Argolide.
2. *Isis* (1677) et *Armide* (1687) sont des opéras de Quinault, mis en musique par Lulli.

Le premier morceau est fleuri, presque toutes les paroles sont des images riantes; le second est plus dénué de ces fleurs, il n'est que doux.

(*Dict. philos.*, FLEURI.)

VIII. — DU STYLE FIGURÉ

L'imagination ardente, la passion, le désir, souvent trompés, produisent le style figuré. Nous ne l'admettons point dans l'histoire, car trop de métamorphoses nuisent à la clarté; elles nuisent même à la vérité, en disant plus ou moins que la chose même.

Les ouvrages didactiques réprouvent ce style. Il est bien moins à sa place dans un sermon que dans une oraison funèbre, parce que le sermon est une instruction dans laquelle on annonce la vérité, l'oraison funèbre une déclamation dans laquelle on exagère[1].

La poésie d'enthousiasme, comme l'épopée, l'ode, est le genre qui reçoit le plus ce style. On le prodigue moins dans la tragédie, où le dialogue doit être aussi naturel qu'élevé; encore moins dans la comédie, dont le style doit être plus simple.

C'est le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au style figuré dans chaque genre. Balthazar Gratian[2] dit que « les pensées partent des vastes côtes de la mémoire, s'em-

1. Voilà une définition que Bossuet n'aurait pas avouée.

2. Jésuite espagnol du XVII^e^ siècle (mort en 1658), qui a écrit sur les matières de morale et de civilité. « Cet auteur a certainement de très bonnes choses, mais ses ouvrages sont remplis d'idées peu naturelles, et d'expressions trop recherchées et trop guindées. » (Diderot.)

barquent sur la mer de l'imagination, arrivent au port de l'esprit, pour être enregistrées à la douane de l'entendement. » C'est précisément le style d'Arlequin[1]. Il dit à son maître : « La balle de vos commandements a rebondi sur la raquette de mon obéissance. » Avouons que c'est là souvent le style oriental qu'on tâche d'admirer.

Un autre défaut du style figuré est l'entassement des figures incohérentes. Un poète, en parlant de quelques philosophes, les a appelés[2]

D'ambitieux pygmées,
Qui sur leurs pieds vainement redressés,
Et sur des monts d'arguments entassés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades.

Quand on écrit contre les philosophes, il faudrait mieux écrire. Comment des pygmées ambitieux, redressés sur leurs pieds, sur des montagnes d'arguments, continuent-ils des escalades? Quelle image fausse et ridicule! quelle platitude recherchée!

On est encore plus surpris que ce style appelé *marotique* ait eu pendant quelque temps des approbateurs. Mais on cesse d'être surpris quand on lit les épîtres en vers de cet auteur; elles sont presque toutes hérissées de ces figures peu naturelles, et contraires les unes aux autres.

Il y a une épître à Marot qui commence ainsi :

Ami Marot, honneur de mon pupitre,
Mon premier maître, acceptez cette épître
Que vous écrit un humble nourrisson
Qui sur Parnasse a pris votre écusson,

1. Dans les farces italiennes.
2. J.-B. Rousseau, dans l'*Épître à Louis Racine*; mais le texte n'est pas fidèlement cité.

Et qui jadis en maint genre d'escrime
Vint chez vous seul étudier la rime.

Boileau avait dit dans son épître à Molière :

Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime.
(*Sat.* II, 6.)

Du moins la figure était juste. On s'escrime dans un combat ; mais on n'étudie point la rime en s'escrimant. On ne prend point sur le Parnasse un écusson pour rimer à nourrisson. Tout cela est incompatible, tout cela jure.

Presque toutes les maximes des anciens Orientaux et des Grecs sont dans un style figuré. Toutes ces sentences sont des métaphores, de courtes allégories, et c'est là que le style figuré fait un très grand effet, en ébranlant l'imagination et en se gravant dans la mémoire.

Nous avons vu que Pythagore dit, *Dans la tempête adorez l'écho*, pour signifier, « Dans les troubles civils retirez-vous à la campagne » ; *N'attisez pas le feu avec l'épée*, pour dire, « N'irritez pas les esprits échauffés ».

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbes communs qui sont dans le style figuré.

(*Dict. philos.*, FIGURE.)

IX. — DE LA MANIÈRE D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.

On en a tant dit sur cette matière qu'il faut ici en dire très peu. On sait assez que la méthode et le style de Tite-Live, sa gravité, son éloquence sage, conviennent à la ma-

jesté de la république romaine; que Tacite est plus fait pour peindre des tyrans; Polybe, pour donner des leçons de la guerre; Denys d'Halicarnasse, pour développer les antiquités.

Mais, en se modelant en général sur ces grands maîtres, on a aujourd'hui un fardeau plus pesant que le leur à soutenir. On exige des historiens modernes plus de détails, des faits plus constatés, des dates précises, des autorités, plus d'attention aux usages, aux lois, aux mœurs, au commerce, à la finance, à l'agriculture, à la population[1]; il en est de l'histoire comme des mathématiques et de la physique: la carrière s'est prodigieusement accrue. Autant il est aisé de faire un recueil de gazettes, autant il est difficile aujourd'hui d'écrire l'histoire.

Daniel[2] se crut un historien parce qu'il transcrivait des dates et des récits de batailles où l'on n'entend rien. Il devait m'apprendre les droits de la nation, les droits des principaux corps de cette nation, ses lois, ses usages, ses mœurs, et comment ils ont changé. Cette nation est en droit de lui dire: « Je vous demande mon histoire encore plus que celle de Louis le Gros et de Louis le Hutin. »

On exige que l'histoire d'un pays étranger ne soit point jetée dans le même moule que celle de notre patrie.

Si vous faites l'histoire de France, vous n'êtes pas obligé de décrire le cours de la Seine et de la Loire; mais si vous donnez au public les conquêtes des Portugais en Asie, on exige une topographie des pays découverts. On veut que vous meniez votre lecteur par la main le long de l'Afrique et des côtes de la Perse et de l'Inde; on attend de vous

1. Voltaire fait ici son propre portrait comme historien. Voy. *Introd.*, p. XXIII.

2. Le P. Daniel, jésuite (1649-1728), auteur d'une *Histoire de France*.

des instructions sur les mœurs, les lois, les usages de ces nations nouvelles pour l'Europe.

Nous avons vingt histoires de l'établissement des Portugais dans les Indes ; mais aucune ne nous fait connaître les divers gouvernements de ce pays, ses religions, ses antiquités, les brames[1], les disciples de Saint-Jean[2], les guèbres[3], les banians[4].

Pour ceux qui se mettent, dans Paris, aux gages d'un libraire de la rue Saint-Jacques, et à qui l'on commande une histoire du Japon, du Canada, des îles Canaries, sur des mémoires de quelques capucins, je n'ai rien à leur dire.

C'est assez qu'on sache que la méthode convenable à l'histoire de son pays n'est point propre à décrire les découvertes du nouveau monde ; qu'il ne faut pas écrire sur une petite ville comme sur un grand empire ; qu'on ne doit point faire l'histoire privée d'un prince comme celle de France ou d'Angleterre.

Si vous n'avez autre chose à nous dire, sinon qu'un barbare a succédé à un autre barbare sur les bords de l'Oxus et de l'Iaxarte, en quoi êtes-vous utile au public?

Ces règles sont assez connues ; mais l'art de bien écrire l'histoire sera toujours très rare. On sait assez qu'il faut un

1. Caste sacerdotale de l'Inde, prêtres de la religion de Brahma.

2. Cette communauté religieuse, dont l'existence ne fut connue en Occident qu'au milieu du dix-septième siècle (1652), avait son siège vers le confluent du Tigre et de l'Euphrate. Ses adhérents se donnent le nom de *Mendéens*. Saint Jean-Baptiste est chez eux en grande vénération ; mais ils ne sont nullement chrétiens ; ils identifient au contraire le Messie avec le diable. Cette secte, persécutée par les musulmans, est aujourd'hui presque absolument détruite.

3. Disciples de Zoroastre, adorateurs du feu, originaires de l'ancienne Perse.

4. Caste commerçante de l'Inde. — L'Inde, surtout au point de vue religieux, est pour Voltaire une étude de prédilection : les sujets indiqués ici ont été traités par lui dans le chap. CXLIII de l'*Essai sur les mœurs*.

style grave, pur, varié, agréable. Il en est des lois pour écrire l'histoire comme de celles de tous les arts de l'esprit; beaucoup de préceptes, et peu de grands artistes.

(*Dict. philos.*, HISTOIRE.)

X. — L'ÉLOQUENCE ET LA RHÉTORIQUE

L'éloquence est née avant les règles de la rhétorique, comme les langues se sont formées avant la grammaire. La nature rend les hommes éloquents dans les grands intérêts et dans les grandes passions. Quiconque est vivement ému voit les choses d'un autre œil que les autres hommes. Tout est pour lui objet de comparaison rapide et de métaphore; sans qu'il y prenne garde, il anime tout, et fait passer dans ceux qui l'écoutent une partie de son enthousiasme. Un philosophe très éclairé[1] a remarqué que le peuple même s'exprime par des figures[2]; que rien n'est plus commun, plus naturel que les tours qu'on appelle *tropes*. Ainsi dans toutes les langues, « le cœur brûle, le courage s'allume, les yeux étincellent, l'esprit est accablé, il se partage, il s'épuise, le sang se glace, la tête se renverse, on est enflé d'orgueil, enivré de vengeance : » la nature se peint partout dans ces images fortes, devenues ordinaires.

C'est elle dont l'instinct enseigne à prendre d'abord un air, un ton modeste avec ceux dont on a besoin. L'envie

1. Dumarsais, auteur du *Traité des Tropes* (1730), qui rédigeait la partie grammaticale dans l'*Encyclopédie*, où cet article parut d'abord.

2. Malherbe avait fait la même remarque : c'est en partie ce que signifiait sa boutade fameuse, que ses maîtres pour le langage étaient les crocheteurs du port Saint Jean.

naturelle de captiver ses juges et ses maîtres, le recueillement de l'âme profondément frappée, qui se prépare à déployer les sentiments qui la pressent, sont les premiers maîtres de l'art.

C'est cette même nature qui inspire quelquefois des débuts vifs et animés; une forte passion, un danger pressant, appellent tout d'un coup l'imagination : ainsi un capitaine des premiers califes, voyant fuir les musulmans, s'écria : « Où courez-vous? ce n'est pas là que sont les ennemis. » On attribue ce même mot à plusieurs capitaines; on l'attribue à Cromwell. Les âmes fortes se rencontrent beaucoup plus souvent que les beaux esprits. Rasi, un capitaine musulman du temps même de Mahomet, voit les Arabes effrayés qui s'écrient que leur général Dérar est tué : « Qu'importe, dit-il, que Dérar soit mort? Dieu est vivant et vous regarde; marchez. »

C'était un homme bien éloquent que ce matelot anglais[1] qui fit résoudre la guerre contre l'Espagne en 1740. « Quand les Espagnols m'ayant mutilé me présentèrent la mort, je recommandai mon âme à Dieu, et ma vengeance à ma patrie. »

La nature fait donc l'éloquence; et si on a dit que les poètes naissent, et que les orateurs se forment, on l'a dit quand l'éloquence a été forcée d'étudier les lois, le génie des juges, et la méthode du temps; la nature seule n'est éloquente que par élans.

Les préceptes sont toujours venus après l'art. Tisias[2] fut le premier qui recueillit les lois de l'éloquence, dont la nature donne les premières règles.

1. Jenkins. — La scène est racontée par Voltaire dans le *Précis du siècle de Louis XV*, chap. VIII.

2. Ou plus exactement Corax, dont Tisias fut le disciple. — Ces deux Syracusains sont les auteurs des deux premiers traités de rhétorique (fin du Vᵉ siècle av. J.-C.).

Platon dit ensuite, dans son *Gorgias*, « qu'un orateur doit avoir la subtilité des dialecticiens, la science des philosophes, la diction presque des poètes, la voix et les gestes des plus grands acteurs. »

Aristote fit voir après lui que la véritable philosophie est le guide secret de l'esprit de tous les arts; il creusa les sources de l'éloquence dans son livre de la *Rhétorique;* il fit voir que la dialectique est le fondement de l'art de persuader, et qu'être éloquent c'est savoir prouver.

Il distingua les trois genres, le délibératif, le démonstratif et le judiciaire. Dans le délibératif, il s'agit d'exhorter ceux qui délibèrent à prendre un parti sur la guerre et sur la paix, sur l'administration publique, etc.; dans le démonstratif, de faire voir ce qui est digne de louange ou de blâme; dans le judiciaire, de persuader, d'absoudre et de condamner, etc. On sent assez que ces trois genres rentrent souvent l'un dans l'autre[1].

Il traite ensuite des passions et des mœurs, que tout orateur doit connaître.

Il examine quelles preuves on doit employer dans ces trois genres d'éloquence. Enfin, il traite à fond de l'élocution, sans laquelle tout languit; il recommande les métaphores, pourvu qu'elles soient justes et nobles; il exige surtout la convenance et la bienséance. Tous ces préceptes respirent la justesse éclairée d'un philosophe et la politesse d'un Athénien; et en donnant les règles de l'éloquence, il est éloquent avec simplicité.

Il est à remarquer que la Grèce fut la seule contrée de

1. Ainsi les deux discours *sur la Couronne*, qui, prononcés à l'occasion d'un procès, sont à la rigueur du genre judiciaire, développent au fond la politique d'Eschine et celle de Démosthène; leur matière appartient donc à l'éloquence délibérative. Enfin par le développement des lieux communs, le *délibératif* et le *judiciaire* font constamment des emprunts au *démonstratif*.

la terre où l'on connût alors les lois de l'éloquence, parce que c'était la seule où la véritable éloquence existât. L'art grossier était chez tous les hommes; des traits sublimes ont échappé partout à la nature dans tous les temps; mais remuer les esprits de toute une nation polie, plaire, convaincre et toucher à la fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs. Les Orientaux étaient presque tous esclaves : c'est un caractère de la servitude de tout exagérer; ainsi l'éloquence asiatique fut monstrueuse. L'Occident était barbare du temps d'Aristote.

L'*éloquence* véritable commença à se montrer dans Rome du temps des Gracques, et ne fut perfectionnée que du temps de Cicéron. Marc Antoine l'orateur, Hortensius, Curion, César et plusieurs autres furent des hommes éloquents.

Cette *éloquence* périt avec la République, ainsi que celle d'Athènes. L'éloquence sublime n'appartient, dit-on, qu'à la liberté[1]; c'est qu'elle consiste à dire des vérités hardies, à étaler des raisons et des peintures fortes. Souvent un maître n'aime pas la vérité, craint les raisons, et aime mieux un compliment délicat que de grands traits.

Cicéron, après avoir donné les exemples dans ses harangues, donna les préceptes dans son livre de l'*Orateur*; il suit presque la méthode d'Aristote, et s'explique avec le style de Platon.

Il distingue le genre simple, le tempéré et le sublime. Rollin a suivi cette division dans son *Traité des études;* et, ce que Cicéron ne dit pas[2], il prétend que « le tempéré est une belle rivière ombragée de vertes forêts des deux

1. C'est la thèse que Maternus développe dans le ch. XXXVI du *Dialogue sur les Orateurs*, de Tacite.

2. Voltaire s'égaye volontiers aux dépens du bon Rollin; voy. plus haut, p. 83.

côtés; le simple, une table servie proprement, dont tous les mets sont d'un goût excellent, et dont on bannit tout raffinement; que le sublime foudroie, et que c'est un fleuve impétueux qui renverse tout ce qui lui résiste. »

Sans se mettre à *cette table*, sans suivre *ce foudre*, *ce fleuve* et *cette rivière*, tout homme de bon sens voit que l'*éloquence simple* est celle qui a des choses simples à exposer, et que la clarté et l'élégance sont tout ce qui lui convient. Il n'est pas besoin d'avoir lu Aristote, Cicéron et Quintilien, pour sentir qu'un avocat qui débute par un exorde pompeux au sujet d'un mur mitoyen est ridicule : c'était pourtant le vice du barreau jusqu'au milieu du XVII^e^ siècle; on disait avec emphase des choses triviales. On pourrait compiler des volumes de ces exemples; mais tous se réduisent à ce mot d'un avocat, homme d'esprit, qui voyant que son adversaire parlait de la guerre de Troie et du Scamandre, l'interrompit en disant : « La cour observera que ma partie ne s'appelle pas *Scamandre*, mais *Michaut*. »

Le genre sublime ne peut regarder que de puissants intérêts, traités dans une grande assemblée. On en voit encore de vives traces dans le parlement d'Angleterre; on a quelques harangues qui y furent prononcées en 1739, quand il s'agissait de déclarer la guerre à l'Espagne. L'esprit de Démosthène et de Cicéron semble avoir dicté plusieurs traits de ces discours; mais ils ne passeront pas à la postérité comme ceux des Grecs et des Romains, parce qu'ils manquent de cet art et de ce charme de la diction qui mettent le sceau de l'immortalité aux bons ouvrages[1].

1. Au moment où Voltaire écrivait, l'Angleterre était sur le point de voir l'éloquence parlementaire atteindre chez elle à ce degré de perfection avec lord Chatham et Fox. — Voy. Villemain, *Tableau de la Littérature au* XVIII^e^ *siècle*, leçons LV-LVII.

Le genre tempéré est celui de ces discours d'*appareil*[1], de ces harangues publiques, de ces compliments étudiés, dans lesquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matière.

Ces trois genres rentrent encore souvent l'un dans l'autre, ainsi que les trois objets de l'éloquence qu'Aristote considère; et le grand mérite de l'orateur est de les mêler à propos.

(*Dict. philos.*, ÉLOQUENCE).

XI. — AMPLIFICATION.

On prétend que c'est une belle figure de rhétorique; peut-être aurait-on plus raison si on l'appelait *un défaut*. Quand on dit tout ce qu'on doit dire, on n'amplifie pas; et quand on l'a dit, si on amplifie, on dit trop. Présenter aux juges une bonne ou mauvaise action sous toutes ses faces, ce n'est point amplifier; mais ajouter, c'est exagérer et ennuyer.

J'ai vu autrefois dans les collèges donner des prix d'amplification. C'était réellement enseigner l'art d'être diffus. Il eût mieux valu peut-être donner des prix à celui qui aurait resserré ses pensées, et qui par là aurait appris à parler avec plus d'énergie et de force; mais en évitant l'amplification, craignez la sécheresse.

J'ai entendu des professeurs enseigner que certains vers de Virgile sont une amplification, par exemple ceux-ci (*Æn.*, lib. IV, v. 522-29) :

1. On dit aujourd'hui d'*apparat*

Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras, silvæque et sæva quierant
Æquora; quum medio volvuntur sidera lapsu;
Quum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres,
Quæque lacus late liquidos, quæque aspera dumis
Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas, et corda oblita laborum:
At non infelix animi Phœnissa.

Voici une traduction libre de ces vers de Virgile, qui ont tous été si difficiles à traduire par les poètes français, excepté par M. Delille :

Les astres de la nuit roulaient dans le silence;
Éole a suspendu les haleines des vents;
Tout se tait sur les eaux, dans les bois, dans les champs;
Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître,
Le tranquille taureau s'endort avec son maître;
Les malheureux humains ont oublié leurs maux;
Tout dort, tout s'abandonne aux charmes du repos;
Phénisse veille et pleure!

Si la longue description du règne du sommeil dans toute la nature ne faisait pas un contraste admirable avec la cruelle inquiétude de Didon, ce morceau ne serait qu'une amplification puérile; c'est le mot *at non infelix animi Phœnissa*, qui en fait le charme.

La belle ode de Sapho, qui peint tous les symptômes de l'amour, et qui a été traduite heureusement dans toutes les langues cultivées, ne serait pas sans doute si touchante, si Sapho avait parlé d'une autre que d'elle-même : cette ode pourrait être alors regardée comme une amplification.

La description de la tempête au premier livre de l'*Énéide* n'est point une amplification; c'est une image vraie de tout ce qui arrive dans une tempête; il n'y a aucune idée répétée, et la répétition est le vice de tout ce qui n'est qu'amplification.

Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis sur le théâtre dans aucune langue est celui de Phèdre. Presque tout ce qu'elle dit serait une amplification fatigante, si c'était une autre qui parlât de la passion de Phèdre. (Acte Ier, scène III.)

Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue,
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler;
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
Du sang qu'elle poursuit tourments inévitables.

Il est bien clair que puisque Athènes lui montra son superbe ennemi Hippolyte, elle vit Hippolyte. Si elle rougit et pâlit à sa vue, elle fut sans doute troublée. Ce serait un pléonasme, une redondance oiseuse dans une étrangère qui raconterait les amours de Phèdre; mais c'est Phèdre amoureuse, et honteuse de sa passion; son cœur est plein, tout lui échappe.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error!
(*Ecl.* VIII, 42.)

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue[1].

Peut-on mieux imiter Virgile?

Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

Peut-on mieux imiter Sapho? Ces vers, quoique imités, coulent de source: chaque mot trouble les âmes sensibles

1. C'est une réminiscence. — Sens littéral: « *Je la vis, je fus perdu, je devins la proie de mon funeste égarement.* »

et les pénètre; ce n'est point une amplification, c'est le chef-d'œuvre de la nature et de l'art.

Voici, à mon avis, un exemple d'une amplification dans une tragédie moderne[1], qui d'ailleurs a de grandes beautés.

Tydée est à la cour d'Argos, il est amoureux d'une sœur d'Électre; il regrette son ami Oreste et son père; il est partagé entre sa passion pour Électre[2], et le dessein de punir le tyran. Au milieu de tant de soins et d'inquiétudes, il fait à son confident une longue description d'une tempête qu'il a essuyée il y a longtemps :

Tu sais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre;
Tu sais que Palamède, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter son retour en Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
A de si justes soins on souscrivit sans peine :
Nous partîmes, comblés des bienfaits de Tyrrhène.
Tout nous favorisait; nous voguâmes longtemps
Au gré de nos désirs, bien plus qu'au gré des vents;
Mais, signalant bientôt toute son inconstance,
La mer en un moment se mutine et s'élance;
L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur;
La foudre, éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le ciel et l'onde;
Et, comme un tourbillon embrassant nos vaisseaux,
Semble en source de feu bouillonner sur les eaux.
Les vagues quelquefois nous portant sur leurs cimes
Nous font rouler après sous de vastes abîmes,
Où les éclairs pressés, pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu semblaient nous plonger tous;
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.
A travers les écueils notre vaisseau poussé
Se brise et nage enfin sur les eaux dispersé.

On voit peut-être dans cette description le poète qui veut

1. L'*Électre* de Crébillon (1709). | 2. Lisez *Iphianasse*.

surprendre les auditeurs par le récit d'un naufrage, et non le personnage qui veut venger son père et son ami, tuer le tyran d'Argos, et qui est partagé entre l'amour et la vengeance.

Lorsqu'un personnage s'oublie, et qu'il veut absolument être poète, il doit alors embellir ce défaut par les vers les plus corrects et les plus élégants.

Plusieurs hommes de goût, et entre autres l'auteur du *Télémaque*, ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'Hippolyte dans Racine[1]. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut se faire écouter[2]. On avait pour eux cette complaisance; elle a été blâmée. L'archevêque de Cambrai prétend que Théramène ne devait pas, après la catastrophe d'Hippolyte, avoir la force de parler si longtemps; qu'il se plaît trop à décrire *les cornes menaçantes* du monstre, et *ses écailles jaunissantes* et *sa croupe qui se recourbe*; qu'il devait dire d'une voix entrecoupée : « Hippolyte est mort ; un monstre l'a fait périr; je l'ai vu. »

Je ne prétends point défendre les écailles jaunissantes et la croupe qui se recourbe; mais en général cette critique souvent répétée me paraît injuste. On veut que Théramène dise seulement : « Hippolyte est mort; je l'ai vu, c'en est fait. »

C'est précisément ce qu'il dit, et en moins de mots encore.... « Hippolyte n'est plus. » Le père s'écrie; Théramène ne reprend ses sens que pour dire :

...J'ai vu des mortels périr le plus aimable;

1. Voy. la *Lettre à l'Académie*.

2. La vraie raison est que la tragédie française avait emprunté cet usage des récits pompeux (*facundia præsens*) à la tragédie grecque, encore tout imprégnée de poésie épique : c'est une convention dont le sens s'était perdu.

et il ajoute ce vers si nécessaire, si touchant, si désespérant pour Thésée :

Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

La gradation est pleinement observée, les nuances se font sentir l'une après l'autre.

Le père attendri demande « quel Dieu lui a ravi son fils, quelle foudre soudaine...? » Et il n'a pas le courage d'achever; il reste muet dans sa douleur; il attend ce récit fatal; le public l'attend de même. Théramène doit répondre; on lui demande des détails, il doit en donner.

Était-ce à celui qui fait discourir Mentor et tous ses personnages si longtemps, et quelquefois jusqu'à la satiété, de fermer la bouche à Théramène? Quel est le spectateur qui voudrait ne le pas entendre? ne pas jouir du plaisir douloureux d'écouter les circonstances de la mort d'Hippolyte? qui voudrait même qu'on en retranchât quatre vers? Ce n'est pas là une vaine description d'une tempête inutile à la pièce, ce n'est pas là une amplification mal écrite; c'est la diction la plus pure et la plus touchante; enfin c'est Racine.

On lui reproche le héros expiré. Quelle misérable vétille de grammaire! Pourquoi ne pas dire *ce héros expiré*, comme on dit : *il est expiré; il a expiré!* Il faut remercier Racine d'avoir enrichi la langue à laquelle il a donné tant de charmes, en ne disant jamais que ce qu'il doit, lorsque les autres disent tout ce qu'ils peuvent.

(*Dict. phil.*, AMPLIFICATION).

XII. — L'ENTHOUSIASME DANS LA POÉSIE.

Ce mot grec signifie *émotion d'entrailles, agitation intérieure.* Les Grecs inventèrent-ils ce mot pour exprimer les secousses qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation et le resserrement des intestins, les violentes contractions du cœur, le cours précipité de ces esprits[1] de feu qui montent des entrailles au cerveau quand on est vivement affecté?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'*enthousiasme*, de trouble des entrailles, aux contorsions de cette Pythie, qui, sur le trépied de Delphes, recevait l'esprit d'Apollon[2]?

Qu'entendons-nous par enthousiasme? que de nuances dans nos affections! Approbation, sensibilité, émotion, trouble, saisissement, passion, emportement, démence, fureur, rage : voilà tous les états par lesquels peut passer une pauvre âme humaine.

Un géomètre assiste à une tragédie touchante; il remarque seulement qu'elle est bien conduite. Un jeune homme à côté de lui est ému et ne remarque rien; une femme pleure; un autre jeune homme est si transporté, que, pour son malheur, il va faire aussi une tragédie : il a pris la maladie de l'enthousiasme.

Le centurion ou le tribun militaire, qui ne regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire, allait au combat tranquillement,

1. Au sens cartésien : particules subtiles du sang.

2. Cette explication est beaucoup plus juste. — *Enthousiaste* signifie étymologiquement : inspiré par le dieu, qui porte en lui le dieu.

comme un couvreur monte sur un toit. César pleurait en voyant la statue d'Alexandre.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec esprit. Sapho exprimait l'enthousiasme de cette passion ; et s'il est vrai qu'elle lui coûta la vie[1], c'est que l'enthousiasme chez elle devint démence.

L'esprit de parti dispose merveilleusement à l'enthousiasme ; il n'est point de faction qui n'ait ses énergumènes. Un homme passionné qui parle avec action a, dans ses yeux, dans sa voix, dans ses gestes, un poison subtil qui est lancé comme un trait dans les gens de sa faction. C'est par cette raison que la reine Élisabeth défendit qu'on prêchât de six mois en Angleterre sans une permission signée de sa main, pour conserver la paix dans son royaume.

Le jeune fakir[2], qui voit le bout de son nez en faisant ses prières, s'échauffe par degrés jusqu'à croire que s'il se charge de chaînes pesant cinquante livres, l'Être suprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de Brama[3], et il ne manque pas de le voir en songe. Quelquefois même, dans cet état où l'on n'est ni endormi ni éveillé, des étincelles sortent de ses yeux ; il voit Brama resplendissant de lumière, il a des extases, et cette maladie devient souvent incurable.

La chose la plus rare est de joindre la raison avec l'enthousiasme ; la raison consiste à voir toujours les choses comme elles sont. Celui qui dans l'ivresse voit les objets doubles est alors privé de la raison.

L'enthousiasme est précisément comme le vin, il peut exciter tant de tumulte dans les vaisseaux sanguins, et de

1. On connaît la légende suspecte du rocher de Leucade, d'où Sapho, par désespoir d'amour, se serait précipitée dans la mer.

2. Religieux de l'Inde, mendiant et ascète.

3. Dieu suprême et unique des Hindous.

si violentes vibrations dans les nerfs, que la raison en est tout à fait détruite. Il peut ne causer que de légères secousses, qui ne fassent que donner au cerveau un peu plus d'activité; c'est ce qui arrive dans les grands mouvements d'éloquence, et surtout dans la poésie sublime. L'enthousiasme raisonnable est le partage des grands poètes.

Cet enthousiasme raisonnable est la perfection de leur art; c'est ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient inspirés des dieux; et c'est ce qu'on n'a jamais dit des autres artistes.

Comment le raisonnement peut-il gouverner l'enthousiasme? C'est qu'un poète dessine d'abord l'ordonnance de son tableau; la raison alors tient le crayon. Mais veut-il animer ses personnages et leur donner le caractère des passions, alors l'imagination s'échauffe, l'enthousiasme agit; c'est un coursier qui s'emporte dans sa carrière; mais la carrière est régulièrement tracée [1].

L'enthousiasme est admis [2] dans tous les genres de poésie où il entre du sentiment; quelquefois même il se fait place jusque dans l'églogue; témoin ces vers de la dixième églogue de Virgile (vers 58 et suiv.) :

Jam mihi per rupes vidcor lucosque sonantes
Ire; libet Partho torquere Cydonia cornu
Spicula : tanquam hæc sint nostri medicina furoris
Aut deus ille malis hominum mitescere discat [3] *!*

Le style des épitres, des satires, réprouve l'enthousiasme;

1. Il y a souvent dans la composition poétique, sous l'influence d'un véritable enthousiasme, plus de spontanéité que ne le suppose Voltaire, qui ne connaît pas ces transports.

2. *Est admis* est naïf. — L'enthousiasme s'impose, sans tenir nul compte des règles et des bienséances.

3. *Il me semble maintenant que je parcours les rochers et les bois sonores; comme si c'étaient là des remèdes à ma passion, comme si le Dieu* (l'Amour) *savait s'attendrir sur les maux des hommes.*

aussi n'en trouve-t-on point dans les ouvrages de Boileau et de Pope.

Nos odes, dit-on, sont de véritables chants d'enthousiasme ; mais comme elles ne se chantent point parmi nous, elles sont souvent moins des odes que des stances ornées de réflexions ingénieuses.

Ce qui est toujours fort à craindre dans l'enthousiasme, c'est de se livrer à l'ampoulé, au gigantesque, au galimatias. En voici un grand exemple dans l'ode sur la naissance d'un prince du sang royal :

Où suis-je? quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés?
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés?
Un nouveau monde vient d'éclore
L'univers se reforme encore
Dans les abîmes du chaos;
Et pour réparer ses ruines
Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de héros.

(J.-B. Rousseau, *Ode sur la naissance du duc de Bretagne.*)

Nous prendrons cette occasion pour dire qu'il y a peu d'enthousiasme dans l'*Ode sur la prise de Namur*[1].

(*Dict. phil.*, Enthousiasme).

1. Cet ouvrage d'un enthousiasme simulé est en effet une grave erreur de goût à la charge de Boileau et de son siècle. Au siècle suivant, l'enthousiasme dans la poésie lyrique n'existait guère davantage, mais on commençait à en entrevoir les conditions.

XIII. — LA RIME.

M. de Lamotte ne s'est pas contenté de vouloir ôter du théâtre ses principales règles[1], il veut encore lui ôter la poésie et nous donner des tragédies en prose[2].

Cet auteur ingénieux et fécond qui n'a fait que des vers en sa vie, ou des ouvrages en prose à l'occasion de ses vers, écrit contre son art même, et le traite avec le même mépris qu'il a traité Homère, que pourtant il a traduit[3]. Jamais Virgile, ni le Tasse, ni M. Despréaux, ni M. Racine, ni M. Pope, ne se sont avisés d'écrire contre l'harmonie des vers; ni M. de Lulli contre la musique; ni M. Newton contre les mathématiques. On a vu des hommes qui ont eu quelquefois la faiblesse de se croire supérieurs à leur profession, ce qui est le sûr moyen d'être au-dessous; mais on n'en avait pas encore vu qui voulussent l'avilir. Il n'y a que trop de personnes qui méprisent la poésie, faute de la connaître. Paris est plein de gens de bon sens, nés avec des organes insensibles à toute harmonie, pour qui la musique n'est que du bruit, et à qui la poésie ne paraît qu'une folie ingénieuse. Si ces personnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou six volumes de vers, est de leur avis, ne se croiront-elles pas en droit de regarder tous les autres poètes comme des fous, et celui-là comme le seul à qui la raison est revenue?

1. Notamment celle des *unités*. Voltaire en a la superstition.
2. Il avait donné deux *Œdipe* (1726) l'un en rimes, l'autre en prose.
3. Traduit et abrégé (1714). — Voy plus haut, p. 160.

Il est donc nécessaire de lui répondre, pour l'honneur de l'art, et, j'ose dire, pour l'honneur d'un pays qui doit une partie de sa gloire, chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

M. de Lamotte avance que la rime est un usage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains[1] et les Grecs, ont rimé et riment encore. Le retour des mêmes sons est si naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les sauvages, comme elle l'est à Rome, à Paris, à Londres et à Madrid.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Musa loqui*[2], nés sous un ciel plus heureux, et favorisés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les syllabes pouvaient, par leur longueur ou leur brièveté, exprimer les sentiments lents ou impétueux de l'âme. De cette variété de syllabes et d'intonations résultait dans leurs vers, et même aussi dans leur prose, une harmonie que les anciens Italiens sentirent, qu'ils imitèrent, et qu'aucune nation n'a pu saisir après eux. Mais soit rime, soit syllabes cadencées, la poésie, contre laquelle M. de Lamotte se révolte, a été et sera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant Hérodote, l'histoire même ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs[3], qui avaient pris cette coutume des anciens Égyptiens, le peuple le plus sage de la terre, le mieux policé et le plus savant. Cette coutume était très raisonnable, car le but de l'histoire était de conserver à la posté-

1. Les Romains ont fini par rimer; les proses de l'Église, par exemple. C'est d'eux que les peuples de langue romane ont reçu l'usage de la rime.

2. Horace, *Art poët.*, 323. — *A qui la Muse a donné le parler harmonieux.*

3. L'histoire alors se confondait avec l'épopée.

rité la mémoire du petit nombre de grands hommes qui lui devait servir d'exemple. On ne s'était point encore avisé de donner l'histoire d'un couvent ou d'une petite ville en plusieurs volumes in-folio[1]; on n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur[2]. Voilà pourquoi on se servait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'est pour cette raison que les premiers philosophes, les législateurs, les fondateurs des religions et les historiens étaient tous poètes.

Il semble que la poésie dût manquer communément, dans de pareils sujets, ou de précision ou d'harmonie ; mais depuis que Virgile et Horace ont réuni ces deux grands mérites qui paraissent si incompatibles, depuis que MM. Despréaux et Racine ont écrit comme Virgile et Horace, un homme qui les a lus, et qui sait qu'ils sont traduits dans presque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même? Je placerai nos Despréaux et nos Racine à côté de Virgile pour le mérite de la versification, parce que si l'auteur de l'*Énéide* était né à Paris, il aurait rimé comme eux; et si ces deux Français avaient vécu du temps d'Auguste, ils auraient fait le même usage que Virgile de la mesure des vers latins. Quand donc M. de Lamotte appelle la versification un *travail mécanique et ridicule*, c'est charger de ce ridicule, non seulement nos grands poètes, mais tous ceux de l'antiquité.

Virgile et Horace se sont asservis à un travail aussi mécanique que nos auteurs; un arrangement heureux de spondées et de dactyles était aussi pénible que nos rimes et nos hémistiches. Il fallait que ce travail fût bien laborieux,

1. Voy. plus haut, p. 204.

2. On ne savait pas encore au temps de Voltaire que les premiers poèmes des Grecs avaient été composés et transmis sans le secours de l'écriture.

puisque l'*Énéide*, après onze années, n'était pas encore dans sa perfection[1].

M. de Lamotte prétend qu'au moins une scène de tragédie mise en prose ne perd rien de sa grâce ni de sa force. Pour le prouver, il tourne en prose la première scène de *Mithridate*, et personne ne peut le lire. Il ne songe pas que le grand mérite des vers est qu'ils soient aussi corrects que la prose ; c'est cette extrême difficulté surmontée qui charme les connaisseurs : réduisez les vers en prose, il n'y a plus ni mérite ni plaisir.

« Mais, dit-il, nos voisins ne riment point dans leurs tragédies. » Cela est vrai, mais ces pièces sont en vers parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de savoir si nos vers doivent être rimés ou non. MM. Corneille et Racine ont employé la rime; craignons que si nous voulons ouvrir une autre carrière, ce soit plutôt par l'impuissance de marcher dans celle de ces grands hommes que par le désir de la nouveauté. Les Italiens et les Anglais peuvent se passer de rimes, parce que leur langue a des inversions, et leur poésie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a son génie déterminé par la nature de la construction de ses phrases, par la fréquence de ses voyelles ou de ses consonnes, ses inversions, ses verbes auxiliaires, etc. Le génie de notre langue est la clarté et l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre poésie, qui doit marcher, comme notre prose, dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un besoin essentiel du retour des mêmes sons pour que notre poésie ne soit pas confondue avec la prose[2].

1. Cela prouve, non que la versification latine en elle-même fût difficile, mais que Virgile était un écrivain scrupuleux et châtié.

2. Fénelon convenait aussi que sans les rimes « notre versification tomberait » ; il croyait cependant qu' « en relâchant un peu sur la rime on rendrait la raison plus parfaite ».

Tout le monde connaît ces vers[1] :

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? Mon père y tient l'urne fatale ;
Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains :
Minos juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place :

Où me cacher? fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je? Mon père y tient l'urne funeste;
Le sort, dit-on l'a mise en ses sévères mains
Minos juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poétique que soit ce morceau, fera-t-il le même plaisir, dépouillé de l'agrément de la rime? Les Anglais et les Italiens diraient également, après les Grecs et les Romains, *les pâles humains Minos aux enfers juge*, et enjamberaient avec grâce sur l'autre vers; la manière même de réciter des vers en italien et en anglais fait sentir des syllabes longues et brèves, qui soutiennent encore l'harmonie sans besoin de rimes ; nous, qui n'avons aucun de ces avantages, pourquoi voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laisse?

M. de Lamotte compare nos poètes, c'est-à-dire nos Corneille, nos Racine, nos Despréaux, à des faiseurs d'acrostiches et à un charlatan qui fait passer des graines de millet par le trou d'une aiguille; il ajoute que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté surmontée. J'avoue que les mauvais vers sont à peu près dans ce cas ; ils ne diffèrent de la mauvaise prose que par la rime : la rime seule ne fait ni le mérite du poète, ni le plaisir du lecteur. Ce ne sont point seulement des dactyles et des spondées qui plaisent dans Homère et dans Virgile :

1. Racine, *Phèdre*, IV, 6.

ce qui enchante toute la terre, c'est l'harmonie charmante qui naît de cette mesure difficile. Quiconque se borne à vaincre une difficulté pour le mérite seul de la vaincre est un fou; mais celui qui tire de ces obstacles mêmes des beautés qui plaisent à tout le monde est un homme très sage et presque unique. Il est très difficile de faire de beaux tableaux, de belles statues, de bonne musique, de bons vers : aussi les noms des hommes supérieurs qui ont vaincu ces obstacles dureront-ils beaucoup plus peut-être que les royaumes où ils sont nés.

Je pourrais prendre encore la liberté de disputer avec M. de Lamotte sur quelques autres points; mais ce serait peut-être marquer un dessein de l'attaquer personnellement et faire soupçonner une malignité dont je suis aussi éloigné que de ses sentiments. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuses et fines qu'il a répandues dans son livre que de m'engager à en réfuter quelques-unes, qui me paraissent moins vraies que les autres. C'est assez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, et qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai seulement un mot, si M. de La Faye[1] veut bien me le permettre, à l'occasion de l'ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le système de M. de Lamotte, et à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en prose. Voici une stance dans laquelle M. de La Faye a rassemblé en vers harmonieux et pleins d'imagination presque toutes les raisons que j'ai alléguées :

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré,

1. La Faye (1674-1731) était à la fois l'ami de La Motte, et son contradicteur sur le sujet en discussion. — Il avait été l'un des premiers conseillers poétiques de Voltaire, qui s'en souvient avec reconnaissance.

Il reçoit cette force heureuse
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle dans des canaux pressée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'élance dans les airs ;
Et la règle qui semble austère,
N'est qu'un art plus certain de plaire,
Inséparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vu de comparaison plus juste, plus gracieuse, ni mieux exprimée. M. de Lamotte, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant seulement, examine si ce sont les canaux qui font que l'eau s'élève ou si c'est la hauteur dont elle tombe qui fait la mesure de son élévation. « Or, où trouvera-t-on, continue-t-il, dans les vers plutôt que dans la prose, cette première hauteur de pensées? etc. »

Je crois que M. de Lamotte se trompe comme physicien, puisqu'il est certain que, sans la gêne des canaux dont il s'agit, l'eau ne s'élèverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât. Mais ne se trompe-t-il pas encore plus comme poète? Comment n'a-t-il pas senti que, comme la gêne de la mesure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainsi cette prison où l'eau coule renfermée produit un jet d'eau qui plaît à la vue? La comparaison n'est-elle pas aussi juste que riante? M. de La Faye a pris sans doute un meilleur parti que moi; il s'est conduit comme ce philosophe qui pour toute réponse à un sophiste qui niait le mouvement, se contenta de marcher en sa présence[1]. M. de Lamotte nie l'harmonie des vers; M. de La Faye lui envoie des vers harmonieux : cela seul doit m'avertir de finir ma prose.

(Préface d'*Œdipe*.)

1. Diogène, en réponse à Zénon d'Élée.

XIV. — POURQUOI LA FRANCE N'A PAS DE POÉSIE ÉPIQUE.

Nous n'avions point de poème épique en France[1], et je ne sais même si nous en avons aujourd'hui. La *Henriade*, à la vérité, a été imprimée souvent; mais il y aurait trop de présomption à regarder ce poème comme un ouvrage qui doit passer à la postérité, et effacer la honte qu'on a reprochée à la France de n'avoir pu produire un poème épique. C'est au temps seul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les artistes ne sont bien jugés que quand ils ne sont plus.

Il est honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers se vantent d'avoir des poèmes épiques et que nous, qui avons réussi en tant de genres, nous soyons forcés d'avouer sur ce point notre stérilité et notre faiblesse. L'Europe a cru les Français incapables de l'épopée; mais il y a un peu d'injustice à juger la France sur les Chapelain, les Lemoyne, les Desmarets, les Cassaigne et les Scudéri[2]. Si un écrivain, célèbre d'ailleurs, avait échoué dans cette entreprise; si un Corneille, un Despréaux, un Racine, avaient fait de mauvais poèmes épiques, on aurait raison de croire l'esprit français incapable de cet ouvrage : mais aucun de nos grands

1. Il va sans dire que Voltaire, comme Boileau, ignore jusqu'à l'existence des *chansons de geste*.

2. Médiocres poètes du XVII^e^ siècle, dont les épopées ne sont plus guère connues que par les railleries dont Boileau les a poursuivies : Chapelain est l'auteur de *la Pucelle*; le P. Lemoyne, de *Saint Louis*; Desmarets de Saint-Sorlin, de *Clovis*; Scudéri, d'*Alaric*; quant à Cassaigne, son œuvre poétique se borne à des pièces de circonstance sur les victoires du roi, qui ne peuvent être appelées épiques.

hommes n'a travaillé dans ce genre; il n'y a eu que les plus faibles qui aient osé porter ce fardeau, et ils ont succombé. En effet, de tous ceux qui ont fait des poèmes épiques, il n'y en a aucun qui soit connu par quelque autre écrit un peu estimé. La comédie des *Visionnaires* de Desmarets est le seul ouvrage d'un poète épique qui ait eu, en son temps, quelque réputation ; mais c'était avant que Molière eût fait goûter la bonne comédie. Les *Visionnaires* de Desmarets étaient réellement une très mauvaise pièce, aussi bien que la *Mariamne*[1] de Tristan, et l'*Amour tyrannique* de Scudéri, qui ne devaient leur réputation passagère qu'au mauvais goût du siècle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre disette en donnant au *Télémaque* le titre de poème épique ; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas : on confond toutes les idées, on transpose les limites des arts quand on donne le nom de poème à la prose. Le *Télémaque* est un roman moral, écrit, à la vérité, dans le style dont on aurait dû se servir pour traduire Homère en prose[2]. Mais l'illustre auteur du *Télémaque* avait trop de goût, était trop savant et trop juste pour appeler son roman du nom de poème. J'ose dire plus, c'est que si cet ouvrage était écrit en vers français, je dis même en beaux vers, il deviendrait un poème ennuyeux, par la raison qu'il est plein de détails que nous ne souffrons point dans notre poésie et que de longs discours politiques et économiques ne plairaient assurément pas en vers français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre nation sentira qu'il serait ridicule d'exprimer en vers « qu'il faut distinguer les citoyens en sept classes : habiller la première de blanc avec une

1. *Mariamne* a été le grand succès de la scène française avant le *Cid*.

2. Le reproche s'adresse à Mme Dacier, qui traduisit Homère (1699 et 1708) avec moins de talent que d'enthousiasme.

frange d'or, lui donner un anneau et une médaille ; habiller la seconde de bleu avec un anneau et point de médaille ; la troisième de vert avec une médaille, sans anneau et sans franges, etc., et enfin donner aux esclaves des habits gris brun [1]. » Il ne conviendrait pas davantage de dire « qu'il faut qu'une maison soit tournée à un aspect sain, que les logements en soient dégagés, que l'ordre et la propreté s'y conservent, que l'entretien soit de peu de dépense, que chaque maison un peu considérable ait un salon et un petit péristyle, avec de petites chambres pour les hommes libres. » En un mot, tous les détails dans lesquels Mentor daigne entrer seraient aussi indignes d'un poème épique qu'ils le sont d'un ministre d'État.

On a encore accusé longtemps notre langue de n'être pas assez sublime pour la poésie épique. Il est vrai que chaque langue a son génie, formé en partie par le génie même du peuple qui la parle, et en partie par la construction de ses phrases, par la longueur ou la brièveté de ses mots, etc. Il est vrai que le latin et le grec étaient des langues plus poétiques et plus harmonieuses que celles de l'Europe moderne ; mais sans entrer dans un plus long détail, il est aisé de finir cette dispute en deux mots. Il est certain que notre langue est plus forte que l'italienne et plus douce que l'anglaise. Les Anglais et les Italiens ont des poèmes épiques : il est donc clair que, si nous n'en avions pas, ce ne serait pas la faute de la langue française.

On s'en est aussi pris à la gêne de la rime, et avec encore moins de raison. La *Jérusalem* et le *Roland furieux* sont rimés, sont beaucoup plus longs que l'*Énéide* et ont de plus l'uniformité des stances ; et non seulement tous

1. Ce sont précisément les conseils donnés par Mentor pour la constitution de Salente (*Télémaque*, livre XII).

les vers, mais presque tous les mots finissent par une de ces voyelles *a*, *e*, *i*, *o* : cependant on lit ces poèmes sans dégoût, et le plaisir qu'ils font empêche qu'on ne sente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il est plus difficile à un Français qu'à un autre de faire un poème épique; mais ce n'est ni à cause de la rime, ni à cause de la sécheresse de notre langue. Oserai-je le dire? C'est que de toutes les nations polies, la nôtre est la moins poétique. Les ouvrages en vers qui sont le plus à la mode en France sont les pièces de théâtre : ces pièces doivent être écrites dans un style naturel, qui approche assez de celui de la conversation. Despréaux n'a jamais traité que des sujets didactiques, qui demandent de la simplicité : on sait que l'exactitude et l'élégance font le mérite de ses vers, comme de ceux de Racine; et lorsque Despréaux a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été Despréaux[1].

Ces exemples ont en partie accoutumé la poésie française à une marche trop uniforme; l'esprit géométrique, qui de nos jours s'est emparé des belles-lettres, a encore été un nouveau frein pour la poésie. Notre nation, regardée comme si légère par des étrangers qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, est de toutes les nations la plus sage, la plume à la main. La méthode est la qualité dominante de nos écrivains. On cherche le vrai en tout; on préfère l'histoire au roman; les *Cyrus*, les *Clélie* et les *Astrée* ne sont aujourd'hui lus de personne. Si quelques romans nouveaux paraissent encore, et s'ils font pour un temps l'amusement de la jeunesse frivole, les vrais gens de lettres les méprisent. Insensiblement il s'est formé un goût général qui donne assez l'exclusion aux imaginations de l'épopée;

1. Voy. sur l'ode de la *Prise de Namur*, p. 219.

on se moquerait également d'un auteur qui emploierait les dieux du paganisme, et de celui qui se servirait de nos saints : Vénus et Junon doivent rester dans les anciens poèmes grecs et latins ; sainte Geneviève, saint Denis, saint Roch et saint Christophe ne doivent se trouver ailleurs que dans notre légende. Les cornes et les queues des diables ne sont tout au plus que des sujets de raillerie ; on ne daigne pas même en plaisanter.

Les Italiens s'accommodent assez des saints et les Anglais ont donné beaucoup de réputation au diable[1] ; mais bien des idées qui seraient sublimes pour eux ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me souviens que lorsque je consultai, il y a plus de douze ans, sur ma *Henriade*, feu M. de Malézieux[2], homme qui joignait une grande imagination à une littérature immense, il me dit : « Vous entreprenez un ouvrage qui n'est pas fait pour notre nation ; *les Français n'ont pas la tête épique.* » Ce furent ses propres paroles, et il ajouta : « Quand vous écririez aussi bien que MM. Racine et Despréaux, ce sera beaucoup si on vous lit. »

C'est pour me conformer à ce génie sage et exact qui règne dans le siècle où je vis, que j'ai choisi un héros véritable au lieu d'un héros fabuleux ; que j'ai décrit des guerres réelles et non des batailles chimériques ; que je n'ai employé aucune fiction qui ne soit une image sensible de la vérité. Quelque chose que je dise de plus sur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne sachent ; c'est à la *Henriade* seule à parler en sa défense, et au temps seul de désarmer l'envie.

(*Conclusion de l'*Essai sur la poésie épique.)

1. Allusion au poème de Milton.

2. Géomètre et poète bel esprit, mort en 1729. — Il avait été précepteur du duc du Maine et devint, au moment de l'éclat de la *Cour de Sceaux*, l'oracle de ce petit cénacle.

XV. — SUR UN NOUVEAU GENRE DE COMÉDIE[1].

Si la comédie doit être la représentation des mœurs, cette pièce semble être assez de ce caractère. On y voit un mélange de sérieux et de plaisanterie, de comique et de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarrée; souvent même une seule aventure produit tous ces contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison où un père gronde, une fille occupée de sa passion pleure, le fils se moque des deux, et quelques parents prennent différemment part à la scène. On raille très souvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voisine, et la même personne a quelquefois ri et pleuré de la même chose dans le même quart d'heure.

Une dame très respectable[2], étant un jour au chevet d'une de ses filles qui était en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écriait en fondant en larmes : « Mon Dieu, rendez-la-moi et prenez tous mes autres enfants! » Un homme qui avait épousé une autre de ses filles s'approcha d'elle, et, la tirant par sa manche : « Madame, dit-il, les gendres en sont-ils? » Le sang-froid et le comique avec lequel il prononça ces paroles fit un tel effet sur cette dame affligée qu'elle sortit en éclatant de rire; tout le

1. Ce nouveau genre est la comédie mêlée de larmes, inaugurée par La Chaussée dans *la Fausse antipathie* (1733) et *le Préjugé à la mode* (1735). La nouveauté même, la nouveauté seule, fit le succès du genre, où Voltaire, encouragé par la comédienne Quinault, s'essaya dans *l'Enfant prodigue* (représenté en 1736).

2. La première maréchale de Noailles; son gendre est le duc de La Vallière, le célèbre bibliophile. — Voy. plus haut, p. 131, note 3.

monde la suivit en riant ; et la malade, ayant su de quoi il était question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des scènes de bouffonnerie et des scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté ; d'autres toutes sérieuses, d'autres mélangées, d'autres où l'attendrissement va jusqu'aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre, et si l'on me demandait quel genre est le meilleur, je répondrais : « Celui qui est le mieux traité. »

Il serait peut-être à propos et conforme au goût de ce siècle *raisonneur*[1] d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues. L'admirable Molière, Regnard, qui le vaut quelquefois, et les auteurs de tant de jolies petites pièces, se sont contentés d'exciter en nous le plaisir, sans nous en rendre jamais raison, et sans dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux spectacles qu'il ne s'élève jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. Mercure pris pour Sosie ; le chevalier Ménechme pris pour son frère ; Crispin faisant son testament sous le nom du bonhomme Géronte[2] ; Valère parlant à Harpagon des beaux yeux de sa fille, tandis qu'Harpagon n'entend que les beaux yeux de sa cassette ; Pourceaugnac à qui l'on tâte le pouls parce qu'on veut le faire passer pour fou ; en un mot les méprises, les équivoques de pareille espèce, excitent un rire général. Arlequin ne fait guère rire que quand il se méprend ; et voilà pourquoi le titre de *balourd* lui était si bien approprié.

1. Voy. le morceau précédent, p. 230.

2. L'exemple de Ménechme et celui de Crispin sont tirés de deux pièces de Regnard, *les Ménechmes* et *le Légataire*.

Il y a bien d'autres genres de comiques. Il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout son cœur, soit aux spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchant de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la représentation plaît sans causer ce rire immodéré de joie. Trissotin et Vadius, par exemple, semblent être de ce genre; *le Joueur*, *le Grondeur*[1], qui font un plaisir inexprimable, ne permettent guère le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vices dont on est charmé de voir la peinture, et qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris et l'indignation. Il est vrai qu'on rit au *Tartuffe*; mais ce n'est pas de son hypocrisie, c'est de la méprise du bonhomme qui le croit un saint, et l'hypocrisie une fois reconnue, on ne rit plus : on sent d'autres impressions[2].

On pourrait aisément remonter aux sources de nos autres sentiments, à ce qui excite la gaieté, la curiosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce serait surtout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner; ils sont persuadés qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition, et je suis trop de leur avis pour mettre un traité de philosophie au-devant d'une pièce de théâtre.

1. *Joueur*, de Regnard; *le Grondeur*, de Brueys.

2. Question capitale pour les comédiens comme pour les critiques: toute l'interprétation du rôle de Tartuffe dépend de la solution qu'on en donne. Je ne puis, pour ma part, ne pas regarder comme profondément comique cette hypocrisie percée à jour par tout le monde, sauf par le bonhomme Orgon et par sa vieille sotte de mère, et prise finalement à ses propres pièges. Voy. *Introd.*, p. xxvii.

Je me bornerai simplement à insister encore un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avait toujours mis sur le théâtre tragique la grandeur romaine, à la fin on s'en serait rebuté ; si les héros ne parlaient jamais que de tendresse, on serait affadi :

O imitatores, servum pecus [1] ?

Les bons ouvrages que nous avons depuis les Corneille, les Molière, les Racine, les Quinault, les Lulli, les Le Brun, me paraissent tous avoir quelque chose de neuf et d'original qui les a sauvés du naufrage. Encore une fois, tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux [2].

Ainsi il ne faut jamais dire : Si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette pièce est tombée, c'est que cela était d'une espèce nouvelle ; il faut dire : C'est que cela ne vaut rien dans son espèce.

(*Préface de* L'Enfant prodigue.)

XVI. — LES GRANDS ÉCRIVAINS DU SIÈCLE DE LOUIS XIV.

La saine philosophie [3] ne fit pas en France d'aussi grands progrès qu'en Angleterre et à Florence ; et si l'Académie des sciences rendit des services à l'esprit humain, elle ne mit pas la France au-dessus des autres nations. Toutes les grandes inventions et les grandes vérités vinrent d'ailleurs.

Mais, dans l'éloquence, dans la poésie, dans la littérature,

1. Horace, *Ép.*, I, 19, 19. — *Imitateurs, bétail esclave !*

2. Pensée devenue proverbe.

3. Voy. *Introd.*, p. xxxiv.

dans les livres de morale et d'agrément, les Français furent les législateurs de l'Europe. Il n'y avait plus de goût en Italie. La véritable éloquence était partout ignorée, la religion enseignée ridiculement en chaire, et les causes plaidées de même dans le barreau.

Les prédicateurs citaient Virgile et Ovide; les avocats, saint Augustin et saint Jérôme. Il ne s'était point encore trouvé de génie qui eût donné à la langue française le tour, le nombre, la propriété du style, et la dignité. Quelques vers de Malherbe faisaient sentir seulement qu'elle était capable de grandeur et de force; mais c'était tout. Les mêmes génies qui avaient écrit très bien en latin, comme un président De Thou, un chancelier de L'Hospital, n'étaient plus les mêmes quand ils maniaient leur propre langage, rebelle entre leurs mains. Le français n'était encore recommandable que par une certaine naïveté, qui avait fait le seul mérite de Joinville, d'Amyot, de Marot, de Montaigne, de Régnier, de la *satire Ménippée*. Cette naïveté tenait beaucoup à l'irrégularité, à la grossièreté[1].

Balzac, en ce temps-là, donnait du nombre et de l'harmonie à la prose. Il est vrai que ses lettres étaient des harangues ampoulées; il écrivait au premier cardinal de Retz[2] : « Vous venez de prendre le sceptre des rois et la livrée des roses. » Il écrivait de Rome à Boisrobert, en parlant des eaux de senteur : « Je me sauve à la nage, dans ma chambre, au milieu des parfums. » Avec tous ces défauts, il charmait l'oreille. L'éloquence a tant de pouvoir sur les hommes, qu'on admira Balzac dans son temps,

1. Jugement sommaire. — On s'étonne de voir ici Joinville rapproché de Montaigne. Le XVI^e^ siècle n'est ni si grossier, ni surtout si naïf. C'est, en revanche, une époque de libre expansion et d'audace. Il lui manque (cela est vrai) l'art de composer, la mesure et le goût.

2. L'oncle de l'auteur des *Mémoires*, et son prédécesseur sur le siège épiscopal de Paris.

pour avoir trouvé cette petite partie de l'art ignorée et nécessaire, qui consiste dans le choix harmonieux des paroles, et même pour l'avoir employée souvent hors de sa place.

Voiture donna quelque idée des grâces légères de ce style épistolaire, qui n'est pas le meilleur, puisqu'il ne consiste que dans la plaisanterie. C'est un baladinage, que deux tomes de lettres, dans lesquelles il n'y en a pas une seule instructive, pas une qui parte du cœur, qui peigne les mœurs du temps et les caractères des hommes; c'est plutôt un abus qu'un usage de l'esprit.

La langue commençait à s'épurer et à prendre une forme constante. On en était redevable à l'Académie française, et surtout à Vaugelas. Sa *Traduction de Quinte-Curce*, qui parut en 1646, fut le premier bon livre écrit purement, et il s'y trouve peu d'expressions et de tours qui aient vieilli.

Olivier Patru, qui le suivit de près, contribua beaucoup à régler, à épurer le langage; et quoiqu'il ne passât pas pour un avocat profond, on lui dut néanmoins l'ordre, la clarté, la bienséance, l'élégance du discours, mérites absolument inconnus avant lui au barreau.

Un des ouvrages qui contribuèrent le plus à former le goût de la nation, et à lui donner un esprit de justesse et de précision, fut le petit recueil des *Maximes* de François, duc de La Rochefoucauld. Quoiqu'il n'y ait presque qu'une vérité[1] dans ce livre, qui est que *l'amour-propre est le mobile de tout*, cependant cette pensée se présente sous tant d'aspects variés, qu'elle est presque toujours piquante. C'est moins un livre que des matériaux pour orner un livre. On lut avidement ce petit recueil; il accoutuma à penser

1. Vérité, ou paradoxe.

et à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et délicat. C'était un mérite que personne n'avait eu avant lui en Europe, depuis la renaissance des lettres.

Mais le premier livre de génie qu'on vit en prose fut le recueil des *Lettres provinciales*, en 1656. Toutes les sortes d'éloquence y sont renfermées. Il n'y a pas un seul mot qui, depuis cent ans, se soit ressenti du changement qui altère souvent les langues vivantes. Il faut rapporter à cet ouvrage l'époque de la fixation du langage. L'évêque de Luçon, fils du célèbre Bussy[1], m'a dit qu'ayant demandé à M. de Meaux quel ouvrage il eût mieux aimé avoir fait, s'il n'avait pas fait les siens, Bossuet lui répondit : Les *Lettres provinciales*[2]. Elles ont beaucoup perdu de leur piquant lorsque les jésuites ont été abolis, et les objets de leurs disputes méprisés[3].

Le bon goût qui règne d'un bout à l'autre dans ce livre, et la vigueur des dernières lettres, ne corrigèrent pas d'abord le style lâche, diffus, incorrect et décousu, qui depuis longtemps était celui de presque tous les écrivains, des prédicateurs et des avocats.

Un des premiers, qui étala dans la chaire une raison toujours éloquente, fut le P. Bourdaloue vers l'an 1668. Ce fut une lumière nouvelle. Il y a eu après lui d'autres orateurs de la chaire, comme le P. Massillon, évêque de Clermont, qui ont répandu dans leurs discours plus de grâces,

1. Célèbre aujourd'hui surtout à cause de sa cousine, Mme de Sévigné.

2. Bossuet vantait « les grâces des *Provinciales* ». — « J'estime, disait-il, les *Lettres au provincial*, dont quelques-unes ont beaucoup de force et de véhémence, et toutes une extrême délicatesse. »

3. C'était l'opinion répandue alors parmi les philosophes, qui ne voyaient dans les *Provinciales* qu'un pamphlet janséniste. Leur prédiction ne s'est pas réalisée, et les *Provinciales* demeurent un des plus beaux ouvrages qui aient jamais été écrits en faveur de la saine et fière morale.

des peintures plus fines et plus pénétrantes des mœurs du siècle; mais aucun ne l'a fait oublier. Dans son style plus nerveux que fleuri, sans aucune imagination dans l'expression, il paraît vouloir plutôt convaincre que toucher, et jamais il ne songe à plaire.

Peut-être serait-il à souhaiter qu'en bannissant de la chaire le mauvais goût qui l'avilissait, il en eût banni aussi cette coutume de prêcher sur un texte. En effet, parler longtemps sur une citation d'une ligne ou deux, se fatiguer à compasser tout son discours sur cette ligne, un tel travail paraît un jeu peu digne de la gravité de ce ministère. Le texte devient une espèce de devise, ou plutôt d'énigme, que le discours développe. Jamais les Grecs et les Romains ne connurent cet usage. C'est dans la décadence des lettres qu'il commença, et le temps l'a consacré[1].

L'habitude de diviser toujours en deux ou trois points des choses qui, comme la morale, n'exigent aucune division, ou qui en demanderaient davantage, comme la controverse, est encore une coutume gênante, que le P. Bourdaloue trouva introduite, et à laquelle il se conforma.

Il avait été précédé par Bossuet, depuis évêque de Meaux. . . . . Il[2] avait prêché assez jeune[3], devant le roi et la reine mère, en 1662, longtemps avant que le P. Bourdaloue fût connu. Ses discours, soutenus d'une action noble et touchante, les premiers qu'on eût encore entendus à la cour qui approchassent du sublime, eurent un si grand succès, que le roi fit écrire, en son nom, à son père, intendant de Soissons[4], pour le féliciter d'avoir un tel fils.

1. C'est l'usage de la primitive Église, où le sermon n'était que l'explication du texte sacré; mais cet usage avait été gâté par les artifices de la scolastique.

2. Bossuet.

3. A trente-cinq ans.

4. Voltaire confond le frère de Bossuet avec son père, qui était conseiller au parlement de Metz.

Cependant, quand Bourdaloue parut, Bossuet ne passa plus pour le premier prédicateur[1]. Il s'était déjà donné aux oraisons funèbres, genre d'éloquence qui demande de l'imagination et une grandeur majestueuse qui tient un peu à la poésie, dont il faut toujours emprunter quelque chose, quoique avec discrétion, quand on tend au sublime. L'oraison funèbre de la reine mère, qu'il prononça en 1667, lui valut l'évêché de Condom[2] : mais ce discours n'était pas encore digne de lui[3]; et il ne fut pas imprimé, non plus que ses sermons. L'éloge funèbre de la reine d'Angleterre, veuve de Charles Ier, qu'il fit en 1669, parut presque en tout un chef-d'œuvre. Les sujets de ces pièces d'éloquence sont heureux à proportion des malheurs que les morts ont éprouvés. C'est en quelque façon comme dans les tragédies, où les grandes infortunes des principaux personnages sont ce qui intéresse davantage[4]. L'éloge funèbre de Madame, enlevée à la fleur de son âge, et morte entre ses bras, eut le plus grand et le plus rare des succès, celui de faire verser des larmes à la cour. Il fut obligé de s'arrêter après ces paroles : « O nuit désastreuse! nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte, etc. » L'auditoire éclata en sanglots; et la voix de l'orateur fut interrompue par ses soupirs et par ses pleurs.

Les Français furent les seuls qui réussirent dans ce genre d'éloquence. Le même homme, quelque temps après,

1. La vérité est que Bossuet cessa de prêcher à peu près à cette date.
2. Il n'y fut nommé qu'en 1669.
3. Voltaire ni personne n'en sait rien : ce discours est perdu.
4. Bossuet ne l'entendait pas ainsi. L'enseignement chrétien, à son gré, même dans l'oraison funèbre, passait bien avant l'intérêt dramatique. Voltaire juge de ces choses en profane. — Voy. plus haut, p. 200 et la note 1.

en inventa un nouveau, qui ne pouvait guère avoir de succès qu'entre ses mains. Il appliqua l'art oratoire[1] à l'histoire même, qui semble l'exclure. Son *Discours sur l'histoire universelle*, composé pour l'éducation du dauphin, n'a eu ni modèle, ni imitateurs. Si le système qu'il adopte, pour concilier la chronologie des Juifs avec celle des autres nations, a trouvé des contradicteurs chez les savants, son style n'a trouvé que des admirateurs. On fut étonné de cette force majestueuse dont il décrit les mœurs, le gouvernement, l'accroissement, et la chute des grands empires; et de ces traits rapides d'une vérité énergique, dont il peint et dont il juge les nations[2].

Presque tous les ouvrages qui honorèrent ce siècle étaient dans un genre inconnu à l'antiquité. Le *Télémaque* est de ce nombre. Fénelon, le disciple, l'ami de Bossuet, et depuis devenu malgré lui son rival et son ennemi, composa ce livre singulier, qui tient à la fois du roman et du poème, et qui substitue une prose cadencée à la versification. Il semble qu'il ait voulu traiter le roman[3] comme M. de Meaux avait traité l'histoire, en lui donnant une dignité et des charmes inconnus, et surtout en tirant de ces fictions une morale utile au genre humain, morale entièrement négligée dans presque toutes les inventions fabuleuses. On a cru qu'il avait composé ce livre pour servir de thèmes et d'instruction au duc de Bourgogne, et aux autres enfants de France, dont il fut le précepteur, ainsi que Bossuet avait fait son *Histoire universelle* pour l'éducation de Monseigneur. Mais son neveu, le marquis de

1. Voltaire se trompe sur le sens du mot *Discours* qui signifiait alors, comme au XVI^e^ siècle, *raisonnement, dissertation*, et non pas *ouvrage oratoire*. Mais il est vrai que l'*art* (ou mieux l'*accent*) *oratoire* se trouve partout chez Bossuet.

2. Ce jugement ne convient qu'à la troisième partie du *Discours*.

3. Voy. plus haut, p. 228.

Fénelon, héritier de la vertu de cet homme célèbre, et qui a été tué à la bataille de Rocoux, m'a assuré le contraire. En effet, il n'eût pas été convenable que les amours de Calypso et d'Eucharis eussent été les premières leçons qu'un prêtre eût données aux enfants de France.

Il ne fit cet ouvrage que lorsqu'il fut relégué dans son archevêché de Cambrai[1]. Plein de la lecture des anciens, et né avec une imagination vive et tendre, il s'était fait un style qui n'était qu'à lui, et qui coulait de source avec abondance. J'ai vu son manuscrit original : il n'y a pas dix ratures. Il le composa en trois mois, au milieu de ses malheureuses disputes sur le quiétisme, ne se doutant pas combien ce délassement était supérieur à ses occupations. On prétend qu'un domestique lui en déroba une copie qu'il fit imprimer. Si cela est, l'archevêque de Cambrai dut à cette infidélité toute la réputation qu'il eut en Europe; mais il lui dut aussi d'être perdu pour jamais à la cour. On crut voir[2] dans le *Télémaque* une critique indirecte du gouvernement de Louis XIV. Sésostris, qui triomphait avec trop de faste; Idoménée, qui établissait le luxe dans Salente, et qui oubliait le nécessaire, parurent des portraits du roi, quoique, après tout, il soit impossible d'avoir chez soi le superflu que par la surabondance des arts de la première nécessité. Le marquis de Louvois semblait, aux yeux des mécontents, représenté sous le nom de Protésilas, vain, dur, hautain, ennemi des grands capitaines qui servaient l'État et non le ministre.

Les alliés, qui, dans la guerre de 1688, s'unirent contre

1. Affirmation dénuée de preuves. — Tout indique que l'ouvrage a bien été composé pour le duc de Bourgogne. Fénelon d'ailleurs n'avait pas les scrupules que réclame de lui Voltaire. La peinture naïve des passions de l'amour et de ses dangers lui semblait, à tort ou à raison, le moyen le plus sûr de les prévenir.

2. Dans l'ensemble, cela n'est guère contestable.

Louis XIV, qui depuis ébranlèrent son trône, dans la guerre de 1701, se firent une joie de le reconnaître dans ce même Idoménée, dont la hauteur révolte tous ses voisins. Ces allusions firent des impressions profondes, à la faveur de ce style harmonieux, qui insinue d'une manière si tendre la modération et la concorde. Les étrangers et les Français même, lassés de tant de guerres, virent avec une consolation maligne une satire dans un livre fait pour enseigner la vertu. Les éditions en furent innombrables. J'en ai vu quatorze en langue anglaise. Il est vrai qu'après la mort de ce monarque si craint, si envié, si respecté de tous, et si haï de quelques-uns, quand la malignité humaine a cessé de s'assouvir des allusions prétendues qui censuraient sa conduite, les juges d'un goût sévère[1] ont traité le *Télémaque* avec quelque rigueur. Ils ont blâmé les longueurs, les détails, les aventures trop peu liées, les descriptions trop répétées et trop uniformes de la vie champêtre; mais ce livre a toujours été regardé comme un des beaux monuments d'un siècle florissant.

On peut compter parmi les productions d'un genre unique les *Caractères* de La Bruyère. Il n'y avait pas chez les anciens plus d'exemples d'un tel ouvrage que du *Télémaque*. Un style rapide, concis, nerveux, des expressions pittoresques, un usage tout nouveau de la langue, mais qui n'en blesse pas les règles, frappèrent le public; et les allusions qu'on y trouvait en foule achevèrent le succès. Quand La Bruyère montra son ouvrage manuscrit à M. de Malézieux[2], celui-ci lui dit : « Voilà de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis. » Ce livre baissa dans l'esprit des hommes quand une génération entière, attaquée dans l'ouvrage, fut passée. Cependant,

1. Voltaire tout le premier. | 2. Voy. p. 251, note 2.

comme il y a des choses de tous les temps et de tous les lieux, il est à croire qu'il ne sera jamais oublié. Le *Télémaque* a fait quelques imitateurs, les *Caractères* de La Bruyère en ont produit davantage. Il est plus aisé de faire de courtes peintures des choses qui nous frappent, que d'écrire un long ouvrage d'imagination, qui plaise et qui instruise à la fois.

L'art délicat de répandre des grâces jusque sur la philosophie fut encore une chose nouvelle, dont le livre des *Mondes*[1] fut le premier exemple, mais exemple dangereux, parce que la véritable parure de la philosophie est l'ordre, la clarté, et surtout la vérité. Ce qui pourrait empêcher cet ouvrage ingénieux d'être mis par la postérité au rang de nos livres classiques, c'est qu'il est fondé en partie sur la chimère des tourbillons de Descartes.

Il faut ajouter à ces nouveautés celles que produisit Bayle en donnant une espèce de dictionnaire de raisonnement[2]. C'est le premier ouvrage de ce genre où l'on puisse apprendre à penser. Il faut abandonner à la destinée des livres ordinaires les articles de ce recueil qui ne contiennent que de petits faits indignes à la fois de Bayle, d'un lecteur grave, et de la postérité. Au reste, en plaçant ici Bayle parmi les auteurs qui ont honoré le siècle de Louis XIV, quoiqu'il fût réfugié en Hollande, je ne fais en cela que me conformer à l'arrêt du parlement de Toulouse, qui, en déclarant son testament valide en France, malgré la rigueur des lois, dit expressément « qu'un tel homme ne peut être regardé comme un étranger ».

On ne s'appesantira point ici sur la foule des bons livres que ce siècle a fait naître ; on ne s'arrête qu'aux productions

1. *La Pluralité des mondes*, de Fontenelle ; voy. p. 85, note 1.

2. *Dictionnaire historique et critique* (1697).

de génie singulières ou neuves qui le caractérisent, et qui le distinguent des autres siècles. L'éloquence de Bossuet et de Bourdaloue, par exemple, n'était et ne pouvait être celle de Cicéron : c'était un genre et un mérite tout nouveau. Si quelque chose approche de l'orateur romain, ce sont les trois mémoires que Pellisson composa pour Fouquet. Ils sont dans le même genre que plusieurs oraisons de Cicéron, un mélange d'affaires judiciaires et d'affaires d'État, traité solidement avec un art qui paraît peu, et orné d'une éloquence touchante.

Nous avons eu des historiens, mais point de Tite Live. Le style de la *Conjuration de Venise*[1] est comparable à celui de Salluste. On voit que l'abbé de Saint-Réal l'avait pris pour modèle, et peut-être l'a-t-il surpassé. Tous les autres écrits dont on vient de parler semblent être d'une création nouvelle. C'est là surtout ce qui distingue cet âge illustre; car pour des savants et des commentateurs, le XVI^e^ et le XVII^e^ siècle en avaient beaucoup produit; mais le vrai génie en aucun genre n'était encore développé.

Qui croirait que tous ces bons ouvrages en prose n'auraient probablement jamais existé, s'ils n'avaient été précédés par la poésie? C'est pourtant la destinée de l'esprit humain dans toutes les nations : les vers furent partout les premiers enfants du génie, et les premiers maîtres d'éloquence.

Les peuples sont ce qu'est chaque homme en particulier[2]. Platon et Cicéron commencèrent par faire des vers. On ne pouvait encore citer un passage noble et sublime de prose française, quand on savait par cœur le peu de belles

1. Voy. p. 192, note 1.

2. Simple analogie sans portée. — Cela n'est vrai que des littératures comme celle des Grecs, qui se développent sans l'intervention de modèles ni de maîtres étrangers.

stances que laissa Malherbe; et il y a grande apparence que, sans Pierre Corneille, le génie des prosateurs ne se serait pas développé.

Cet homme est d'autant plus admirable, qu'il n'était environné que de très mauvais modèles quand il commença à donner des tragédies. Ce qui devait encore lui fermer le bon chemin, c'est que ces mauvais modèles étaient estimés; et, pour comble de découragement, ils étaient favorisés par le cardinal de Richelieu, le protecteur des gens de lettres et non pas du bon goût. Il récompensait de misérables écrivains qui d'ordinaire sont rampants; et, par une hauteur d'esprit si bien placée ailleurs, il voulait abaisser ceux en qui il sentait avec quelque dépit un vrai génie, qui rarement se plie à la dépendance. Il est bien rare qu'un homme puissant, quand il est lui-même artiste, protège sincèrement les bons artistes.

Corneille eut à combattre son siècle, ses rivaux, et le cardinal de Richelieu. Je ne répéterai point ici ce qui a été écrit sur *le Cid*. Je remarquerai seulement que l'Académie, dans ses judicieuses[1] décisions entre Corneille et Scudéri, eut trop de complaisance pour le cardinal de Richelieu, en condamnant l'amour de Chimène. Aimer le meurtrier de son père, et poursuivre la vengeance de ce meurtre, était une chose admirable. Vaincre son amour eût été un défaut capital dans l'art tragique, qui consiste principalement dans les combats du cœur; mais l'art était inconnu alors à tout le monde, hors à l'auteur.

Le Cid ne fut pas le seul ouvrage de Corneille que le cardinal de Richelieu voulut rabaisser. L'abbé d'Aubignac nous apprend que ce ministre désapprouva *Polyeucte*[2].

1. Plus timides encore que judicieuses.

2. L'hôtel Rambouillet également : on ne trouvait pas Polyeucte assez galant. Au fond, c'est aussi l'avis de Voltaire.

Le Cid, après tout, était une imitation très embellie de Guillem de Castro, et en plusieurs endroits une traduction. *Cinna*, qui le suivit, était unique. J'ai connu un ancien domestique de la maison de Condé, qui disait que le grand Condé, à l'âge de vingt ans, étant à la première représentation de *Cinna*, versa des larmes à ces paroles d'Auguste :

> Je suis maître de moi comme de l'univers ;
> Je le suis, je veux l'être. O siècles ! ô mémoire !
> Conservez à jamais ma dernière victoire.
> Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
> De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous :
> Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

C'étaient là des larmes de héros. Le grand Corneille faisant pleurer le grand Condé d'admiration est une époque bien célèbre dans l'histoire de l'esprit humain[1].

La quantité de pièces indignes de lui qu'il fit plusieurs années après n'empêcha pas la nation de le regarder comme un grand homme, ainsi que les fautes considérables d'Homère n'ont jamais empêché qu'il ne fût sublime. C'est le privilège du vrai génie, et surtout du génie qui ouvre une carrière, de faire impunément de grandes fautes.

Corneille s'était formé tout seul ; mais Louis XIV, Colbert, Sophocle, et Euripide, contribuèrent tous à former Racine. Une ode qu'il composa à l'âge de dix-huit ans[2], pour le mariage du roi, lui attira un présent qu'il n'attendait pas[3], et le détermina à la poésie. Sa réputation s'est accrue de jour en jour, et celle des ouvrages de Corneille a un peu

1. Voltaire a célébré, dans *le Russe à Paris* :

Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille.

2. De vingt ans.

3. Une bourse de 100 louis et une gratification annuelle de 600 livres.

diminué[1]. La raison en est que Racine, dans tous ses ouvrages, depuis son *Alexandre*, est toujours élégant, toujours correct, toujours vrai, qu'il parle au cœur, et que l'autre manque trop souvent à tous ces devoirs. Racine passa de bien loin et les Grecs et Corneille dans l'intelligence des passions, et porta la douce harmonie de la poésie, ainsi que les grâces de la parole, au plus haut point où elles puissent parvenir. Ces hommes enseignèrent à la nation à penser, à sentir, et à s'exprimer. Leurs auditeurs, instruits par eux seuls, devinrent enfin des juges sévères pour ceux mêmes qui les avaient éclairés.

Il y avait très peu de personnes en France, du temps du cardinal de Richelieu, capables de discerner les défauts du *Cid*; et en 1702, quand *Athalie*, le chef-d'œuvre de la scène, fut représentée chez Mme la duchesse de Bourgogne, les courtisans se crurent assez habiles pour la condamner. Le temps a vengé l'auteur; mais ce grand homme est mort sans jouir du succès de son plus admirable ouvrage. Un nombreux parti se piqua toujours de ne pas rendre justice à Racine. Mme de Sévigné, la première personne de son siècle pour le style épistolaire, et surtout pour conter des bagatelles avec grâce[2], croit toujours que Racine *n'ira pas loin*. Elle en jugeait comme du café, dont elle dit *qu'on se désabusera bientôt*[3]! Il faut du temps pour que les réputations mûrissent.

La singulière destinée de ce siècle rendit Molière contemporain de Corneille et de Racine. Il n'est pas vrai que Molière, quand il parut, eût trouvé le théâtre absolument dénué de bonnes comédies. Corneille lui-même avait donné *le Menteur*, pièce de caractère et d'intrigue, prise du

1. Voltaire en est bien aise.
2. Restriction peu justifiée.
3. Cela ne se trouve nulle part dans les *Lettres* de Mme de Sévigné.

théâtre espagnol, comme *le Cid*; et Molière n'avait encore fait paraître que deux de ses chefs-d'œuvre, lorsque le public avait *la Mère coquette* de Quinault, pièce à la fois de caractère et d'intrigue, et même modèle d'intrigue. Elle est de 1664; c'est la première comédie où l'on ait peint ceux que l'on a appelés depuis les *marquis*. La plupart des grands seigneurs de la cour de Louis XIV voulaient imiter cet air de grandeur, d'éclat et de dignité qu'avait leur maître. Ceux d'un ordre inférieur copiaient la hauteur des premiers; et il y en avait enfin, et même en grand nombre, qui poussaient cet air avantageux, et cette envie dominante de se faire valoir, jusqu'au plus grand ridicule.

Ce défaut dura longtemps. Molière l'attaqua souvent, et il contribua à défaire le public de ces importants subalternes, ainsi que de l'affectation des *précieuses*, du pédantisme des *femmes savantes*, de la robe et du latin des médecins. Molière fut, si on ose le dire, un législateur des bienséances du monde. Je ne parle ici que de ce service rendu à son siècle : on sait assez ses autres mérites.

C'était un temps digne de l'attention des temps à venir, que celui où les héros de Corneille et de Racine, les personnages de Molière, les symphonies de Lulli, toutes nouvelles pour la nation, et (puisqu'il ne s'agit ici que des arts) les voix des Bossuet et des Bourdaloue se faisaient entendre à Louis XIV, à Madame si célèbre par son goût, à un Condé, à un Turenne, à un Colbert, et à cette foule d'hommes supérieurs qui parurent en tout genre. Ce temps ne se retrouvera plus, où un duc de la Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, au sortir de la conversation d'un Pascal et d'un Arnauld, allait au théâtre de Corneille.

Despréaux s'élevait au niveau de tant de grands hommes, non point par ses premières satires, car les regards de la

postérité ne s'arrêteront point sur les *embarras de Paris*, et sur les noms des Cassaigne et des Cotin; mais il instruisait cette postérité par ses belles épîtres, et surtout par son *Art poétique* où Corneille eût trouvé beaucoup à apprendre.

La Fontaine, bien moins châtié dans son style, bien moins correct[1] dans son langage, mais unique dans sa naïveté et dans les grâces qui lui sont propres, se mit, par les choses les plus simples, presque à côté de ces hommes sublimes.

Quinault, dans un genre tout nouveau, et d'autant plus difficile qu'il paraît plus aisé, fut digne d'être placé avec tous ces illustres contemporains. On sait avec quelle injustice Boileau voulut le décrier. Il manquait à Boileau d'avoir sacrifié aux Grâces : il chercha en vain toute sa vie à humilier un homme qui n'était connu que par elles. Le véritable éloge d'un poète, c'est qu'on retienne ses vers. On sait par cœur des scènes entières de Quinault; c'est un avantage qu'aucun opéra d'Italie ne pourrait obtenir. La musique française est demeurée dans une simplicité qui n'est plus du goût d'aucune nation; mais la simple et belle nature, qui se montre souvent dans Quinault avec tant de charmes, plaît encore dans toute l'Europe à ceux qui possèdent notre langue, et qui ont le goût cultivé. Si l'on trouvait dans l'antiquité un poème comme *Armide* ou comme *Atys*, avec quelle idolâtrie il serait reçu! mais Quinault était moderne.

Tous ces grands hommes furent connus et protégés de Louis XIV, excepté La Fontaine. Son extrême simplicité, poussée jusqu'à l'oubli de soi-même, l'écartait d'une cour qu'il ne cherchait pas; mais le duc de Bourgogne l'accueillit,

1. Plus riche, plus varié, mais non moins châtié ni moins correct.

et il reçut dans sa vieillesse quelques bienfaits de ce prince. Il était, malgré son génie, presque aussi simple que les héros de ses fables.

Dans l'école de ces génies, qui seront les délices et l'instruction des siècles à venir, il se forma une foule d'esprits agréables, dont on a une infinité de petits ouvrages délicats qui font l'amusement des honnêtes gens, ainsi que nous avons eu beaucoup de peintres gracieux, qu'on ne met pas à côté des Poussin, des Lesueur, des Lebrun, des Lemoine, et des Vanloo[1].

Cependant, vers la fin du règne de Louis XIV, deux hommes percèrent la foule des génies médiocres, et eurent beaucoup de réputation. L'un était La Motte Houdar[2], homme d'un esprit plus sage et plus étendu que sublime, écrivain délicat et méthodique en prose, mais manquant souvent de feu et d'élégance dans sa poésie, et même de cette exactitude qu'il n'est permis de négliger qu'en faveur du sublime. Il donna d'abord de belles stances plutôt que de belles odes. Son talent déclina bientôt après; mais beaucoup de beaux morceaux qui nous restent de lui en plus d'un genre empêcheront toujours qu'on ne le mette au rang des auteurs méprisables. Il prouva que dans l'art d'écrire, on peut être encore quelque chose au second rang[3].

L'autre était Rousseau, qui, avec moins d'esprit, moins de finesse et de facilité que La Motte, eut beaucoup plus de talent pour l'art des vers. Il ne fit des odes qu'après La Motte; mais il les fit plus belles, plus variées, plus rem-

1. Voilà de ces fautes de perspective comme en commettent les contemporains : Lemoine et Vanloo mis sur le rang de Poussin et de Lesueur!

2. Voy. p. 159 et 220.

3. Malgré l'arrêt de Boileau :

....Dans l'art dangereux de rimer et [d'écrire
Il n'est point de degrés du médiocre [au pire.
(*Art poét.*, chant IV.)

plies d'images. Il égala dans ses psaumes l'onction et l'harmonie[1] qu'on remarque dans les cantiques de Racine. Ses épigrammes sont mieux travaillées que celles de Marot. Il réussit bien moins dans les opéras qui demandent de la sensibilité, dans les comédies qui veulent de la gaieté, et dans les épitres morales qui veulent de la vérité; tout cela lui manquait. Ainsi il échoua dans ces genres, qui lui étaient étrangers.

Il aurait corrompu la langue française, si le style marotique, qu'il employa dans des ouvrages sérieux, avait été imité[2]. Mais heureusement ce mélange de la pureté de notre langue avec la difformité de celle qu'on parlait il y a deux cents ans, n'a été qu'une mode passagère. Quelques-unes de ces épitres sont des imitations un peu forcées de Despréaux, et ne sont pas fondées sur des idées aussi claires, et sur des vérités reconnues : *Le vrai seul est aimable.*

Il dégénéra beaucoup dans les pays étrangers : soit que l'âge et les malheurs eussent affaibli son génie; soit que, son principal mérite consistant dans le choix des mots et dans les tours heureux, mérite plus nécessaire et plus rare qu'on ne pense, il ne fût plus à portée des mêmes secours. Il pouvait, loin de sa patrie, compter parmi ses malheurs celui de n'avoir plus de critiques sévères.

Ses longues infortunes eurent leur source dans un amour-propre indomptable, et trop mêlé de jalousie et d'animosité. Son exemple doit être une leçon frappante pour tout homme à talents; mais on ne le considère ici que comme un écrivain qui n'a pas peu contribué à l'honneur des lettres[3].

1. L'harmonie, peut-être, mais non l'onction.

2. Voy. plus haut, p. 197.

3. Voltaire parle ici avec retenue

Il ne s'éleva guère de grands génies depuis les beaux jours de ces artistes illustres; et, à peu près vers le temps de la mort de Louis XIV, la nature sembla se reposer.

La route était difficile au commencement du siècle, parce que personne n'y avait marché; elle l'est aujourd'hui, parce qu'elle a été battue. Les grands hommes du siècle passé ont enseigné à penser et à parler; ils ont dit ce qu'on ne savait pas. Ceux qui leur succèdent ne peuvent guère dire que ce qu'on sait. Enfin une espèce de dégoût est venue de la multitude des chefs-d'œuvre.

Le siècle de Louis XIV a donc en tout la destinée des siècles de Léon X, d'Auguste, d'Alexandre. Les terres qui firent naître dans ces temps illustres tant de fruits du génie avaient été longtemps préparées auparavant. On a cherché en vain dans les causes morales et dans les causes physiques la raison de cette tardive fécondité, suivie d'une longue stérilité. La véritable raison est que chez les peuples qui cultivent les beaux-arts, il faut beaucoup d'années pour épurer la langue et le goût. Quand les premiers pas sont faits, alors les génies se développent; l'émulation, la faveur publique prodiguée à ces nouveaux efforts, excitent tous les talents. Chaque artiste saisit en son genre les beautés naturelles que ce genre comporte. Quiconque approfondit la théorie des arts purement de génie doit, s'il a quelque génie lui-même, savoir que ces premières beautés, ces grands traits naturels qui appartiennent à ces arts, et qui conviennent à la nation pour laquelle on travaille, sont en petit nombre. Les sujets

et gravité d'un homme qu'il exècre et qu'il a criblé d'injures. — J.-B. Rousseau avait été banni de France comme diffamateur par arrêt du Parlement (1712). C'est plus tard, et pour des motifs absolument personnels, que Voltaire le prit en haine. Les actes criminels imputés à Rousseau ne sont pas rigoureusement prouvés, mais son humeur acariâtre et vaniteuse ne peut faire doute.

et les embellissements propres aux sujets ont des bornes bien plus resserrées qu'on ne pense. L'abbé Dubos, homme d'un très grand sens qui écrivait son traité sur la poésie et sur la peinture vers l'an 1714[1], trouva que dans toute l'histoire de France il n'y avait de vrai sujet de poème épique que la destruction de la Ligue par Henri le Grand. Il devait ajouter que les embellissements de l'épopée, convenables aux Grecs, aux Romains, aux Italiens du xv^e^ et du xvi^e^ siècle, étant proscrits parmi les Français, les dieux de la Fable, les oracles, les héros invulnérables, les monstres, les sortilèges, les métamorphoses, les aventures romanesques n'étant plus de saison, les beautés propres au poème épique sont renfermées dans un cercle très étroit[2]. Si donc il se trouve jamais quelque artiste qui s'empare des seuls ornements convenables au temps, au sujet, à la nation, et qui exécute ce qu'on a tenté, ceux qui viendront après lui trouveront la carrière remplie.

Il en est de même dans l'art de la tragédie. Il ne faut pas croire que les grandes passions tragiques et les grands sentiments puissent se varier à l'infini d'une manière neuve et frappante. Tout a ses bornes[3].

La haute comédie a les siennes. Il n'y a dans la nature humaine qu'une douzaine, tout au plus, de caractères vraiment comiques et marqués de grands traits. L'abbé Dubos, faute de génie, croit que les hommes de génie peuvent encore trouver une foule de nouveaux caractères; mais il faudrait que la nature en fît. Il s'imagine que ces petites différences qui sont dans les caractères des hommes peuvent être maniées aussi heureusement que les grands sujets. Les nuances, à la vérité, sont innombrables, mais

1. En 1719.
2. Voy. plus haut, p. 231.
3. L'art peut créer des formes nouvelles et rajeunir les lieux communs.

les couleurs éclatantes sont en petit nombre; et ce sont ces couleurs primitives qu'un grand artiste ne manque pas d'employer.

L'éloquence de la chaire, et surtout celle des oraisons funèbres, sont dans ce cas. Les vérités morales une fois annoncées avec éloquence, les tableaux des misères et des faiblesses humaines, des vanités de la grandeur, des ravages de la mort, étant faits par des mains habiles, tout cela devient lieu commun. On est réduit ou à imiter ou à s'égarer. Un nombre suffisant de fables étant composé par un La Fontaine, tout ce qu'on y ajoute rentre dans la même morale, et presque dans les mêmes aventures. Ainsi donc le génie n'a qu'un siècle, après quoi il faut qu'il dégénère[1].

Les genres dont les sujets se renouvellent sans cesse, comme l'histoire, les observations physiques, et qui ne demandent que du travail, du jugement, et un esprit commun, peuvent plus aisément se soutenir; et les arts de la main, comme la peinture, la sculpture, peuvent ne pas dégénérer, quand ceux qui gouvernent ont, à l'exemple de Louis XIV, l'attention de n'employer que les meilleurs artistes. Car on peut, en peinture et en sculpture, traiter cent fois les mêmes sujets : on peint encore la Sainte Famille, quoique Raphaël ait déployé dans ce sujet toute la supériorité de son art; mais on ne serait pas reçu à traiter *Cinna*, *Andromaque*, l'*Art poétique*, *le Tartuffe*.

Il faut encore observer que le siècle passé ayant instruit le siècle présent, il est devenu si facile d'écrire les choses médiocres, qu'on a été inondé de livres frivoles, et, ce qui est encore pis, de livres sérieux inutiles; mais parmi

1. Mais cette décadence peut être de courte durée, et la carrière est toujours ouverte aux inventions du génie.

cette multitude de médiocres écrits, mal devenu nécessaire dans une ville immense, opulente et oisive, où une partie des citoyens s'occupe sans cesse à amuser l'autre, il se trouve de temps en temps d'excellents ouvrages, ou d'histoire, ou de réflexions, ou de cette littérature légère qui délasse toutes sortes d'esprits.

La nation française est de toutes les nations celles qui a produit le plus de ces ouvrages. Sa langue est devenue la langue de l'Europe : tout y a contribué; les grands auteurs du siècle de Louis XIV, ceux qui les ont suivis; les pasteurs calvinistes réfugiés, qui ont porté l'éloquence, la méthode, dans les pays étrangers; un Bayle surtout, qui, écrivant en Hollande, s'est fait lire de toutes les nations; un Rapin de Thoyras, qui a donné en français la seule bonne histoire d'Angleterre[1]; un Saint-Évremond, dont toute la cour de Londres[2] recherchait le commerce; la duchesse de Mazarin[3], à qui l'on ambitionnait de plaire; Mme d'Olbreuse, devenue duchesse de Zell[4], qui porta en Allemagne toutes les grâces de sa patrie. L'esprit de société est le partage naturel des Français : c'est un mérite et un plaisir dont les autres peuples ont senti le besoin. La langue française est de toutes les langues celle qui exprime avec le plus de facilité, de netteté, et de délicatesse, tous les objets de la conversation des honnêtes gens; et par là elle contribue dans toute l'Europe à un des plus grands agréments de la vie.

(*Siècle de Louis XIV*, chap. XXXII.)

1. En 1724.
2. Sous les derniers Stuarts.
3. Hortense Mancini.
4. Éléonore d'Olbreuse, née en 1638. — Elle était dame d'honneur de la duchesse de la Trémoille, quand elle fut distinguée par Georges-Guillaume de Brunswick, duc de Zell; il l'emmena en Allemagne, en fit l'institutrice de ses enfants, et entretint avec elle une liaison qui finit par le mariage.

XVII. — LA « BÉRÉNICE » ET LE « BRITANNICUS » DE RACINE.

Un amant et une maîtresse qui se quittent ne sont pas sans doute un sujet de tragédie. Si on avait proposé un tel plan à Sophocle ou à Euripide, ils l'auraient renvoyé à Aristophane[1]. L'amour qui n'est qu'amour, qui n'est point une passion terrible et funeste, ne semble fait que pour la comédie, pour la pastorale, ou pour l'églogue.

Cependant Henriette d'Angleterre, belle-sœur de Louis XIV, voulut que Racine et Corneille fissent chacun une tragédie des adieux de Titus et de Bérénice. Elle crut qu'une victoire obtenue sur l'amour le plus vrai et le plus tendre ennoblissait le sujet; et en cela elle ne se trompait pas : mais elle avait encore un intérêt secret à voir cette victoire représentée sur le théâtre; elle se ressouvenait des sentiments qu'elle avait eus longtemps pour Louis XIV, et du goût vif de ce prince pour elle. Le danger de cette passion, la crainte de mettre le trouble dans la famille royale, les noms de beau-frère et de belle-sœur, mirent un frein à leurs désirs; mais il resta toujours dans leurs cœurs une inclination secrète, toujours chère à l'un et à l'autre.

Ce sont ces sentiments qu'elle voulut voir développer sur la scène, autant pour sa consolation que pour son amusement. Elle chargea le marquis de Dangeau[2], confident de ses amours avec le roi, d'engager secrètement Cor-

1. Voltaire veut dire : à un poète comique. Mais jamais Aristophane n'a traité pareil sujet.

2. Le célèbre courtisan et chroniqueur, auteur du *Journal de la Cour sous Louis XIV*.

neille et Racine à travailler l'un et l'autre sur ce sujet, qui paraissait si peu fait pour la scène. Les deux pièces furent composées dans l'année 1670, sans qu'aucun des deux sût qu'il avait un rival.

Elles furent jouées en même temps sur la fin de la même année; celle de Racine à l'hôtel de Bourgogne, et celle de Corneille au Palais-Royal[1].

Il est étonnant que Corneille tombât dans ce piège; il devait bien sentir que le sujet était l'opposé de son talent. Entelle ne terrassa point Darès dans ce combat[2]; il s'en faut bien. La pièce de Corneille tomba; celle de Racine eut trente représentations de suite; et toutes les fois qu'il s'est trouvé un acteur et une actrice capables d'intéresser dans les rôles de Titus et de Bérénice, cet ouvrage dramatique, qui n'est peut-être pas une tragédie, a toujours excité les applaudissements les plus vrais : ce sont les larmes.

Racine fut bien vengé, par le succès de *Bérénice*, de la chute de *Britannicus*. Cette estimable pièce était tombée, parce qu'elle avait paru un peu froide; le cinquième acte surtout avait ce défaut; et Néron, qui revenait alors avec Junie, et qui se justifiait de la mort de Britannicus, faisait un très mauvais effet. Néron, qui se cache derrière une tapisserie pour écouter, ne paraissait pas un empereur romain. On trouvait que deux amants, dont l'un est aux genoux de l'autre, et qui sont surpris ensemble, formaient un coup de théâtre plus comique que tragique; les intérêts d'Agrippine, qui veut seulement avoir le premier crédit, ne semblaient pas un objet assez important. Narcisse n'était qu'odieux; Britannicus et Junie étaient regardés comme

1. Théâtre de Molière.
2. Virgile, *Æn.*, V, 362-484. — Dans le combat du ceste, le vieil Entelle l'emporte sur le jeune Darès.

des personnages faibles. Ce n'est qu'avec le temps que les connaisseurs firent revenir le public. On vit que cette pièce était la peinture fidèle de la cour de Néron. On admira enfin toute l'énergie de Tacite exprimée dans des vers dignes de Virgile. On comprit que Britannicus et Junie ne devaient pas avoir un autre caractère. On démêla dans Agrippine des beautés vraies, solides, qui ne sont ni gigantesques ni hors de la nature, et qui ne surprennent point le parterre par des déclarations ampoulées. Le développement du caractère de Néron fut enfin regardé comme un chef-d'œuvre. On convint que le rôle de Burrhus est admirable d'un bout à l'autre, et qu'il n'y a rien de ce genre dans toute l'antiquité. *Britannicus* fut la pièce des connaisseurs, qui conviennent des défauts et qui apprécient les beautés.

Racine passa de l'imitation de Tacite à celle de Tibulle. Il se tira d'un très mauvais pas par un effort de l'art, et par la magie enchanteresse de ce style qui n'a été donné qu'à lui.

Jamais l'on n'a mieux senti quel est le mérite de la difficulté surmontée. Cette difficulté était extrême, le fond ne semblait fournir que deux ou trois scènes et il fallait faire cinq actes.

(*Commentaire sur Corneille.*)

XVIII. — BOILEAU ET SON « ART POÉTIQUE ».

Il faut rendre justice à Boileau. S'il n'avait été qu'un versificateur, il serait à peine connu; il ne serait pas de ce petit nombre de grands hommes qui feront passer le

siècle de Louis XIV à la postérité. Ses dernières Satires[1], ses belles Épitres, et surtout son *Art poétique*, sont des chefs-d'œuvre de raison autant que de poésie, *sapere est principium et fons*[2]. L'art du versificateur est, à la vérité, d'une difficulté prodigieuse, surtout en notre langue, où les vers alexandrins marchent deux à deux, où il est rare d'éviter la monotonie, où il faut absolument rimer, où les rimes agréables et nobles sont en trop petit nombre, où un mot hors de sa place, une syllabe dure gâte une pensée heureuse. C'est danser sur la corde avec des entraves; mais le plus grand succès dans cette partie de l'art n'est rien s'il est seul.

L'*Art poétique* de Boileau est admirable, parce qu'il dit toujours agréablement des choses vraies et utiles, parce qu'il est varié, parce que l'auteur, en ne manquant jamais à la pureté de la langue,

> . . . . . Sait d'une voix légère
> Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.
>
> (I, 75-76.)

Ce qui prouve son mérite chez tous les gens de goût, c'est qu'on sait ses vers par cœur; et ce qui doit plaire aux philosophes, c'est qu'il a presque toujours raison.

Puisque nous avons parlé de la préférence qu'on peut donner quelquefois aux modernes sur les anciens, on oserait présumer ici que l'*Art poétique* de Boileau est supérieur à celui d'Horace. La méthode est certainement une beauté dans un poème didactique; Horace n'en a point. Nous ne lui en faisons pas un reproche, puisque son poème est une épître familière aux Pisons, et non pas un ouvrage régulier comme les *Géorgiques*; mais c'est un

1 Excepté celle de *l'Équivoque*.

2. Horace, *Art poét.*, 309. — *Le bon sens, voilà le principe et la source (du bon style).*

mérite de plus dans Boileau, mérite dont les philosophes doivent lui tenir compte.

L'*Art poétique* latin ne paraît pas, à beaucoup près, si travaillé que le français. Horace y parle presque toujours sur le ton libre et familier de ses autres épîtres. C'est une extrême justesse dans l'esprit, c'est un goût fin, ce sont des vers heureux et pleins de sel, mais souvent sans liaison, quelquefois destitués d'harmonie: ce n'est pas l'élégance et la correction de Virgile. L'ouvrage est très bon, celui de Boileau paraît encore meilleur; et si vous en exceptez les tragédies de Racine, qui ont le mérite supérieur de traiter les passions, et de surmonter toutes les difficultés du théâtre, l'*Art poétique* de Despréaux est sans contredit le poème qui fait le plus d'honneur à la langue française.

(*Dict. philos.*, Beaux-Arts.)

XIX. — GÉNIE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

François I[er] abolit l'ancien usage de plaider, de juger, de contracter en latin; usage qui attestait la barbarie d'une langue dont on n'osait se servir dans les actes publics; usage pernicieux aux citoyens, dont le sort était réglé dans une langue qu'ils n'entendaient pas. On fut alors obligé de cultiver le *français*; mais la langue n'était ni noble ni régulière. La syntaxe était abandonnée au caprice. Le génie de la conversation étant tourné à la plaisanterie, la langue devint très féconde en expressions burlesques et naïves, et très stérile en termes nobles et harmonieux : de là vient que dans les dictionnaires de rimes on trouve

vingt termes convenables à la poésie comique, pour un d'un usage plus relevé: et c'est encore une raison pour laquelle Marot ne réussit jamais dans le style sérieux, et qu'Amyot ne put rendre qu'avec naïveté l'élégance de Plutarque.

Le *français* acquit de la vigueur sous la plume de Montaigne ; mais il n'eut point encore d'élévation et d'harmonie. Ronsard gâta la langue en transportant dans la poésie française les composés grecs dont se servaient les philosophes et les médecins. Malherbe répara un peu le tort de Ronsard[1]. La langue devint plus noble et plus harmonieuse par l'établissement de l'Académie française, et acquit enfin, dans le siècle de Louis XIV, la perfection où elle pouvait être portée dans tous les genres.

Le génie de cette langue est la clarté et l'ordre : car chaque langue a son génie, et ce génie consiste dans la facilité que donne le langage de s'exprimer plus ou moins heureusement, d'employer ou de rejeter les tours familiers aux autres langues. Le *français* n'ayant point de déclinaisons, et étant toujours asservi aux articles, ne peut adopter les inversions grecques et latines; il oblige les mots à s'arranger dans l'ordre naturel des idées. On ne peut dire que d'une seule matière, « Plancus a pris soin des affaires de César » ; voilà le seul arrangement qu'on puisse donner à ces paroles : exprimez cette phrase en latin : *Res Cæsaris Plancus diligenter curavit*; on peut arranger ces mots de cent vingt manières[2], sans faire tort au sens et sans gêner

1. Malherbe a châtié la versification et proscrit de la langue poétique les termes bas ou recherchés et contraires à l'usage courant; mais il n'a pas eu à réagir contre une intempérance d'hellénisme qui n'est pas chez Ronsard. — Sur Ronsard, Voltaire adopte les yeux fermés le jugement inexact de Boileau.

2. Oui, à ne consulter que l'arithmétique; mais en réalité le latin n'admet que sept ou huit arrangements.

la langue. Les verbes auxiliaires, qui allongent et qui énervent les phrases dans les langues modernes, rendent encore la langue française peu propre pour le style lapidaire. Les verbes auxiliaires, ses pronoms, ses articles, son manque de participes déclinables, et enfin sa marche uniforme, nuisent au grand enthousiasme de la poésie; elle a moins de ressources en ce genre que l'italien et l'anglais; mais cette gêne et cet esclavage même la rendent plus propre à la tragédie et à la comédie qu'aucune langue de l'Europe. L'ordre naturel dans lequel on est obligé d'exprimer ses pensées et de construire ses phrases répand dans cette langue une douceur et une facilité qui plaît à tous les peuples : et le génie de la nation, se mêlant au génie de la langue, a produit plus de livres agréablement écrits qu'on n'en voit chez aucun autre peuple.

La liberté et la douceur de la société n'ayant été longtemps connues qu'en France, le langage en a reçu une délicatesse d'expression et une finesse pleine de naturel qui ne se trouvent guère ailleurs. On a quelquefois outré cette finesse, mais les gens de goût ont su toujours la réduire dans de justes bornes.

Plusieurs personnes[1] ont cru que la langue française s'était appauvrie depuis le temps d'Amyot et de Montaigne : en effet, on trouve dans ces auteurs plusieurs expressions qui ne sont plus recevables; mais ce sont pour la plupart des termes familiers auxquels on a subtitué des équivalents. Elle s'est enrichie de quantité de termes nobles et énergiques; et sans parler ici de l'éloquence des choses, elle a acquis l'éloquence des paroles. C'est dans le siècle de Louis XIV, comme on l'a dit, que cette éloquence a eu son plus grand éclat, et que la langue a été fixée Quelques

1. Fénelon entre autres.

changements que le temps et le caprice lui préparent, les bons auteurs du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle serviront toujours de modèles.

On ne devait pas attendre que le Français dût se distinguer dans la philosophie.

Cependant aujourd'hui il y a plus de philosophie dans Paris que dans aucune ville de la terre, et peut-être que dans toutes les villes ensemble, excepté Londres. Cet esprit de raison pénètre même dans les provinces. Enfin le génie français est peut-être égal aujourd'hui à celui des Anglais en philosophie; peut-être supérieur à tous les autres peuples, depuis quatre-vingts ans, dans la littérature et le premier, sans doute, pour les douceurs de la société, pour cette politesse si aisée, si naturelle, qu'on appelle improprement *urbanité*.

(*Dict. philos.*, FRANC ou FRANQ, etc.)

IV

PHILOSOPHIE, MORALE, POLITIQUE

I. — IGNORANCES DE L'HOMME.

J'ignore comment j'ai été formé, et comment je suis né. J'ai ignoré absolument pendant le quart de ma vie les raisons de tout ce que j'ai vu, entendu et senti; et je n'ai été qu'un perroquet sifflé par d autres perroquets.

Quand j'ai regardé autour de moi et dans moi, j'ai conçu que quelque chose existe de toute éternité; puisqu'il y a des êtres qui sont actuellement, j'ai conclu qu'il y a un être nécessaire et nécessairement éternel. Ainsi, le premier pas que j'ai fait pour sortir de mon ignorance a franchi les bornes de tous les siècles.

Mais quand j'ai voulu marcher dans cette carrière infinie ouverte devant moi, je n'ai pu ni trouver un seul sentier, ni découvrir pleinement un seul objet; et du saut que j'ai fait pour contempler l'éternité, je suis retombé dans l'abîme de mon ignorance.

J'ai vu ce qu'on appelle *de la matière* depuis l'étoile Sirius, et depuis celles de la *voie lactée*, aussi éloignées de

Sirius que cet astre l'est de nous, jusqu'au dernier atome qu'on peut apercevoir avec le microscope, et j'ignore ce que c'est que la matière.

La lumière qui m'a fait voir tous ces êtres m'est inconnue; je peux, avec le secours du prisme, anatomiser cette lumière, et la diviser en sept faisceaux de rayons : mais je ne peux diviser ces faisceaux; j'ignore de quoi ils sont composés. La lumière tient de la matière, puisqu'elle a un mouvement et qu'elle frappe les objets; mais elle ne tend point vers un centre comme tous les autres corps : au contraire, elle s'échappe invinciblement du centre, tandis que toute matière pèse vers son centre. La lumière paraît pénétrable, et la matière est impénétrable. Cette lumière est-elle matière? ne l'est-elle pas? qu'est-elle? de quelles innombrables propriétés peut-elle être revêtue? je l'ignore.

Cette substance si brillante, si rapide et si inconnue, et ces autres substances qui nagent dans l'immensité de l'espace, sont-elles éternelles comme elles sont infinies? je n'en sais rien. Un être nécessaire, souverainement intelligent, les a-t-il créées de rien, ou les a-t-il arrangées? a-t-il produit cet ordre dans le temps ou avant le temps? Hélas! qu'est-ce que ce temps même dont je parle? je ne puis le définir. O Dieu! il faut que tu m'instruises, car je ne suis éclairé ni par les ténèbres des autres hommes, ni par les miennes.

Pourquoi sommes-nous? pourquoi y a-t-il des êtres?

Qu'est-ce que le sentiment? comment l'ai-je reçu? quel rapport y a-t-il entre l'air qui frappe mon oreille et le sentiment du son? entre ce corps et le sentiment des couleurs? Je l'ignore profondément, et je l'ignorerai toujours.

Qu'est-ce que la pensée? où réside-t-elle? comment se

forme-t-elle? qui me donne des pensées pendant mon sommeil? est-ce en vertu de ma volonté que je pense? Mais toujours pendant le sommeil, et souvent pendant la veille, j'ai des idées malgré moi. Ces idées, longtemps oubliées, longtemps reléguées dans l'arrière-magasin de mon cerveau, en sortent sans que je m'en mêle, et se présentent d'elles-mêmes à ma mémoire, qui faisait de vains efforts pour les rappeler.

Les objets extérieurs n'ont pas la puissance de former en moi des idées, car on ne donne point ce qu'on n'a pas; je sens trop que ce n'est pas moi qui me les donne, car elles naissent sans mes ordres. Qui les produit en moi? d'où viennent-elles? où vont-elles? Fantômes fugitifs, quelle main invisible vous produit et vous fait disparaître?

Comment la raison est-elle un don si précieux que nous ne voudrions le perdre pour rien au monde? et comment cette raison n'a-t-elle servi qu'à nous rendre presque toujours les plus malheureux de tous les êtres?

D'où vient qu'aimant passionnément la vérité nous nous sommes toujours livrés aux plus grossières impostures?

D'où vient le mal, et pourquoi le mal existe-t-il?

O atomes d'un jour! ô mes compagnons dans l'infinie petitesse, nés comme moi pour tout souffrir et pour tout ignorer, y en a-t-il parmi vous d'assez fous pour croire savoir tout cela? Non, il n'y en a point; non, dans le fond de votre cœur vous sentez votre néant comme je rends justice au mien. Mais vous êtes assez orgueilleux pour vouloir qu'on embrasse vos vains systèmes; ne pouvant être les tyrans de nos corps, vous prétendez être les tyrans de nos âmes.

(*Dict. philos.*, Ignorance.)

II. — DIEU, LA CONSCIENCE ET L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME[1].

La nuit était venue; elle était belle, l'atmosphère était une voûte d'azur transparent, semée d'étoiles d'or; ce spectacle touche toujours les hommes, et leur inspire une douce rêverie[2] : le bon Parouba[3] admirait le ciel, comme un Allemand admire Saint-Pierre de Rome, ou l'Opéra de Naples, quand il le voit pour la première fois. « Cette voûte est bien hardie, » disait Parouba à Freind; et Freind lui disait : « Mon cher Parouba, il n'y a point de voûte; ce cintre bleu n'est autre chose qu'une étendue de vapeurs, de nuages légers que Dieu a tellement disposés et com-

1. L'*Histoire de Jenni*, d'où est tiré ce morceau, fut écrite par Voltaire (1775) pour réfuter l'athéisme dans lequel versaient de plus en plus ouvertement ses anciens amis du groupe encyclopédique. Il avait été révolté par le *Système de la Nature*, du baron d'Holbach (1770), et dès lors il ne cesse de proclamer son attachement aux principes fondamentaux de la religion naturelle, qu'il considère comme la sauvegarde de toute morale :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait [l'inventer.

2. Cette courte description est d'un accent ému et pénétrant qu'on rencontre rarement chez Voltaire et qui rappelle, mais avec moins d'effusion, celles du *Vicaire savoyard*, chez Rousseau.

3. La scène se passe en Amérique dont ce *bonhomme* Parouba est un indigène. Le docteur Freind, Anglais, y est allé pour retrouver et essayer de ramener au bien son fils Jenni, dévoyé par les pervers enseignements du jeune Birton, athée de profession. — Ce Birton « était un caractère à peu près dans le goût du feu comte de Rochester, extrême dans la débauche, dans la bravoure, dans ses idées, dans ses expressions, dans sa philosophie épicurienne, n'étant attaché à rien, sinon aux choses extraordinaires, dont il se dégoûtait bien vite, ayant cette sorte d'esprit qui tient les vraisemblances pour des démonstrations; plus savant, plus éloquent qu'aucun jeune homme de son âge, mais ne s'étant jamais donné la peine de rien approfondir ».

binés avec la mécanique de vos yeux, qu'en quelque endroit que vous soyez, vous êtes toujours au centre de votre promenade, et vous voyez ce qu'on nomme le ciel, et qui n'est point le ciel, arrondi sur votre tête. — Et ces étoiles, monsieur Freind? — Ce sont autant de soleils autour desquels tournent d'autres mondes; loin d'être attachées à cette voûte bleue, souvenez-vous qu'elles en sont à des distances différentes et prodigieuses : cette étoile, que vous voyez, est à douze cents millions de mille pas de notre soleil. » Alors il lui montra le télescope qu'il avait apporté : il lui fit voir nos planètes, Jupiter avec ses quatre lunes, Saturne avec ses cinq lunes et son inconcevable anneau lumineux : « C'est la même lumière, lui disait-il, qui part de tous ces globes, et qui arrive à nos yeux, de cette planète-ci en un quart d'heure, de cette étoile-ci en six mois. » Parouba se mit à genoux et dit : « Les cieux annoncent Dieu. » Tout l'équipage était autour du vénérable Freind, regardait et admirait. Le coriace Birton avança sans rien regarder et parla ainsi :

Birton. — « Eh bien! soit; il y a un Dieu, je vous l'accorde; mais qu'importe à vous et à moi? qu'y a-t-il entre l'Être infini et nous autres vers de terre? quel rapport peut-il exister de son essence à la nôtre? Épicure, en admettant des dieux dans les planètes, avait bien raison d'enseigner qu'ils ne se mêlaient nullement de nos sottises et de nos horreurs; que nous ne pouvions ni les offenser ni leur plaire; qu'ils n'avaient nul besoin de nous, ni nous d'eux[1] : vous admettez un Dieu plus digne de l'esprit

1. C'est ce que dit Lucrèce (II, 646) : *Il faut de toute nécessité que les dieux jouissent éternellement de la paix, bien loin de toutes les choses humaines, car exempts de douleurs et de dangers, se suffisant à eux-mêmes, et sans rien nous demander, ils ne sont ni sensibles au mérite, ni capables de colère.*

humain que les dieux d'Épicure, et que tous ceux des Orientaux et des Occidentaux. Mais si vous disiez, comme tant d'autres, que ce Dieu a formé le monde et nous pour sa gloire, sous notre forme de bipèdes, etc.; vous diriez, ce me semble, une chose absurde, qui ferait rire tous les gens qui pensent. L'amour de la gloire n'est autre chose que de l'orgueil, et l'orgueil n'est que de la vanité : un orgueilleux est un fat que Shakspeare jouait sur son théâtre : cette épithète ne peut pas plus convenir à Dieu que celle d'injuste, de cruel, d'inconstant. Si Dieu a daigné faire, ou plutôt arranger l'univers, ce ne doit être que dans la vue d'y faire des heureux. Je vous laisse à penser s'il est venu à bout de ce dessein, le seul pourtant qui pût convenir à la nature divine.

Freind. — Oui, sans doute, il y a réussi avec toutes les âmes honnêtes; elles seront heureuses un jour, si elles ne le sont pas aujourd'hui.

Birton. — Heureuses! quel rêve! quel conte de Peau d'âne! où? quand? comment? qui vous l'a dit?

Freind. — Sa justice.

Birton. — Nous a-t-il dicté ses lois? nous a-t-il parlé?

Freind. — Oui, par la voix de votre conscience. N'est-il pas vrai que, si vous aviez tué vôtre père et votre mère, cette conscience vous déchirerait par des remords aussi affreux qu'involontaires? Cette vérité n'est-elle pas sentie et avouée par l'univers entier? Descendons maintenant à de moindres crimes. Y en a-t-il un seul qui ne vous effraye au premier coup d'œil, qui ne vous fasse pâlir la première fois que vous le commettez, et qui ne laisse dans votre cœur l'aiguillon du repentir?

Birton. — Il faut que je l'avoue.

Freind. — Dieu vous a donc expressément ordonné, en parlant à votre cœur, de ne vous souiller jamais d'un

crime évident. Et quant à toutes ces actions équivoques, que les uns condamnent et que les autres justifient, qu'avons-nous de mieux à faire que de suivre cette grande loi du premier des Zoroastres, tant remarquée de nos jours par un auteur français[1]? « Quand tu ne sais si l'action que tu médites est bonne ou mauvaise, abstiens-toi. »

Birton. — Cette maxime est admirable; c'est sans doute ce qu'on a jamais dit de plus beau, c'est-à-dire de plus utile en morale; et cela me ferait presque penser que Dieu a suscité de temps en temps des sages qui ont enseigné la vertu aux hommes égarés. Je vous demande pardon d'avoir raillé de la vertu.

Freind. — Demandez-en pardon à l'Être éternel, qui peut la récompenser éternellement, et punir les transgresseurs.

Birton. — Quoi! Dieu me punirait éternellement de m'être livré à des passions qu'il m'a données!

Freind. — Il vous a donné des passions avec lesquelles on peut faire du bien et du mal. Je ne vous dis pas qu'il vous punira à jamais, ni comment il vous punira; car personne n'en peut rien savoir : tout ce que je puis vous dire, c'est que, si vous avez commis des crimes en abusant de votre liberté, il vous est impossible de prouver que Dieu soit incapable de vous en punir; je vous en défie.

Birton. — Attendez; vous pensez que je ne peux pas vous démontrer qu'il est impossible au grand Être de me punir : par ma foi, vous avez raison; j'ai fait ce que j'ai pu pour me prouver que cela était impossible, et je n'en suis jamais venu à bout. J'avoue que j'ai abusé de ma liberté,

1. Voltaire lui-même; voy. p. 279.

et que Dieu peut m'en châtier; mais, pardieu! je ne serai pas puni quand je ne serai plus.

Freind. — Le meilleur parti que vous ayez à prendre est d'être honnête homme tandis que vous existez.

Birton. — D'être honnête homme pendant que j'existe?... oui, je l'avoue; oui, vous avez raison; c'est le parti qu'il faut prendre. »

Je voudrais, mon cher ami, que vous eussiez été témoin de l'effet que firent les discours de Freind sur tous les Anglais et sur tous les Américains. Birton, si évaporé et si audacieux, prit tout à coup un air recueilli et modeste; Jenni, les yeux mouillés de larmes, se jeta aux genoux de son père, et son père l'embrassa : voici enfin la dernière scène de cette dispute si épineuse et si intéressante.

Birton. — « Je conçois bien que le grand Être, le maître de la nature, est éternel; mais nous, qui n'étions pas hier, pouvons-nous avoir la folle hardiesse de prétendre à une éternité future? Tout périt sans retour autour de nous, depuis l'insecte dévoré par l'hirondelle jusqu'à l'éléphant mangé des vers.

Freind. — Non, rien ne périt, tout change; les germes impalpables des animaux et des végétaux subsistent, se développent, et perpétuent les espèces. Pourquoi ne voudriez-vous pas que Dieu conservât le principe qui vous fait agir et penser, de quelque nature qu'il puisse être? Dieu me garde de faire un système, mais certainement il y a dans nous quelque chose qui pense et qui veut : ce quelque chose, que l'on appelait autrefois une monade[1], ce quelque chose est imperceptible. Dieu nous l'a donnée, ou peut-être, pour parler plus juste, Dieu nous a donnés à elle. Êtes-vous bien sûr qu'il ne peut la conserver? Songez,

1 C'est le mot de Leibniz.

examinez; pouvez-vous m'en fournir quelque démonstration?

Birton. — Non; j'en ai cherché dans mon entendement, dans tous les livres des athées, et surtout dans le troisième chant de Lucrèce[1]; j'avoue que je n'ai jamais trouvé que des vraisemblances.

Freind. — Et, sur ces simples vraisemblances, nous nous abandonnerions à toutes nos passions funestes! nous vivrions en brutes! n'ayant pour règle que nos appétits, et pour frein que la crainte des autres hommes rendus éternellement ennemis les uns des autres par cette crainte mutuelle; car on veut toujours détruire ce qu'on craint : pensez-y bien, monsieur Birton; réfléchissez-y sérieusement, mon fils Jenni : n'attendre de Dieu ni châtiment ni récompense, c'est être véritablement athée. A quoi servirait l'idée d'un Dieu qui n'aurait sur vous aucun pouvoir? C'est comme si l'on disait : « Grand bien lui fasse; qu'il « reste dans son manoir, et moi dans le mien : je ne me « soucie pas plus de lui qu'il ne se soucie de moi; il n'a « pas plus de juridiction sur ma personne qu'un chanoine « de Windsor n'en a sur un membre de notre parle- « ment : » alors je suis mon dieu à moi-même, je sacrifie le monde entier à mes fantaisies, si j'en trouve l'occasion; je suis sans loi, je ne regarde que moi. Si les autres êtres sont moutons, je me fais loup; s'ils sont poules, je me fais renard.

« Je suppose, ce qu'à Dieu ne plaise, que toute notre Angleterre soit athée par principes; je conviens qu'il pourra se trouver plusieurs citoyens qui, nés tranquilles et doux, assez riches pour n'avoir pas besoin d'être injustes, gou-

1. Celui ou Lucrèce s'efforce d'établir que l'âme est matérielle, meurt comme le corps, et que la crainte des enfers est chimérique.

vernés par l'honneur, et par conséquent attentifs à leur conduite, pourront vivre ensemble en société; ils cultiveront les beaux-arts, par qui les mœurs s'adoucissent; ils pourront vivre dans la paix, dans l'innocente gaieté des honnêtes gens; mais l'athée pauvre et violent, sûr de l'impunité, sera un sot s'il ne vous assassine pas pour voler votre argent. Dès lors tous les liens de la société sont rompus, tous les crimes secrets inondent la terre, comme les sauterelles, à peine d'abord aperçues, viennent ravager les campagnes : le bas peuple ne sera qu'une horde de brigands, comme nos voleurs, dont on ne pend pas la dixième partie à nos sessions; ils passent leur misérable vie dans les tavernes avec des filles perdues, ils les battent, ils se battent entre eux; ils tombent ivres au milieu de leurs pintes de plomb dont ils se sont cassé la tête; ils se réveillent pour voler et pour assassiner; ils recommencent chaque jour ce cercle abominable de brutalités.

« Qui retiendra les grands et les rois dans leurs vengeances, dans leur ambition à laquelle ils veulent tout immoler? Un roi athée est plus dangereux qu'un Ravaillac fanatique.

« Les athées fourmillaient en Italie au xv^e^ siècle; qu'en arriva-t-il? Il fut aussi commun d'empoisonner que de donner à souper, et d'enfoncer un stylet dans le cœur de son ami que de l'embrasser; il y eut des professeurs du crime, comme il y a aujourd'hui des maîtres de musique et de mathématiques. On choisissait exprès les temples pour y assassiner les princes aux pieds des autels.

« La croyance d'un Dieu rémunérateur des bonnes actions, punisseur des méchantes, pardonneur des fautes légères, est donc la croyance la plus utile au genre humain; c'est le seul frein des hommes puissants qui commettent insolemment les crimes publics; c'est le seul

frein des hommes qui commettent adroitement les crimes secrets. »

(*Histoire de Jenni*, chap. X et XI.)

III. — L'ÉTAT DE NATURE POUR L'HOMME[1].

Que serait l'homme dans l'état qu'on nomme de *pure nature*? Un animal fort au-dessous des premiers Iroquois qu'on trouva dans le nord de l'Amérique.

Il serait très inférieur à ces Iroquois, puisque ceux-ci savaient allumer du feu et se faire des flèches. Il fallut des siècles pour parvenir à ces deux arts.

L'homme abandonné à la pure nature n'aurait pour tout langage que quelques sons mal articulés; l'espèce serait réduite à un très petit nombre par la difficulté de la nourriture et par le défaut des secours, du moins dans nos tristes climats. Il n'aurait pas plus de connaissance de Dieu et de l'âme que des mathématiques; ses idées seraient renfermées dans le soin de se nourrir. L'espèce des castors serait très préférable.

C'est alors que l'homme ne serait précisément qu'un enfant robuste[2]; et on a vu beaucoup d'hommes qui ne sont pas fort au-dessus de cet état.

1. Ce morceau est une réfutation de J.-J. Rousseau qui, dans la première partie du *Discours sur l'origine de l'inégalité*, a dépeint l'homme tel qu'il aimait à se le figurer dans un prétendu état *de nature* antérieur à la constitution des sociétés; état sauvage, mais parfaitement heureux, où les instincts se donnent libre carrière, sans être ni surexcités par des passions factices, ni contrariés par des idées morales,

2. Et par conséquent très malfaisant. — C'est l'opinion de Hobbes, que combat Rousseau en alléguant que l'homme à l'état de *nature* cesse d'être dépendant (ce qui est le propre de l'enfant), dès que ses forces lui permettent de se suffire.

Les Lapons, les Samoïèdes, les habitants du Kamtschatka, les Cafres, les Hottentots sont à l'égard de l'homme en l'état de pure nature, ce qu'étaient autrefois les cours de Cyrus et de Sémiramis, en comparaison des habitants des Cévennes. Et cependant ces habitants du Kamtschatka et ces Hottentots de nos jours, si supérieurs à l'homme entièrement sauvage, sont des animaux qui vivent six mois de l'année dans des cavernes, où ils mangent à pleines mains la vermine dont ils sont mangés.

En général l'espèce humaine n'est pas de deux ou trois degrés plus civilisée que les gens du Kamtschatka. La multitude des bêtes brutes appelées *hommes*, comparée avec le petit nombre de ceux qui pensent[1], est au moins dans la proportion de cent à un chez beaucoup de nations.

Il est plaisant de considérer d'un côté le P. Malebranche qui s'entretient familièrement avec le Verbe[2], et de l'autre ces millions d'animaux semblables à lui qui n'ont jamais entendu parler de Verbe, et qui n'ont pas une idée métaphysique.

Entre les hommes à pur instinct et les hommes de génie flotte ce nombre immense occupé uniquement de subsister.

Cette subsistance coûte des peines si prodigieuses, qu'il faut souvent, dans le nord de l'Amérique, qu'une image de Dieu[3] coure cinq ou six lieues pour avoir à dîner, et que chez nous l'image de Dieu arrose la terre de ses sueurs toute l'année pour avoir du pain.

Ajoutez à ce pain ou à l'équivalent une hutte et un méchant habit; voilà l'homme tel qu'il est en général d'un

1. L'idée, et plus encore le mot, sont cruellement dédaigneux pour ceux qui n'ont pas l'honneur de *penser*.

2. Malebranche soutient que toutes nos idées nous viennent de Dieu par une sorte de révélation continue.

3. Selon le mot de la *Genèse*.

bout de l'univers à l'autre. Et ce n'est que dans une multitude de siècles qu'il a pu arriver à ce haut degré.

Enfin, après d'autres siècles les choses viennent au point où nous les voyons. Ici on représente une tragédie en musique; là on se tue sur la mer dans un autre hémisphère avec mille pièces de bronze; l'Opéra et un vaisseau de guerre du premier rang étonnent toujours mon imagination. Je doute qu'on puisse aller plus loin dans aucun des globes dont l'étendue est semée. Cependant plus de la moitié de la terre habitable est encore peuplée d'animaux à deux pieds qui vivent dans cet horrible état qui approche de la pure nature, ayant à peine le vivre et le vêtir, jouissant à peine du don de la parole, s'apercevant à peine qu'ils sont malheureux, vivant et mourant sans presque le savoir[1].

(*Dict. philos.*, Homme.)

IV. — L'IDÉE DU BEAU.

Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le *to kalon*. Il vous répondra que c'est sa crapaude avec deux gros yeux ronds sortant de sa petite tête, une gueule large et plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée; le beau est pour lui une peau noire, huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le diable; il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes, et une queue. Consultez enfin les philosophes, ils vous répondront par du galimatias;

1. Cet état voisin de l'animalité, que Voltaire trouve *horrible*, représente à l'imagination de Rousseau un paradis perdu.

il leur faut quelque chose de conforme à l'archétype du beau en essence, au *to kalon*.

J'assistais un jour à une tragédie auprès d'un philosophe. « Que cela est beau! disait-il. — Que trouvez-vous là de beau? lui dis-je. — C'est, dit-il, que l'auteur a atteint son but. » Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. « Elle a atteint son but, lui dis-je; voilà une belle médecine! » Il comprit qu'on ne peut pas dire qu'une médecine est belle, et que pour donner à quelque chose le nom de *beauté*, il faut qu'elle vous cause de l'admiration et du plaisir. Il convint que cette tragédie lui avait inspiré ces deux sentiments, et que c'était là le *to kalon*, le beau.

Nous fîmes un voyage en Angleterre : on y joua la même pièce, parfaitement traduite; elle fit bâiller tous les spectateurs. « Oh, oh! dit-il, le *to kalon* n'est pas le même pour les Anglais et pour les Français. » Il conclut, après bien des réflexions, que le beau est souvent très relatif, comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome, et ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à Pékin; et il s'épargna la peine de composer un long traité sur le beau.

Il y a des actions que le monde entier trouve belles. Deux officiers de César, ennemis mortels l'un de l'autre, se portent un défi, non à qui répandra le sang l'un de l'autre derrière un buisson en tierce et en quarte comme chez nous, mais à qui défendra le mieux le camp des Romains, que les Barbares vont attaquer. L'un des deux, après avoir repoussé les ennemis, est près de succomber; l'autre vole à son secours, lui sauve la vie, et achève la victoire.

Un ami se dévoue à la mort pour son ami, un fils pour son père : l'Algonquin, le Français, le Chinois, diront tous que cela est fort *beau*, que ces actions leur font plaisir, qu'ils les admirent.

Ils en diront autant des grandes maximes de morale

de celle-ci de Zoroastre : « Dans le doute si une action est juste, abstiens-toi » ; de celle-ci de Confucius : « Oublie les injures, n'oublie jamais les bienfaits. »

Le nègre aux yeux ronds, au nez épaté, qui ne donnera pas aux dames de nos cours le nom de *belles*, le donnera sans hésiter à ces actions et à ces maximes. Le méchant homme même reconnaîtra la beauté des vertus qu'il n'ose imiter. Le beau qui ne frappe que les sens, l'imagination, et ce qu'on appelle l'*esprit*, est donc souvent incertain; le beau qui parle au cœur ne l'est pas. Vous trouverez une foule de gens qui vous diront qu'ils n'ont rien trouvé de *beau* dans les trois quarts de l'*Iliade*; mais personne ne vous niera que le dévouement de Codrus pour son peuple ne soit fort beau, supposé qu'il soit vrai.

(*Dict. philos.*, Beau.)

V. — LE RIRE.

Que le rire soit le signe de la joie comme les pleurs sont le symptôme de la douleur, quiconque a ri n'en doute pas. Ceux qui cherchent des causes métaphysiques au rire ne sont pas gais : ceux qui savent pourquoi cette espèce de joie qui excite le ris retire vers les oreilles le muscle zygomatique, l'un des treize muscles de la bouche, sont bien savants. Les animaux ont ce muscle comme nous; mais ils ne rient point de joie, comme ils ne répandent point de pleurs de tristesse. Le cerf peut laisser couler une humeur de ses yeux quand il est aux abois, le chien aussi quand on le dissèque vivant; mais ils ne pleurent point leurs amis, comme nous; ils n'éclatent point de rire comme nous à la

vue d'un objet comique : l'homme est le seul animal qui pleure et qui rit.

Comme nous ne pleurons que de ce qui nous afflige, nous ne rions que de ce qui nous égaye : les raisonneurs ont prétendu que le rire naît de l'orgueil, qu'on se croit supérieur à celui dont on rit. Il est vrai que l'homme, qui est un animal risible est aussi un animal orgueilleux; mais la fierté ne fait pas rire; un enfant qui rit de tout son cœur ne s'abandonne point à ce plaisir parce qu'il se met au-dessus de ceux qui le font rire; s'il rit quand on le chatouille, ce n'est pas assurément parce qu'il est sujet au péché mortel de l'orgueil. J'avais onze ans quand je lus tout seul, pour la première fois, l'*Amphitryon* de Molière : je ris au point de tomber à la renverse; était-ce par fierté? On n'est point fier quand on est seul.

Quiconque rit éprouve une joie gaie dans ce moment-là, sans avoir un autre sentiment.

Toute joie ne fait pas rire, les grands plaisirs sont très sérieux : les plaisirs de l'amour, de l'ambition, de l'avarice, n'ont jamais fait rire personne.

Le rire va quelquefois jusqu'aux convulsions : on dit même que quelques personnes sont mortes de rire; j'ai peine à le croire, et sûrement il en est davantage qui sont mortes de chagrin.

Les vapeurs violentes qui excitent tantôt les larmes, tantôt les symptômes du rire, tirent à la vérité les muscles de la bouche; mais ce n'est point un ris véritable, c'est une convulsion, c'est un tourment. Les larmes peuvent alors être vraies, parce qu'on souffre; mais le rire ne l'est pas; il faut lui donner un autre nom, aussi l'appelle-t-on rire *sardonien*[1].

1 Ou *sardonique*. — On attribuait, dans l'antiquité, la propriété d'exciter un rire convulsif et malsain à une plante nommée *sardo-*

Le ris malin, le *perfidum ridens*, est autre chose; c'est la joie de l'humiliation d'autrui : on poursuit par des éclats moqueurs, par le *cachinnum*[1] (terme qui nous manque), celui qui nous a promis des merveilles et qui ne fait que des sottises : c'est huer plutôt que rire. Notre orgueil alors se moque de l'orgueil de celui qui s'en fait accroire. On hue notre ami Fréron dans *l'Écossaise* plus encore qu'on n'en rit : j'aime toujours à parler de l'ami Fréron; cela me fait rire[2].

(*Dict. philos.*, Rire.)

VI. — LA GLOIRE.

La gloire est la réputation jointe à l'estime; elle est au comble quand l'admiration s'y joint. Elle suppose toujours des choses éclatantes, en actions, en vertus, en talents, et toujours de grandes difficultés surmontées. César, Alexandre, ont eu de la gloire. On ne peut guère dire que Socrate en ait eu. Il attire l'estime, la vénération, la pitié, l'indignation contre ses ennemis; mais le terme de gloire serait impropre à son égard : sa mémoire est respectable plutôt que glorieuse. Attila eut beaucoup d'éclat, mais il n'a point de gloire, parce que l'histoire, qui peut se tromper, ne lui

nion, qu'on récoltait dans l'île de Sardaigne.

1. *Cachinnus.*

2. Sur Fréron, voy. p. 149, note 1. Voltaire le traduisit sur la scène en 1760, dans la comédie de *l'Écossaise* : cette pièce, assez médiocre, était donnée pour une traduction de l'Anglais Hume, et Fréron y jouait le personnage d'un bas coquin, sous le nom transparent de *Frélon* ou de *Wasp*. — Les victimes de Fréron le huèrent en effet, mais les spectateurs désintéressés trouvèrent cette grossière vengeance indigne de l'esprit de Voltaire.

donne point de vertus. Charles XII a encore de la gloire, parce que sa valeur, son désintéressement, sa libéralité, ont été extrêmes. Les succès suffisent pour la réputation, mais non pas pour la gloire. Celle de Henri IV augmente tous les jours, parce que le temps a fait connaître toutes ses vertus, qui étaient incomparablement plus grandes que ses défauts.

La gloire est aussi le partage des inventeurs dans les beaux-arts; les imitateurs n'ont que des applaudissements. Elle est encore accordée aux grands talents, mais dans les arts sublimes. On dira bien, la gloire de Virgile, de Cicéron, mais non de Martial et d'Aulu-Gelle.

On a osé dire la gloire de Dieu : « Il travaille pour la gloire de Dieu, Dieu a créé le monde pour sa gloire »; ce n'est pas que l'Être suprême puisse avoir de la gloire; mais les hommes, n'ayant point d'expressions qui lui conviennent, emploient pour lui celles dont ils sont le plus flattés.

La vaine gloire est cette petite ambition qui se contente des apparences, qui s'étale dans le grand faste, et qui ne s'élève jamais aux grandes choses. On a vu des souverains qui, ayant une gloire réelle, ont encore aimé la vaine gloire, en recherchant trop de louanges, en aimant trop l'appareil de la représentation.

La fausse gloire tient souvent à la vaine, mais souvent elle porte à des excès; et la vaine se renferme plus dans les petitesses. Un prince qui mettra son honneur à se venger cherchera une gloire fausse, plutôt qu'une gloire vaine.

Faire gloire, faire vanité, se faire honneur, se prennent quelquefois dans le même sens, et ont aussi des sens différents. On dit également, il fait gloire, il fait vanité, il se fait honneur de son luxe, de ses excès : alors gloire signifie fausse gloire. Il fait gloire de souffrir pour la bonne cause,

et non pas, il fait vanité. Il se fait honneur de son bien, et non pas, il fait gloire ou vanité de son bien.

Rendre gloire, signifie reconnaître, attester. *Rendez gloire à la vérité*, reconnaissez la vérité.

> Au Dieu que vous servez, princesse, rendez gloire.
> (*Athalie*, acte III, scène IV.)

Attestez le Dieu que vous servez.

La gloire est prise pour le ciel[1]; il est au séjour de la gloire.

> Où le conduisez-vous? — A la mort. — A la gloire.
> (*Polyeucte*, acte V, scène III.)

(*Dict. philos.*, GLOIRE.)

VII. — PRIÈRE A DIEU.

Ce n'est plus aux hommes que je m'adresse; c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes, et de tous les temps : s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité, et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels, daigne regarder en pitié les erreurs attachées à notre nature; que ces erreurs ne fassent point nos calamités. Tu ne nous as point donné un cœur pour nous haïr, et des mains pour

1. Et par extension, la représentation du ciel en peinture; la *Gloire du Val-de-Grâce*, fresque de Mignard célébrée par Molière.

nous égorger; fais que nous nous aidions mutuellement à supporter le fardeau d'une vie pénible et passagère; que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées, entre toutes nos conditions si disproportionnées à nos yeux, et si égales devant toi; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés *hommes* ne soient pas des signaux de haine et de persécution; que ceux qui allument des cierges en plein midi pour te célébrer supportent ceux qui se contentent de la lumière de ton soleil; que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire; qu'il soit égal de t'adorer dans un jargon formé d'une ancienne langue, ou dans un jargon plus nouveau; que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet, qui dominent sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde, et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent *grandeur* et *richesse*, et que les autres les voient sans envie: car tu sais qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir.

Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères! qu'ils aient en horreur la tyrannie exercée sur les âmes, comme ils ont en exécration le brigandage qui ravit par la force le fruit du travail et de l'industrie paisible! Si les guerres sont inévitables, ne nous haïssons pas, ne nous déchirons pas les uns les autres dans le sein de la paix, et employons l'instant de notre existence à bénir également en mille langages divers, depuis Siam jusqu'à la Californie, ta bonté qui nous a donné cet instant.

(*Traité de la tolérance*, chap. XXIII.)

VIII. — LA GUERRE.

C'est sans doute un très bel art que celui qui désole les campagnes, détruit les habitations, et fait périr, année commune, quarante mille hommes sur cent mille. Cette invention fut d'abord cultivée par des nations assemblées pour leur bien commun; par exemple, la diète des Grecs déclara à la diète de la Phrygie et des peuples voisins qu'elle allait partir sur un millier de barques de pêcheurs pour aller les exterminer si elle pouvait.

Le peuple romain assemblé jugeait qu'il était de son intérêt d'aller se battre avant moisson contre le peuple de Véïes, ou contre les Volsques. Et quelques années après, tous les Romains, étant en colère contre les Carthaginois, se battirent longtemps sur mer et sur terre. Il n'en est pas de même aujourd'hui.

Un généalogiste prouve à un prince qu'il descend en droite ligne d'un comte dont les parents avaient fait un pacte de famille il y a trois ou quatre cents ans avec une maison dont la mémoire même ne subsiste plus. Cette maison avait des prétentions éloignées sur une province dont le dernier possesseur est mort d'apoplexie : le prince et son conseil voient son droit évident. Cette province, qui est à quelques centaines de lieues de lui, a beau protester qu'elle ne le connaît pas, qu'elle n'a nulle envie d'être gouvernée par lui, que, pour donner des lois aux gens, il faut au moins avoir leur consentement; ces discours ne parviennent pas aux oreilles du prince dont le droit est incontestable. Il trouve incontinent un grand nombre

d'hommes qui n'ont rien à perdre ; il les habille d'un gros drap bleu à cent dix sous l'aune, borde leurs chapeaux avec du gros fil blanc, les fait tourner à droite et à gauche et marche à la gloire.

Les autres princes qui entendent parler de cette équipée y prennent part, chacun selon son pouvoir, et couvrent une petite étendue de pays de plus de meurtriers mercenaires, que Gengis-kan, Tamerlan, Bajazet[1] n'en traînèrent à leur suite.

Des peuples éloignés entendent dire qu'on va se battre, qu'il y a cinq ou six sous par jour à gagner pour eux, s'ils veulent être de la partie : ils se divisent aussitôt en deux bandes comme des moissonneurs, et vont vendre leurs services à quiconque veut les employer.

Ces multitudes s'acharnent les unes contre les autres, non seulement sans avoir intérêt au procès, mais sans savoir de quoi il s'agit.

On voit à la fin cinq ou six puissances belligérantes, tantôt trois contre trois, tantôt deux contre quatre, tantôt un contre cinq, se détestant toutes également les unes les autres, s'unissant et s'attaquant tour à tour; toutes d'accord en un seul point, celui de faire tout le mal possible.

Le merveilleux de cette entreprise infernale, c'est que chaque chef des meurtriers fait bénir ses drapeaux et invoque Dieu solennellement avant d'aller exterminer son prochain.

Philosophes moralistes, brûlez tous vos livres. Tant que le caprice de quelques hommes fera loyalement égorger des milliers de nos frères, la partie du genre humain consacrée à l'héroïsme sera ce qu'il y a de plus affreux dans la nature entière.

1 Fameux conquérants : Gengis-kan, Mongol (xiiᵉ siècle) ; Tamerlan, Mongol, et Bajazet, Turc (xvᵉ siècle).

Que deviennent et que m'importent l'humanité, la bienfaisance, la modestie, la tempérance, la douceur, la sagesse, la piété, tandis qu'une demi-livre de plomb tirée de six cents pas me fracasse le corps, et que je meurs à vingt ans dans des tourments inexprimables, au milieu de cinq ou six mille mourants, tandis que mes yeux qui s'ouvrent pour la dernière fois voient la ville où je suis né détruite par le fer et par la flamme, et que les derniers sons qu'entendent mes oreilles sont les cris des femmes et des enfants expirants sous des ruines, le tout pour les prétendus intérêts d'un homme que nous ne connaissons pas[1].

(*Dict. philos.*, GUERRE.)

IX. — LONDRES ET LES MŒURS ANGLAISES.

Lorsque je débarquai auprès de Londres, c'était dans le milieu du printemps[2], le ciel était sans nuages, comme dans les plus beaux jours du midi de la France; l'air était rafraîchi par un doux vent d'occident, qui augmentait la sérénité de la nature, et disposait les esprits à la joie : tant nous sommes *machines*, et tant nos âmes dépendent de l'action des corps! Je m'arrêtai près de Greenwich, sur

1. La diatribe de Voltaire s'applique justement aux guerres politiques de son temps, dont en général le patriotisme n'avait cure; mais on avait vu avant lui, et l'on a vu depuis, des guerres nationales dont l'enjeu n'échappe pas à ceux qui s'y trouvent engagés, et où l'héroïsme s'accorde pleinement avec la raison. La guerre est plus que jamais un fléau, *matribus detestata*; les philosophes peuvent toujours la maudire, mais non plus la tourner en dérision.

2. En mai 1726. — Voltaire y allait en exil, après son affaire avec le chevalier de Rohan. Voy. *Introd.*, page IX.

les bords de la Tamise. Cette belle rivière qui ne se déborde jamais, et dont les rivages sont ornés de verdure toute l'année, était couverte de deux rangs de vaisseaux marchands durant l'espace de six milles; tous avaient déployé leurs voiles pour faire honneur au roi[1] et à la reine qui se promenaient sur la rivière dans une barque dorée, précédée de bateaux remplis de musique, et suivie de mille petites barques à rames; chacune avait deux rameurs, tous vêtus comme l'étaient autrefois nos pages, avec des trousses[2] et de petits pourpoints ornés d'une grande plaque d'argent sur l'épaule. Il n'y avait pas un de ces mariniers qui n'avertit par sa physionomie, par son habillement, et par son embonpoint, qu'il était libre, et qu'il vivait dans l'abondance.

Auprès de la rivière, sur une grande pelouse qui s'étend environ quatre milles, je vis un nombre prodigieux de jeunes gens bien faits qui caracolaient à cheval autour d'une espèce de carrière marquée par des poteaux blancs, fichés en terre de mille en mille. On voyait aussi des femmes à cheval qui galopaient çà et là avec beaucoup de grâce; mais surtout de jeunes filles à pied, vêtues pour la plupart de toiles des Indes. Il y en avait beaucoup de fort belles: toutes étaient bien faites; elles avaient un air de propreté, et il y avait dans leur personne une vivacité et une satisfaction qui les rendaient toutes jolies.

Une autre petite carrière était enfermée dans la grande; elle était longue d'environ cinq cents pieds, et terminée par une balustrade. Je demandai tout ce que cela voulait dire. Je fus bientôt instruit que la grande carrière était

1. Alors George Ier, le premier prince de la maison de Hanovre qui ait régné en Angleterre..

2. « Espèce de haut-de-chausses court et relevé, qui ne descendait qu'à la moitié des cuisses, et que l'on couvrait d'une demi-jupe. » (Saint-Foix.)

destinée à une course de chevaux, et la petite à une course à pied. Auprès d'un poteau de la grande carrière était un homme à cheval, qui tenait une espèce de grande aiguière d'argent couverte. A la balustrade de la carrière intérieure étaient deux perches; au haut de l'une on voyait un grand chapeau suspendu, et à l'autre flottait une chemise de femme. Un gros homme était debout entre les deux perches, tenant une bourse à la main. La grande aiguière était le prix de la course des chevaux; la bourse, celle de la course à pied; mais je fus agréablement surpris quand on me dit qu'il y avait une course de filles ; qu'outre la bourse destinée à la victorieuse, on lui donnait pour marque d'honneur cette chemise qui flottait au haut de cette perche, et que le chapeau était pour l'homme qui aurait le mieux couru.

J'eus la bonne fortune de rencontrer dans la foule quelques négociants pour qui j'avais des lettres de recommandation. Ces messieurs me firent les honneurs de la fête, avec cet empressement et cette cordialité de gens qui sont dans la joie, et qui veulent qu'on la partage avec eux. Ils me firent venir un cheval, ils envoyèrent chercher des rafraîchissements; ils eurent soin de me placer dans un endroit d'où je pouvais aisément avoir le spectacle de toutes les courses et celui de la rivière, avec la vue de Londres dans l'éloignement.

Je me crus transporté aux jeux Olympiques; mais la beauté de la Tamise, cette foule de vaisseaux, l'immensité de la ville de Londres, tout cela me fit bientôt rougir d'avoir osé comparer l'Élide à l'Angleterre. J'appris que dans le même moment il y avait un combat de gladiateurs[1] dans Londres, et je me crus aussitôt avec les anciens Romains. Un courrier de Danemark qui était arrivé le matin, et qui

1. De boxeurs : c'est un jeu d'une brutalité plus innocente.

s'en retournait heureusement le soir même, se trouva auprès de moi pendant les courses : il me paraissait saisi de joie et d'étonnement; il croyait que toute la nation était toujours aussi gaie; que toutes les femmes étaient belles et vives, et que le ciel d'Angleterre était toujours pur et serein; qu'on ne songeait jamais qu'au plaisir; que tous les jours étaient comme le jour qu'il voyait; et il partit sans être détrompé. Pour moi, plus enchanté encore que mon Danois, je me fis présenter le soir à quelques dames de la cour; je ne leur parlai que du spectacle ravissant dont je revenais; je ne doutais pas qu'elles n'y eussent été, et qu'elles ne fussent de ces dames que j'avais vues galoper de si bonne grâce. Cependant, je fus un peu surpris de voir qu'elles n'avaient point cet air de vivacité qu'ont les personnes qui viennent de se réjouir; elles étaient guindées et froides, prenaient du thé, faisaient un grand bruit avec leurs éventails, ne disaient mot, ou criaient toutes à la fois pour médire de leur prochain; quelques-unes jouaient au quadrille[1], d'autres lisaient la gazette : enfin une plus charitable que les autres voulut bien m'apprendre que le *beau monde* ne s'abaissait pas à aller à ces assemblées populaires qui m'avaient tant charmé; que toutes ces belles personnes vêtues de toiles des Indes étaient des servantes ou des villageoises; que toute cette brillante jeunesse, si bien montée et caracolant autour de la carrière, était une troupe d'écoliers et d'apprentis montés sur des chevaux de louage. Je me sentis une vraie colère contre la dame qui me dit tout cela. Je tâchai de n'en rien croire, et m'en retournai de depit dans la Cité[2], trouver les marchands et les *aldermen*[3] qui m'avaient fait si cordialement les honneurs de mes prétendus jeux Olympiques.

1. Jeu de cartes : l'hombre joué à quatre.

2. Quartier marchand de Londres.

3. Officiers municipaux.

Je trouvai le lendemain, dans un café malpropre, mal meublé, mal servi, et mal éclairé, la plupart de ces messieurs, qui la veille étaient si affables et d'une humeur si aimable; aucun d'eux ne me reconnut; je me hasardai d'en attaquer quelques-uns de conversation; je n'en tirai point de réponse, ou tout au plus un oui ou un non; je me figurai qu'apparemment je les avais offensés tous la veille. Je m'examinai, et je tâchai de me souvenir si je n'avais pas donné la préférence aux étoffes de Lyon sur les leurs; ou si je n'avais pas dit que les cuisiniers français l'emportaient sur les anglais; que Paris était une ville plus agréable que Londres; qu'on passait son temps plus agréablement à Versailles qu'à Saint-James[1], ou quelque autre énormité pareille[2]. Ne me sentant coupable de rien, je pris la liberté de demander à l'un d'eux, avec un air de vivacité qui leur parut fort étrange, pourquoi ils étaient tous si tristes : mon homme me répondit d'un air refrogné qu'il faisait un vent d'est[3].

Je sortis brusquement du café, et j'allai à la cour, plein de ce beau préjugé français qu'une cour est toujours gaie. Tout y était triste et morne, jusqu'aux filles d'honneur. On y parlait mélancoliquement du vent d'est. Je songeai alors à mon Danois de la veille. Je fus tenté de rire de la fausse idée qu'il avait emportée d'Angleterre; mais le climat opérait déjà sur moi, et je m'étonnais de ne pouvoir rire. Un fameux médecin de la cour, à qui je confiai ma surprise, me dit que j'avais tort de m'étonner, que je verrais bien autre chose au mois de novembre et de mars; qu'alors on se pendait par douzaine; que presque tout le monde était réellement malade dans ces deux saisons, et qu'une mé-

1. Palais royal, à Londres.
2. C'est une ironie.
3. Le vent qui amène la brume et produit le *spleen*.

lancolie noire se répandait sur toute la nation : car c'est alors, dit-il, que le vent d'est souffle le plus constamment. Ce vent est la peste de notre île. Les animaux même en souffrent, et ont tous l'air abattu. Les hommes qui sont assez robustes pour conserver leur santé dans ce maudit vent perdent au moins leur bonne humeur. Chacun alors a le visage sévère, et l'esprit disposé aux résolutions désespérées. C'était, à la lettre, par un vent d'est qu'on coupa la tête à Charles Ier, et qu'on détrôna Jacques II. « Si vous avez quelque grâce à demander à la cour, m'ajouta-t-il à l'oreille, ne vous y prenez jamais que lorsque le vent sera à l'ouest ou au sud. »

Outre ces contrariétés que les éléments forment dans les esprits des Anglais, ils ont celles qui naissent de l'animosité des partis; et c'est ce qui désoriente le plus un étranger.

J'ai entendu dire ici, mot pour mot, que milord Marlborough était le plus grand poltron du monde, et que M. Pope était un sot.

J'étais venu plein de l'idée qu'un whig était un fin républicain, ennemi de la royauté, et un tory, un partisan de l'obéissance passive; mais j'ai trouvé que, dans le parlement, presque tous les wighs étaient pour la cour et les torys contre elle[1].

Un jour, en me promenant au bord de la Tamise, l'un de mes rameurs, voyant que j'étais Français, se mit à m'exalter, d'un air fier, la liberté de son pays, et me dit, en ju-

1. Le ministère d'alors, dirigé par Robert Walpole, était composé de *whigs* (libéraux) et s'attachait à développer les prérogatives royales, pour faire pièce aux *torys* (conservateurs), qui depuis la chute des Stuarts combattaient sourdement la dynastie nouvelle. — Voltaire n'entend rien encore, et n'entendra jamais grand'chose à ce jeu compliqué des partis dans un gouvernement parlementaire.

rant Dieu, qu'il aimait mieux être batelier sur la Tamise qu'archevêque en France. Le lendemain, je vis mon même homme dans une prison auprès de laquelle je passais; il avait les fers aux pieds, et tendait la main aux passants à travers la grille. Je lui demandai s'il faisait toujours aussi peu de cas d'un archevêque en France; il me reconnut. « Ah! monsieur, l'abominable gouvernement que celui-ci! On m'a enlevé par force, pour aller servir sur un vaisseau du roi en Norvège; on m'arrache à ma femme et à mes enfants, et on me jette dans une prison, les fers aux pieds, jusqu'au jour de l'embarquement, de peur que je ne m'enfuie. »

Le malheur de cet homme, et une injustice si criante, me touchèrent sensiblement. Un Français, qui était avec moi, m'avoua qu'il sentait une joie maligne de voir que les Anglais, qui nous reprochent si hautement notre servitude, étaient esclaves aussi bien que nous. J'avais un sentiment plus humain, j'étais affligé de ce qu'il n'y avait plus de liberté sur la terre.

Je vous avais écrit sur cela bien de la morale chagrine, lorsqu'un acte du parlement mit fin à cet abus d'enrôler des matelots par la force, et me fit jeter ma lettre au feu.

On m'avait promis que je retrouverais mes jeux Olympiques à Newmarket. « Toute la noblesse, me disait-on, s'y assemble deux fois l'an; le roi même s'y rend quelquefois avec la famille royale. Là, vous voyez un nombre prodigieux de chevaux les plus vites de l'Europe, nés d'étalons arabes et de juments anglaises, qui volent dans une carrière d'un gazon vert à perte de vue, sous de petits postillons vêtus d'étoffes de soie, en présence de toute la cour. » J'ai été chercher ce beau spectacle, et j'ai vu des maquignons de qualité qui pariaient l'un contre l'autre, et qui mettaient,

dans cette solennité, infiniment plus de filouterie que de magnificence[1].

Voulez-vous que je passe des petites choses aux grandes? Je vous demanderai si vous pensez qu'il soit bien aisé de vous définir une nation qui a coupé la tête à Charles Ier parce qu'il voulait introduire l'usage des surplis en Écosse et qu'il avait exigé un tribut que les juges avaient déclaré lui appartenir[2]; tandis que cette même nation a vu, sans murmurer, Cromwell chasser les parlements, les lords, les évêques et détruire toutes les lois[3].

Songez que Jacques II a été détrôné en partie pour s'être obstiné à donner une place dans un collège à un pédant catholique[4]; et souvenez-vous que Henri VIII, ce tyran sanguinaire, moitié catholique, moitié protestant, changea la religion du pays parce qu'il voulait épouser une effrontée[5], laquelle il envoya ensuite à l'échafaud[6]; qu'il écrivit un mauvais livre contre Luther, en faveur du pape, puis se fit pape lui-même en Angleterre, faisant pendre tous ceux qui niaient sa suprématie, et brûler ceux qui ne croyaient pas

1. En matière de *turf*, on voit que nous sommes des imitateurs fidèles de l'Angleterre.

2. C'est une boutade. — Il s'agissait, en réalité, pour Charles Ier, d'imposer à l'Écosse presbytérienne la liturgie anglicane et de lever des taxes au mépris des votes du parlement.

3. C'est aussi ce dont s'étonne Bossuet, dans l'*Oraison funèbre de Henriette de France* : « Il fut donné à celui-ci (Cromwell) de tromper les peuples et de prévaloir contre les rois.... Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appât de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci, occupés du premier objet qui les avait transportés, allaient toujours, sans regarder qu'ils allaient à la servitude... »

4. Le jésuite Peters, son confesseur, qu'il prétendait faire cardinal et primat d'Angleterre.

5. Anne de Boleyn. — Pour l'épouser, Henri VIII rompit malgré le pape son mariage avec Catherine d'Aragon, et constitua sous sa suprématie l'Église schismatique d'Angleterre (1531).

6. Cinq ans après, sous le coup d'une accusation d'adultère.

à la transsubstantiation; et tout cela gaiement et impunément.

Un esprit d'enthousiasme, une superstition furieuse avait saisi toute la nation durant les guerres civiles; une impiété douce et oisive succéda à ces temps de troubles, sous le règne de Charles II.

Voilà comme tout change, et que tout semble se contredire. Ce qui est vérité dans un temps est erreur dans un autre. Les Espagnols disent d'un homme : *Il était brave hier.* C'est à peu près ainsi qu'il faudrait juger des nations, et surtout des Anglais. On devrait dire : « Ils étaient tels en cette année, en ce mois. »

(*A M****, 1727.)

X. — LE PARLEMENT ET LA LIBERTÉ EN ANGLETERRE

Les membres du parlement d'Angleterre aiment à se comparer aux anciens Romains autant qu'ils le peuvent.

Il n'y a pas longtemps que M. Shipping, dans la chambre des communes, commença son discours par ces mots : « La majesté du peuple anglais serait blessée, etc. » La singularité de l'expression causa un grand éclat de rire; mais, sans se déconcerter, il répéta les mêmes paroles d'un air ferme, et on ne rit plus. J'avoue que je ne vois rien de commun entre la majesté du peuple anglais et celle du peuple romain, encore moins entre leurs gouvernements; il y a un sénat[1] à Londres dont quelques membres

1. Il veut dire la Chambre des communes

sont soupçonnés, quoique à tort sans doute, de vendre leurs voix dans l'occasion, comme on faisait à Rome : voilà toute la ressemblance. D'ailleurs les deux nations me paraissent entièrement différentes, soit en bien, soit en mal. On n'a jamais connu chez les Romains la folie horrible des guerres de religion. Marius et Sylla, Pompée et César, Antoine et Auguste, ne se battaient point pour décider si le *flamen*[1] devait porter sa chemise par-dessus sa robe ou sa robe par-dessus sa chemise, et si les poulets sacrés devaient manger et boire, ou bien manger seulement, pour qu'on prît les augures. Les Anglais se sont fait pendre autrefois réciproquement à leurs assises, et se sont détruits en bataille rangée pour des querelles de pareille espèce[2]; la secte des épiscopaux et le presbytérianisme ont tourné pour un temps ces têtes mélancoliques. Je m'imagine que pareille sottise ne leur arrivera plus; ils me paraissent devenir sages à leurs dépens, et je ne leur vois nulle envie de s'égorger dorénavant pour des syllogismes. Toutefois, qui peut répondre des hommes?

Voici une différence plus essentielle entre Rome et l'Angleterre, qui met tout l'avantage du côté de la dernière : c'est que le fruit des guerres civiles de Rome a été l'esclavage, et celui des troubles d'Angleterre, la liberté. La nation anglaise est la seule de la terre qui soit parvenue à régler le pouvoir des rois en leur résistant, et qui d'efforts en efforts ait enfin établi ce gouvernement sage où le prince, tout-puissant pour faire du bien, a les mains liées pour faire du mal; où les seigneurs sont grands sans insolence

1. Prêtre de Jupiter. — Allusion irrévérencieuse aux débats soulevés par l'établissement de la liturgie anglicane en Écosse.

2. C'est raillerie. — Voltaire se refuse à comprendre la haute portée des conflits qui ont donné lieu aux guerres religieuses du XVI^e^ siècle; guerres horribles, sans doute, mais non pas sottes.

et sans vassaux, et où le peuple partage le gouvernement sans confusion.

La chambre des pairs et celle des communes sont les arbitres de la nation, le roi est le surarbitre. Cette balance manquait aux Romains : les grands et le peuple étaient toujours en division à Rome, sans qu'il y eût un pouvoir mitoyen qui pût les accorder. Le sénat de Rome, qui avait l'injuste et punissable orgueil de ne vouloir rien partager avec les plébéiens, ne connaissait d'autre secret, pour les éloigner du gouvernement, que de les occuper toujours dans les guerres étrangères. Il regardait le peuple comme une bête féroce qu'il fallait lâcher sur leurs voisins, de peur qu'elle ne dévorât ses maîtres; ainsi le plus grand défaut du gouvernement des Romains en fit des conquérants; c'est parce qu'ils étaient malheureux chez eux qu'ils devinrent les maîtres du monde, jusqu'à ce qu'enfin leurs divisions les rendirent esclaves.

Le gouvernement d'Angleterre n'est point fait pour un si grand éclat, ni pour une fin si funeste; son but n'est point la brillante folie de faire des conquêtes, mais d'empêcher que ses voisins n'en fassent; ce peuple n'est pas seulement jaloux de sa liberté, il l'est encore de celle des autres. Les Anglais étaient acharnés contre Louis XIV, uniquement parce qu'ils lui croyaient de l'ambition[1].

Il en a coûté sans doute pour établir la liberté en Angleterre; c'est dans des mers de sang qu'on a noyé l'idole du pouvoir despotique; mais les Anglais ne croient point avoir

1. Appréciation fort superficielle. — Le peuple anglais n'a pas cessé de faire, sur tous les points du globe, les conquêtes qu'il a jugées utiles au développement ou à l'affermissement de sa puissance maritime; content de sa liberté, celle des autres peuples lui est fort indifférente; quant à Louis XIV, c'est comme protecteur des Stuarts chassés du trône, non comme prince ambitieux et conquérant, qu'il s'est aliéné l'Angleterre, et seulement à partir de 1688.

acheté trop cher leurs lois. Les autres nations n'ont pas eu moins de troubles, n'ont pas versé moins de sang qu'eux ; mais ce sang qu'elles ont répandu pour la cause de leur liberté n'a fait que cimenter leur servitude.

Ce qui devient une révolution en Angleterre n'est qu'une sédition dans les autres pays. Une ville prend les armes pour défendre ses privilèges, soit en Espagne, soit en Barbarie, soit en Turquie; aussitôt des soldats mercenaires la subjuguent, des bourreaux la punissent, et le reste de la nation baise ses chaînes : les Français pensent que le gouvernement de cette île est plus orageux que la mer qui l'environne [1], et cela est vrai; mais c'est quand le roi commence la tempête, c'est quand il veut se rendre le maître du vaisseau dont il n'est que le premier pilote. Les guerres civiles de France ont été plus longues, plus cruelles, plus fécondes en crimes que celles d'Angleterre; mais de toutes ces guerres civiles aucune n'a eu une liberté sage pour objet.

Dans les temps détestables de Charles IX et de Henri III, il s'agissait seulement de savoir si on serait l'esclave des Guises. Pour la dernière guerre de Paris, elle ne mérite que des sifflets; il me semble que je vois des écoliers qui se mutinent contre le préfet d'un collège, et qui finissent par être fouettés ; le cardinal de Retz, avec beaucoup d'esprit et de courage mal employés, rebelle sans aucun sujet, factieux sans dessein, chef de parti sans armée, cabalait pour cabaler, et semblait faire la guerre civile pour son plaisir. Le parlement ne savait ce qu'il voulait, ni ce qu'il ne voulait pas; il levait des troupes par arrêt, il les cassait; il menaçait, il demandait pardon; il mettait à prix la tête

1. C'est le mot de Bossuet, dans l'*Oraison funèbre de Henriette de France* : « L'Angleterre... plus agitée en sa terre et dans ses ports mêmes que l'Océan qui l'environne. »

du cardinal Mazarin, et ensuite venait le complimenter en cérémonie : nos guerres civiles sous Charles VI avaient été cruelles, celles de la Ligue furent abominables, celle de la Fronde fut ridicule.

Ce qu'on reproche le plus en France aux Anglais, c'est le supplice de Charles Ier, monarque digne d'un meilleu sort, qui fut traité par ses vainqueurs comme il les eû traités s'il eût été heureux.

Après tout, regardez d'un côté Charles Ier vaincu en bataille rangée, prisonnier, jugé, condamné dans Westminster, et décapité ; et de l'autre l'empereur Henri VII empoisonné par son chapelain en communiant [1], Henri III assassiné par un moine, trente assassinats médités contre Henri IV, plusieurs exécutés, et le dernier privant enfin la France de ce grand roi. Pesez ces attentats, et jugez [2].

(*Lettres philosophiques*, VIII.)

XI. — CONSIDÉRATION ACCORDÉE AUX GENS DE LETTRES EN ANGLETERRE.

Ni en Angleterre ni en aucun pays du monde on ne trouve des établissements en faveur des beaux-arts comme en France. Il y a presque partout des universités ; mais c'est dans la France seule qu'on trouve ces utiles encouragements pour l'astronomie, pour toutes les parties des mathématiques, pour celles de la médecine, pour les recherches de

1. 1313. — Ce crime, Voltaire l'a reconnu, n'est pas historiquement établi.

2. Ne pourrait-on pas conclure qu'un crime juridique est plus compromettant pour l'honneur national?

l'antiquité, pour la peinture, la sculpture et l'architecture. Louis XIV s'est immortalisé par toutes ces fondations, et cette immortalité ne lui a pas coûté deux cent mille francs par an.

J'avoue que c'est un de mes étonnements que le parlement d'Angleterre, qui s'est avisé de promettre vingt mille guinées à celui qui ferait l'impossible découverte des longitudes[1], n'ait jamais pensé à imiter Louis XIV dans sa magnificence envers les arts.

Le mérite trouve à la vérité, en Angleterre, d'autres récompenses plus honorables pour la nation; tel est le respect que ce peuple a pour les talents, qu'un homme de mérite y fait toujours fortune. M. Addison, en France, eût été de quelque académie, et aurait pu obtenir, par le crédit de quelque femme, une pension de douze cents livres, ou plutôt on lui aurait fait des affaires, sous prétexte qu'on aurait aperçu dans sa tragédie de *Caton*[2] quelques traits contre le portier d'un homme en place; en Angleterre, il a été secrétaire d'État. M. Newton était intendant des monnaies du royaume; M. Congrève avait une charge importante; M. Prior a été plénipotentiaire; le docteur Swift est doyen d'Irlande[3] et y est beaucoup plus considéré que le primat. Si la religion de M. Pope[4] ne lui permet pas d'avoir une place, elle n'empêche pas que sa traduction d'Homère ne lui

1. En 1714. — Il s'agissait de construire une horloge assez constante à travers les influences variables de température, d'état hygrométrique, et sous les diverses pressions atmosphériques, pour permettre aux navigateurs de déterminer la longitude en pleine mer. La prime votée par le Parlement provoqua d'importants travaux, et Harrisson, après trente-six ans de recherches (1728-1764), apporta la solution déclarée *impossible* par Voltaire.

2. Voy. p. 176, note 1.

3. L'auteur de *Gulliver* tirait de cette dignité ecclésiastique un revenu annuel de 1000 livres sterling.

4. Il était né catholique.

ait valu deux cent mille francs. J'ai vu longtemps en France l'auteur de *Rhadamiste*[1] près de mourir de faim; le fils d'un des plus grands hommes que la France ait eus, et qui commençait à marcher sur les traces de son père, était réduit à la misère sans M. Fagon[2]. Ce qui encourage le plus les gens de lettres en Angleterre, c'est la considération où ils sont : le portrait du premier ministre se trouve sur la cheminée de son cabinet; mais j'ai vu celui de M. Pope dans vingt maisons.

M. Newton était honoré de son vivant, et l'a été après sa mort comme il devait l'être. Les principaux de la nation se sont disputé l'honneur de porter le poêle à son convoi. Entrez à Westminster : ce ne sont pas les tombeaux des rois qu'on y admire, ce sont les monuments que la reconnaissance de la nation a érigés aux plus grands hommes qui ont contribué à sa gloire; vous y voyez leurs statues comme on voyait dans Athènes celles des Sophocle et des Platon; et je suis persuadé que la seule vue de ces glorieux monuments a excité plus d'un esprit et a formé plus d'un grand homme.

On a même reproché aux Anglais d'avoir été trop loin dans les honneurs qu'ils rendent au simple mérite; on a trouvé à redire qu'ils aient enterré dans Westminster la célèbre comédienne Mlle Oldfield, à peu près avec les mêmes honneurs qu'on a rendus à M. Newton : quelques-uns ont prétendu qu'ils avaient affecté d'honorer à ce point la mé-

1. Crébillon : il ne vivait que de sa place de censeur littéraire.

2. Je n'ai pu découvrir quel est ce fils de grand homme. — Quant à Fagon (1638-1718), il devint en 1694 premier médecin de Louis XIV et surintendant du jardin du roi : en cette qualité, et grâce au crédit personnel dont il jouissait auprès du souverain, il rendit d'importants services à la botanique par les travaux et les voyages dont il fut le promoteur. Son grand désintéressement le distinguait de ses confrères non moins que sa science.

moire de cette actrice, afin de nous faire sentir davantage la barbare et lâche injustice qu'ils nous reprochent, d'avoir jeté à la voirie le corps de Mlle Lecouvreur[1].

Mais je puis vous assurer que les Anglais, dans la pompe funèbre de Mlle Oldfield, enterrée dans leur Saint-Denis, n'ont rien consulté que leur goût; ils sont bien loin d'attacher l'infamie à l'art des Sophocle et des Euripide, et de retrancher du corps de leurs citoyens ceux qui se dévouent à réciter devant eux des ouvrages dont leur nation se glorifie.

(*Lettres philos.*, XXIII.)

XII. — LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES.

Une grande bibliothèque a cela de bon qu'elle effraye celui qui la regarde. Deux cent mille volumes découragent un homme tenté d'imprimer; mais malheureusement il se dit bientôt à lui-même : « On ne lit point tous ces livres-là, et on pourra me lire. » Il se compare à la goutte d'eau qui se plaignait d'être confondue et ignorée dans l'Océan : un génie eut pitié d'elle; il la fit avaler par une huître; elle devint la plus belle perle de l'Orient, et fut le principal ornement du trône du Grand-Mogol. Ceux qui ne sont que compilateurs, imitateurs, commentateurs, éplucheurs de phrases, critiques à la petite semaine, enfin ceux dont un génie n'a point eu pitié, resteront toujours gouttes d'eau.

Notre homme travaille donc au fond de son galetas avec l'espérance de devenir perle.

1. 1730. — Voltaire, que l'admiration et un sentiment plus tendre attachaient à cette grande actrice, fut indigné d'un tel affront : voir sa belle pièce de vers *sur la mort de Mlle Lecouvreur*.

Il est vrai que dans cette immense collection de livres, il y en a environ cent quatre-vingt-dix-neuf mille qu'on ne lira jamais, du moins de suite; mais on peut avoir besoin d'en consulter quelques-uns une fois en sa vie. C'est un grand avantage pour quiconque veut s'instruire de trouver sous sa main, dans le palais des rois, le volume et la page qu'il cherche, sans qu'on le fasse attendre un moment. C'est une des plus nobles institutions. Il n'y a point eu de dépense plus magnifique et plus utile.

La bibliothèque publique du roi de France est la plus belle du monde entier, moins encore par le nombre et la rareté des volumes que par la facilité et la politesse avec laquelle les bibliothécaires les prêtent à tous les savants. Cette bibliothèque est sans contredit le monument le plus précieux qui soit en France.

Cette multitude étonnante de livres ne doit point épouvanter. On a déjà remarqué que Paris contient environ sept cent mille hommes, qu'on ne peut vivre avec tous, et qu'on choisit trois ou quatre amis. Ainsi il ne faut pas plus se plaindre de la multitude des livres que de celle des citoyens.

(*Dict. philos.*, Bibliothèque.)

XIII. — SUPPLICE DU CHEVALIER DE LA BARRE

Le premier juillet de cette année[1], se fit dans Abbeville cette exécution trop mémorable : cet enfant[2] fut d'abord

1. 1766.

2. La Barre avait dix-neuf ans. — Il était accusé d'avoir gardé son chapeau devant une procession, proféré des paroles impies et chanté des chansons ordurières.

appliqué à la torture. Voici quel est ce genre de tourment : Les jambes du patient sont serrées entre des ais ; on enfonce des coins de fer ou de bois entre les ais et les genoux, les os en sont brisés. Le chevalier s'évanouit, mais il revint bientôt à lui, à l'aide de quelques liqueurs spiritueuses, et déclara, sans se plaindre, qu'il n'avait point de complices.

On lui donna pour confesseur et pour assistant un dominicain, ami de sa tante l'abbesse, avec lequel il avait souvent soupé dans le couvent. Ce bon homme pleurait, et le chevalier le consolait. On leur servit à dîner. Le dominicain ne pouvait manger. « Prenons un peu de nourriture, lui dit le chevalier ; vous aurez besoin de force autant que moi pour soutenir le spectacle que je vais donner. »

Le spectacle en effet était terrible : on avait envoyé de Paris cinq bourreaux pour cette exécution. Je ne puis dire en effet si on lui coupa la langue et la main[1]. Tout ce que je sais par les lettres d'Abbeville, c'est qu'il monta sur l'échafaud avec un courage tranquille, sans plainte, sans colère, et sans ostentation : tout ce qu'il dit au religieux qui l'assistait se réduit à ces paroles : « Je ne croyais pas qu'on pût faire mourir un gentilhomme pour si peu de chose. »

Il serait devenu certainement un excellent officier : il étudiait la guerre par principes ; il avait fait des remarques sur quelques ouvrages du roi de Prusse et du maréchal de Saxe, les deux plus grands généraux de l'Europe[2].

Lorsque la nouvelle de sa mort fut reçue à Paris, le nonce dit publiquement qu'il n'aurait point été traité ainsi à Rome, et que s'il avait avoué ses fautes à l'inquisition

1. Non ; le bourreau ne fit que le simulacre de lui brûler la langue.

2. Il semble que Voltaire ait exagéré les talents de la victime.

d'Espagne ou de Portugal, il n'eût été condamné qu'à une pénitence de quelques années.

L'exécution du chevalier de La Barre consterna tellement tout Abbeville, et jeta dans les esprits une telle horreur, que l'on n'osa pas poursuivre le procès des autres accusés.

Vous vous étonnez sans doute, monsieur, qu'il se passe tant de scènes si tragiques dans un pays qui se vante de la douceur de ses mœurs, et où les étrangers mêmes venaient en foule chercher les agréments de la société. Mais je ne vous cacherai point que, s'il y a toujours un certain nombre d'esprits indulgents et aimables, il reste encore dans plusieurs autres un ancien caractère de barbarie que rien n'a pu effacer. Vous retrouverez encore ce même esprit qui fit mettre à prix la tête d'un cardinal premier ministre[1], et qui conduisait l'archevêque de Paris, un poignard à la main, dans le sanctuaire de la justice[2]. Certainement la religion était plus outragée par ces deux actions que par les étourderies du chevalier de La Barre; mais voilà comme va le monde :

Ille crucem sceleris pretium tulit, hic diadema[3].
(Juven., *Sat.* XIII, v. 105.)

Quelques juges ont dit que, dans les circonstances présentes, la religion avait besoin de ce funeste exemple[4]. Ils se sont bien trompés; rien ne lui a fait plus de tort. On

1. Mazarin.

2. Paul de Gondi, pendant la Fronde dans la grand'salle du Palais : il portait le poignard, non pas à la main, mais visible sous son manteau.

3. *Pour prix de son crime, celui-ci a été mis en croix, cet autre a reçu le diadème.*

4. Louis XV refusa de faire grâce au chevalier de La Barre comme on le lui demandait : après que Damiens le régicide avait été écartelé pour crime de lèse-majesté humaine, il ne voulait pas, disait-il, traiter plus favorablement le coupable de lèse-majesté divine.

ne subjugue pas ainsi les esprits; on les indigne et on les révolte.

(*Relation de la mort du chevalier de la Barre.*)

XIV. — LES ERREURS JUDICIAIRES ET L'AFFAIRE MONTBAILLI.

Il est nécessaire de justifier la France de ces accusations de parricide qui se renouvellent trop souvent, et d'inviter les juges à consulter mieux les lumières de la raison et la voix de la nature.

Il serait dur de dire à des magistrats : « Vous avez à vous reprocher l'erreur et la barbarie; » mais il est plus dur que des citoyens en soient les victimes.

Sept hommes prévenus peuvent tranquillement livrer un père de famille aux plus affreux supplices. Or, qui est le plus à plaindre ou des familles réduites à la mendicité, dont les pères, les mères, les frères, sont morts injustement dans des supplices épouvantables, ou des juges tranquilles et sûrs de l'impunité, à qui l'on dit qu'ils se sont trompés, qui écoutent à peine ce reproche, et qui vont se tromper encore?

Quand les supérieurs font une injustice évidente et atroce, il faut que cent mille voix leur disent qu'ils sont injustes. Cet arrêt, prononcé par la nation, est leur seul châtiment; c'est un tocsin général qui éveille la justice endormie, qui l'avertit d'être sur ses gardes, qui peut sauver la vie à des multitudes d'innocents.

Dans l'aventure horrible des Calas, la voix publique s'est élevée contre un capitoul fanatique qui poursuivit la mort

d'un juste, et contre huit magistrats trompés qui la signèrent[1]. Je n'entends pas ici par *voix publique* celle de la populace qui est presque toujours absurde; ce n'est point une voix, c'est un cri de brutes : je parle de cette voix de tous les honnêtes gens réunis qui réfléchissent, et qui, avec le temps, portent un jugement infaillible.

La condamnation des Sirven à la mort[2] a fait moins de bruit dans l'Europe, parce qu'elle n'a pas été exécutée; mais tous ceux qui ont appris les conclusions du magister de village nommé Trinquier, chargé des fonctions de procureur du roi dans cette affaire, ont parlé aussi haut que dans l'assassinat juridique des Calas.

Ce Trinquier avait donné ses conclusions en ces propres mots, très remarquables : « Nous requérons l'accusé dûment atteint et convaincu de parricide, qu'il soit banni pour dix ans de la ville et juridiction de Mazamet. »

Du moins, dans l'énoncé des conclusions de cet imbécile, il n'y avait qu'un excès de ridicule et de bêtise, au lieu que les conclusions du procureur général de Toulouse, dans le

1. Le 10 mars 1762, à Toulouse, le protestant Jean Calas avait été roué, étranglé et jeté au feu pour le prétendu crime d'avoir assassiné son fils qui voulait se faire catholique. Le capitoul David de Beaudrigue avait conduit l'instruction et présidé au supplice avec un odieux acharnement. L'arrêt de mort avait été rendu par sept conseillers, contre une voix en faveur de l'acquittement et cinq concluant à un supplément d'instruction.

2. Un villageois de Saint-Alby, près Mazamet, le nommé Sirven, et sa femme, avaient été condamnés à mort et exécutés en effigie en 1764 pour l'assassinat prétendu de leur fille. Or Élisabeth Sirven, atteinte d'aliénation mentale, s'était elle-même jetée dans un puits. Mais ici encore on accusait les parents protestants d'avoir par ce crime empêché la conversion de leur fille au catholicisme. — C'est le procureur fiscal de Mazamet, Trinquier, rétribué comme magister de village, qui avait dirigé l'instruction en dépit de tout bon sens et de toute légalité. — On sait que Sirven et sa famille avaient pu gagner la frontière, en plein hiver, à travers les plus grands dangers. — Voltaire poursuivit leur réhabilitation comme celle des Calas, et avec le même succès.

procès des Calas, allaient à rouer le fils avec le père, et à brûler la mère toute vive sur les corps de son époux et de son fils. Une mère! et la mère la plus tendre et la plus respectable!

Cette voix publique prononçait donc, avec raison, que deux choses sont absolument nécessaires à un magistrat : le sens commun et l'humanité.

Elle était bien forte, cette voix; elle montrait la nécessité du tribunal suprême du conseil d'État qui juge les justices; elle réclamait son autorité, alors tellement négligée, que l'arrêt du conseil qui justifia les Calas ne put jamais être affiché dans Toulouse.

Quelquefois, et peut-être trop souvent, au fond d'une province, des juges prodiguaient le sang innocent dans des supplices épouvantables; la sentence et les pièces du procès arrivaient à la Tournelle[1] de Paris avec le condamné. Cette chambre, dont le ressort était immense[2], n'avait pas le temps de l'examen; la sentence était confirmée. L'accusé, que des archers avaient conduit dans l'espace de quatre cents milles, à très grands frais, était ramené pendant quatre cents milles, à plus grands frais, au lieu de son supplice; et cela nous apprend l'éternelle reconnaissance que nous devons au roi d'avoir diminué ce ressort[3], d'avoir détruit ce grand abus, d'avoir créé des conseils supérieurs dans les provinces, et surtout d'avoir fait rendre gratuitement la justice.

Nous avons déjà parlé ailleurs du supplice de la roue, dans lequel périt, il y a peu d'années[4], ce bon cultivateur,

1. La chambre criminelle du parlement.

2. La juridiction du parlement de Paris s'étendait d'une part de l'Anjou à la Champagne, et de l'autre de la Picardie à l'Auvergne et au Lyonnais.

3. En 1771, après le coup d'État de Maupeou.

4. En 1767.

ce bon père de famille, nommé Martin, d'un village du Barrois ressortissant au parlement de Paris. Le premier juge condamna ce vieillard à la torture qu'on appelle *ordinaire et extraordinaire*, et à expirer sur la roue; et il le condamna non seulement sur les indices les plus équivoques, mais sur des présomptions qui devaient établir son innocence.

Il s'agissait d'un meurtre et d'un vol commis auprès de sa maison, tandis qu'il dormait profondément entre sa femme et ses sept enfants. On confronte l'accusé avec un passant qui avait été témoin de l'assassinat. « Je ne le reconnais pas, dit le passant; ce n'est pas là le meurtrier que j'ai vu ; l'habit est semblable, mais le visage est différent. — Ah! Dieu soit loué, s'écrie le bon vieillard, ce témoin ne m'a pas reconnu. »

Sur ces paroles, le juge s'imagine que le vieillard, plein de l'idée de son crime, a voulu dire : « Je l'ai commis, on ne m'a pas reconnu, me voilà sauvé; » mais il est clair que ce vieillard, plein de son innocence, voulait dire : « Ce témoin a reconnu que je ne suis pas coupable; il a reconnu que mon visage n'est pas celui du meurtrier. » Cette étrange logique d'un bailli, et des présomptions encore plus fausses, déterminent la sentence précipitée de ce juge et de ses assesseurs. Il ne leur tombe pas dans l'esprit d'interroger la femme, les enfants, les voisins, de chercher si l'argent volé se trouve dans la maison, d'examiner la vie de l'accusé, de confronter la pureté de ses mœurs avec ce crime. La sentence est portée; la Tournelle, trop occupée alors, signe sans examen : *Bien jugé*. L'accusé expire sur la roue devant sa porte; son bien est confisqué; sa femme s'enfuit en Autriche avec ses petits enfants. Huit jours après, le scélérat qui avait commis le meurtre est supplicié pour d'autres crimes : il avoue, à la potence, qu'il est coupable de l'assassinat pour lequel ce bon père de famille est mort.

Une fatalité singulière fait que je suis instruit de cette catastrophe. J'en écris à un de mes neveux, conseiller au Parlement de Paris[1]. Ce jeune homme vertueux et sensible trouve, après bien des recherches, la minute de l'arrêt de la Tournelle égarée dans la poudre d'un greffe. On promet de réparer ce malheur; les temps ne l'ont pas permis; la famille reste dispersée et mendiante dans le pays étranger avec d'autres familles que la misère a chassées de leur patrie.

Des censeurs me reprochent que j'ai déjà parlé de ces désastres : oui, j'ai peint et je veux repeindre ces tableaux nécessaires, dont il faut multiplier les copies; j'ai dit et je redis que la mort de la maréchale d'Ancre[2] et celle du maréchal Marillac[3] sont la honte éternelle des lâches barbares qui les condamnèrent. On doit répéter à la postérité qu'un jeune gentilhomme de la plus grande espérance[4] pouvait ne pas être condamné à la torture, au supplice du poing coupé, de la langue arrachée et de la mort dans les flammes, pour quelques emportements passagers de jeunesse dont un an de prison l'aurait corrigé; pour des indiscrétions si secrètes, si inconnues, qu'on fut obligé de les faire révéler par des monitoires[5], ancienne procédure de l'inquisition. L'Europe entière s'est soulevée contre cette sentence; il faut empêcher que l'Europe ne l'oublie.

1. M. d'Hornoy.

2. Condamnée à mort et décapitée comme sorcière en 1617, après que son époux eut été assassiné par ordre de Louis XIII.

3. Condamné à mort par une commission spéciale qui tenait ses séances dans la maison même de Richelieu, à Rueil, et exécuté en 1632. Il était accusé de concussion, mais ce que Richelieu poursuivait en lui, c'était l'ami de la reine mère et de Gaston d'Orléans.

4. Le chevalier de La Barre, voy. p. 304, et la note 2.

5. Lettres de l'autorité ecclésiastique qu'on lisait au prône, et dans lesquelles les fidèles étaient sommés, sous peine d'excommunication, de révéler à la justice ce qu'ils savaient sur certaines affaires criminelles.

On doit redire que le comte de Lally n'était coupable ni de péculat ni de trahison. Ses nombreux ennemis l'accusèrent avec autant de violence qu'il en avait déployé contre eux. Il est mort sur l'échafaud : ils commencent à le plaindre[1].

N'est-il pas bien permis, que dis-je! bien nécessaire d'avertir souvent les hommes qu'ils doivent ménager le sang des hommes?

Je voudrais que le récit de toutes les injustices retentît sans cesse à toutes les oreilles. Je vais donc exposer encore la *méprise d'Arras*, d'après une consultation authentique de treize avocats et celle du savant professeur M. Louis[2].

Il ne s'agit que d'une famille obscure et pauvre de la ville de Saint-Omer : mais le plus vil citoyen massacré sans raison avec le glaive de la loi est précieux à la nation et au roi qui la gouverne.

PROCÈS CRIMINEL.

du sieur Montbailli et de sa femme.

Une veuve nommée Montbailli, du nom de son mari, âgée de soixante ans, d'un embonpoint et d'une grosseur énorme, avait l'habitude de s'enivrer du poison qu'on appelle si improprement *eau-de-vie*. Cette funeste passion, très connue dans la ville, l'avaient déjà jetée dans plusieurs accidents qui faisaient craindre pour sa vie. Son fils Montbailli et sa femme Danel couchaient dans l'antichambre de la

1. Il fut réhabilité en 1778, grâce à Voltaire, douze ans après son exécution.

2. Professeur de chirurgie, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie*.

mère; tous trois subsistaient d'une manufacture de tabac que la veuve avait entreprise. C'était une concession des fermiers généraux qu'on pouvait perdre par sa mort, et un lien de plus qui attachait les enfants à sa conservation; ils vivaient ensemble, malgré les petites altercations si ordinaires entre les jeunes femmes et leurs belles-mères, surtout dans la pauvreté. Ce Montbailli avait un fils, autre raison plus puissante pour le détourner du crime. Sa principale occupation était la culture d'un jardin de fleurs, amusement des âmes douces. Il avait des amis, les cœurs atroces n'en ont jamais.

Le 27 juillet 1770, une ouvrière se présente à sept heures du matin à sa porte pour parler à la veuve. Montbailli et son épouse étaient couchés; la jeune femme dormait encore (circonstance essentielle qu'il faut bien remarquer). Montbailli se lève, et dit à l'ouvrière que sa mère n'est pas éveillée. On attend longtemps; enfin on entre dans la chambre, on trouve la vieille femme renversée sur un petit coffre près de son lit, la tête penchée à terre, l'œil droit meurtri d'une plaie assez profonde, faite par la corne du coffre sur lequel elle était tombée, le visage livide et enflé, quelques gouttes de sang échappées du nez, dans lequel il s'était formé un caillot considérable. Il était visible qu'elle était morte d'une apoplexie subite, en sortant de son lit et en se débattant. C'est une fin très commune dans la Flandre à tous ceux qui boivent trop de liqueurs fortes.

Le fils s'écrie : *Ah! mon Dieu, ma mère est morte!* il s'évanouit; sa femme se lève à ce cri, elle accourt dans la chambre.

L'horreur d'un tel spectacle se conçoit assez. Elle crie au secours; l'ouvrière et elle appellent les voisins. Tout cela est prouvé par les dépositions. Un chirurgien vient saigner le fils; ce chirurgien reconnaît bientôt que la mère est

expirée. Nul doute, nul soupçon sur le genre de sa mort; tous les assistants consolent Montbailli et sa femme. On enveloppe le corps sans aucun trouble; on le met dans un cercueil; et il doit être enterré le 29 au matin, selon les formalités ordinaires.

Il s'élève des contestations entre les parents et les créanciers pour l'apposition du scellé. Montbailli le fils est présent à tout; il discute tout avec une présence d'esprit imperturbable et une affliction tranquille que n'ont jamais les coupables.

Cependant quelques personnes du peuple, qui n'avaient rien vu de tout ce qu'on vient de raconter, commencent à former des soupçons; elles ont appris que, la veille de sa mort, la Montbailli, étant ivre, avait voulu chasser de sa maison son fils et sa belle-fille; qu'elle leur avait fait même signifier, par un procureur, un ordre de déloger; que lorsqu'elle eut repris un peu ses sens, ses enfants se jetèrent à ses genoux, qu'ils l'apaisèrent et qu'elle les remit au lendemain matin pour achever la réconciliation. On imagina que Montbailli et sa femme avaient pu assassiner leur mère pour se venger, car ce ne pouvait être pour hériter, puisqu'elle a laissé plus de dettes que de bien.

Cette supposition, tout improbable qu'elle était, trouva des partisans, et peut-être parce qu'elle était improbable. La rumeur de la populace augmenta de moment en moment, selon l'ordinaire; le cri devint si violent, que le magistrat fut forcé d'agir; il se transporte sur les lieux; on emprisonne séparément Montbailli et sa femme, quoiqu'il n'y eût ni corps de délit, ni plainte, ni accusation juridique, ni vraisemblance de crime.

Les médecins et les chirurgiens de Saint-Omer sont mandés pour examiner le cadavre et faire leur rapport. Ils disent unanimement « que la mort a pu être causée par

une hémorrhagie que la plaie de l'œil a produite, ou par une suffocation ».

Quoique leur rapport n'ait pas été assez exact, comme le prouve le professeur Louis, il était pourtant suffisant pour disculper les accusés. On trouva quelques gouttes de sang auprès du lit de cette femme; mais elles étaient la suite évidente de la blessure qu'elle s'était faite à l'œil en tombant. On trouva une goutte de sang sur l'un des bas de l'accusé, mais il était clair que c'était un effet de sa saignée. Ce qui le justifiait bien davantage, c'était sa conduite passée, c'était la douceur reconnue de son caractère. On ne lui avait rien reproché jusqu'alors; il était moralement impossible qu'il eût passé en un moment de l'innocence de sa vie au parricide, et que sa jeune femme eût été sa complice. Il était physiquement impossible, par l'inspection du cadavre, que la mère fût morte assassinée; il n'était pas dans la nature que son fils et sa fille eussent dormi tranquillement après ce crime, qui aurait été leur premier crime, et qu'on les eût vus toujours sereins dans tous les moments où ils auraient dû être saisis de toutes les agitations que produisent nécessairement le remords d'une si horrible action et la crainte du supplice. Un scélérat endurci peut affecter de la tranquillité dans le parricide : mais deux jeunes époux !

Les juges connaissaient les mœurs de Montbailli; ils avaient vu toutes ses démarches; ils étaient parfaitement instruits de toutes les circonstances de cette mort. Ainsi ils ne balancèrent pas à croire le mari et la femme innocents. Mais la rumeur populaire, qui, dans de telles aventures, se dissipe bien moins aisément qu'elle ne s'élève, les força d'ordonner un plus amplement informé d'une année, pendant laquelle les accusés demeureraient en prison.

Le procureur du roi appela de cette sentence au conseil

d'Artois, dont Saint-Omer ressortit. Il pouvait en effet la trouver trop rigoureuse, puisque les accusés, reconnus innocents, demeuraient renfermés dans un cachot pendant une année entière. Mais l'appel fut ce qu'on appelle *a minima*, c'est-à-dire d'une trop petite peine à une plus grande, sorte de jurisprudence inconnue aux Romains nos législateurs, qui n'imaginèrent jamais de faire juger deux fois un accusé pour augmenter son supplice, ou pour le traiter en criminel après qu'il a été déclaré innocent; jurisprudence cruelle dont le contraire est raisonnable et humain; jurisprudence qui dément cette loi si naturelle, *non bis in idem*[1].

Le conseil supérieur d'Arras jugea Montbailli et sa femme sur les seuls indices qui n'avaient pas même paru des indices aux juges de Saint-Omer, beaucoup mieux informés, puisqu'ils étaient sur les lieux.

Malheureusement on ne convient pas trop quels sont les indices assez puissants pour engager un juge à commencer à disloquer les membres d'un citoyen, son égal, par le tourment de la question. L'ordonnance de 1670[2] n'a rien statué sur cette affreuse opération préliminaire. Un indice n'est précisément qu'une conjecture; d'ailleurs les lois romaines n'ont jamais appliqué un citoyen romain à la torture ni sur aucune conjecture, ni sur aucune preuve. La barbarie de la question ne fut d'abord exercée sur des hommes libres que par l'inquisition. On prétend qu'originairement elle fut inventée par des voleurs qui voulaient forcer un père de famille à découvrir son trésor; mais soit voleurs, soit inquisiteurs, on sait assez qu'elle est plus cruelle qu'utile. Quant aux indices, on sait encore combien

1. L'appel *a minima* subsiste en matière correctionnelle.

2. Ordonnance due à Colbert qui réglait la procédure criminelle.

ils sont incertains. Ce qui forme un soupçon violent dans l'esprit d'un homme est très équivoque, très faible aux yeux d'un autre. Ainsi le supplice de la question et celui de la mort sont devenus des choses arbitraires parmi nous, pendant que, chez tant d'autres nations, la torture est abolie comme une barbarie inutile, et qu'il est sévèrement défendu de faire mourir un homme sur de simples indices[1].

Du moins la torture ne doit être ordonnée en France que lorsqu'il y a préalablement un corps de délit; et il n'y en avait point. Une femme morte d'apoplexie, soupçonnée vaguement d'avoir été assassinée, n'est point un corps de délit.

Après les indices viennent ce qu'on appelle des *demi-preuves*, comme s'il y avait des demi-vérités.

Mais enfin on n'avait contre Montbailli ni demi-preuve ni indice; tout parlait manifestement en sa faveur. Comment donc s'est-il pu faire que le conseil d'Arras, après avoir reçu les dénégations toujours simples, toujours uniformes de Montbailli et de sa femme, ait condamné le mari à souffrir la question ordinaire et extraordinaire, à mourir sur la roue, après avoir eu le poing coupé; la femme à être pendue et jetée dans les flammes?

Serait-il vrai que les hommes accoutumés à juger les crimes contractassent l'habitude de la cruauté, et se fissent à la longue un cœur d'airain? se plairaient-ils enfin aux supplices ainsi que les bourreaux? la nature humaine serait-elle parvenue à ce degré d'atrocité? faut-il que la justice, instituée pour être la gardienne de la société, en soit devenue quelquefois le fléau? cette loi universelle dic-

1. Le supplice de la question fut aboli en France par Louis XVI, sur la proposition de Malesherbes (1775).

tée par la nature, qu'il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de punir un innocent, serait-elle bannie du cœur de quelques magistrats trop frappés de la multitude des délits[1]?

La simplicité, la dénégation invariable des accusés, leurs réponses modestes et touchantes qu'ils n'avaient pu se communiquer, la constance attendrissante de Montbailli dans les tourments de la question, rien ne put fléchir les juges; et, malgré les conclusions d'un procureur général très éclairé, ils prononcèrent leur arrêt.

Montbailli fut renvoyé à Saint-Omer pour y subir cet arrêt, prononcé le 9 novembre 1770; il fut exécuté le 19 du même mois.

Montbailli, conduit à la porte de l'église, demande en pleurant pardon à Dieu de toutes ses fautes passées; et il jure à Dieu « qu'il est innocent du crime qu'on lui impute ». On lui coupe la main; il dit : « Cette main n'est point coupable d'un parricide. » Il répète ce serment sous les coups qui brisent ses os : prêt d'expirer sur la roue, il dit à son confesseur : « Pourquoi voulez-vous me forcer à faire un mensonge? en prenez-vous sur vous le crime? »

Tous les habitants de Saint-Omer, témoins de sa mort, lui donnent des larmes; non pas de ces larmes que la pitié arrache au peuple pour les criminels même dont il a demandé le supplice; mais celles que la conviction de son innocence a fait répandre longtemps dans cette ville.

Tous les magistrats de Saint-Omer ont été et sont encore convaincus que ces infortunés n'étaient point coupables.

La femme de Montbailli, qui était enceinte, est restée dans son cachot d'Arras pour être exécutée à son tour,

1. C'est à cet excès que doit remédier l'intervention du jury, chargé de prononcer sur la question de *fait*, dans les procès criminels.

quand elle aurait mis son enfant au monde : c'était être à la potence pendant six mois sous la main d'un bourreau, en attendant le dernier moment de ce long supplice. Quel état pour une innocente ! elle en a perdu l'usage des sens, et sa raison a été aliénée : elle serait heureuse d'avoir perdu la vie, mais elle est mère, elle a deux enfants, l'un qui sort du berceau, l'autre à la mamelle. Son père et sa mère, presque aussi à plaindre qu'elle, ont profité du temps qui s'est écoulé entre son arrêt et ses couches pour demander un sursis à M. le chancelier[1] : il a été accordé. Ils demandent aujourd'hui la revision du procès. Ils se sont fondés comme on l'a déjà dit, sur la consultation de treize avocats et sur celle du célèbre professeur Louis.

Voilà tout ce que je sais de cette horrible aventure, qui exciterait les cris de toute la France, si elle regardait quelque famille considérable par ses places ou par son opulence, et qui a été si longtemps inconnue, parce qu'elle ne concerne que des pauvres.

On peut espérer que cette famille obtiendra la justice qu'elle implore[2], c'est l'intérêt de toutes les familles : car après tant de tragiques exemples, quel homme peut s'assurer qu'il n'aura pas de parents condamnés au dernier supplice, ou que lui-même ne mourra pas sur un échafaud?

Si deux époux qui dorment dans l'antichambre de leur mère tandis qu'elle tombe en apoplexie, sont condamnés comme des parricides, malgré la sentence des premiers juges, malgré les conclusions du procureur général, malgré le défaut absolu de preuves et l'invariable dénégation des accusés, quel est l'homme qui ne doit pas trembler pour sa vie? Ce n'est pas ici un arrêt rendu suivant une loi rigoureuse et durement interprétée ; c'est un arrêt arbi-

1. Maupeou.
2. Le procès fut en effet revisé, les deux époux absous, mais la veuve n'obtint aucun dédommagement.

traite prononcé au mépris des lois et de la raison. On n'y voit d'autre motif, sinon celui-ci : « Mourez, parce que telle est ma volonté. »

La France se flatte que le chef de la magistrature qui a réformé tant de tribunaux, réformera dans la jurisprudence elle-même ce qu'elle peut avoir de défectueux et de funeste.

Peut-être l'usage affreux de la torture, proscrit aujourd'hui chez tant de nations, ne sera-t-il plus pratiqué que dans ces crimes d'État qui mettent en péril la sûreté publique[1].

Peut-être les arrêts de mort ne seront exécutés qu'après un compte rendu au souverain ; et les juges ne dédaigneront pas de motiver leurs arrêts à l'exemple de tous les autres tribunaux de la terre.

On pourrait présenter une longue liste des abus inséparables de la faiblesse humaine qui se sont glissés dans le recueil si immense et souvent si contradictoire de nos lois, les unes dictées par un besoin passager, les autres établies sur des usages ou des opinions qui ne subsistent plus, ou arrachées au souverain dans des temps de troubles, ou émanées dans des temps d'ignorance.

Mais ce n'est pas à nous, sans doute, d'oser rien indiquer à des hommes si élevés au-dessus de notre sphère; ils voient ce que nous ne voyons pas; ils connaissent les maux et les remèdes. Nous devons attendre en silence ce que la raison, la science, l'humanité, le courage d'esprit et l'autorité voudront ordonner.

(*La méprise d'Arras.*)

1. Noter la restriction : aujourd'hui c'est aux criminels d'État ou politiques que les mœurs accordent le plus d'indulgence

XV. — LA LIBERTÉ DU COMMERCE DES GRAINS ET LA GUERRE DES FARINES.

Je viens à l'article des blés. Je suis laboureur, et cet objet me regarde. J'ai environ quatre-vingts personnes à nourrir. Ma grange est à trois lieues de la ville la plus prochaine[1]; je suis obligé quelquefois d'acheter du froment, parce que mon terrain n'est pas si fertile que celui de l'Égypte et de la Sicile.

Un jour un greffier me dit : « Allez-vous-en à trois lieues payer chèrement au marché de mauvais blé. Prenez des commis un acquit à caution; et si vous le perdez en chemin, le premier sbire qui vous rencontrera sera en droit de saisir votre nourriture, vos chevaux, votre femme, votre personne, vos enfants. Si vous faites quelques difficultés sur cette proposition, sachez qu'à vingt lieues il est un coupe-gorge qu'on appelle juridiction; on vous y traînera, vous serez condamné à marcher à pied jusqu'à Toulon[2], où vous pourrez labourer à loisir la mer Méditerranée. »

Je pris d'abord ce discours instructif pour une froide raillerie. C'était pourtant la vérité pure. « Quoi! dis-je, j'aurai rassemblé des colons pour cultiver avec moi la terre, et je ne pourrai acheter librement du blé pour les nourrir eux et ma famille! et je ne pourrai en vendre à mon voisin quand j'en aurai de superflu! — Non, il faut que vous et votre voisin creviez vos chevaux pour courir pendant six lieues. — Eh! dites-moi, je vous prie, j'ai des pommes de terre et des châtaignes, avec lesquelles on fait du pain

1. Gex. — Voy. *Introd.*, p. XIX. | 2. Aux galères

excellent pour ceux qui ont un bon estomac : ne puis-je pas en vendre à mon voisin sans que ce coupe-gorge, dont vous m'avez parlé, m'envoie aux galères? — Oui. — Pourquoi, s'il vous plaît, cette énorme différence entre mes châtaignes et mon blé? — Je n'en sais rien. C'est peut-être parce que les charançons mangent le blé et ne mangent point les châtaignes. — Voilà une très mauvaise raison. — Hé bien! si vous en voulez une meilleure, c'est parce que le blé est d'une nécessité première, et les châtaignes ne sont que d'une seconde nécessité. — Cette raison est encore plus mauvaise. Plus une denrée est nécessaire, plus le commerce en doit être facile. Si on vendait le feu et l'eau, il devrait être permis de les importer et de les exporter d'un bout de la France à l'autre. — Je vous ai dit les choses comme elles sont, me dit enfin le greffier. Allez vous en plaindre au contrôleur général; c'est un homme d'Église et un jurisconsulte[1]; il connaît les lois divines et les lois humaines, vous aurez double satisfaction. »

Je n'en eus point. Mais j'appris qu'un ministre d'État, qui n'était ni conseiller ni prêtre[2], venait de faire publier un édit par lequel, malgré les préjugés les plus sacrés, il était permis à tout Périgourdin de vendre et d'acheter du blé en Auvergne, et tout Champenois pouvait manger du pain fait avec du blé de Picardie.

Je vis dans mon canton une douzaine de laboureurs, mes frères, qui lisaient cet édit sous un de ces tilleuls qu'on appelle chez nous un rosni, parce que Rosni, duc de Sulli, les avait plantés.

1. L'abbé Terray, le dernier contrôleur général des finances sous Louis XV : ses opérations avaient fait perdre une grosse somme à Voltaire, qui ne le lui pardonne pas. — Cette place était alors occupée par Turgot, auteur de l'édit de liberté dont il va être question (13 septembre 1774).

2. Mais philosophe.

« Comment donc ! disait un vieillard plein de sens, il y a soixante ans que je lis des édits ; ils nous dépouillaient presque tous de la liberté naturelle en style inintelligible, et en voici un qui nous rend notre liberté, et j'en entends tous les mots sans peine ! Voilà la première fois chez nous qu'un roi a raisonné avec son peuple ; l'humanité tenait la plume et le roi a signé. Cela donne envie de vivre : je ne m'en souciais guère auparavant. Mais, surtout, que ce roi et son ministre vivent ! »

Cette rencontre, ces discours, cette joie répandue dans mon voisinage, réveillèrent en moi un extrême désir de voir ce roi et ce ministre. Ma passion se communiqua au bon vieillard qui venait de lire l'édit du 13 septembre sous le rosni.

Nous allions partir, lorsqu'un procureur fiscal d'une petite ville voisine nous arrêta tout court. Il se mit à prouver que rien n'est plus dangereux que la liberté de se nourrir comme on veut ; que la loi naturelle ordonne à tous les hommes d'aller acheter leur pain à vingt lieues, et que si chaque famille avait le malheur de manger tranquillement son pain à l'ombre de son figuier, tout le monde deviendrait monopoleur. Les discours véhéments de cet homme d'État ébranlèrent les organes intellectuels de mes camarades ; mais mon bonhomme, qui avait tant d'envie de voir le roi, resta ferme. « Je crains les monopoleurs, dit-il, autant que les procureurs ; mais je crains encore plus la gêne horrible sous laquelle nous gémissions, et de deux maux il faut éviter le pire. »

Je ne suis jamais entré dans le conseil du roi ; mais je m'imagine que lorsqu'on pesait devant lui les avantages et les dangers d'acheter son pain à sa fantaisie, il se mit à sourire et dit :

« Le bon Dieu m'a fait roi de France et ne m'a pas fait

« grand panetier; je veux être le protecteur de ma nation « et non son oppresseur réglementaire. Je pense que quand « les sept vaches maigres[1] eurent dévoré les sept vaches « grasses et que l'Égypte éprouva la disette, si Pharaon ou « le pharaon avait eu le sens commun, il aurait permis à « son peuple d'aller acheter du blé à Babylone et à Damas; « s'il avait eu un cœur, il aurait ouvert ses greniers gratis « sauf à se faire rembourser au bout de sept ans que de- « vait durer la famine. Mais forcer ses sujets à lui vendre « leurs terres, leurs bestiaux, leurs marmites, leur liberté, « leurs personnes me paraît l'action la plus folle, la plus « impraticable, la plus tyrannique. Si j'avais un contrôleur « général qui me proposât un tel marché, je crois, Dieu « me pardonne, que je l'enverrais à sa maison de cam- « pagne avec ses vaches grasses. Je veux essayer de rendre « mon peuple libre et heureux pour voir comment cela « fera. »

Cet apologue frappa toute la compagnie. Le procureur fiscal alla procéder ailleurs, et nous partîmes le bonhomme et moi dans ma charrette qu'on appelait carrosse, pour aller au plus vite voir le roi.

Quand nous approchâmes de Pontoise, nous fûmes tout étonnés de voir environ dix à quinze mille paysans qui couraient comme des fous en hurlant et qui criaient : *Les blés, les marchés ! les marchés, les blés !* Nous remarquâmes qu'ils s'arrêtaient à chaque moulin, qu'ils le démolissaient en un moment, et qu'ils jetaient blé, farine et son dans la rivière.

En passant par Paris, nous fûmes témoins de toutes les horreurs que commit cette horde de vengeurs des lois fondamentales. Ils étaient tous ivres et criaient d'ailleurs qu'ils

1. C'est le songe du Pharaon expliqué par Joseph (*Genèse*, XL, 18, 19).

mouraient de faim[1]. Nous vîmes à Versailles passer le roi et la famille royale. C'est un grand plaisir; mais nous ne pûmes avoir la consolation d'envisager l'auteur de notre cher édit du 13 septembre. Le gardien de sa porte m'empêcha d'entrer. Je crois que c'est un Suisse. Je me serais battu contre lui si je m'étais senti le plus fort. Un gros homme qui portait des papiers[2] me dit : « Allez, retournez chez vous avec confiance, votre homme ne peut vous voir; il a la goutte[3], il ne reçoit pas même son médecin, et il travaille pour vous. »

Nous partîmes donc mon compagnon et moi, et nous revînmes cultiver nos champs, ce qui est, à notre avis, la seule manière de prévenir la famine.

(*Diatribe à l'auteur des Éphémérides.*)

1. Dans cette *guerre des farines* les séditieux étaient, suivant toute apparence, des gens soudoyés par les ennemis de Turgot.

2. Sans doute un commis du contrôle général.

3. C'est la maladie dont mourut Turgot en 1781.

V

CORRESPONDANCE

1. — A Mgr LE DUC D'ORLÉANS, RÉGENT

1718.

Monseigneur, faudra-t-il que le pauvre Voltaire ne vous ait d'autres obligations que de l'avoir corrigé par une année de Bastille[1]? Il se flattait que, après l'avoir mis en purgatoire, vous vous souviendriez de lui dans le temps que vous ouvrez le paradis à tout le monde[2].

Il prend la liberté de vous demander trois grâces : la première, de souffrir qu'il ait l'honneur de vous dédier la tragédie[3] qu'il vient de composer; la seconde, de vouloir bien entendre quelque jour des morceaux d'un poème épique sur celui de vos aïeux auquel vous ressemblez le

1. Voltaire, incarcéré à la Bastille le 17 mai 1717, en était sorti par ordre du 11 avril 1718, lui enjoignant de se tenir relégué à Châtenay, près Sceaux, dans la maison de son père. Son emprisonnement avait été motivé par une inscription latine contre le Régent, commençant par ces mots : *Puero regnante*, qui était bien de lui, comme en témoignaient les rapports d'espions, et par une satire contre le dernier règne, *J'ai vu...*, qu'on lui attribuait indûment.

2. C'est le moment où Law, protégé par le Régent, enivrait Paris par l'appât de spéculations insensées : la popularité du prince était à son comble.

3. *Œdipe*. — Cette pièce, publiée en 1719, fut dédiée à la duchesse, mère du Régent.

plus[1]; et la troisième, de considérer que j'ai l'honneur de vous écrire une lettre où le mot de souscription ne se trouve point[2].

Je suis avec un profond respect, monseigneur, de Votre Altesse Royale, le très humble et très pauvre secrétaire des niaiseries. VOLTAIRE.

---

2. — A M. THIERIOT[3]

Octobre (1724).

Quand je vous ai proposé la place de secrétaire dans l'ambassade de M. le duc de Richelieu[4], je vous ai proposé un emploi que je donnerais à mon fils, si j'en avais un, et que je prendrais pour moi, si mes occupations et ma santé ne m'en empêchaient pas. J'aurais assurément regardé comme un grand avantage de pouvoir m'instruire des affaires sur le plus beau théâtre et dans la première cour de l'Europe. Cette place même est d'autant plus agréable

1. Henri IV, à la gloire duquel Voltaire venait d'écrire, pendant sa captivité, les deux premiers chants de la *Ligue*.

2. C'est un trait décoché contre les gens de lettres, qui quêtaient des souscriptions auprès des grands seigneurs, afin de pourvoir aux frais d'impression de leurs ouvrages.

3. En 1714, Voltaire avait été contraint par son père d'entrer comme clerc chez Me Alain, procureur, place Maubert; il n'y resta que quelques mois. C'est là qu'il connut Thieriot, son cadet de deux ans, comme lui beaucoup plus épris de théâtre et de belles-lettres que de procédure, et que commença entre eux une amitié qui devait durer jusqu'à la mort de Thieriot (1772). Celui ci, pendant la jeunesse de Voltaire, fut son confident et son correspondant de tous les jours; ajoutons, son parasite, car Thieriot était un incurable flâneur, incapable de tout travail régulier et suivi.

4. L'ambassade de Vienne où Richelieu venait d'être nommé grâce à la protection de Mme de Prie, favorite du duc de Bourbon, premier ministre.

qu'il n'y a point de secrétaire d'ambassade en chef: que vous auriez eu une relation nécessaire et suivie avec le ministre; et que, pour peu que vous eussiez été touché de l'ambition de vous instruire et de vous élever par votre mérite et par votre assiduité au travail le plus honorable et le plus digne d'un homme d'esprit, vous auriez été plus à portée qu'un autre de prétendre aux postes qui sont d'ordinaire la récompense de ces emplois. M. Dubourg, ci-devant secrétaire du comte de Luc[1] (et à ses gages), est maintenant chargé, à Vienne, des affaires de la cour de France, avec huit mille livres d'appointements. Si vous aviez voulu, j'ose vous répondre qu'une pareille fortune vous était assurée. Quant aux gages, qui vous révoltent si fort, et pourtant si mal à propos, vous auriez pu n'en point prendre[2]; et, puisque vous pouvez vous passer de secours dans la maison de M. de Bernières[3], vous l'auriez pu encore plus aisément dans la maison de l'ambassadeur de France, et peut-être n'auriez-vous point rougi de recevoir de la main de celui qui représente le roi des présents qui eussent mieux valu que des appointements.

Vous avez refusé l'emploi le plus honnête et le plus utile qui se présentera jamais pour vous. Je suppose que vous n'avez fait ce refus qu'après y avoir mûrement réfléchi, et que vous êtes sûr de ne vous en point repentir le reste de votre vie. Si c'est Mme de Bernières qui vous y a porté, elle vous a donné un très méchant conseil; si vous avez craint effectivement, comme vous le dites, de vous constituer

1. Le célèbre protecteur de J.-B. Rousseau, qui lui a dédié sa plus belle ode; prédécesseur du duc de Richelieu dans l'ambassade de Vienne.

2. Thieriot ne veut point d'appointements: cela sent la domesticité; mais il reçoit très bien des secours en argent.

3. Voltaire avait installé son ami dans l'appartement qu'il louait (sans l'occuper pour le moment) chez le président de Bernières, quai des Théatins.

domestique[1] de grand seigneur, cela n'est pas tolérable. Quelle fortune avez-vous donc faite depuis le temps où le comble de vos désirs était d'être ou secrétaire du duc de Richelieu, qui n'était point ambassadeur, ou commis des Pâris[2]? En bonne foi, y a-t-il aucun de vos frères qui ne regardât comme une très grande fortune le poste que vous dédaignez?

Ce que je vous écris ici est pour vous faire voir l'énormité de votre tort, et non pour vous faire changer de sentiments. Il fallait sentir l'avantage qu'on vous offrait; il fallait l'accepter avidement, et vous y consacrer tout entier, ou ne le point accepter du tout. Si vous le faisiez avec regret, vous le feriez mal; et, au lieu des agréments infinis que vous y pourriez espérer, vous n'y trouveriez que des dégoûts et point de fortune. N'y pensons donc plus, et préférez la pauvreté et l'oisiveté à une fortune très honnête et à un poste envié de tant de gens de lettres, et que je ne céderais à personne qu'à vous, si je pouvais l'occuper. Un jour viendra bien sûrement que vous en aurez des regrets, car vos idées se rectifieront, et vous penserez plus solidement que vous ne faites. Toutes les raisons que vous m'avez apportées vous paraîtront un jour bien frivoles, et, entre autres, ce que vous me dites qu'il faudrait dépenser en habits et en parures vos appointements. Vous ignorez que, dans toutes les cours, un secrétaire est toujours modestement vêtu, s'il est sage, et qu'à la cour de l'empereur il ne faut qu'un gros drap rouge, avec des boutonnières noires[3]; que c'est ainsi que l'empereur est habillé[4].

1. Signifie simplement alors : attaché à la maison de....

2. Les fameux banquiers, chez qui Voltaire avait voulu le placer, mais qui, le connaissant trop bien, n'avaient pas voulu de lui.

3. Et non point galonnées d'or et d'argent.

4. L'étiquette, à la cour de Vienne, était particulièrement simple : on sait qu'à la fin du siècle, Joseph II aimait à se promener dans

et que d'ailleurs on fait plus avec cent pistoles[1] à Vienne qu'avec quatre cents à Paris. En un mot, je ne vous en parlerai plus; j'ai fait mon devoir comme je le ferai toute ma vie avec mes amis. Ne songeons plus, mon pauvre Thieriot, qu'à fournir ensemble tranquillement notre carrière philosophique.

Mandez-moi comment va l'édition de l'abbé de Chaulieu[2], que vous préférez au secrétariat de l'ambassade de Vienne, et n'éloignez pas pourtant de votre esprit toutes les idées d'affaire étrangère au point de ne me pas faire de réponse sur le nom et la demeure du copiste qui a transcrit *Mariamne*[3], et qui ne refusera peut-être pas d'écrire pour M. le duc de Richelieu. Enfin, si l'amitié que vous avez pour moi, et que je mérite, est une des raisons qui vous font préférer Paris à Vienne, revenez donc au plus tôt retrouver votre ami. Engagez Mme de Bernières à revenir à la Saint-Martin[4]; vous retrouverez un nouveau chant[5] de *Henri IV*, que M. de Maisons[6] trouve le plus beau de tous; une *Mariamne* toute changée, et quelques autres ouvrages qui vous attendent. Ma santé ne me permet pas d'aller à la Rivière[7]; sans cela je serais assurément avec vous. Je vous gronderais bien sur l'ambassade de Vienne; mais plus je vous verrais, plus je serais charmé dans le fond de mon cœur de n'être point éloigné d'un ami comme vous.

sa capitale en costume bourgeois.

1. La pistole valait dix livres tournois, ou un demi-louis.

2. Thieriot avait entrepris une édition des œuvres de Chaulieu; mais, suivant son habitude, il n'eut pas la persévérance de l'achever, et c'est Launay qui la donna en 1753.

3. *Hérode et Mariamne*, tragédie de Voltaire, qui parut en 1725; elle avait été jouée sans succès le 6 mars 1724.

4. Le 11 novembre.

5. Le sixième de la *Henriade*.

6. Le jeune président de Maisons, mort à trente-deux ans de la petite vérole, était l'intime ami de Voltaire : c'est au château de Maisons que Voltaire lui-même avait eu, en 1723, une attaque de cette terrible maladie, alors si fréquente, à laquelle il avait failli succomber.

7. Maison de campagne des Bernières.

3. — AU MÊME

Le 12 août 1726[1].

J'ai reçu bien tard, mon cher Thieriot, une lettre de vous, du 11 du mois de mai dernier. Vous m'avez vu bien malheureux à Paris. La même destinée m'a poursuivi partout. Si le caractère des héros de mon poème est aussi bien soutenu que celui de ma mauvaise fortune, mon poème assurément réussira mieux que moi[2]. Vous me donnez par votre lettre des assurances si touchantes de votre amitié, qu'il est juste que j'y réponde par de la confiance. Je vous avouerai donc, mon cher Thieriot, que j'ai fait un petit voyage à Paris, depuis peu. Puisque je ne vous y ai point vu, vous jugerez aisément que je n'ai vu personne. Je ne cherchais qu'un seul homme que l'instinct de sa poltronnerie a caché de moi, comme s'il avait deviné que je fusse à sa piste. Enfin la crainte d'être découvert m'a fait partir plus précipitamment que je n'étais venu. Voilà qui est fait, mon cher Thieriot; il y a grande apparence que je ne vous reverrai plus de ma vie. Je suis encore très incertain si je me retirerai à Londres. Je sais que c'est un pays où les arts sont tous honorés et récompensés, où il y a de la différence entre les conditions, mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite[3]. C'est un pays où on pense librement et noblement, sans être retenu par aucune crainte servile. Si je suivais mon inclination, ce serait là que je me fixerais

1. Après l'outrage que lui avait infligé le chevalier de Rohan et sa seconde incarcération à la Bastille (voy. Notice, p. IX), Voltaire avait été conduit à Calais et embarqué pour l'Angleterre le 5 mai 1726. Il devait ne rentrer régulièrement en France qu'au mois de mars 1729. Mais on voit, par cette lettre précieuse, qu'il revint clandestinement à Paris, et pourquoi.

2. La *Ligue*, qui était en train de subir une refonte complète, pour paraître à Londres, sous le titre de la *Henriade*, en 1728.

3. Voy. p. 299.

dans l'idée seulement d'apprendre à penser[1]. Mais je ne sais si ma petite fortune, très dérangée par tant de voyages, ma mauvaise santé, plus altérée que jamais, et mon goût pour la plus profonde retraite, me permettront d'aller me jeter au travers du tintamarre[2] de Whitehall[3] et de Londres. Je suis très bien recommandé en ce pays-là et on m'y attend avec assez de bonté[4]; mais je ne puis pas vous répondre que je fasse le voyage[5]. Je n'ai plus que deux choses à faire dans ma vie : l'une de la hasarder avec honneur[6] dès que je le pourrai; et l'autre de la finir dans l'obscurité d'une retraite qui convient à ma façon de penser, à mes malheurs et à la connaissance que j'ai des hommes.

J'abandonne de bon cœur mes pensions du roi et de la reine[7]; le seul regret que j'aie est de n'avoir pu réussir à vous les faire partager. Ce serait une consolation pour moi dans ma solitude de penser que j'aurais pu, une fois en ma

1. Remarquons cette prédilection de l'auteur pour les pays libres, particulièrement pour ceux où la pensée n'est gênée par aucune entrave. Il avait éprouvé une impression analogue à la Haye en 1722.

2. Bruit à la fois éclatant et confus. Ce mot, d'une étymologie obscure, et qui paraît être une onomatopée, ne se trouve pas avant le quinzième siècle. Il tend à descendre dans l'usage familier.

3. Ancien palais des rois d'Angleterre. C'est devant Whitehall que fut exécuté Charles Ier (1649).

4. Bolingbroke, que Voltaire avait connu et fréquenté, tandis que l'ancien ministre de la reine Anne était exilé en France, avait obtenu de rentrer dans sa patrie en 1723; c'est par lui et chez lui que l'auteur fut mis en relation avec ce que l'Angleterre comptait alors de plus remarquable dans les lettres, Swift, Pope, Gay. Voltaire trouva un autre protecteur en M. Falkener, auquel il dédia *Zaïre*. Le roi George lui-même lui fit un présent de cent guinées, pour subvenir à ses premiers besoins.

5. On ne sait où Voltaire se trouvait alors; sans doute sur quelque point de la côte anglaise.

6. Pour sauver « non son honneur, disait-il, mais celui de M. de Rohan ».

7. Il avait reçu du roi (1722) une pension de deux mille livres, et une autre de la reine (1725) de quinze cents, après la représentation à la cour de *Mariamne* et de *l'Indiscret*.

vie, vous être de quelque utilité ; mais je suis destiné à être malheureux de toutes façons. Le plus grand plaisir qu'un honnête homme puisse ressentir, celui de faire plaisir à ses amis, m'est refusé.

Je ne sais comment Mme de Bernières pense à mon égard,

> Prendrait-elle le soin de rassurer mon cœur
> Contre la défiance attachée au malheur[1] ?

Je respecterai toute ma vie l'amitié qu'elle a eue pour moi et je conserverai celle que j'ai pour elle. Je lui souhaite une meilleure santé[2], une fortune rangée[3], bien du plaisir et des amis comme vous. Parlez-lui quelquefois de moi. Si j'ai encore quelques amis qui prononcent mon nom devant vous, parlez de moi sobrement avec eux et entretenez le souvenir qu'ils veulent bien me conserver.

Pour vous, écrivez-moi quelquefois, sans examiner si je fais exactement réponse. Comptez sur mon cœur plus que sur mes lettres.

Adieu, mon cher Thieriot ; aimez-moi malgré l'absence et la mauvaise fortune.

1. Après sa mésaventure, Mme de Bernières avait paru se désintéresser de lui. Les deux vers qu'il insère ici sont de Racine (*Mithridate*, II, 4).

2. Elle souffrait de rhumatismes.

3. C'est-à-dire en bon état : la chute du système de Law avait bouleversé presque toutes les fortunes

4. — AU P. PORÉE[1]

Paris, 7 janvier 1730.

Je vous envoie, mon cher père, la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'*Œdipe*[2]. J'ai eu soin d'effacer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, que j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles et terribles que ce sujet exige.

Je veux d'abord que vous sachiez, pour ma justification, que, tout jeune que j'étais quand je fis *Œdipe*[3], je le composai à peu près tel que vous le voyez aujourd'hui : j'étais plein de la lecture des anciens et de vos leçons, et je connaissais fort peu le théâtre de Paris; je travaillai à peu près comme si j'avais été à Athènes. Je consultai M. Dacier, qui était du pays[4]; il me conseilla de mettre un chœur dans toutes les scènes, à la manière des Grecs : c'était me conseiller de me promener dans Paris avec la robe de Platon. J'eus bien de la peine seulement à obtenir que les comédiens de Paris voulussent exécuter les chœurs qui paraissent trois ou quatre fois dans la pièce; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie presque sans amour. Les comédiennes se moquèrent de moi quand elles

1. Le P. Porée, jésuite, né en 1675, mort en 1741, avait été à Louis-le-Grand le professeur de rhétorique de Voltaire. Il n'a laissé que des ouvrages en latin (tragédies, comédies et harangues); c'était, de l'aveu général, un homme de goût.

2. L'édition de 1730 (à Paris, chez la Vve Ribou) « avec une préface dans laquelle on combat les sentiments de M. de La Motte sur la poésie ».

3. Il l'avait commencé n'étant âgé que de vingt ans.

4. Le mot est joli. Dacier, né en 1652, mort en 1722, membre de l'Académie des inscriptions et secrétaire perpétuel de l'Académie française, est un traducteur : il a notamment donné la *Poétique* d'Aristote, Épictète, les *Vies* de Plutarque, Sophocle. Sa femme est célèbre par sa traduction d'Homère et par l'énergie avec laquelle elle

virent qu'il n'y avait point de rôle pour l'amoureuse. On trouva la scène de la double confidence entre Œdipe et Jocaste, tirée en partie de Sophocle, tout à fait insipide. En un mot, les acteurs, qui étaient dans ce temps-là petits-maîtres et grands seigneurs, refusèrent de représenter l'ouvrage.

J'étais extrêmement jeune; je crus qu'ils avaient raison : je gâtai ma pièce, pour leur plaire, en affadissant par des sentiments de tendresse un sujet qui le comporte si peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande scène entre Jocaste et Œdipe : on se moqua de Sophocle et de son imitateur[1]. Je tins bon; je dis mes raisons, j'employai des amis; enfin ce ne fut qu'à force de protections que j'obtins qu'on jouerait *Œdipe*[2].

Il y avait un acteur nommé Quinault (Dufresne[3]), qui dit tout haut que, pour me punir de mon opiniâtreté, il fallait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatrième acte tiré du grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire d'oser traiter un sujet où Pierre Corneille avait si bien réussi. On trouvait alors l'*Œdipe* de Corneille excellent : je le trouvais un fort mauvais ouvrage[4],

soutint les anciens, attaqués par La Motte au profit des modernes.

1. Voltaire, en 1719, ne professait pas encore pour Sophocle un pareil respect : il y avait, en tête de la première édition, des lettres de l'auteur, dont l'une consacrée à la critique assez impertinente de l'*Œdipe* grec.

2. Il est vrai qu'au moment où les comédiens venaient de recevoir *Œdipe*, Voltaire avait été mis à la Bastille, et qu'on hésitait, au théâtre, à jouer la pièce d'un écrivain aussi mal en cour.

3. Ce fameux acteur, qui débuta en 1712, était le meilleur tragédien qu'on eût vu depuis Baron; mais son orgueil n'était pas inférieur à son talent.

4. L'*Œdipe* de Corneille (1659), qui passe aujourd'hui pour l'une de ses pièces les plus faibles, avait eu longtemps la vogue, et La Bruyère s'en plaignait dans son *Discours à l'Académie*. Corneille y avait

et je n'osais le dire ; je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans, quand tout le monde est de mon avis.

Il faut souvent bien du temps pour que justice soit rendue : on l'a faite un peu plus tôt aux deux *Œdipe* de M. de La Motte [1]. Le R. P. de Tournemine a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille [2]. M. de La Motte a bien de l'esprit : il est un peu comme cet athlète grec qui, quand il était terrassé, prouvait qu'il avait le dessus [3].

Je ne suis de son avis sur rien ; mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de cette préface [4], où je tâche de lui prouver son tort à chaque ligne ; et il a lui-même approuvé ma petite dissertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient se combattre ; voilà comme ils en useraient s'ils

introduit ce qu'il appelle « l'heureux épisode » des amours entre Thésée, prince d'Athènes, et Dircé, sœur d'Œdipe.

1. La Motte avait composé deux *Œdipe* en 1726 : l'un en vers, qui fut joué deux fois ; l'autre en prose, qui ne fut point représenté, et par lequel l'auteur prétendait démontrer l'inutilité de la poésie au théâtre.

2. Le P. Tournemine était aussi l'un des anciens maîtres de Voltaire, qui usait avec lui, comme on le voit, des mêmes procédés qu'avec le P. Porée. Ce savant jésuite dirigeait le *Journal de Trévoux ;* c'est lui qui publia le *Traité de l'Existence de Dieu*, de Fénelon. Il passe pour avoir dénoncé au cardinal Fleury les *Lettres persanes* de Montesquieu, quand cet écrivain brigua le fauteuil académique (1727). Né en 1661, il mourut en 1739.

3. « Quand je l'ai terrassé, disait de Périclès un des orateurs ses rivaux, et que je le tiens sous moi, il soutient qu'il n'est pas vaincu, et le persuade à tout le monde. » C'était à Athènes une expression quasi proverbiale : Cf. Aristophane, *Chevaliers*, v. 572 :

εἰ δέ που πέσοιεν ἐς τὸν ὦμον ἐν μάχῃ [τινι,
τοῦτ' ἀπεψήσαντ' ἄν, εἶτ' ἠρνοῦντο μὴ [πεπτωκέναι,
ἀλλὰ διεπάλαιον αὖθις.

4. Pour obtenir le *privilège*. La Motte était alors censeur royal, d'ailleurs l'homme le plus courtois du monde, même dans les discussions.

avaient été à votre école; mais ils sont d'ordinaire plus mordants que des avocats, et plus emportés que des jansénistes[1]. Les lettres humaines sont devenues très inhumaines; on injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il est plaisant qu'il soit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oserait pas leur dire en face! Vous m'avez appris, mon cher père, à fuir ces bassesses, et à savoir vivre comme à savoir écrire.

Les Muses, filles du Ciel,
Sont des sœurs sans jalousie :
Elles vivent d'ambrosie[2]
Et non d'absinthe et de fiel;
Et quand Jupiter appelle
Leur assemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux dieux,
Il défend que le Satyre
Trouble les sons de leur lyre
Par ses sons audacieux.

Adieu, mon cher et révérend père : je suis pour jamais à vous et aux vôtres, avec la tendre reconnaissance que je vous dois, et que ceux qui ont été élevés par vous ne conservent pas toujours, etc.

1. Les néo-jansénistes soulevés contre la bulle *Unigenitus* ne méritaient que trop ce reproche, mais Voltaire est bien aise de le leur adresser dans cette lettre où il se propose d'être agréable à un jésuite.

2. C'est la reproduction du mot grec ἀμβροσία (nourriture des immortels), et l'ancienne orthographe.

5. — A M. DE CIDEVILLE[1]

A Paris, ce 27 septembre 1731

Mon cher ami, la mort de M. de Maisons[2] m'a laissé dans un désespoir qui va jusqu'à l'abrutissement[3]. J'ai perdu mon ami, mon soutien, mon père. Il est mort entre mes bras, non par l'ignorance, mais par la négligence des médecins. Je ne me consolerai de ma vie de sa perte et de la façon cruelle dont je l'ai perdu. Il a péri faute de secours, au milieu de ses amis. Il y a à cela une fatalité affreuse. Que dites-vous de médecins qui le laissent en danger, à six heures du matin, et qui se donnent rendez-vous chez lui à midi? Ils sont coupables de sa mort. Ils laissent six heures, sans secours, un homme qu'un instant peut tuer! Que cela serve de leçon à ceux qui auront leurs amis attaqués de la même maladie! Mon cher Cideville, je vous remercie bien tendrement de la part que vous prenez à la cruelle affliction où je suis. Il n'y a que des amis comme vous qui puissent me consoler. J'ai besoin plus que jamais que vous m'aimiez. Je me veux du mal d'être à Paris. Je voudrais et je devrais être à Rouen. J'y viendrai assurément le plus tôt que je pourrai. Je ne suis plus capable d'autre plaisir dans le monde que de celui de sentir les charmes de votre société.

1. Né en 1693, mort en 1776, conseiller au parlement de Rouen; il avait été camarade de classes de Voltaire : on s'était revu en 1723, lors du voyage que l'auteur de la *Henriade* avait fait à Rouen pour diriger l'impression de son poème. Cideville composait lui-même des vers dans ses loisirs, des pièces légères et des comédies de société.

2. Sur M. de Maisons et sur sa mort, voy. p. 29, note 6.

3. Sens étymologique, comme dans cette phrase de Bossuet : « Le genre humain *abruti* ne pouvait plus s'élever aux choses intellectuelles. » Ce mot, qui tend à passer dans le langage bas et trivial, était alors fort usité, particulièrement dans la chaire.

Je ne vous mande aucune nouvelle ni de moi, ni de mes ouvrages, ni de personne. Je ne pense qu'à ma douleur et à vous.

---

6. — A. M. DE FORMONT[1]

A Paris, 25 juin 1732.

Grand merci, mon cher ami, des bons conseils que vous me donnez sur le plan d'une tragédie; mais ils sont venus trop tard. La tragédie était faite. Elle ne m'a coûté que vingt-deux jours. Jamais je n'ai travaillé avec tant de vitesse. Le sujet m'entraînait, et la pièce se faisait toute seule. J'ai enfin osé traiter l'amour[2], mais ce n'est pas l'amour galant et français[3]. Mon amoureux n'est pas un jeune abbé[4], à la toilette d'une bégueule[5]; c'est le plus pas-

1. Formont était un ami de Cideville, conseiller, comme lui, au parlement de Rouen. Voltaire le connut en 1723, lors du voyage qu'il fit dans cette ville pour y surveiller l'impression de la *Ligue*. Les qualités morales de Formont et l'amour des lettres le rapprochèrent étroitement de Voltaire, avec qui nous le voyons dès 1731 en correspondance suivie et intime. Un nouveau lien entre eux, ce fut, peu de temps après, l'amitié de Mme du Deffant. Formont mourut en 1758.

2. C'est la tragédie de *Zaïre*. Plusieurs circonstances animaient aussi Voltaire, outre la beauté même du sujet : *Ériphyle* venait d'avoir, le 7 mars précédent, un médiocre succès, dont il voulait prendre sa revanche; on lui reprochait généralement, surtout les femmes, de ne pas donner à l'amour une place assez grande dans ses pièces; enfin le salon le plus brillant du temps, celui de Mme de Tencin, où les Fontenelle et les La Motte donnaient le ton, avait été jusqu'à lui dénier le génie dramatique et lui conseiller de renoncer au théâtre.

3. Comme chez Racine dont les amoureux, dira Voltaire lui-même dans le *Temple du goût* (1733), ont tous l'air d'être des « courtisans français ».

4. Un abbé genre *Régence*, n'ayant d'ecclésiastique que les revenus de son bénéfice.

5. Les dames du grand monde, au dix-septième siècle et au dix-

sionné, le plus fier, le plus tendre, le plus généreux, le plus justement jaloux, le plus cruel, et le plus malheureux de tous les hommes. J'ai enfin tâché de peindre ce que j'avais depuis si longtemps dans la tête, les mœurs turques opposées aux mœurs chrétiennes, et de joindre, dans un même tableau, ce que notre religion peut avoir de plus imposant et même de plus tendre, avec ce que l'amour a de plus touchant et de plus furieux[1]. Je fais transcrire à présent la pièce; dès que j'en aurai un exemplaire au net, il partira pour Rouen, et ira à MM. de Formont et Cideville.

A peine eus-je achevé les derniers vers de ma pièce turco-chrétienne, que je suis revenu à *Ériphyle*, comme Perrin-Dandin se délassait à voir des procès[2]. Je crois avoir trouvé le secret de répandre un véritable intérêt sur un sujet qui semblait n'être fait que pour étonner. J'en retranche absolument le grand prêtre. Je donne plus au tragique et moins à l'épique, et je substitue, autant que je peux, le vrai au merveilleux. Je conserve pourtant toujours mon ombre, qui n'en fera que plus d'effet lorsqu'elle parlera à des gens pour lesquels on s'intéressera davantage. Voilà en général quel est mon plan. Je me sais bon gré d'en avoir arrêté l'impression, et de m'être retenu sur le bord du précipice dans lequel j'allais tomber comme un sot[3].

huitième, recevaient assises à leur toilette, tandis qu'on les coiffait. Une *bégueule* est une femme qui fait la prude par coquetterie.

1. *Zaïre* est une imitation d'*Othello*, mais où la peinture de l'amour, n'en déplaise à Voltaire, est singulièrement affadie et *francisée*.

2. C'est le dernier mot de Perrin-Dandin dans les *Plaideurs*.

3. Le sujet d'*Ériphyle* est une mère (Ériphyle) tuée par son fils (Alcméon), vengeur de son père (Amphiaraüs); on voyait l'ombre d'Amphiaraüs sortir de son tombeau. Voltaire n'eut pas le loisir ou la persévérance d'opérer les modifications indiquées ici, mais il ne fit pas imprimer sa pièce, et le texte que nous avons fut publié en 1779, après la mort du poète, sur une copie que possédait l'acteur Lekain. On voit dans cette pièce le germe de *Sémiramis* (1748).

Adieu, je vous aime bien tendrement, mon cher ami; il faudra que vous reveniez ici, ou que je retourne à Rouen, car je ne peux plus me passer de vous voir.

---

7. — A M. DE CIDEVILLE

Ce 15 mai (1733).

Mon cher ami, je suis enfin[1] vis-à-vis ce beau portail[2], dans le plus vilain quartier de Paris, dans la plus vilaine maison[3], plus étourdi du bruit des cloches qu'un sacristain; mais je ferai tant de bruit avec ma lyre, que le bruit des cloches ne sera plus rien pour moi. Je suis malade; je me mets en ménage; je souffre comme un damné. Je brocante, j'achète des magots[4] et des Titien[5], je fais mon opéra[6], je fais transcrire *Ériphyle et Adélaïde*[7]; je les cor-

1. Mme de Fontaine-Martel, chez qui demeurait Voltaire, rue des Bons-Enfants, était morte au mois de janvier; il avait différé son déménagement pendant trois mois.

2. Le portail de Saint-Gervais. Voltaire le louait ainsi dans le *Temple du goût :* « Un chef-d'œuvre auquel il manque une église, une place et des admirateurs ». — « C'est, disait-il, le seul ami que m'a fait le *Temple du goût* », qui lui avait fait en revanche beaucoup d'ennemis. Ce portail est l'œuvre de Jacques Debrosse, architecte du Luxembourg, mort en 1626.

3. La maison d'un marchand de blé, Demoulin, avec qui Voltaire allait se livrer à de périlleuses spéculations. Cette maison était située sur l'emplacement actuel de la caserne Lobau, dans la rue du Long-Pont. La façade de Saint-Gervais n'était point encore dégagée.

4. C'est-à-dire des Téniers. On connaît le mot de Louis XIV, qui avait le goût noble, sur les tableaux de ce peintre : « Otez-moi de là tous ces magots ». Le *magot* est un gros singe sans queue; on appelle ainsi par extension des figurines grotesques.

5. Le Titien, né en 1477, mort en 1576, est le plus grand maître de l'école vénitienne; voir au Louvre son tableau les *Pèlerins d'Emmaüs*.

6. *Samson* (ne fut pas représenté).

7. Sur *Ériphyle*, voy. p. 339, n 9. — *Adélaïde du Guesclin* avait été jouée en 1734.

rige, j'efface, j'ajoute, je barbouille, la tête me tourne. Il faut que je vienne goûter avec vous les plaisirs que donnent les belles-lettres, la tranquillité et l'amitié. Formont est allé porter sa philosophique paresse chez Mme Moras. Il y a mille ans que je ne l'ai vu; il me consolait, car il me parlait de vous. Adieu; je souffre trop pour écrire.

---

8. — A M. L'ABBÉ MOUSSINOT[1]

Mercredi 10 décembre 1737.

Je me hâte de répondre à votre lettre du 8.

Je vois, par le mémoire de ce que contient la caisse, qu'il y a trente et un volumes de pièces de l'Académie.

Il est impossible qu'il y en ait tant depuis que l'Académie distribue des prix[2]. Il faut que vous ayez pris la malheureuse Académie française pour l'Académie des sciences. On envoya un jour dix-huit singes à un homme qui avait demandé dix-huit cygnes pour mettre sur son canal. J'ai bien la mine d'avoir trente et un singes au lieu de huit à neuf cygnes qu'il me fallait. Si l'on a fait ce quiproquo, comme je le présume, mon cher abbé, il faut vite acheter les volumes des pièces qui ont remporté le prix à la véri-

1. Cet abbé, chanoine et trésorier du chapitre de Saint-Merry, caissier général de l'association janséniste, fut en outre pendant près de cinq ans (1736-1741) chargé tes intérêts, et même, comme on le voit par cette lettre, des achats et commissions de Voltaire, qui avait grande amitié pour cet abbé spirituel, scrupuleusement honnête, et animé d'une rare tolérance. Leur correspondance manuscrite (à la Bibl. nationale) se compose de 143 lettres.

2. Voltaire et la marquise du Châtelet travaillaient l'un et l'autre à un mémoire *sur la nature et la propagation du feu*, question mise au concours par l'Académie des sciences. Le prix fut décerné en 1738; ni Voltaire ni son amie ne l'obtinrent; mais

table Académie, et je vous enverrai les ennuyeux compliments de la pauvre Académie française [1].

Je vous réitère mes petites supplications au sujet des livres que j'ai demandés, des baromètres et des thermomètres. En voilà deux que vous m'envoyez ; reste à deux qu'il me faut encore.

Envoyez monsieur votre frère chez Hébert presser le nécessaire de la part de Mme la marquise du Châtelet, et le prier de ne rien épargner pour le goût et la magnificence [2].

Faites chercher, je vous prie, une montre à secondes chez Leroi, ou chez Lebon, ou chez Tiout, enfin la meilleure montre soit d'or, soit d'argent : il n'importe ; le prix n'importe pas davantage. Vous avez carte blanche [3] sur tout et je n'ai jamais que des remerciments à vous faire.

Je vous embrasse tendrement.

---

9. — A M. HELVÉTIUS [4].

A Cirey, ce 4 décembre (1738).

Mon très cher enfant, pardonnez l'expression, la langue du cœur n'entend pas le cérémonial ; jamais vous n'éprou-

leurs mémoires furent honorés de l'impression dans le recueil de l'Académie.

1. Il y a chez Voltaire quelque dépit contre l'Académie française, à laquelle il s'était présenté l'année précédente, mais dont il avait été écarté par le ministère.

2. La marquise s'occupait de meubler et de décorer son château de Cirey.

3. Papier (*charta*) signé en blanc.

4. Claude-Adrien Helvétius, né en 1715, venait d'être pourvu d'une ferme générale. Il s'adonnait aux lettres, qu'il finit par cultiver exclusivement à partir de 1750, quand il eut résigné sa charge. Après quelques tentatives poétiques, il se tourna vers la philosophie, et publia en 1758 le livre de l'*Esprit*, inspiré par un brutal sensualisme,

verez tant d'amitié et tant de sévérité : je vous renvoie votre *Épître* apostillée [1], comme vous l'avez ordonné. Vous et votre ouvrage méritez d'être parfaits. Qui peut ne pas s'intéresser à l'un et à l'autre? Mme la marquise du Châtelet pense comme moi : elle aime la vérité et la candeur de votre caractère; elle fait un cas infini de votre esprit; elle vous trouve une imagination féconde; votre ouvrage lui paraît plein de diamants brillants; mais qu'il y a loin de tant de talents et tant de grâces à un ouvrage correct! La nature a tout fait pour vous; ne lui demandez plus rien; demandez tout à l'art; il ne vous manque plus que de travailler avec difficulté. Vingt bons vers en quinze jours sont malaisés à faire; et, depuis nos grands maîtres, dites-moi, qui a fait vingt bons vers alexandrins de suite? Je ne connais personne dont on puisse en citer un pareil nombre. Et voilà pourquoi tout le monde s'est jeté dans ce misérable style marotique [2], dans ce style bigarré et grimaçant, où l'on allie monstrueusement le trivial et le sublime, le sérieux et le comique, le langage de Rabelais [3], celui de Villon [4] et celui de nos jours. A la bonne heure, qu'un laid visage se couvre de ce masque. Rien n'est si rare que le beau naturel; c'est un don que vous avez; tirez-en donc, mon cher ami, tout le parti que vous pouvez; il ne tient

en psychologie et en morale. Cet ouvrage fit scandale et fut brûlé en 1759, par arrêt du parlement. Helvétius démentait d'ailleurs par ses mœurs la sécheresse de sa doctrine : c'était pour les gens de lettres l'hôte le plus affable, l'ami le plus dévoué. Il mourut en 1771, laissant un traité *de l'Homme*, ouvrage posthume.

1. Une épître en vers *sur l'Étude*, qu'il avait soumise aux hôtes de Cirey, et que Voltaire lui renvoyait avec des *apostilles*, ou notes critiques.

2. Il a surtout en vue J.-B. Rousseau.

3. Né en 1483, mort en 1553, auteur de *Gargantua et Pantagruel*.

4. Le plus grand poète français du quinzième siècle, vrai gamin de Paris, qui encourut la potence par ses méfaits, mais qui a chanté les émotions de cette vie dévergondée dans deux admirables

qu'à vous. Je vous jure que vous serez supérieur en tout ce que vous entreprendrez ; mais ne négligez rien. Je vous donne un bon conseil, après vous avoir donné de bien mauvais exemples. Je me suis mis trop tard à corriger mes ouvrages; je passe actuellement les jours et les nuits à réformer la *Henriade*, *Œdipe*, *Brutus*, et tout ce que j'ai jamais fait. N'attendez pas comme moi :

Si nolis sanus, curres hydropicus.....[1]
(Hor., lib. I, ep. II, v. 34.)

Je songe à guérir mes maladies, mais vous, prévenez celles qui peuvent vous attaquer. Puisque vous chantez l'*étude* avec tant d'esprit et de courage, ayez aussi le courage de limer cette production vingt fois ; renvoyez-la-moi, et que je vous la renvoie encore. La gloire, en ce métier-ci, est comme le royaume des cieux, *et violenti rapiunt illud*[2]. Que je sois donc votre directeur[3] pour ce royaume des belles-lettres ; vous êtes une belle âme à diriger. Continuez dans le bon chemin, travaillez ; je veux que vous fassiez aux belles-lettres et à la France un honneur immortel. Plutus[4] ne doit être que le valet de chambre d'Apollon ; le tarif[5] est bientôt connu, mais une épître en vers est un terrible ouvrage. Je défie vos quarante fermiers généraux de le faire. Adieu ; je vous embrasse tendrement; je vous aime comme on aime son fils. Mme du Châtelet vous fait les compliments les plus vrais; elle vous écrira, elle vous remercie.

recueils, le *Petit* et le *Grand Testament*.

1. *Si tu ne cours pas étant en bonne santé, tu y seras forcé quand tu seras hydropique.*

2. Saint Mathieu, XI, 12. — *Ce sont les violents qui s'en emparent.*

3. Comme il y a des directeurs de conscience pour préparer les âmes à entrer dans le « royaume des cieux ».

4. Allusion aux richesses et aux fonctions du jeune Helvétius.

5. Le tarif des taxes que les fermiers devaient percevoir.

Allons, qu'un ouvrage qui lui est adressé soit digne de vous et d'elle. Vous m'avez fait trop d'honneur dans cet ouvrage et cependant je vous rends la vie bien dure. Adieu ; je vous souhaite la bonne année. Aimez toujours les arts et Cirey.

---

10. — A M. D'ARNAUD[1], A PARIS

A Bruxelles, 20 novembre (1742).

Mon cher enfant en Apollon, vous vous avisez donc enfin d'écrire d'une écriture lisible, sur du papier honnête, de cacheter avec de la cire, et même d'entrer dans quelque détail en écrivant? Il faut qu'il se soit fait en vous une bien belle métamorphose ; mais apparemment votre conversion ne durera pas, et vous allez retomber dans votre péché de paresse. N'y retombez pas au moins quand il s'agira de travailler à votre *Mauvais riche*[2], car j'aime encore mieux votre gloire que vos attentions. J'espère beaucoup de votre plan et surtout du temps que vous mettez à composer, car, depuis trois mois, vous ne m'avez pas fait voir un vers. *Sat cito, si sat bene*[3].

1. D'Arnaud - Baculard, né en 1718, mort en 1805. Son goût précoce pour la poésie avait été encouragé par Voltaire, qui l'aida de ses conseils, de son argent, et le recommanda même à Frédéric. Le goût que ce roi manifestait pour d'Arnaud, la faveur qu'il lui témoignait à Berlin, furent plus tard une des causes qui déterminèrent Voltaire à partir lui aussi pour la Prusse. La pièce la plus connue d'Arnaud est un gros drame, le *Comte de Comminges*, représenté en 1790. Il doit aussi son peu de célébrité aux railleries dont Beaumarchais l'a criblé dans ses *Mémoires*.

2. Le *Mauvais riche* fut joué à l'hôtel de Clermont-Tonnerre, en février 1750 : Lekain remplit le principal rôle et, pour la première fois, attira sur lui l'attention de Voltaire.

3. *N'importe le temps, si l'ouvrage est bon.*

Plusieurs personnes m'ont écrit que M. Thieriot répandait le bruit que j'avais pris part à votre comédie; je ne crois pas que M. Thieriot puisse ni veuille vous ravir un honneur qui est uniquement à vous. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que celle d'en avoir reçu de vous les prémices et d'avoir été le premier à vous encourager à traiter un sujet susceptible d'intérêt, de comique et de morale, et où vous pourrez peindre les vertus d'après nature, en les prenant dans votre cœur. A l'égard des vices, il faudra que vous sortiez un peu de chez vous; mais les modèles ne seront pas difficiles à rencontrer.

Faites-moi le plaisir de me donner souvent de vos nouvelles si vous pouvez. Je vous embrasse de tout mon cœur.

---

11. — A M. DE VAUVENARGUES[1]

Décembre (1744).

L'état où vous m'apprenez que sont vos yeux[2] a tiré, monsieur, des larmes aux miens; et l'éloge funèbre[3] que vous m'avez envoyé a augmenté mon amitié pour vous, en augmentant mon admiration pour cette belle éloquence avec laquelle vous êtes né. Tout ce que vous dites n'est que

1. Le marquis de Vauvenargues, né en 1715, mort en 1747, était capitaine au régiment du roi, en garnison alors à Nancy. La retraite de Prague (1742) avait épuisé les forces de ce jeune et brillant officier : il consacrait ses loisirs forcés à des écrits de morale et de critique, qui marquent sa place immédiatement au-dessous de La Bruyère, et avait pris Voltaire pour confident de ses essais.

2. Il allait perdre la vue.

3. *Éloge* de Paul-Hippolyte-Emmanuel de Seitres de Caumont, mort à Prague, en avril 1742, ami et compagnon d'armes de Vauvenargues.

trop vrai, en général[1]. Vous en exceptez sans doute l'amitié. C'est elle qui vous a inspiré, et qui a rempli votre âme de ces sentiments qui condamnent le genre humain. Plus les hommes sont méchants, plus la vertu est précieuse; et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus[2], parce qu'elle est la première de nos consolations. Voilà la première oraison funèbre que le cœur ait dictée, toutes les autres sont l'ouvrage de la vanité[3]. Vous craignez qu'il n'y ait un peu de déclamation. Il est bien difficile que ce genre d'écrire se garantisse de ce défaut; qui parle longtemps, parle trop sans doute. Je ne connais aucun discours oratoire où il n'y ait des longueurs. Tout art a son endroit faible; quelle tragédie est sans remplissage, quelle ode sans strophes inutiles? Mais, quand le bon domine, il faut être satisfait; d'ailleurs, ce n'est pas pour le public que vous avez écrit, c'est pour vous, c'est pour le soulagement de votre cœur; le mien est pénétré de l'état où vous êtes. Puissent les belles-lettres vous consoler! elles sont en effet le charme de la vie quand on les cultive pour elles-mêmes, comme elles le méritent; mais, quand on s'en sert comme d'un organe de la renommée, elles se vengent bien de ce qu'on ne leur

1. Voici ce passage : « Il n'est pas besoin d'avoir fait beaucoup d'expériences des hommes pour connaître leur dureté. En vain cherchent-ils à la mort, par de pathétiques discours, à surprendre la compassion; comme ils l'ont rarement connue, il est rare aussi qu'ils l'excitent, et leur mort ne touche personne, elle est attendue, désirée, ou du moins oubliée de ceux qui leur sont les plus proches. Tout ce qui les environne ou les hait, ou les méprise, ou les envie, ou les craint: tous semblent avoir à leur perte quelque intérêt détourné; les indifférents mêmes osent y ressentir la barbare joie du spectacle. Après avoir cherché l'approbation du monde pendant tout le cours de leur vie, telle est leur fin déplorable. »

2. Cela est vrai : Voltaire aime aussi cordialement qu'il hait.

3. Appréciation tout à fait contestable : chez Bossuet, par exemple, l'oraison funèbre confond la vanité plutôt qu'elle ne s'en inspire. — Voy. plus haut, p. 240, et la note 4.

a pas offert un culte assez pur, elles nous suscitent des ennemis qui persécutent jusqu'au tombeau. Zoïle[1] eût été capable de faire tort à Homère vivant. Je sais bien que les Zoïles sont détestés, qu'ils sont méprisés de toute la terre, et c'est là précisément ce qui les rend dangereux. On se trouve compromis, malgré qu'on en ait[2], avec un homme couvert d'opprobres.

Je voudrais, malgré ce que je vous dis là, que votre ouvrage fût public; car, après tout, quel Zoïle pourrait médire de ce que l'amitié, la douleur et l'éloquence ont inspiré à un jeune officier; et qui ne serait étonné de voir le génie de M. Bossuet à Prague? Adieu, monsieur; soyez heureux, si les hommes peuvent l'être; je compterai parmi mes beaux jours celui où je pourrai vous revoir[3].

Je suis avec les sentiments les plus tendres, etc.

---

12. — A M. LE MARQUIS D'ARGENSON[4]

Jeudi 13 mai (1745), à onze heures du soir[5].

Ah! le bel emploi pour votre historien[6]! Il y a trois cents

1. Zoïle, rhéteur et philosophe grec, a vécu à Éphèse (quatrième siècle av. J.-C.). Il avait écrit contre Homère une diatribe intitulée Ὁμηρομάστιξ, *Fouet d'Homère*. Son nom, dès l'antiquité, est devenu synonyme de *critique inintelligent et jaloux*. — Voltaire a ici une arrière-pensée personnelle; il flétrit les critiques acharnés après lui, tels que l'abbé Desfontaines, rédacteur de la feuille littéraire qui après lui passera aux mains de Fréron.

2. Abréviation pour *quelque mauvais gré qu'on ait de cela*.

3. Vauvenargues était à Aix, en Provence.

4. Le marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères, était allé rejoindre le roi à l'armée. — Il avait été camarade de classes de Voltaire.

5. Ce billet fut écrit à la première nouvelle de la victoire de Fontenoy, remportée trois jours avant (10 mai) sous les yeux du roi.

6. Il avait été nommé cette année

ans que les rois de France n'ont rien fait de si glorieux. Je suis fou de joie.

Bonsoir, monseigneur.

---

13. — A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE[1]

Lunéville, ce 14 août (1749).

Madame, Votre Altesse Sérénissime est obéie, non pas aussi bien, mais du moins aussi promptement qu'elle mérite de l'être. Vous m'avez ordonné *Catilina*[2], et il est fait. La petite-fille du grand Condé, la conservatrice du bon goût et du bon sens, avait raison d'être indignée de voir

même (1er avril 1745), et précisément grâce à d'Argenson, aux fonctions d'historiographe.

1. Anne-Louise de Bourbon, petite-fille du grand Condé, née en 1676, morte en 1753. Elle avait épousé le duc du Maine, fils de Louis XIV et de Mme de Montespan. Elle s'était personnellement compromise dans la conspiration de Cellamare (1718), afin de faire passer la régence des mains du duc d'Orléans dans celles de son mari. Cette princesse, très spirituelle, mais non sans quelque puérilité dans l'affectation, tenait dans son château de Sceaux une véritable *cour;* elle s'y était entourée, en divers temps, de gens de lettres tels que Malezieu, l'abbé Genest, Fontenelle, et de femmes d'un esprit distingué, telles que Mme du Deffant et la célèbre Mlle de Launay-Staal, sa femme de chambre.

2. C'est la tragédie qu'il intitulera *Rome sauvée.* — Crébillon avait fait représenter au commencement de 1749 un *Catilina* qu'il tenait depuis dix-huit ans en portefeuille. Mme de Pompadour s'était fait gloire de protéger l'œuvre du vieux poète et avait obtenu pour lui du roi des frais de mise en scène, faveur analogue à celle qui venait d'être accordée à la *Sémiramis* de Voltaire. Cette pièce de Crébillon, néanmoins, eut peu de succès : l'auteur avait dénaturé violemment les données de l'histoire, rabaissé le caractère de Cicéron, et mêlé une intrigue d'amour à cette terrible page. La duchesse du Maine se mit, ou se laissa mettre au nombre des censeurs, encouragea Voltaire à refaire cette tragédie de Crébillon, comme naguère *Sémiramis;* aussi Voltaire feint-il de n'être que l'humble exécuteur des ordres de la duchesse.

la farce monstrueuse du *Catilina* de Crébillon trouver des approbateurs. Jamais Rome n'avait été plus avilie, et jamais Paris plus ridicule. Votre belle âme voulait venger l'honneur de la France; mais j'ai bien peur qu'elle n'ait remis sa vengeance en d'indignes mains. Je ne réponds, madame, que de mon zèle; il a été peut-être trop prompt. Je me suis tellement rempli l'esprit de la lecture de Cicéron, de Salluste et de Plutarque, et mon cœur s'est si fort échauffé par le désir de vous plaire, que j'ai fait la pièce en huit jours. Vous aurez la bonté, madame, d'y compter aussi huit nuits. Enfin l'ouvrage est achevé; je suis épouvanté de cet effort; il n'est pas croyable, mais il a été fait pour Mme la duchesse du Maine.

Mme du Châtelet, à qui j'apportais un acte tous les deux jours, était aussi étonnée que moi. Il y a ici trois ou quatre personnes qui ont le goût très cultivé et même très difficile[1], qui ne veulent point que l'amour avilisse un sujet si terrible; qui me croiraient perdu si la galanterie de Racine venait affaiblir entre mes mains la vraie tragédie, qu'il n'a connue que dans *Athalie;* qui me croiraient perdu encore, si je tombais dans les déclamations de Corneille; qui veulent une action continue, toujours vive, toujours intriguée, toujours terrible; un tableau fidèle et agissant de Rome entière; Cicéron dans sa grandeur, César dans l'aurore de la sienne et déjà au-dessus des autres hommes; les *Catilinaires* en action, la vérité fidèlement observée, et, pour toute fiction, Catilina éperdument épris de sa femme, avec qui il est marié en secret, femme vertueuse et qui aime véritablement son mari; Catilina forcé de tuer le père de sa femme, dans l'instant que ce Romain va révéler la conspiration. Voilà en gros, madame, ce que l'on désirait et

1. Entre autres Tressan et Saint-Lambert.

ce que l'on a trouvé pour le fond. Peut-être la longue habitude que j'ai de faire des vers, la sublimité du sujet, surtout l'ardeur de vous plaire, m'ont élevé au-dessus de moi-même. Mme du Châtelet me flatte que Votre Altesse trouvera *Catilina* le moins mauvais de mes ouvrages; je n'ose m'en flatter. Je le souhaite pour l'honneur des lettres, si indignement déshonorées; et il faut, de plus, qu'un ouvrage fait par vos ordres soit bon. Mais enfin, que mon obéissance et mon zèle me tiennent lieu de quelque chose. Protégez donc, madame, ce que vous avez créé.

On m'apprend que votre protection nous donne l'abbé Le Blanc pour confrère à l'Académie[1]. Il vous est plus aisé, madame, de donner une place au mérite, que de donner le talent nécessaire pour faire *Catilina*.

Il faut à présent revoir avec un flegme sévère ce que j'ai fait avec le feu de l'enthousiasme; il s'agit d'être correct et élégant; voilà ce qui coûte plus qu'une tragédie. Je ne me console point de n'être point aux pieds de Votre Altesse dans Anet[2]; c'est là que j'aurais dû travailler[3]; mais votre royaume est partout.

J'ai combattu pour vous sur la frontière contre les *barbares*[4]; c'est votre étendard que je porte.

Je suis avec un profond respect, etc.

1. L'abbé Le Blanc, candidat perpétuel à l'Académie, ne put jamais en forcer les portes.

2. Célèbre château près de Dreux, construit en 1548 par Philibert Delorme et décoré par le sculpteur Jean Goujon, sur l'ordre de Henri II, pour Diane de Poitiers, détruit en 1792; on peut en voir le portail dans la cour de l'École des beaux-arts, à Paris.

3. C'est chez la princesse, dans son château de Sceaux, que Voltaire avait, en 1747, écrit ses premiers contes en prose : *Barbare*, *le Crocheteur borgne*, *Zadig*, etc.

4. Il veut dire : Crébillon et ses admirateurs. — Il les appelle *Barbares*, *Visigoths*, *Allobroges*.

14. — A STANISLAS

ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR

Le 29 août, à neuf heures trois quarts du matin (1740)[1].

Sire, il faut s'adresser à Dieu quand on est en paradis. Votre Majesté m'a permis de venir lui faire ma cour jusqu'à la fin de l'automne, temps auquel je ne puis me dispenser de prendre congé de Votre Majesté. Elle sait que je suis très malade, et que des travaux continuels me retiennent dans mon appartement autant que mes souffrances. Je suis forcé de supplier Votre Majesté qu'elle ordonne qu'on daigne avoir pour moi les bontés nécessaires et convenables à la dignité de sa maison, dont elle honore les étrangers qui viennent à sa cour. Les rois sont, depuis Alexandre, en possession de nourrir les gens de lettres, et quand Virgile était chez Auguste, *Alliotus*, conseiller aulique d'Auguste, faisait donner à Virgile du pain, du vin et de la chandelle. Je suis malade aujourd'hui, et je n'ai ni pain ni vin pour dîner. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, Sire, de Votre Majesté, le très humble, etc.

1. Le 29 août, à neuf heures du matin, Voltaire se trouvant à Lunéville, écrivait un billet pressant à M. Alliot, conseiller aulique et commissaire général, strictement économe, de la maison du roi Stanislas : il demandait les vivres nécessaires, dans l'impossibilité où il se disait de se rendre à la table commune. Pas de résultat. Un quart d'heure apres, il réitère sa sommation. Enfin, à neuf heures trois quarts, il soumet ses doléances au roi lui-même. Stanislas, pour toute réponse, renvoya le billet de Voltaire à son zélé serviteur, qui répliqua directement au poète par une lettre impertinente. Il est probable que Voltaire se tint pour battu. Ajoutons qu'Alliot, dévot personnage, faisait partie, à la cour de Lorraine, du petit groupe qui supportait impatiemment la faveur du roi pour l'insigne mécréant.

15. — A MADEMOISELLE CLAIRON[1]

Janvier (1750).

Vous avez dû recevoir, mademoiselle, un changement très léger, mais qui est très important[2]. Je ne crois pas m'aveugler; je vois que tous les véritables gens de lettres rendent justice à cet ouvrage, comme on la rend à vos talents. Ce n'est que par un examen continuel et sévère de moi-même, ce n'est que par une extrême docilité pour de sages conseils, que je parviens chaque jour à rendre la pièce moins indigne des charmes que vous lui prêtez.

Si vous aviez le quart de la docilité dont je fais gloire, vous ajouteriez des perfections bien singulières à celles dont vous ornez votre rôle. Vous vous diriez à vous-même quel effet prodigieux font les contrastes, les inflexions de voix, les passages du débit rapide à la déclamation douloureuse, les silences après la rapidité, l'abattement morne et s'exprimant d'une voix basse, après les éclats que donne l'espérance ou qu'a fournis l'emportement. Vous auriez l'air abattu, consterné, les bras collés, la tête un peu

1. Célèbre tragédienne (son vrai nom était Claire Leyris de Latude), née en 1723, morte en 1803. Elle avait débuté en 1743, à la Comédie française, où elle devint promptement la rivale de Mlle Dumesnil, qu'elle surpassait par les qualités physiques. Son humeur hautaine, plus encore que sa mauvaise santé, la fit renoncer à la scène dès 1765. Peu d'actrices furent plus qu'elle adulées par le public et par les écrivains : on voit d'après cette lettre, et d'après trois autres qui la précèdèrent, sur le même sujet, combien il fallait de précautions, même a Voltaire, son fervent admirateur, pour lui glisser quelques avis.

2. Au rôle d'Électre, dans la tragédie d'*Oreste*. Cette pièce, représentée le 12 janvier, était destinée à rabaisser dans l'opinion l'*Électre* de Crébillon, vieille déjà de quarante ans. Aussitôt après la première représentation, Voltaire avait repris son œuvre, et annonçait qu'elle serait jouée la seconde fois « avec les corrections qui ont paru nécessaires ». Il venait d'envoyer à Mlle Clairon son rôle remanié.

baissée, la parole basse, sombre, entrecoupée. Quand Iphise[1] vous dit :

> Pammène[2] nous conjure
> De ne point approcher de sa retraite obscure ;
> Il y va de ses jours.....

vous lui répondriez, non pas avec un ton ordinaire, mais avec tous ces symptômes du découragement, après un *ah!* très douloureux,

> Ah!.. . que m'avez-vous dit?
> Vous vous êtes trompée....
> (Acte II, sc. 7.)

En observant ces petits artifices[3] de l'art, en parlant quelquefois sans déclamer, en nuançant ainsi les belles couleurs que vous jetez sur le personnage d'Électre, vous arriveriez à cette perfection à laquelle vous touchez, et qui doit être l'objet d'une âme noble et sensible. La mienne se sent faite pour vous admirer et pour vous conseiller; mais, si vous voulez être parfaite, songez que personne ne l'a jamais été sans écouter des avis, et qu'on doit être docile à proportion de ses grands talents.

---

16. — A MADAME DENIS[4]

A Potsdam, le 3 mars (1752).

J'ai réchappé de tous les maux qui m'ont assiégé pendant

1. Iphise est la sœur d'Électre dans l'*Oreste* de Voltaire.

2. C'est un vieillard resté fidèle à la famille d'Agamemnon.

3. Dans le sens favorable de *procédés*.

4. Mme Denis était l'aînée des nièces de Voltaire, fille de sa sœur, Mme Mignot, et veuve, depuis 1744. Voltaire s'en était fait une véritable fille d'adoption ; mais il avait en vain tenté de l'entraîner à Berlin. — Il y était depuis près de deux ans, et déjà de graves déboires étaient survenus. Le ton de cette lettre s'en ressent.

deux mois, et milord Tyrconnell mourut hier[1]. La mort fait de ces quiproquo-là à tout moment. Mme de Tyrconnell aura fait un cruel voyage; elle sera ruinée pour avoir tenu ici une table ouverte, et elle a perdu un mari qu'elle aimait. La jeunesse la plus brillante n'est donc rien, puisque Madame est morte[2]! La sobriété ne sauve donc rien, puisque le duc d'Orléans est mort[3]! Mais les hommes sont insensibles à ces exemples frappants : ils étonnent le premier moment; on se rassure bientôt, on les oublie, on reprend le train ordinaire; et celui qui a dit qu'à la cour comme à l'armée, quand on voit tomber à droite et à gauche, on crie *serre* et on avance, n'a eu que trop raison.

Darget part demain avec sa vessie[4]; c'était à moi de partir. Il vous donnera un des plus furieux[5] paquets que je vous aie encore envoyés[6]. Il emmène avec lui un excellent domestique français qui m'était bien nécessaire; c'est un jeune Picard qui s'est mis à pleurer quand il a vu que je ne partais pas. Il prétend qu'il n'y peut plus tenir, que les Prussiens se moquent de lui, parce qu'il est petit et qu'il

1. Irlandais jacobite, ministre de France à Berlin.

2. Anne-Henriette, fille de Louis XV; cf. le fameux passage de Bossuet, dans l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre* : « Madame se meurt, Madame est morte ».

3. Le duc d'Orléans, fils du régent, prince d'une piété ascétique : il était mort le 4 février à l'abbaye de Sainte-Geneviève.

4. Encore un Français pris de nostalgie, et qui s'éloigne sans esprit de retour. Darget, venu à Berlin comme secrétaire de M. de Valori, ministre de France, avait sauvé son maître d'un parti de Pandours pendant la campagne de 1745. La présence d'esprit et le dévouement dont il avait fait preuve en cette circonstance engagèrent Frédéric à se l'attacher comme lecteur et secrétaire. C'est un des officiers du roi de Prusse que Voltaire trouva le plus serviables. De là l'expression de ces regrets. Darget fut longtemps avant de se guérir de son mal, comme nous l'apprend la suite de la correspondance de Voltaire, qui ne le perdit pas de vue.

5. Grand, considérable : *furieux*, en ce sens, est d'origine *précieuse*. Voy. Molière, *Précieuses ridicules*, sc. 12 : « J'ai un *furieux* tendre pour les hommes d'épée ».

6. Un paquet de livres.

n'est que Français. J'ai eu beau lui dire que le roi n'a pas sept pieds de haut, et qu'Alexandre était petit : il m'a répondu qu'Alexandre et le roi de Prusse n'étaient pas Picards Enfin il ne me reste plus de domestique de Paris.

Darget dit qu'il veut voir la première représentation de *Rome*[1]; je ne sais si elle sera *sauvée* ou perdue. C'est un grand jour pour le beau monde oisif de Paris qu'une première représentation; les cabales battent le tambour; on se dispute les loges; les valets de chambre vont à midi remplir le théâtre. La pièce est jugée avant qu'on l'ait vue Femmes contre femmes, petits-maîtres contre petits-maîtres, sociétés contre sociétés; les cafés sont comblés de gens qui disputent; la foule est dans la rue, en attendant qu'elle soit au parterre. Il y a des paris; on joue le succès de la pièce aux trois dés. Les comédiens tremblent, l'auteur aussi. Je suis bien aise d'être loin de cette guerre civile, au coin de mon feu à Potsdam, mais toujours très affligé de n'être plus au coin du vôtre.

---

17. — A MADAME DENIS

A Mayence, le 9 de juillet (1753)[2].

Il y avait trois ou quatre ans que je n'avais pleuré, et je comptais bien que mes vieilles prunelles ne connaîtraient plus cette faiblesse, jusqu'à ce qu'elles se fermassent pour

1. Elle avait eu lieu avec grand succès le 24 février; Voltaire n'en savait rien encore.

2. Sur la scène de Francfort terminée deux jours seulement avant la date de cette lettre, voy. plus haut, p. 140 et suiv. — Mme Denis avait repris le chemin de Paris. Elle écrivait le 26 août : « Il n'y a personne en France, je dis personne sans aucune exception, qui n'ait conda[illegible]ne cette violence mêlée de tant

jamais. Hier, le secrétaire du comte de Stadion[1] me trouva fondant en larmes; je pleurais votre départ et votre séjour; l'atrocité de ce que vous avez souffert perdait de son horreur quand vous étiez avec moi; votre patience et votre courage m'en donnaient; mais, après votre départ, je n'ai plus été soutenu.

Je crois que c'est un rêve; je crois que tout cela s'est passé du temps de Denys de Syracuse. Je me demande s'il est bien vrai qu'une dame de Paris, voyageant avec un passe-port du roi son maître, ait été traînée dans les rues de Francfort par des soldats, conduite en prison sans aucune forme de procès, sans femme de chambre, sans domestique, ayant à sa porte quatre soldats la baïonnette au bout du fusil, et contrainte de souffrir qu'un commis de Freytag, un scélérat de la plus vile espèce, passât seul la nuit dans sa chambre. Quand on arrêta la Brinvilliers[2], le bourreau ne fut jamais seul avec elle; il n'y a point d'exemple d'une indécence si barbare. Et quel était votre crime? d'avoir couru deux cents lieues pour conduire aux eaux de Plombières un oncle mourant, que vous regardiez comme votre père.

Il est bien triste, sans doute, pour le roi de Prusse, de n'avoir pas encore réparé cette indignité commise en son nom par un homme qui se dit son ministre. Passe encore pour moi; il m'avait fait arrêter pour ravoir son livre imprimé de poésies, dont il m'avait gratifié et auquel j'avais quelque droit; il me l'avait laissé comme le gage de ses bontés et comme la récompense de mes soins. Il a voulu reprendre

de ridicule et de cruauté. Elle donne des impressions plus grandes que vous ne croyez. »

1. Le comte de Stadion était conseiller intime de l'empereur et ministre d'État de l'électeur de Mayence. Voltaire s'était servi de lui pour appuyer auprès de l'empereur François Ier sa requête du 5 juin précédent.

2. Célèbre empoisonneuse, exécutée à Paris en 1676.

ce bienfait; il n'avait qu'à dire un mot, ce n'était pas la peine de faire emprisonner un vieillard qui va prendre les eaux. Il aurait pu se souvenir que, depuis plus de quinze ans, il m'avait prévenu par ses bontés séduisantes; qu'il m'avait, dans ma vieillesse, tiré de ma patrie; que j'avais travaillé avec lui deux ans de suite à perfectionner ses talents; que je l'ai bien servi, et ne lui ai manqué en rien; qu'enfin il est bien au-dessous de son rang et de sa gloire de prendre parti dans une querelle académique[1], et de finir, pour toute récompense, en me faisant demander ses poésies par des soldats.

J'espère qu'il connaîtra, tôt ou tard, qu'il a été trop loin; que mon ennemi l'a trompé, et que ni l'auteur ni le roi ne devaient pas jeter tant d'amertume sur la fin de ma vie. Il a pris conseil de sa colère, il le prendra de sa raison et de sa bonté. Mais que fera-t-il pour réparer l'outrage abominable qu'on vous a fait en son nom? Milord Maréchal sera sans doute chargé de vous faire oublier, s'il est possible, les horreurs où un Freytag vous a plongée.

On vient de m'envoyer ici des lettres pour vous; il y en a une de Mme de Fontaine[3] qui n'est pas consolante. On prétend toujours que j'ai été *Prussien*. Si on entend par là que j'ai répondu par de l'attachement et de l'enthou-

1. Entre Kœnig et Maupertuis.

2. George Keith, milord Maréchal (ainsi nommé parce que le titre de grand maréchal d'Écosse était héréditaire dans sa famille), était un jacobite exilé, que Frédéric, pour faire pièce au roi George d'Angleterre, avait nommé en 1751 son ministre en France. Il compta parmi les protecteurs de J.-J. Rousseau. — « Milord Maréchal, écrit Mme Denis à la date du 26 août, s'est tué de désavouer à Versailles, et dans toutes les maisons, tout ce qui s'est passé à Francfort. Il a assuré, de la part de son maître, qu'il n'y avait point de part. »

3. Nièce de Voltaire, sœur cadette de Mme Denis. Elle avait épousé en 1738 Nicolas de Dompierre, seigneur de Fontaine-Hornoy (en Picardie), trésorier de France au bureau des finances d'Amiens; elle se maria en secondes noces (1762) au marquis de Florian, oncle du célèbre fabuliste.

siasme aux avances singulières que le roi de Prusse m'a faites pendant quinze années de suite, on a grande raison; mais si on entend que j'ai été son sujet, et que j'ai cessé un moment d'être Français, on se trompe. Le roi de Prusse ne l'a jamais prétendu, et ne me l'a jamais proposé. Il ne m'a donné la clef de chambellan que comme une marque de bonté, que lui-même appelle frivole dans les vers qu'il fit pour moi, en me donnant cette clef et cette croix que j'ai remises à ses pieds. Cela n'exigeait ni serments, ni fonctions, ni naturalisation. On n'est point sujet d'un roi pour porter son ordre. M. de Couville, qui est en Normandie, a encore la clef de chambellan du roi de Prusse, qu'il porte comme la croix de Saint-Louis.

Il y aurait bien de l'injustice à ne pas me regarder comme Français, pendant que j'ai toujours conservé ma maison à Paris, et que j'y ai payé la capitation[1]. Peut-on prétendre sérieusement que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'est pas Français? Oserait-on dire cela devant les statues de Louis XIV et de Henri IV; j'ajouterai même de Louis XV, parce que je suis le seul académicien qui fis son *Panégyrique* quand il nous donna la paix[2]? et lui-même a ce *Panégyrique* traduit en six langues.

Il se peut faire que Sa Majesté prussienne, trompée par mon ennemi Maupertuis et par un mouvement de colère, ait irrité le roi mon maître contre moi; mais tout cédera à sa justice et à sa grandeur d'âme. Il sera le premier à demander au roi mon maître qu'on me laisse finir mes jours dans ma patrie; il se souviendra qu'il a été mon disciple, et que je n'emporte rien d'auprès de lui que l'honneur de

1. Taxe par tête (d'où son nom), établie pour la première fois, et à titre extraordinaire, par les États généraux de 1356; elle ne devint définitive qu'en 1701; elle était fixée pour chacun suivant sa fortune et sa qualité.

2. Il parut en 1748.

l'avoir mis en état d'écrire mieux que moi. Il se contentera de cette supériorité, et ne voudra pas se servir de celle que lui donne sa place, pour accabler un étranger qui l'a enseigné[1] quelquefois, qui l'a chéri et respecté toujours. Je ne saurais lui imputer les lettres qui courent contre moi sous son nom; il est trop grand et trop élevé pour outrager un particulier dans ses lettres; il sait trop comme un roi doit écrire, et il connaît le prix des bienséances; il est né surtout pour faire connaître celui de la bonté et de la clémence. C'était le caractère de notre bon roi Henri IV; il était prompt et colère, mais il revenait. L'humeur n'avait chez lui que des moments, et l'humanité l'inspira toute sa vie[2].

Voilà, ma chère enfant, ce qu'un oncle, ou plutôt ce qu'un père malade dicte pour sa fille. Je serai un peu consolé si vous arrivez en bonne santé. Mes compliments à votre frère[3] et à votre sœur. Adieu; puissé-je mourir dans vos bras, ignoré des hommes et des rois!

---

18. — A M. LEMARÉCHAL DUC DE RICHELIEU

Aux Délices, près de Genève, avril (1756).

Prenez Port-Mahon[4], mon *héros;* c'est mon affaire. Vous savez qu'un fou d'Anglais parie vingt contre un, à bureau

1. Cet emploi du mot *enseigner* est tombé en désuétude; on ne dit plus qu'*instruire*, en ce sens.

2. Tout ce passage indique surabondamment que la lettre est de celles que Voltaire appelle *ostensibles*. Son but (qu'il n'atteindra pas) est d'obtenir le droit de rentrer en France et, s'il se peut, de recouvrer auprès de Louis XV quelque ombre de faveur.

3. L'abbé Mignot.

4. La guerre venait d'être déclarée aux Anglais et une expédition dirigée contre Minorque sous les ordres du duc de Richelieu, qui s'em-

ouvert dans Londres, qu'on vous mènera prisonnier en Angleterre avant quatre mois. J'envoie commission à Londres de déposer vingt guinées[1] contre cet extravagant, et j'espère bien gagner quatre cents livres sterling[2], avec quoi je donnerai un beau feu de joie le jour que j'apprendrai que vous avez fait la garnison de Saint-Philippe prisonnière de guerre. Je ne suis pas le seul qui parie pour vous. Vous vengerez la France, et vous enrichirez plus d'un Français. Je me flatte que, malgré la fatigue et les chaleurs, la gloire vous donne de la santé à vous et à M. le duc de Fronsac[3]. Vous avez auprès de vous toute votre famille[4]. Permettez-moi de souhaiter que vous buviez tous à la glace dans ce niaudit fort de Saint-Philippe, couronnés de lauriers, comme des Romains triomphant des Carthaginois.

Je n'ôse pas vous supplier d'ordonner à un de vos secrétaires de m'envoyer les bulletins; mais si vous pouvez me faire cette faveur, vous ne pouvez assurément en honorer personne plus intéressé à vos succès.

Permettez que les deux Suisses[5] vous présentent leur tendre respect.

---

19. — A M. TRONCHIN, DE LYON[6]

Aux Délices, 29 juillet (1757).

J'ai une grâce à vous demander; c'est pour les Pichons.

para de Port-Mahon le 20 avril (moins le fort Saint-Philippe, principale citadelle de Port-Mahon, qui ne fut pris que le 20 juin).

1. Cette monnaie, ainsi nommée parce qu'on la fabriquait, à l'origine, avec la poudre d'or tirée de la côte de Guinée, valait alors 27 fr. 47.

2. La livre sterling vaut 25 fr. 20.

3. Fils du duc de Richelieu.

4. Son fils et son gendre, le comte d'Egmont.

5. Voltaire et Mme Denis.

6. Ce Tronchin, banquier à Lyon,

Ces Pichons sont une race de femmes de chambre et de domestiques, transplantée à Paris par Mme Denis et consorts. Un Pichon vient de mourir à Paris, et laisse de petits Pichons. J'ai dit qu'on m'envoyât un Pichon de dix ans pour l'élever; aussitôt un Pichon est parti pour Lyon. Ce pauvre petit arrive, je ne sais comment; il est à la garde de Dieu. Je vous prie de le prendre sous la vôtre. Cet enfant est ou va être transporté de Paris à Lyon par le coche ou par charrette. Comment le savoir? où le trouver? J'apprends par un Pichon des Délices que ce petit est au panier[1] de la diligence. Pour Dieu, daignez vous en informer; envoyez-le-nous de panier en panier; vous ferez une bonne œuvre. J'aime mieux élever un Pichon que servir un roi, fût-ce le roi des Vandales[2].

Vous savez la prise de Gabel[3] et du beau régiment le vieux Wurtemberg à parements noirs; plus, cinq cents housards prisonniers. Si on prend Görlitz[4], qui est au delà de Gabel, on est en Silésie; cependant l'ennemi est toujours en Bohême[5]. On se livre dans Vienne à une joie

parent du célèbre médecin qui soignait Voltaire, possédait la confiance du cardinal de Tencin, archevêque de Lyon et ancien ministre. Il secondait Voltaire dans les négociations auxquelles celui-ci s'employait entre Frédéric et la cour de France, à l'effet de préparer entre eux la paix.

1. Caisse d'osier, qu'on plaçait devant ou derrière le coche, et où l'on mettait des colis ou des voyageurs.

2. Le roi de Prusse.

3. Gabel, ville de Bohême, au pied de la chaîne des Géants.

4. Sur la Neith, en Silésie, immédiatement au nord des monts des Géants.

5. Il s'agit des Prussiens, qui en sortirent, mais pour peu de temps. « La tragédie qu'on joue en Bohême, écrivait Voltaire à Cideville (15 juillet), n'est pas encore à son dernier acte. La pièce devient très implexe ... On a cru d'abord le roi de Prusse perdu par la victoire du comte Daun (à Kollin) et par la délivrance de Prague; mais il est encore au milieu de la Bohême, et maître du cours de l'Elbe jusqu'en Saxe. On croit qu'enfin il succombera. » Au contraire il se dégageait en battant les Français à Rosbach (5 no-

folle; on chante les chansons du pont Neuf[1] sur le roi de Prusse.

---

20. — A M. DARGET[2]

A Lausanne, 8 janvier (1758).

Vous me demandez, mon cher et ancien compagnon de Potsdam, comment Cinéas s'est raccommodé avec Pyrrhus[3]. C'est, premièrement, que Pyrrhus fit un opéra de ma tragédie de *Mérope*, et me l'envoya; c'est qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa clef qui n'est pas celle du paradis, et toutes ses faveurs qui ne conviennent plus à mon âge[4]; c'est qu'une de ses sœurs[5], qui m'a toujours conservé ses bontés, a été le lien de ce petit commerce qui se renouvelle quelquefois entre le héros-poète-philosophe-guerrier-malin-singulier-brillant-fier-modeste, etc., et le Suisse Cinéas retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, soit de Lausanne, soit des Délices; nos conversations pourraient être amusantes. Il n'y a point de plus bel aspect dans le monde que celui de ma maison de Lausanne[6]. Figurez-vous quinze croisées de face en cintre[7], un canal de douze grandes lieues de long

vembre) et les Autrichiens à Lissa (5 décembre).

1. Une chanson du pont Neuf, ou simplement un pont-neuf, est une chanson populaire sur un air connu.

2. Voy. p. 335, note 4.

3. Cinéas, c'est Voltaire lui-même, qui avait conseillé à Pyrrhus (Frédéric) de faire la paix l'année précédente, et qui lui avait offert son entremise (voy. la lettre précédente, 361 p. et la note 6). — On connaît le dialogue entre Pyrrhus et Cinéas dans Plutarque (*Vie de Pyrrhus*), et l'imitation qu'en a faite Boileau (*Épitre II*).

4. Au mois de février 1756.

5. La margrave de Baireuth.

6. Au printemps de 1757, Voltaire, trouvant insuffisante son installation de Monrion, avait acheté une maison spacieuse, rue du Chêne, à l'extrémité de Lausanne.

7. Cintrées par le haut.

que l'œil enfile d'un côté, et un autre de quatre ou cinq lieues, une terrasse qui domine sur cent jardins, ce même lac qui présente un vaste miroir au bout de ces jardins, les campagnes de la Savoie au delà du lac, couronnées des Alpes qui s'élèvent jusqu'au ciel en amphithéâtre; enfin, une maison où je ne suis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Mme Denis l'a ornée avec le goût d'une Parisienne. Nous y faisons beaucoup meilleure chère que Pyrrhus; mais il faudrait un estomac; c'est un point sans lequel il est difficile aux Pyrrhus et aux Cinéas d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie; si vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'est ainsi que nous oublions les querelles des rois, et celles des gens de lettres, les unes affreuses, les autres ridicules.

On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le maréchal de Richelieu et M. le prince de Brunswick [1]. Il est vrai que j'ai gagné aux échecs une cinquantaine de pistoles à ce prince; mais on peut perdre aux échecs et gagner à un jeu où l'on a pour seconds trente mille baïonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Prusse a la vue basse et la tête vide; mais il a le premier des talents au jeu qu'il joue, la célérité. Le fonds de son armée a été discipliné pendant plus de quarante ans. Songez comment doivent combattre des machines régulières, vigoureuses, aguerries, qui voient leur roi tous les jours, qui sont connues de lui, et qu'il exhorte, chapeau bas, à faire leur devoir. Souvenez-vous comme ces drôles-là font

1. Le duc Ferdinand de Brunswick, général à la solde de Frédéric, commandait l'armée anglo-hanovrienne depuis la rupture de la capitulation de Closter-Seven. — Richelieu venait d'être rappelé en France, et la bataille dont parle Voltaire est en effet un faux bruit.

le pas de côté et le pas redoublé[1]; comme ils escamotent les cartouches en chargeant, comme ils tirent six à sept coups par minute. Enfin, leur maître croyait tout perdu, il y a trois mois; il voulait mourir[2]; il me faisait ses adieux en vers et en prose ; et le voilà qui, par sa célérité et par la discipline de ses soldats, gagne deux grandes batailles en un mois, court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breslau, a plus de quarante mille prisonniers, et fait des épigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie, si vive et si compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquille tous ces grands événements du *meilleur des mondes possibles*[3] !

Je n'ai point encore tiré au clair l'aventure de l'abbé de Prades[4]. On l'a dit pendu; mais la renommée ne sait souvent ce qu'elle dit. Je serais fâché que le roi de Prusse fît pendre ses lecteurs. Vous ne me dites rien de M. Duverney[5]: vous ne me dites rien de vous. Je vous embrasse bien tendrement, et j'ai une terrible envie de vous voir.

Le Suisse V.

1. Manœuvres de parade.

2. Au moment où il se tira des dernières extrémités par la double victoire de Rosbach et de Lissa. — Voy. plus haut, p. 362, note 5.

3. Voltaire venait de faire paraître *Candide*, contre l'optimisme leibnitzien, dont la formule, ridiculisée dans ce roman, est que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ».

4. Né en 1720, mort en 1782, collaborateur de l'*Encyclopédie*. Il avait soutenu en Sorbonne (1751) une thèse dont les propositions hérétiques firent scandale; il se réfugia chez Frédéric qui, à la recommandation de Voltaire, le prit pour lecteur. Le roi le soupçonnait d'avoir entretenu pendant la dernière campagne, avec le maréchal de Broglie, une correspondance relative aux mouvements militaires, et l'abbé, après avoir craint pour sa vie, venait d'être relégué à Glogau.

5. Pâris-Duverney, le troisième des quatre frères Pâris, célèbres banquiers. — C'est lui qui conseilla et qui fit adopter, grâce à Mme de Pompadour, la création de l'École militaire, dont il fut l'intendant jusqu'à sa mort, en 1770.

21. — A M. LE DOCTEUR TRONCHIN[1]

A Ferney, à 10 heures du soir (octobre 1759).

Puis-je, mon très cher Esculape, interrompre un moment vos occupations pour vous dire que maman Denis a senti tout d'un coup passer son vieux mal de reins à la région de l'estomac? Ce mal de reins était fixe; il fait l'effet d'une crampe dans l'estomac, et il a volé à cette place en un clin d'œil, comme la goutte qui passe d'un orteil à l'autre. Nous l'avons couchée; nous lui avons mis des serviettes chaudes. Son pouls est d'une personne qui souffre, mais sans aucune apparence de fièvre. Je crois que cette aventure n'est nullement dangereuse; mais *quid illi facere*[2]. Bien sans vos ordres.

Nous avons vu Mme Constant[3], qui vous doit la vie. Plût à Dieu que Jean-Jacques vous eût dû la raison! Je vous embrasse tendrement.

---

22. — A M. PILAVOINE, A PONDICHÉRY[4]

Au château de Ferney, 23 avril (1760).

Mon cher et ancien camarade, vous ne sauriez croire le plaisir que m'a fait votre lettre. Il est doux de se voir aimé à quatre mille lieues de chez soi. Je saisis ardemment

1. Voy. p. 361, n. 6.

2. Molière, *Malade imaginaire*, acte III, 3e interm.

3. Mme Constant d'Hermenches, qui sera la tante de Benjamin Constant. Cette jeune et jolie dame de Lausanne jouait la comédie chez Voltaire, qui était lié avec toute sa famille.

4. Ce M. Pilavoine était, comme on le verra, un ancien camarade de Voltaire au collège, négociant

l'offre que vous me faites de cette histoire manuscrite de l'Inde[1]. J'ai une vraie passion de connaître à fond le pays où Pythagore est venu s'instruire[2]. Je crois que les choses ont bien changé depuis lui, et que l'université de Jaganate[3] ne vaut point celles d'Oxford et de Cambridge[4]. Les hommes sont nés partout à peu près les mêmes, du moins dans ce que nous connaissons de l'ancien monde. C'est le gouvernement qui change les mœurs, qui élève ou abaisse les nations.

Il y a aujourd'hui des récollets dans ce même Capitole où triompha Scipion, où Cicéron harangua.

Les Égyptiens, qui instruisirent autrefois les nations, sont aujourd'hui de vils esclaves des Turcs. Les Anglais, qui n'étaient, du temps de César, que des barbares allant tout nus, sont devenus les premiers philosophes de la terre[5], et, malheureusement pour nous, sont les maîtres du commerce et des mers. J'ai bien peur que dans quelque temps ils ne viennent vous faire une visite; mais M. Dupleix les a renvoyés, et j'espère que vous les renverrez de même[6]. Je

à Pondichéry, et l'un des principaux membres de la Compagnie des Indes.

1. Les questions relatives à l'ancienne civilisation de l'Orient intéressaient beaucoup Voltaire à cause des études qu'il avait faites pour son *Essai sur les mœurs* et des arguments qu'il se proposait d'en tirer contre le christianisme.

2. Ce célèbre philosophe grec (sixième siècle av. J.-C.) passait pour avoir visité l'Inde dans ses longs voyages, et avoir emprunté aux prêtres de ce pays quelques-unes de ses doctrines, telles que la métempsycose et la prescription de ne point manger la chair des animaux.

3. Jaganate, ou Djaggernat, est la ville sainte, et par conséquent la ville savante de l'Inde; c'est là qu'a lieu tous les ans le pèlerinage en l'honneur de Vichnou, où l'on voyait des fanatiques se faire écraser sous les roues du char qui porte la statue du dieu.

4. Oxford et Cambridge sont, depuis le moyen âge, les deux grandes villes universitaires de l'Angleterre.

5. Voltaire appelle philosophie la science proprement dite.

6. Dupleix, gouverneur des établissements français dans l'Inde, de 1720 à 1754; il avait en 1746 obligé les Anglais à lever le siége de Pondichéry. — Lally-Tollendal, qui lui

m'intéresse à la Compagnie[1], non seulement à cause de vous, mais parce que je suis Français, et encore parce que j'ai une partie de mon bien sur elle. Voilà trois bonnes raisons qui m'affligent pour la perte de Masulipatan[2].

J'ai connu beaucoup MM. de Lally et de Soupire[3]; celui-ci est venu me voir à mon petit ermitage auprès de Genève avant de partir pour l'Inde; c'est à lui que j'adressai ma lettre pour vous à Surate[4]. N'imputez cette méprise qu'au souvenir que j'ai toujours conservé de vous. Je pense toujours à Maurice Pilavoine, de Surate; c'est ainsi qu'on vous appelait au collège, où nous avons appris ensemble à balbutier du latin, qui n'est pas, je crois, d'un fort grand secours dans l'Inde. Il vaut mieux savoir la langue du Malabar[5].

Je serais curieux de savoir s'il reste encore quelque trace de l'ancienne langue des brachmanes[6]. Les brachmanes d'aujourd'hui se vantent de la savoir: mais entendent-ils leur *Veidam*? Est-il vrai que les naturels de ce pays sont naturellement doux et bienfaisants? Ils ont du moins sur nous un grand avantage, celui de n'avoir aucun besoin de nous, tandis que nous allons leur demander du coton, des

succéda, débuta par de merveilleux succès, chassa les Anglais de toute la côte de Coromandel, mais échoua devant Madras et fut obligé de capituler dans Pondichéry, le 16 janvier 1761, après un siège glorieux : Lally, qui s'était fait beaucoup d'ennemis par la hauteur de son caractère, fut, à son retour en France, accusé de trahison, condamné et exécuté en place de Grève, au milieu d'une joie féroce le 9 mai 1766.

1. Fondée par Colbert en 1664, cette Compagnie fut dissoute en 1769, après le désastre où l'avait entraînée la malheureuse issue de la guerre de Sept Ans.

2. Cette ville, située sur le golfe du Bengale, avait été prise par les Français en 1751, et venait d'être reprise par les Anglais en 1759.

3. Maréchal de camp, attaché à la défense de l'Inde.

4. Lettre à M. Pilavoine, du 2 septembre 1758.

5. Partie de la côte occidentale de l'Inde, où se parle un idiome spécial.

6. Le sanscrit, langue des *Veidams* ou *Védas*, livres sacrés de l'Inde.

toiles peintes, des épiceries, des perles et des diamants, et que nous allons, par avarice, nous battre à coups de canon sur leurs côtes.

Pour moi, je n'ai point encore vu d'Indien qui soit venu livrer bataille à d'autres Indiens, en Bretagne et en Normandie, pour obtenir, le crisk [1] à la main, la préférence de nos draps d'Abbeville et de nos toiles de Laval [2].

Ce n'est pas assurement un grand malheur de manquer de pêches, de pain et de vin, quand on a du riz, des ananas, des citrons et des cocos. Un habitant de Siam et du Japon ne regrette point le vin de Bourgogne. J'imite tous ces gens-là; je reste chez moi; j'ai de belles terres, libres et indépendantes, sur la frontière de France. Le pays que j'habite est un bassin d'environ vingt lieues, entouré de tous côtés de montagnes; cela ressemble en petit au royaume de Cachemire [3]. Je ne suis *seigneur* que de deux paroisses [4], mais j'ai une étendue de terrain très considérable. Les pêches, dont vous me paraissez faire tant de cas, sont excellentes chez moi; mes vignes même produisent d'assez bon vin. J'ai bâti dans une de mes terres un château qui n'est que trop magnifique pour ma fortune; mais je n'ai pas eu la sottise de me ruiner pour avoir des colonnes et des architraves. J'ai auprès de moi une partie de ma famille, et des personnes aimables qui me sont attachées. Voilà ma situation, que je ne changerais pas contre les plus brillants emplois. Il est vrai que j'ai une santé très faible, mais je la soutiens par le régime. Vous êtes né, autant

1. Poignard des Malais.

2. Voltaire fait allusion à la guerre acharnée que se livraient les Anglais et les Français, peuples frères, dans ces lointains parages et pour des intérêts dont il ne se rendait pas exactement compte, non plus que le plus grand nombre des Français, même parmi les classes éclairées.

3. Cachemire, la capitale de ce petit royaume indien, est aussi au bord d'un lac, le lac Dall.

4. Ferney et Tourney.

qu'il m'en souvient, beaucoup plus robuste que moi, et je m'imagine que vous vivrez autant qu'Aureng-Zeb[1]. Il me semble que la vie est assez longue dans l'Inde, quand on est accoutumé aux chaleurs du pays.

On m'a dit que plusieurs rajas et plusieurs omras[2] ont vécu près d'un siècle; nos grands seigneurs et nos rois n'ont pas encore trouvé ce secret. Quoi qu'il en soit, je vous souhaite une vie longue et heureuse. Je présume que vos enfants vous procureront une vieillesse agréable. Vous devez sans doute vivre avec beaucoup d'aisance; ce ne serait pas la peine d'être dans l'Inde pour n'y être pas riche. Il est vrai que la Compagnie ne l'est point; elle ne s'est pas enrichie par le commerce, et les guerres l'ont ruinée; mais un membre du conseil ne doit pas se sentir de ces infortunes.

Je vous prie de m'instruire de tout ce qui vous regarde, de la vie que vous menez, de vos occupations, de vos plaisirs et de vos espérances. Je m'intéresse véritablement à vous, et je vous prie de croire que c'est du fond de mon cœur que je serai toute ma vie, monsieur, votre, etc.

---

23. — A M. PALISSOT[3].

Aux Délices, 4 juin (1760).

Je vous remercie, monsieur, de votre lettre et de votre

1. Né en 1619, mort en 1707, grand mogol depuis 1659. Souverain sanguinaire, mais entreprenant et habile, il avait ajouté par la conquête à ses États, outre le Tibet et le Deccan, les royaumes de Golconde et de Visapour.

2. Les *rajas* sont les princes hindous, vassaux du grand mogol; les *omras* sont les vingt-quatre officiers qui siègent dans son conseil.

3. Palissot, né en 1730, mort en 1814, n'était alors que peu

ouvrage[1]; ayez la bonté de vous préparer à une réponse longue; les vieillards aiment un peu à babiller.

Je commence par vous dire que je tiens votre pièce pour bien écrite; je conçois même que Crispin philosophe, marchant à quatre pattes, a dû faire beaucoup rire, et je crois que mon ami[2] Jean-Jacques en rira tout le premier[3]. Cela est gai; cela n'est point méchant; et d'ailleurs, le *citoyen de Genève* étant coupable de lèse-comédie[4], il est tout naturel que la comédie le lui rende. Il n'en est pas de même des citoyens de Paris que vous avez mis sur le théâtre; il n'y a pas là certainement de quoi rire. Je conçois très bien qu'on donne des ridicules à ceux qui veulent bien nous en donner; je veux qu'on se défende, et je sens par moi-même que, si je n'étais pas si vieux, MM. Fréron[5] et de Pompignan[6] auraient affaire à moi : le premier, pour

connu. Il allait seulement commencer à faire parler de lui comme adversaire passionné des philosophes, particulièrement de Diderot. La comédie des *Philosophes* (1760) fit un grand scandale, et refroidit beaucoup l'amitié que Voltaire lui avait jusqu'alors portée, comme en général à tous les jeunes gens qui montraient du goût pour la poésie.

1. Palissot avait envoyé sa pièce à Voltaire, accompagnée d'une lettre, le 28 mai; les *Philosophes* avaient été représentés le 2 mai.

2. *Son ami*, c'est une ironie.

3. Dans l'acte III, sc. 9, le valet Crispin marche à quatre pattes en mangeant une laitue; c'est la mise en scène du mot de Voltaire à Rousseau : « Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage ». On rapporte qu'en effet Rousseau prit bien la facétie de Palissot, et ne s'en blessa pas.

4. Dans la *Lettre sur les spectacles*.

5. Né en 1719, mort en 1776. Il avait collaboré aux feuilles de Desfontaines; en 1746, il fonda lui-même un journal littéraire, *Lettres de la comtesse de*** sur quelques écrits modernes* (1746); après la suppression de cette feuille, il entreprit les *Lettres sur quelques écrits de ce temps*, qui devinrent en 1754 l'*Année littéraire*. Fréron était un violent adversaire des philosophes, entre autres de Voltaire, et ses attaques ne manquaient pas toujours d'esprit. Voltaire le cribla d'injures dans ses pamphlets et ses satires (voy. notamment le *Pauvre Diable*), et fit représenter cette année-là même sa comédie de l'*Écossaise*, où Fréron était drapé sous le nom de *Frélon*, puis de *Wasp*.

6. Le Franc de Pompignan, né en 1709, mort en 1784; président

m'avoir vilipendé cinq ou six ans de suite, à ce que m'ont assuré des gens qui lisent les brochures; l'autre, pour m'avoir désigné en pleine Académie comme un radoteur qui a farci l'histoire de fausses anecdotes. J'ai été très tenté de le mortifier par une bonne justification, et de faire voir que l'anecdote de l'Homme au masque de fer, celle du testament du roi d'Espagne Charles II[1], et autres semblables, sont très vraies, et que, quand je me mêle d'être sérieux, je laisse là les fictions poétiques.

J'ai encore la vanité de croire que j'ai été désigné dans la foule de ces pauvres philosophes qui ne cessent de conjurer contre l'État, et qui certainement sont cause de tous les malheurs qui nous arrivent; car enfin j'ai été le premier qui aie écrit en forme[2] en faveur de l'attraction, et contre les grands tourbillons[3] de Descartes, et contre les petits tourbillons de Malebranche; et je défie les plus ignorants, et jusqu'à Fréron lui-même, de prouver que j'ai falsifié en rien la philosophie newtonienne. La société de Londres a approuvé mon petit catéchisme d'attraction. Je me tiens donc comme très coupable de philosophie.

Si j'avais de la vanité, je me croirais encore plus criminel, sur le rapport d'un gros livre intitulé *l'Oracle des nouveaux philosophes*[4], lequel est parvenu jusque dans ma retraite. Cet *oracle*, ne vous déplaise, c'est moi. Il y aurait

de la cour des aides de Montauban, poète tragique et lyrique de quelque mérite, il venait d'être élu à l'Académie grâce à la protection de la reine, et avait consacré son discours de réception à flétrir les écrivains du parti philosophique. Voltaire le couvrit de ridicule, et il n'osa plus reparaître à l'Académie. (Voy. notre livre *les Philosophes et l'Académie française au dix-huitième siècle*, p. 73 et suiv.)

1. Dans le *Siècle de Louis XIV*.

2. Dans les *Éléments de la philosophie de Newton* (1738).

3. L'hypothèse des *tourbillons* était, dans le cartésianisme, une tentative pour expliquer le mouvement des astres autour de leur centre.

4. Par Guyon.

là de quoi crever de vaine gloire; mais malheureusement ma vanité a été bien rabattue, quand j'ai vu que l'auteur de *l'Oracle* prétend avoir plusieurs fois dîné chez moi, près de Lausanne, dans un château que je n'ai jamais eu. Il dit que je l'ai très bien reçu, et, pour récompense de cette bonne réception, il apprend au public tous les aveux secrets qu'il prétend que je lui ai faits.

Je lui ai avoué, par exemple, que j'avais été chez le roi de Prusse pour y établir la religion chinoise; ainsi me voilà pour le moins de la secte de Confucius[1]. Je serais donc très en droit de prendre ma part aux injures qu'on dit aux philosophes.

J'ai avoué de plus à l'auteur de *l'Oracle* que le roi de Prusse m'a chassé de chez lui, chose très possible, mais très fausse, et sur laquelle cet honnête homme en a menti.

Je lui ai encore avoué que je ne suis point attaché à la France, dans le temps que le roi me comble de ses grâces, me conserve la place de gentilhomme ordinaire, et daigne favoriser mes terres des plus grands privilèges[2]. Enfin j'ai fait tous ces aveux à ce digne homme, pour être compté parmi les philosophes.

J'ai trempé de plus dans la cabale infernale de l'*Encyclopédie*; il y a au moins une douzaine d'articles de moi imprimés dans les trois derniers volumes[3]. J'en avais préparé pour les suivants une douzaine d'autres qui auraient corrompu la nation, et qui auraient bouleversé tous les ordres de l'État.

1. C'est le grand réformateur philosophique et religieux de la Chine (sixième siècle av. J.-C.).

2. Grâce à la protection de Choiseul, les terres de Voltaire, au pays de Gex, jouissaient au point de vue fiscal des privilèges seigneuriaux.

3. La publication en avait été interdite après le septième volume (février 1759).

Je suis encore des premiers qui aient employé fréquemment ce vilain mot d'*humanité*, contre lequel vous avez fait une si brave sortie[1] dans votre comédie. Si, après cela, on ne veut pas m'accorder le nom de philosophe, c'est l'injustice du monde la plus criante.

Voilà, monsieur, pour ce qui me regarde. Quant aux personnes que vous attaquez dans votre ouvrage[2], si elles vous ont offensé, vous faites très bien de le leur rendre; il a toujours été permis par les lois de la société de tourner en ridicule les gens qui nous ont rendu ce petit service. Autrefois, quand j'étais du monde, je n'ai guère vu de souper dans lequel un rieur n'exerçât sa raillerie sur quelque convive, qui, à son tour, faisait tous ses efforts pour égayer la compagnie aux dépens du rieur. Les avocats en usent souvent ainsi au barreau. Tous les écrivains de ma connaissance se sont donné mutuellement tous les ridicules possibles. Boileau en donna à Fontenelle, Fontenelle à Boileau[3]. L'autre Rousseau, qui n'est pas Jean-Jacques, se moqua beaucoup de *Zaïre* et d'*Alzire*[4]; et moi, qui vous parle, je crois que je me moquai aussi de ses dernières épîtres[5], en avouant pourtant que l'ode sur les conquérants[6] est admirable, et que la plupart de ses épigrammes sont très jolies; car il faut être juste, c'est le point principal.

C'est à vous à faire votre examen de conscience, et à voir si vous êtes juste, en représentant MM. d'Alembert, Du-

1. Elle est faite par Damis, personnage raisonnable, dans le genre du Clitandre des *Femmes savantes* (*les Philosophes*, acte II, sc. 5).

2. D'Alembert, Duclos, Diderot.

3. Dans la fameuse *querelle des anciens et des modernes*, Boileau tenait pour les anciens, Fontenelle pour l'autre parti.

4. Dans des journaux hollandais.

5. Dans le petit écrit intitulé : *Utile examen des trois dernières épîtres du sieur Rousseau* (1736).

6. L'ode *à la Fortune*.

clos[1], Diderot, Helvétius, le chevalier de Jaucourt[2], et *tutti quanti*, comme des marauds qui enseignent à voler dans la poche[3].

Encore une fois, s'ils ont voulu rire à vos dépens dans leurs livres, je trouve très bon que vous riiez aux leurs : mais, pardieu, la raillerie est trop forte. S'ils étaient tels que vous les représentez, il faudrait les envoyer aux galères, ce qui n'entre point du tout dans le genre comique. Je vous parle net; ceux que vous voulez déshonorer passent pour les plus honnêtes gens du monde; et je ne sais même si leur probité n'est pas supérieure à leur philosophie. Je vous dirai franchement que je ne sais rien de plus respectable que M. Helvétius, qui a sacrifié deux cent mille livres de rente pour cultiver les lettres en paix[4].

S'il a, dans un gros livre, avancé une demi-douzaine de propositions téméraires et malsonnantes, il s'en est assez repenti[5], sans que vous dussiez déchirer ses blessures sur le théâtre.

M. Duclos, secrétaire de la première Académie du royaume, me parait mériter beaucoup plus d'égards que vous n'en avez pour lui; son livre *sur les mœurs* n'est point du tout un mauvais livre, c'est surtout le livre d'un

1. Né en 1704, mort en 1772; il se fit d'abord connaître par des romans passablement licencieux; puis il se consacra à l'histoire, non sans distinction (*Histoire de Louis XI*, 1745); et fin il acquit une grande et légitime réputation de moraliste par ses *Considérations sur les mœurs* (1751). Entré en 1747 à l'Académie française, il en devint le secrétaire perpétuel en 1755, et contribua plus que personne à relever cette compagnie dans l'opinion du public et surtout des gens de lettres.

2. Né en 1704, mort en 1779; collaborateur de l'*Encyclopédie*, particulièrement pour les matières de médecine, physique et philosophie.

3. C'est exactement la morale que Palissot leur prête.

4. En renonçant à la charge de fermier général; voy. p. 342 note. 4.

5. Il en avait offert la rétractation.

honnête homme[1]. En un mot, ces messieurs vous ont-ils publiquement offensé? il me semble que non. Pourquoi donc les offensez-vous si cruellement?

Je ne connais point du tout M. Diderot; je ne l'ai jamais vu; je sais seulement qu'il a été malheureux et persécuté[2]; cette seule raison devrait vous faire tomber la plume des mains. Je regarde d'ailleurs l'entreprise de l'*Encyclopédie* comme le plus beau monument qu'on pût élever à l'honneur des sciences; il y a des articles admirables, non seulement de M. d'Alembert, de M. Diderot, de M. le chevalier de Jaucourt, mais de plusieurs autres personnes, qui, sans aucun motif de gloire ou d'intérêt, se font un plaisir de travailler à cet ouvrage.

Il y a des articles pitoyables sans doute, et les miens pourraient bien être du nombre; mais le bon l'emporte si prodigieusement sur le mauvais, que toute l'Europe désire la continuation de l'*Encyclopédie*. On a traduit déjà les premiers volumes en plusieurs langues; pourquoi donc jouer sur le théâtre un ouvrage devenu nécessaire à l'instruction des hommes et à la gloire de la nation?

J'avoue que je ne reviens point d'étonnement de ce que vous me mandez sur M. Diderot. Il a, dites-vous, imprimé deux libelles contre deux dames du plus haut rang[3], qui sont vos bienfaitrices. Vous avez vu son aveu signé de sa main. Si cela est, je n'ai plus rien à dire; je tombe des nues, je renonce à la philosophie, aux philosophes, à tous

1. C'est le mot de Louis XV.

2. Par la suppression de l'*Encyclopédie* et par l'interdiction de se faire admettre à aucune académie.

3. Grimm avait placé deux épîtres dédicatoires satiriques à Mmes de Robecq et de La Mark en tête de la traduction du *Vero amico* et du *Padre di famiglia* de Goldoni, par Deleyre. Diderot avait pris la responsabilité des deux épîtres pour décharger Grimm, son ami; et la générosité de sa conduite avait été reconnue par les offensées elles-mêmes.

les livres, et je ne veux plus penser qu'à ma charrue et à mon semoir.

Mais permettez-moi de vous demander très instamment des preuves; souffrez que j'écrive aux amis de ces dames. Je veux absolument savoir si je dois mettre ou non le feu à ma bibliothèque.

Mais si Diderot a été assez abandonné de Dieu pour outrager deux dames respectables, et, qui plus est, très belles, vous ont-elles chargé de les venger? Les autres personnes que vous produisez sur le théâtre avaient-elles eu la grossièreté de manquer de respect à ces deux dames?

Sans jamais avoir vu M. Diderot, sans trouver *le Père de famille* plaisant[1], j'ai toujours respecté ses profondes connaissances; et, à la tête de ce *Père de famille*, il y a une épître à Mme la princesse de Nassau qui m'a paru le chef-d'œuvre de l'éloquence et le triomphe de l'*humanité*[2]; passez-moi le mot. Vingt personnes m'ont assuré qu'il a une très belle âme. Je serais affligé d'être trompé, mais je souhaite d'être éclairé.

La faiblesse humaine est d'apprendre
Ce qu'on ne voudrait pas savoir[3].

Je vous ai parlé, monsieur, avec franchise. Si vous trouvez dans le fond du cœur que j'aie raison, voyez ce que vous avez à faire. Si j'ai tort, dites-le-moi, faites-le-moi sentir, redressez-moi. Je vous jure que je n'ai aucune liaison avec aucun encyclopédiste, excepté peut-être avec M. d'Alembert, qui m'écrit, une fois en trois mois, des let-

1. Drame en prose de Diderot, qui mérite les réserves de Voltaire; il fut joué le 18 février 1761; mais il était imprimé depuis 1758.

2. Sur l'éducation morale.

3. Dans *Amphitryon* (acte II, sc. 3), Molière dit :

La faiblesse humaine est d'avoir
La curiosité d'apprendre
Ce qu'on ne voudrait pas savoir.

tres de Lacédémonien[1]. Je fais de lui un cas infini ; je me flatte que celui-là n'a pas manqué de respect à Mmes les princesses de Robecq et de La Marck. Je vous demande encore une fois la permission de m'adresser sur cette affaire à M. d'Argental[2].

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec une estime très véritable de vos talents, et un extrême désir de la paix, que MM. Fréron, de Pompignan, et quelques autres, m'ont voulu ôter, votre, etc.

---

24. — A M. LEBRUN.

A Ferney, 7 novembre (1760).

Je vous ferais, monsieur, attendre ma réponse quatre mois au moins, si je prétendais la faire en aussi beaux vers que les vôtres. Il faut me borner à vous dire en prose combien j'aime votre *Ode* et votre proposition. Il convient assez qu'un vieux soldat du grand Corneille tâche d'être utile à la petite-fille de son général[4]. Quand on bâtit des

1. C'est-à-dire très brèves, *laconiques;* elles le devinrent beaucoup moins à partir de cette année même.

2. Le comte d'Argental, né en 1700, mort en 1788, conseiller au parlement de Paris, et plus tard ministre en France du duc de Parme, était fils de M. de Ferriol, receveur général des finances, et neveu par sa mère du cardinal et de la marquise de Tencin. Il était l'ami dévoué, le correspondant assidu de Voltaire, qui l'appelait son « ange gardien ». Grand amateur de théâtre, il était le messager ordinaire du poète auprès de la Comédie ; c'est à lui que Voltaire envoyait le manuscrit et les diverses corrections de toutes ses pièces, lui demandant des avis dont il tenait grand compte.

3. Écouchard-Lebrun (dit Lebrun-Pindare), né en 1729, mort en 1807, l'un de nos meilleurs poètes lyriques de second ordre. Il venait d'adresser une ode à Voltaire pour recommander Mlle Corneille à sa bienfaisance.

4. Mlle Corneille, alors âgée de dix-huit ans, était l'arrière-petite-

châteaux et des églises, et qu'on a des parents pauvres à soutenir, il ne reste guère de quoi faire ce qu'on voudrait pour une personne qui ne doit être secourue que par les plus grands du royaume.

Je suis vieux ; j'ai une nièce qui aime tous les beaux-arts [1], et qui réussit dans quelques-uns : si la personne dont vous me parlez, et que vous connaissez sans doute, voulait accepter auprès de ma nièce l'éducation la plus honnête, elle en aurait soin comme de sa fille, je chercherais à lui servir de père ; le sien n'aurait absolument rien à dépenser pour elle : on lui payerait son voyage jusqu'à Lyon. Elle serait adressée, à Lyon, à M. Tronchin [2], qui lui fournirait une voiture jusqu'à mon château, ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage. Si cela convient, je suis à ses ordres, et j'espère avoir à vous remercier jusqu'au dernier jour de ma vie, de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de Fontenelle [3]. Une partie de l'éducation de cette demoiselle serait de nous voir jouer quelquefois les pièces de son grand-père, et nous lui ferions broder les sujets de *Cinna* et du *Cid*.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime et tous les sentiments que je vous dois, monsieur, votre, etc.

VOLTAIRE.

fille d'un oncle de Pierre et de Thomas Corneille, Pierre Corneille, avocat au parlement de Normandie et secrétaire de la chambre du roi, mort ruiné en 1675 ; le père de Mlle Corneille, dans une condition très précaire, était mouleur en bois.

1. Mme Denis.

2. Tronchin le banquier ; voy. p. 361, note 6.

3. Fontenelle, neveu de Corneille, n'avait laissé aucune part de sa belle fortune à cette branche collatérale.

25. — A M. DUMOLARD [1]

A Ferney, 15 janvier (1761).

Mon cher ami, nous ne montrons encore que le français à *Cornélie* [2]; si vous étiez ici, vous lui apprendriez le grec. Nous ne cessons jusqu'à présent de remercier M. Titon et M. Lebrun [3] de nous avoir procuré le trésor que nous possédons. Le cœur paraît excellent, et nous avons tout sujet d'espérer que, si nous n'en faisons pas une savante, elle deviendra une personne très aimable, qui aura toutes les vertus, les grâces et le naturel qui font le charme de la société.

Ce qui me plaît surtout en elle, c'est son attachement pour son père, sa reconnaissance pour M. Titon, pour M. Le Brun, et pour toutes les personnes dont elle doit se souvenir. Elle a été un peu malade. Vous pouvez juger si Mme Denis en a pris soin ; elle est très bien servie ; on lui a assigné une femme de chambre qui est enchantée d'être auprès d'elle ; elle est aimée de tous les domestiques ; chacun se dispute l'honneur de faire ses petites volontés, et assurément ses volontés ne sont pas difficiles. Nous avons cessé nos lectures depuis qu'un rhume violent l'a réduite au régime et à la cessation de tout travail. Elle commence à

1. Né en 1709, mort en 1772. Ce littérateur, très dévoué à la personne et aux idées de Voltaire, avait publié en 1750 une *Dissertation sur les principales tragédies anciennes et modernes qui ont paru sur le sujet d'Électre, et en particulier sur celle de Sophocle :* l'*Électre* de Crébillon y était rigoureusement critiquée.

2. Mlle Corneille. Il l'appelle *Cornélie*, *Chimène*, ou plus familièrement *Cornélie-Chiffon*.

3. Sur Lebrun, voy. page 378, note 3. — Titon du Tillet, auteur du *Parnasse français* (recueil de médailles, accompagné d'un ouvrage explicatif, dont la première édition est de 1729), avait le premier signalé Mlle Corneille au public, dans une lettre du 20 mars 1760, adressée à l'*Année littéraire* de Fréron.

être mieux. Nous allons reprendre nos leçons d'orthographe. Le premier soin doit être de lui faire parler sa langue avec simplicité et avec noblesse. Nous la faisons écrire tous les jours : elle m'envoie un petit billet, et je le corrige : elle me rend compte de ses lectures : il n'est pas encore temps de lui donner des maîtres ; elle n'en a point d'autres que ma nièce et moi. Nous ne lui laissons passer ni mauvais termes ni prononciations vicieuses ; l'usage amène tout. Nous n'oublions pas les petits ouvrages de la main. Il y a des heures pour la lecture, des heures pour les tapisseries de petit point Je vous rends un compte exact de tout. Je ne dois point omettre que je la conduis moi-même à la messe de paroisse [1]. Nous devons l'exemple, et nous le donnons. Je crois que M. Titon et M. Le Brun ne dédaigneront point ces petits détails, et qu'ils verront avec plaisir que leurs soins n'ont pas été infructueux. Je souhaite à M. Titon ce qu'on lui a sans doute tant souhaité, les années du mari de l'Aurore [2]. Dites, je vous prie, à M. Le Brun que personne ne lui est plus obligé que moi. On dit que son *Ode* a encore un nouveau mérite auprès du public par les impertinences de ce malheureux Fréron. Il est pourtant bien honteux qu'on laisse aboyer ce chien. Il me semble qu'en bonne police on devrait étouffer ceux qui sont attaqués de la rage.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

1. Ceci est en réponse à l'insinuation faite par Fréron, que Mlle Corneille recevrait à Ferney une éducation impie.

2. On connaît la légende de Tithon, frère de Priam et époux de l'Aurore. L'Aurore avait obtenu pour lui l'immortalité ; mais elle avait omis de demander qu'il eût une éternelle jeunesse, et il devenait plus décrépit tous les jours, tant qu'enfin ce lui fut une grâce d'être métamorphosé en cigale. — Titon du Tillet avait 83 ans.

26. — A M DUCLOS[1]

Ferney, 10 avril (1761).

Je vous assure, monsieur, que vous me faites grand plaisir en m'apprenant que l'Académie va rendre à la France et à l'Europe le service de publier un recueil de nos auteurs classiques, avec des notes qui fixeront la langue et le goût[2]; deux choses assez inconstantes dans ma volage patrie. Il me semble que Mlle Corneille aurait droit de me bouder, si je ne retenais pas le grand Corneille pour ma part. Je demande donc à l'Académie la permission de prendre cette tâche, en cas que personne ne s'en soit emparé.

Le dessein de l'Académie est-il d'imprimer tous les ouvrages de chaque auteur classique? Faudra-t-il des notes sur *Agésilas* et sur *Attila*, comme sur *Cinna* et sur *Rodogune*? Voulez-vous avoir la bonté de m'instruire des intentions de la compagnie? exige-t-elle une critique raisonnée? veut-elle qu'on fasse sentir le bon, le médiocre, et le mauvais? qu'on remarque ce qui était autrefois d'usage, et ce qui n'en est plus? qu'on distingue les licences des fautes? et ne propose-t-elle pas un petit modèle auquel il faudra se conformer? l'ouvrage est-il pressé? combien de temps me donnez-vous?

Puisqu'on veut bien placer ma maigre figure[3] sous le visage rebondi de M. le cardinal de Bernis, j'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment ma petite tête en perruque naissante. L'original aurait bien voulu venir se présenter lui-même, et renouveler à l'Académie son attache-

1. Voy. p. 375, note 1.

2. C'était un bien ancien projet, recommandé par Fénelon, et qui n'eut pas de suite : le *Corneille* de Voltaire fut le seul auteur publié.

3. Dans la salle de l'Académie.

ment et son respect; mais les laboureurs, les vignerons et les jardiniers me font la loi : *e nitido fit rusticus* [1]. Comptez cependant que, dans le fond de mon cœur, je sais très bien qu'il vaut mieux vous entendre que de planter des mûriers blancs.

27. — A M. L'ABBÉ TRUBLET [2]

Au château de Ferney, ce 27 avril.

Votre lettre et votre procédé généreux, monsieur, sont des preuves que vous n'êtes pas mon ennemi, et votre livre vous faisait soupçonner de l'être. J'aime bien mieux en croire votre lettre que votre livre : vous avez imprimé que je vous faisais bâiller, et moi j'ai laissé imprimer que je me mettais à rire. Il résulte de tout cela que vous êtes difficile à amuser, et que je suis mauvais plaisant; mais enfin, en bâillant et en riant, vous voilà mon confrère, et il faut tout oublier en bons chrétiens et en bons académiciens.

1. Horace, *Épître*, I, 7, vers 82. *De citadin le voilà qui devient paysan.*

2. L'abbé Trublet, né en 1697, mort en 1770, ancien ami de La Motte et de Fontenelle, avait écrit sur eux des *Mémoires;* il collaborait à diverses feuilles littéraires, notamment à celle de Fréron; enfin, dans ses *Essais de littérature et de morale* (1736), il avait écrit que la *Henriade* le faisait bâiller. A quoi Voltaire avait riposté par cette épigramme :

Vous m'avez endormi, disait l'abbé [Trublet.
Je réveillai mon homme à grands [coups de sifflet.

Puis, tout récemment, il venait de le draper cruellement dans le *Pauvre Diable :*

Au peu d'esprit que le bonhomme avait
L'esprit d'autrui par supplément servait.
Il entassait adage sur adage :
Il compilait, compilait, compilait;
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous lassait sans jamais se lasser.

Trublet venait d'entrer à l'Académie le 13 avril, et, sous prétexte d'envoyer à Voltaire son discours de réception, lui avait écrit, sur le conseil de l'abbé d'Olivet, une lettre aimable que Voltaire accueillit de son côté comme il convenait.

Je suis fort content, monsieur, de votre harangue, et très reconnaissant de la bonté que vous avez de me l'envoyer; à l'égard de votre lettre,

Nardi parvus onyx eliciet cadum[1]
(Hor., lib. IV, od. XII, v. 17.)

Pardon de vous citer Horace, que vos héros MM. de Fontenelle et de La Motte ne citaient guère[2]. Je suis obligé, en conscience, de vous dire que je ne suis pas né plus malin que vous, et que, dans le fond, je suis bon homme. Il est vrai qu'ayant fait réflexion, depuis quelques années, qu'on ne gagnait rien à l'être, je me suis mis à être un peu gai, parce qu'on m'a dit que cela est bon pour la santé. D'ailleurs je ne me suis pas cru assez important, assez considérable, pour dédaigner toujours certains illustres ennemis[3] qui m'ont attaqué personnellement pendant une quarantaine d'années, et, qui, les uns après les autres, ont essayé de m'accabler, comme si je leur avais disputé un évêché ou une place de fermier général. C'est donc par pure modestie que je leur ai donné enfin sur les doigts. Je me suis cru précisément à leur niveau; *et in arenam cum æqualibus descendi*[4], comme dit Cicéron.

Croyez, monsieur, que je fais une grande différence entre vous et eux; mais je me souviens que mes rivaux et moi, quand j'étais à Paris, nous étions tous fort peu de chose, de pauvres écoliers du siècle de Louis XIV, les uns

1. *Pour un petit vase de parfum je te donnerai une jarre de vin.*

2. Ils prenaient hautement parti pour les *Modernes* contre les *Anciens*, dont les défenseurs avaient sans cesse à la bouche le nom d'Horace.

3. Notamment Le Franc de Pompignan et Fréron; Voltaire vient d'écrire ces étincelantes satires : *le Pauvre diable*, *la Vanité*, *le Russe à Paris*.

4. *Et je suis entré dans la lice contre les hommes de mon temps.*

en vers, les autres en prose, quelques-uns moitié prose, moitié vers, du nombre desquels j'avais l'honneur d'être; infatigables auteurs de pièces médiocres, grands compositeurs de riens, pesant gravement des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. Je n'ai presque vu que de la petite charlatanerie : je sens parfaitement la valeur de ce néant : mais comme je sens également le néant de tout le reste, j'imite le *Vejanius* d'Horace :

. . . . . *Vejanius armis*
Herculis ad postem fixis, latet abditus agro.
(Lib. I, ep. I, v. 4-5.)[1]

C'est de cette retraite que je vous dis très sincèrement que je trouve des choses utiles et agréables dans tout ce que vous avez fait, que je vous pardonne cordialement de m'avoir pincé, que je suis fâché de vous avoir donné quelques coups d'épingle, que votre procédé me désarme pour jamais, que bonhomie vaut mieux que raillerie, et que je suis, monsieur mon cher confrère, de tout mon cœur, avec une véritable estime et sans compliment, comme si de rien n'était, votre, etc.[2].

1. *Vejanius, après avoir appendu ses armes à la porte du temple d'Hercule, se tient caché dans sa maison des champs.*

2. Ces derniers mots sont vraiment exquis; ils inspirèrent l'abbé Trublet, qui répondit en ces termes : « Mille grâces, monsieur et très illustre confrère, de la réponse dont vous m'avez honoré. Elle est aussi ingénieuse qu'obligeante, et, ce qui vaut mieux encore, elle est très gaie. C'est la preuve de votre bonne santé, la seule chose qui vous reste à prouver. Puissiez-vous la conserver longtemps, et avec elle tous les agréments et tout le feu de votre génie! C'est le vœu de vos ennemis mêmes; et s'ils n'aiment pas votre personne, ils aiment vos ouvrages; il n'y a point d'exception là-dessus; et malheur à ceux qu'il faudrait excepter! Pour moi, j'aime tout, les écrits et l'auteur, et je suis, avec autant d'attachement que d'estime, monsieur et très illustre confrère, votre très humble et très obéissant serviteur. »

28. — A M. FYOT DE LA MARCHE[1]

A Ferney, 25 mars (1762).

Il y a longtemps que je n'ai eu l'honneur d'écrire à celui qui sera toujours mon premier président. J'ai bien des choses à lui dire. Premièrement, son parlement m'afflige[2]. Le roi se soucie fort peu qu'on juge ou non les procès auxquels je m'intéresse; mais moi je m'en soucie[3]. Voilà une plaisante vengeance d'écolier de dire : Je ne ferai pas mon thème parce que je suis mécontent de mon régent. C'est pour cela au contraire qu'il faut bien faire son thème. J'apprends que vous faites tous vos efforts pour parvenir à une conciliation. Qui peut y réussir mieux que vous? Vous serez le bienfaiteur de votre compagnie, c'est un rôle que vous êtes accoutumé à jouer.

Je vous demande pardon de donner des fêtes[4] quand la province souffre, mais il est bon d'égayer les affligés. Il y en a de plus d'une sorte : il vient de se passer au parlement de Toulouse une scène qui fait dresser les cheveux à la tête; on l'ignore peut-être à Paris; mais si on en est informé, je défie Paris, tout frivole, tout opéra-comique[5] qu'il est, de n'être pas pénétré d'horreur. Il n'est pas vrai-

1. Ancien camarade de Voltaire à Louis-le-Grand, ancien premier président du Parlement de Bourgogne. Il était fils d'un président à mortier de la même cour, et venait de transmettre sa charge à son fils en 1758.

2. Le parlement de Dijon venait de suspendre ses audiences, afin de contraindre le roi à lui faire justice des outrages qu'il avait essuyés d'un certain Varennes.

3. Il en avait deux : l'un avec le président de Brosses, au sujet de Tourney; l'autre contre le curé de Moëns, son voisin, qui avait vengé la morale en laissant pour mort un de ses paroissiens, et à qui Voltaire voulait, de ce fait, procurer « un emploi dans les galères ».

4. Des représentations dramatiques.

5. Ce genre était alors dans sa nouveauté.

semblable que vous n'ayez appris qu'un vieux huguenot de Toulouse, nommé Calas, père de cinq enfants[1], ayant averti la justice que son fils aîné, garçon très mélancolique, s'était pendu, a été accusé de l'avoir pendu lui-même en haine du papisme, pour lequel ce malheureux avait, dit-on, quelque penchant secret. Enfin le père a été roué, et le pendu, tout huguenot qu'il était, a été regardé comme un martyre, et le parlement a assisté pieds nus à des processions en l'honneur du nouveau saint[2]. Trois juges ont protesté contre l'arrêt; le père a pris Dieu à témoin de son innocence en expirant, a cité ses juges au jugement de Dieu, et pleuré son fils sur la roue. Il y a deux de ses enfants dans mon voisinage qui remplissent le pays de leurs cris; j'en suis hors de moi : je m'y intéresse comme homme, un peu même comme philosophe[3]. Je veux savoir de quel côté est l'horreur du fanatisme. L'intendant de Languedoc est à Paris; je vous conjure de lui parler ou de lui faire parler : il est au fait de cette aventure épouvantable. Ayez la bonté, je vous en supplie, de me faire savoir ce que j'en dois penser. Voilà un abominable siècle : des Calas, des Malagrida[4], des Damiens[5], la perte de toutes nos colonies, des billets de confession[6] et de l'opéra-comique.

1. Plus exactement quatre fils et deux filles.

2. Le suicide de Marc-Antoine Calas, le fils aîné, est du 13 octobre 1761; l'arrêt du parlement est du 9 mars 1762; l'exécution eut lieu le lendemain 10 mars.

3. Pierre et Donat, le second et le quatrième fils de Calas, se réfugièrent successivement à Genève; Donat y était déjà, Pierre le rejoignit en juillet.

4. Jésuite portugais accusé de conspiration contre son roi; le marquis de Pombal l'avait fait arrêter et traduire devant l'Inquisition en 1758. Malagrida fut exécuté en 1761.

5. Ce misérable avait blessé Louis XV d'un coup de canif; il fut écartelé (1757). On ne sait s'il jouissait de sa raison; il passait pour être l'instrument du parti janséniste persécuté.

6. Christophe de Beaumont, archevêque de Paris depuis 1746,

Mon cher et respectable ami, ayez pitié de ma juste curiosité. Je soupçonne que c'est vous qui m'avez écrit il y a environ deux mois; mais les écritures quelquefois ressemblent à d'autres. Quand vous aurez la bonté de m'écrire, mettez un M au bas de la lettre, cela avertit. Je devrais vous reconnaître à votre style et à vos bontés; mais mettez un M, car quand je vous renouvelle mon tendre et respectueux attachement, je mets un V.

---

29. — A M. DUCLOS

Au château de Ferney, 12 février (1763).

Je croirais, monsieur, manquer à mon devoir, si je ne donnais part à l'Académie du mariage de l'unique héritière du nom de Corneille avec M. Dupuits, jeune gentilhomme plein de mérite, cornette de dragons dans le régiment de M. le duc de Chevreuse[1], gouverneur de Paris. Ses terres touchent aux miennes; rien n'était plus convenable. C'est un établissement avantageux. Mlle Corneille en est en partie redevable à la protection de l'Académie, qui a honoré en elle le nom du grand Corneille, et qui a favorisé les souscriptions de l'édition à laquelle je travaille continuellement, en faveur de sa nièce.

avait prescrit le refus des derniers sacrements envers quiconque ne présenterait pas un billet de confession, signé d'un prêtre soumis à la bulle *Unigenitus*, rendue en 1713 par le pape Clément XI, contre l'hérésie janséniste. Cette question était la cause de continuels conflits entre les Parlements et le clergé.

1. Ce duc de Chevreuse, fils du duc de Luynes dont nous possédons les *Mémoires*, et arrière-petit-fils du duc de Chevreuse, ami et élève de Fénelon, était lieutenant général des armées du roi, et colonel général des dragons.

Je crois qu'il serait honorable pour la littérature que l'Académie daignât m'autoriser à signer pour elle au contrat de mariage. Le nom de Corneille peut mériter cette distinction. Vous me donneriez permission, monsieur, de mettre le nom du secrétaire perpétuel, de la part de l'Académie[1]; ou bien vous auriez la bonté de m'envoyer les noms de messieurs les académiciens présents, en m'autorisant à honorer le contrat de leurs signatures. Ce dernier parti me paraît d'autant plus convenable que je compte signer pour M. le maréchal de Richelieu, comme doyen de l'Académie. J'attends les ordres de l'Académie, en laissant pour leur exécution une place dans le contrat.

Je vous prie, monsieur, de présenter à nos confrères mon profond respect.

---

30. — A M. MOULTOU[2]

Samedi, 12 mars 1763.

C'était un vilain jour pour moi, monsieur, que celui où j'étais à Ferney quand vous me faisiez l'honneur de venir aux Délices.

Mais c'est un bien beau jour, malgré la bise et la neige, que celui où nous apprenons l'arrêt du conseil et la manière dont le roi a daigné se déclarer contre les dévots fanatiques qui voulaient qu'on abandonnât les Calas[3].

1. C'est ce qui eut lieu.

2. Paul Moultou, issu d'une célèbre famille calviniste de Genève, né en 1750, mort en 1787, était sur le point de renoncer, par scrupule de conscience, à la carrière sacerdotale, qu'il avait embrassée en 1754. Ami de J.-J. Rousseau, il avait eu jusqu'alors peu de goût pour Voltaire; leur communauté de zèle pour la famille Calas les rapprocha.

3. « La veuve Calas et ses deux

Nous devons beaucoup à M. le duc de Choiseul, et surtout à M. le duc de Praslin.

Le règne de l'humanité s'annonce.

Ce qui augmente ma joie et mes espérances, c'est l'attendrissement universel dans la galerie de Versailles[1].

Voilà bien une occasion où la voix du peuple est la voix de Dieu.

Je parie que vous avez pleuré de joie en apprenant cet heureux succès.

Je vous demande pardon de vous avoir fait lire mes esquisses informes[2], mais je crois vous devoir ces prémices, comme un tribut que mon cœur et mon esprit payent aux vôtres.

---

31. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT[3]

Ferney, 5 janvier (1764).

Je ne m'étonne plus, madame, que vous n'ayez pas reçu

filles étant venues se jeter aux pieds du roi, un conseil extraordinaire s'est tenu le lundi 7 mars 1763, composé de tous les ministres d'État, de tous les conseillers d'État et de tous les maîtres des requêtes. Ce conseil, admettant la requête en cassation, a ordonné d'une voix unanime que le parlement de Toulouse enverrait incessamment les procédures et les motifs de son arrêt. » (Lettre de Voltaire à M. Jacob Vernes, 14 mars 1763.)

1. Le jour où Mme Calas et ses filles y présentèrent leur requête.

2. Sans doute le *Traité sur la Tolérance*.

3. La marquise du Deffant (1697-1780) est une des femmes les plus spirituelles du siècle; elle a laissé une vaste correspondance, intéressante à tous égards. Elle avait fait éclat par ses galanteries, sous la Régence; vers 1740 elle inaugura un salon qui, d'abord intime, prit une extension considérable une dizaine d'années après et devint une des réunions les plus brillantes de la bonne compagnie et des gens de lettres. Mme du Deffant, devenue aveugle, faisait de la conversation son unique plaisir, sa consolation contre les tristesses d'une âme désabusée et systématiquement chagrine.

la *Jeanne*[1] que je vous avais envoyée par la poste, sous le contreseing d'un des administrateurs[2]. Aucun livre ne peut entrer par la poste en France sans être saisi par des commis, qui se font, depuis quelque temps, une assez jolie bibliothèque, et qui deviendront en tous sens des gens de lettres. On n'ose pas même envoyer des livres à l'adresse des ministres. Enfin, madame, comptez que la poste est infiniment curieuse; et, à moins que M. le président Hénault ne se serve du nom de la reine[3] pour vous faire avoir une *Pucelle*, je ne vois pas comment vous pourrez parvenir à en avoir des pays étrangers.

Je m'amusais à faire des contes de *ma mère l'oie*[4], ne pouvant plus lire du tout. Je ne suis pas précisément comme vous, madame; mais vous souvenez-vous des yeux de l'abbé de Chaulieu, les deux dernières années de sa vie? figurez-vous un état mitoyen entre vous et lui; c'est précisément ma situation.

Je pense avec vous, madame, que quand on veut être aveugle, il faut l'être à Paris; il est ridicule de l'être dans une campagne avec un des plus beaux aspects de l'Europe.

On a besoin absolument, dans cet état, de la consolation

1. Le poème de la *Pucelle* : la première édition avouée par l'auteur était de 1762.

2. M. Janel. Voltaire lui adressait les livres qu'il craignait de voir saisis; on voit que les commis ne s'intimidaient pas pour si peu.

3. Dont il était le surintendant. — Le président Hénault et Mme du Deffant étaient liés depuis trente-cinq ans environ d'une amitié qui avait débuté par l'amour, mais qui finissait par une grande tiédeur.

4. Quelques-uns de ses contes en vers : *Ce qui plaît aux dames*, l'*Éducation d'un prince*, l'*Éducation d'une fille*, les *Trois manières*, *Thélème et Macare*. Les *contes de ma mère l'oie* étaient, au moyen âge, des contes d'enfants : l'origine de cette expression est incertaine.

5. Né en 1639, mort en 1720, Chaulieu était l'un des familiers du grand prieur de Vendôme, frère du grand homme de guerre, au Temple; ses petits vers étaient fort goûtés dans cette société sceptique et licencieuse.

de la société. Vous jouissez de cet avantage; la meilleure compagnie se rend chez vous, et vous avez le plaisir de dire votre avis sur toutes les sottises qu'on fait et qu'on imprime.

Je sens bien que cette consolation est médiocre; rarement le dernier âge de la vie est-il bien agréable; on a toujours espéré assez vainement de jouir de la vie; et à la fin, tout ce qu'on peut faire c'est de la supporter. Soutenez ce fardeau, madame, tant que vous pourrez; il n'y a que les grandes souffrances qui le rendent intolérable.

On a encore, en vieillissant, un grand plaisir qui n'est pas à négliger, c'est de compter les impertiments et les impertinentes qu'on a vus mourir, les ministres qu'on a vu renvoyer, et la foule de ridicules qui ont passé devant les yeux. Si de cinquante ouvrages nouveaux qui paraissent tous les mois il y en a un de passable, on se le fait lire, et c'est encore un petit amusement. Tout cela n'est pas le ciel ouvert; mais enfin on n'a pas mieux, et c'est un parti forcé.

Pour M. le président Hénault, c'est tout autre chose; il rajeunit, il court le monde, il est gai, et il sera gai jusqu'à quatre-vingts ans, tandis que Moncrif[1] et moi nous sommes probablement fort sérieux. Dieu donne ses grâces comme il lui plaît.

Avez-vous le plaisir de voir quelquefois M. d'Alembert[2]?

1. Moncrif, né en 1687, mort en 1770, appartenait, comme le président Hénault, à la maison de la reine, où il occupait, depuis 1734, la fonction de lecteur. C'était un homme et un écrivain très frivole, qui faisait cependant diversion à ses chansons et à ses poésies légères par quelques poésies chrétiennes. Il était de l'Académie française. Voltaire, quand il habitait Paris, avait eu avec Moncrif des relations très suivies; mais il ne prit jamais au sérieux l'auteur de l'*Essai sur la nécessité et les moyens de plaire*, et de l'*Histoire des Chats*.

2. D'Alembert qui, jeune, avait été avec Formont l'ami préféré de

non seulement il a beaucoup d'esprit, mais il l'a très décidé, et c'est beaucoup; car le monde est plein de gens d'esprit qui ne savent comment ils doivent penser.

Adieu, madame; songez, je vous prie, que vous me devez quelque respect; car si dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois, je suis assurément plus que borgne: mais que ce respect ne diminue rien de vos bontés.

Il y a longtemps que je suis privé du bonheur de vous voir et de vous entendre; je mourrai probablement sans cette joie. Tâchons, en attendant, de jouer avec la vie; mais c'est ne jouer qu'à colin-maillard[1].

---

32. — A. M. D'ALEMBERT

8 juillet (1763).

Mon cher philosophe, votre lettre m'a pénétré le cœur[2]. Je vous aime assez pour vous apprendre des secrets que je ne devrais dire à personne, et je compte assez sur votre probité, sur votre amitié, pour être sûr que vous garderez le silence que je romps avec vous. Je ne vous parle point de l'intérêt que vous avez à vous taire; tout intérêt est chez vous subordonné à la vertu.

Mme du Deffant, se détachait d'elle depuis que la marquise se rangeait parmi les adversaires de la secte encyclopédique. Bientôt la rupture entre eux fut complète, quand Mme du Deffant eut renvoyé Mlle de Lespinasse, sa demoiselle de compagnie, à laquelle elle ne pardonna pas d'avoir tenu secrètement dans sa propre maison un salon rival du sien et composé principalement de d'Alembert et de ses amis.

1. Les yeux bandés.

2. Une lettre dans laquelle d'Alembert racontait que, l'Académie des sciences ayant demandé pour lui la pension devenue vacante par la mort de Clairaut, le ministre Saint-Florentin n'avait pas donné de réponse.

La plupart des lettres sont ouvertes à la poste; les vôtres l'ont été depuis longtemps. Il y a quelques mois que vous m'écrivîtes : « Que dites-vous des ministres, vos protecteurs, ou plutôt vos protégés? » et l'article n'était pas à leur louange. Un ministre m'écrivit quinze jours après : « Je ne suis pas honteux d'être votre protégé, mais, etc. »; ce ministre paraissait très irrité. On prétend encore qu'on a vu une lettre de vous à l'impératrice de Russie, dans laquelle vous disiez : « La France ressemble à une vipère : tout en est bon, hors la tête[1] ». On ajoute que vous avez écrit dans ce goût au roi de Prusse. Vous sentez, mon cher philosophe, combien il a été inutile que je vous aie rendu justice, et que j'aie écrit à ceux qui se plaignaient ainsi de vous, « que vous êtes l'homme qui a fait le plus d'honneur à la France ». La voix d'un pauvre Jean criant dans le désert, et surtout d'un Jean persécuté, ne fait pas un grand effet. Voilà donc où vous en êtes. C'est à vous à tout peser; voyez si vous voulez vous transplanter à votre âge, et s'il faut que Platon aille chez Denys[2], ou que Platon reste en Grèce. Votre cœur et votre raison sont pour la Grèce. Vous examinerez si, en restant dans Athènes, vous devez rechercher la bienveillance des Périclès[3]. Je suis persuadé que le ministre, qui n'a rien répondu sur votre pension, ne garde ce silence que parce qu'un autre ministre lui a parlé. On est fâché contre vous depuis *la Vision*[4]. Je sentis

1. Le fait est exact. — Lett. de d'Alembert à Catherine II, 15 juin 1764.

2. Chez le roi de Prusse (cf. p. 357), qui offrait à d'Alembert la présidence de l'Académie de Berlin.

3. Le duc de Choiseul, ministre dont il est question plus haut.

4. *La Vision de Palissot* (1760), dans laquelle Morellet s'attaquait à Mme de Robecq, née Montmorency, amie de M. de Choiseul, et protectrice de la comédie des *Philosophes : la Vision* parlait d'une « grande dame mourante », par allusion à la princesse, qui en effet ne survécut que de quelques jours. Morellet avait été, pour ce fait, mis à la Bastille.

cruellement le coup que cette *Vision* porterait aux philosophes ; je vous le mandai, vous ne me crûtes pas ; mais j'étais très instruit. Mme la princesse de Robecq n'apprit qu'elle était en danger de mort que par cette brochure. Jugez quel effet elle dut faire. Depuis ce temps, des trésors de colère se sont amassés contre nous tous, et vous ne l'ignorez pas. J'ai cru apercevoir, au travers de ces nuages, qu'on vous estime comme on le doit, et qu'on aurait désiré votre estime.

Je sais bien que vous ne ferez jamais de démarche qui répugne à la hauteur de votre âme, mais il vous faut votre pension. Voulez-vous me faire votre agent, quoique je ne sois pas sur les lieux? Il y a un homme qui est dans une très grande place, et qui est mécontent de vous. Il n'est pas impossible que son ressentiment ait influé sur le refus ou sur le délai de la justice qu'on vous doit. Permettez-vous que je prenne la liberté de lui écrire? Je suis sans conséquence; je ne compromettrai ni lui ni vous; je lui proposerai une action généreuse. Il est très capable de la faire, très capable aussi de se moquer de moi; mais j'en courrai volontiers les risques, et rien ne retombera sur vous. Je ne ferai rien assurément sans avoir vos instructions, que vous pourrez me faire parvenir en toute sûreté par la voie dont vous vous êtes déjà servi.

On crie contre les philosophes, on a raison; car si l'opinion est la reine du monde, les philosophes gouvernent cette reine. Vous ne sauriez croire combien leur empire s'étend. Votre *Destruction*[1] a fait beaucoup de bien. Bonsoir; je suis las d'écrire; je ne le serai jamais de vous lire et de vous aimer.

1. L'*Histoire de la destruction des Jésuites*, par d'Alembert. — Cet ouvrage n'était pas pour déplaire à M. de Choiseul.

33. — A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT

19 février (1766).

Il y a un mois, madame, que j'ai envie de vous écrire tous les jours; mais je me suis plongé dans la métaphysique la plus triste et la plus épineuse, et j'ai vu que je n'étais pas digne de vous écrire.

Vous me mandâtes, par votre dernière lettre, que nous étions assez d'accord tous deux sur ce qui n'est pas[1]; je me suis mis à rechercher ce qui est. C'est une terrible besogne; mais la curiosité est la maladie de l'esprit humain. J'ai du moins la consolation de voir que tous les fabricateurs de systèmes n'en savaient pas plus que moi, mais ils font tous les importants, et je ne veux pas l'être : j'avoue franchement mon ignorance.

Je trouve d'ailleurs dans cette recherche, quelque vaine qu'elle puisse être, un assez grand avantage. L'étude des choses qui sont si fort au-dessus de nous rend les intérêts de ce monde bien petits à nos yeux; et, quand on a le plaisir de se perdre dans l'immensité, on ne se soucie guère de ce qui se passe dans les rues de Paris.

L'étude a cela de bon qu'elle nous fait vivre tout doucement avec nous-mêmes, qu'elle nous délivre du fardeau de notre oisiveté, et qu'elle nous empêche de courir hors de chez nous pour aller dire et écouter des riens d'un bout de la ville à l'autre. Aussi, au milieu de quatre-vingts lieues de montagnes de neige, assiégé par un très rude hiver, et mes yeux me refusant le service, j'ai passé tout mon temps à méditer.

Ne méditez-vous pas aussi, madame? ne vous vient-il

1. Mme du Deffant était une sceptique résolue.

pas aussi quelquefois cent idées sur l'éternité du monde, sur la matière, sur la pensée, sur l'espace, sur l'infini? Je suis tenté de croire qu'on pense à tout cela quand on n'a plus de passions, et que tout le monde est comme Matthieu Garo[1], qui recherche pourquoi les citrouilles ne viennent pas au haut des chênes.

Si vous ne passez pas votre temps à méditer quand vous êtes seule, je vous envoie un petit imprimé sur quelques sottises de ce monde[2], lequel m'est tombé entre les mains....

L'auteur est un goguenard de Neuchâtel, et les plaisants de Neuchâtel pourront fort bien vous paraître insipides; d'ailleurs on ne rit point du ridicule des gens qu'on ne connaît point. Voilà pourquoi M. de Mazarin disait qu'il ne se moquait jamais que de ses parents et de ses amis. Heureusement ce que je vous envoie n'est pas long; et, s'il vous ennuie, vous pourrez le jeter au feu.

Je vous souhaite, madame, une vie longue, un bon estomac, et toutes les consolations qui peuvent rendre votre état supportable; j'en suis toujours pénétré. Je vous prie de dire à M. le président Hénault[3] que je ne cesserai jamais de l'estimer de tout mon esprit, et de l'aimer de tout mon cœur[4]. Permettez-moi les mêmes sentiments pour vous, qui ne finiront qu'avec ma vie....

1. Le paysan raïsonneur de La Fontaine, dans *le Gland et la Citrouille.*

2. Les *Questions sur les miracles*, qu'il attribuait à Covelle et à Baudinet de Neuchâtel.

3. Voy. p. 391, note 3.

4. C'est un pur mensonge. Voltaire sait qu'Hénault tourne à la dévotion et ne le lui pardonne pas.

34. — A FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE

A Ferney, 17 janvier (1776).

Sire, il y avait autrefois, vers le cinquante-troisième degré de latitude, un bel aigle[1], dont le vol était admiré dans toutes les latitudes du monde. Un petit rat[2] était sorti de sa souricière pour aller contempler l'aigle, et il fut épris d'une violente passion pour ce roi des oiseaux; le rat vieillit depuis dans sa retraite, et fut réduit à ronger des livres; encore les rongeait-il fort mal, parce qu'il n'avait plus de dents. L'aigle conserva toujours son beau bec, mais il eut mal à ses royales pattes[3].

Ce qu'on ne croira jamais, c'est que cet aigle, pendant sa maladie, s'amusait quelquefois à faire de fort jolis vers, qu'il daignait envoyer au rat. Puisque les chênes de Dodone parlaient, pourquoi un aigle ne ferait-il pas des vers? Le rat devenu décrépit ne pouvait plus faire que de la prose : il prit la liberté d'envoyer à son ancien patron l'aigle quelques feuillets d'un ancien livre qu'il avait trouvé dans une bibliothèque; ces fragments commençaient à la page 86[4].

Les choses dont il est parlé dans ces fragments sont très vraies et très singulières. Le rat s'imagina qu'elles pourraient amuser l'aigle. S'il se trompa, on peut lui pardonner, car, dans le fond, il n'avait que de bonnes intentions; il ne voyait pas la vérité avec un coup d'œil d'aigle; mais il l'aimait tant qu'il pouvait. C'était même pour cultiver cette

1. Le roi de Prusse.
2. Voltaire lui-même : allusion au voyage de Berlin.
3. Frédéric avait des attaques de goutte.
4. C'est l'ouvrage intitulé : *Lettres chinoises, indiennes et tartares à Monsieur de Paw, par un Bénédictin.* A la page 86 de l'édition originale commence la neuvième lettre : *Sur un livre des Brachmanes, le plus ancien qui soit au monde*

vérité et pour la contempler de plus près, qu'il avait fait autrefois un voyage dans la moyenne région de l'air pour se mettre sous la protection de son aigle, auquel il resta attaché bien respectueusement et bien tendrement jusqu'à ce qu'il fût mangé des chats.

P. S. Si par hasard Sa Majesté l'aigle pouvait s'amuser de ces chiffons, son vieux vassal le rat lui enverrait tout l'ouvrage par les chariots de poste, dès qu'il sera imprimé.

---

35. — A M. LE DOCTEUR TRONCHIN.

(Mai 1778).

Le patient de la rue de Beaune[1] a eu toute la nuit et a encore des convulsions d'une toux violente. Il a vomi trois fois du sang. Il demande pardon de donner tant de peine pour un cadavre.

---

36. — A M. LE COMTE DE LALLY[2]

26 mai (1778).

Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle[3]; il embrasse bien tendrement M. de Lally; il voit que le roi est le défenseur de la justice : il mourra content[4].

1. C'est là que Voltaire était descendu chez le marquis de Villette en revenant à Paris.

2. Fils du comte de Lally, décapité en 1766. Voy. p. 244, note 2.

3. La réhabilitation, ce jour même, du malheureux Lally, en faveur duquel Voltaire avait composé un factum. — Il fit écrire cette nouvelle sur un papier attaché à la tapisserie de son lit.

4. Dernier billet de Voltaire.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION v
I. Biographie de Voltaire. vii
II. Voltaire prosateur. xx
III. Chronologie et Bibliographie des ouvrages de Voltaire qui figurent dans ce recueil. xli

I

HISTOIRE

I. Les quatre grands siècles (Siècle de Louis XIV, chap. I). 1
II Mort de Jean Hus et de Jérôme de Prague (Essai sur les mœurs, chap. LXIII). 4
III. Louis XI (Essai sur les mœurs, chap. XCIV) 9
V. Découverte du Nouveau Monde (Essai sur les mœurs, chap. CXLV). 15
V. Les flibustiers (Essai sur les mœurs, chap. CLII). . 20
VI. Bataille de Rocroi (Siècle de Louis XIV, chap. III). 25
VII. Mazarin (Siècle de Louis XIV, chap. VI). 28
VIII. Bataille de Steinkerque (Siècle de Louis XIV, ch. XVI). 30
IX. Système de Law (Précis du siècle de Louis XV, ch. II). 33
X. Pierre le Grand (Charles XII, liv. I). 37
XI. Charles XII à Dresde (Charles XII, liv. III). 48

XII. Bataille de Pultava (Charles XII, liv. IV). 50
XIII. Charles XII assiégé dans sa maison de Varnitza (Charles XII, liv. VI). 61
XIV. Charles XII (Charles XII, liv. VIII). 74

II

MÉLANGES

I Superstition, religion et tolérance (Zadig, chap. XII). 79
II. Leçon de modestie adressée aux philosophes (Micromégas). 83
i. Voyage d'un habitant du monde de l'Étoile Sirius dans la planète de Saturne. 83
ii. Conversation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne. 85
iii. Voyage des deux habitants de Sirius et de Saturne. 88
iv. Ce qui leur arrive sur le globe de la Terre.. 90
v. Expériences et raisonnements des deux voyageurs 94
vi. Ce qui leur arriva avec les hommes. 96
III Singulier souper de carnaval à Venise (Candide, chap. XXVI). 99
IV. Une éducation pratique (Jeannot et Colin). 103
V. Une princesse à marier (La Princesse de Babylone). 107
VI. Monarchie et république (Dict. philos., États, Gouvernements).. 121
VII. Les anciens et les modernes, ou la toilette de Mme de Pompadour. 123
VIII. De l'Encyclopédie. 131
IX. Voltaire hôte de Frédéric II (Mémoires pour servir à la Vie de M. de Voltaire). 134

X. Épître dédicatoire de Zadig à la sultane Sheraa. Par Sadi. 144
XI. Épître dédicatoire des Scythes. 146

III

CRITIQUE ET LITTÉRATURE

I. Le métier d'auteur (Dict. philos., Auteurs). 149
II. L'esprit (Dict. philos., Esprit) 154
III. Le goût (Dict. philos., Goût). 163
IV. De l'imagination (Dict. philos., Imagination). . . 181
V. La grâce dans les beaux-arts (Dict. philos., Grâce). 189
VI. Du style (Dict. philos., Style). 192
VII. Le style fleuri (Dict. philos., Fleuri). 198
VIII. Du style figuré (Dict. philos., Figure). 200
IX. De la manière d'écrire l'histoire (Dict. philos., Histoire). 202
X. L'éloquence et la rhétorique (Dict. philos., Éloquence). 205
XI. Amplification (Dict. philos., Amplification). 210
XII. L'enthousiasme dans la poésie (Dict. phil. Enthousiasme). 216
XIII. La rime (Préface d'Œdipe). 220
XIV. Pourquoi la France n'a pas de poésie épique (Conclusion de l'essai sur la poésie épique). 227
XV. Sur un nouveau genre de comédie (Préface de l'Enfant prodigue). 232
XVI. Les grands écrivains du siècle de Louis XIV (Siècle de Louis XIV, chap. xxxii) 235
XVII. La « Bérénice » et le « Britannicus » de Racine (Commentaire sur Corneille) 257
XVIII. Boileau et son Art poétique (Dict. philos., Beaux-Arts). 259
XIX. Génie de la langue française (Dict. philos., Franc ou Francq, etc.). 261

IV

PHILOSOPHIE, MORALE, POLITIQUE

I. Ignorances de l'homme (Dict. philos., Ignorance).. 265
II. Dieu, la conscience et l'immortalité de l'âme (Histoire de Jenni, chap. x et xi). 268
III. L'état de nature pour l'homme (Dict. philos., Homme) 275
IV. L'idée du beau (Dict. philos., Beau). 277
V. Le rire (Dict. philos., Rire) 279
VI. La gloire (Dict. philos., Gloire). 281
VII. Prière à Dieu (Traité de la tolérance, chap. xxiii) . 285
VIII. La guerre (Dict. philos., Guerre). 285
IX. Londres et les mœurs anglaises (à M..., 1727). . . 287
X. Le parlement et la liberté en Angleterre (Lettres philosophiques, VIII). 295
XI. Considération accordée aux gens de lettres en Angleterre (Lettres philos., XXIII). 299
XII. Les Bibliothèques publiques (Dict. philos., Bibliothèque). 302
XIII. Supplice du chevalier de La Barre (Relation de la mort du chevalier de La Barre). 303
XIV. Les erreurs judiciaires et l'affaire Montbailli.. . . . 306
Procès criminel du sieur Montbailli et de sa femme (Méprise d'Arras) 311
XV. La liberté du commerce des grains et la guerre des farines (Diatribe à l'auteur des Éphémérides). . 320

V

CORRESPONDANCE

1. (1718.) Le duc d'Orléans, régent. — Tentative pour rentrer en grâce après un an de Bastille 325
2. (1724. Octobre.) M. Thierot — Reproches affectueux au sujet d'un poste avantageux refusé par Thierot. . . 326
3. (1726. 12 août.) Le même. — Voltaire exilé ; son retour clandestin à Paris 330
4. (1730. 7 janvier.) Le P. Porée. La tragédie d'*Œdipe*. . 333
5. (1731. 27 septembre.) M. de Cideville. — Mort du président de Maisons 337
6. (1732. 25 juin.) M. de Formont. — *Zaïre* et *Ériphyle*. . . 338
7. (1733. 15 mai.) M. de Cideville. — Voltaire rue du Long-Pont. 340
8. (1737. 10 décembre.) M. l'abbé Moussinot. — Commission de livres et d'instruments de physique 341
9. (1738. 4 décembre.) M. Helvétius. — Nécessité du travail pour la poésie 342
10. (1742. 20 novembre.) M. d'Arnaud. — Le *Mauvais Riche*. 345
11. (1744. Décembre.) M. de Vauvenargues. — Sur l'amitié ; sur l'oraison funèbre 346
12. (1745. 13 mai.) M. le marquis d'Argenson. — En apprenant la victoire de Fontenoy 348
13. (1749. 14 août.) La duchesse du Maine — La tragédie de *Catilina* (*Rome sauvée*) 349
14. (1749. 29 août.) Stanislas, roi de Pologne. — Réclame sa subsistance. 352
15. (1750. Janvier.) Mlle Clairon. — Conseils pour jouer le rôle d'Électre. 353
16. (1752. 3 mars.) Mme Denis. — Nouvel accès de tristesse. Départ de Darget et de Picard ; la première représentation de *Rome sauvée*. 354
17. (1753. 9 juillet.) La même. — Doléances rétrospectives sur l'avanie de Francfort 356

18. (1756. Avril.) M. le maréchal de Richelieu. — L'expédition de Minorque 360
19. (1757. 29 juillet.) M. Tronchin, de lyon. — Les Pichons ; la guerre en Allemagne 361
20. (1758. 8 janvier.) M. Darget. — Rapprochement entre Voltaire et Frédéric II. 363
21. (1759. Octobre.) M. le docteur Tronchin. — Consultation pour Mme Denis 366
22. (1760. 23 avril.) M. Pilavoine. — Sur l'Inde. Voltaire et son installation. 366
23. (1760. 4 juin.) M. Palissot. — Sur la comédie des *Philosophes*. 370
24. (1760. 7 novembre.) M. Lebrun. — Offre d'adopter Mlle Corneille. 378
25. (1761. 15 janvier.) M. Dumolard. — Éducation de Mlle Corneille. 380
26. (1761. 10 avril.) M. Duclos. — Demande à être chargé par l'Académie du *Commentaire sur Corneille* . . . 382
27. (1761. 27 avril.) M. l'abbé Trublet. — Réconciliation. . 385
28. (1762. 25 mars.) M. Fyot de La Marche. — Conflit du parlement de Bourgogne et de la Cour ; le drame de Toulouse. 386
29. (1763. 12 février.) M. Duclos. — Pour annoncer à l'Académie le mariage de Mlle Corneille 388
30. (1763. 12 mars.) M. Moultou. — Premier arrêt intervenu dans l'affaire Calas 389
31. (1764. 6 janvier.) La Marquise du Deffant. — Causerie. . 390
32. (1765. 8 juillet.) M. d'Alembert. — Conseils, offres de service. 393
33. (1766. 19 février.) La Marquise du Deffant. — Causerie métaphysique. 396
34. (1776. 17 janvier.) Frédéric II. — Apologue de circonstance 398
35. (1778. Mai.) M. le docteur Tronchin. — Appel pressant. 399
36. (1778. 26 mai.) M. le comte de Lally. — Sur la réhabilitation judiciaire de son père. 399

64585. — PARIS, IMPRIMERIE LAHURE
9, Rue de Fleurus, 9

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

Deutsche Zeitung

für die französische Jugend

JOURNAL ALLEMAND pour les JEUNES FRANÇAIS

— Rédigé sous la Direction —
De MM. SIGWALT et BAUER
— Professeurs agrégés au lycée Michelet —

Ce journal paraît le premier et le troisième samedi de chaque mois à l'exception des mois d'Août et de Septembre.

ABONNEMENT : 6 FRANCS PAR AN

Die Kleine Zeitung

PETIT JOURNAL ALLEMAND ILLUSTRÉ
POUR LES ENFANTS DE 8 A 12 ANS

Rédigé sous la Direction de M. STŒFFLER
Professeur d'allemand au Collège CHAPTAL.

MENSUEL

Abonnement : Un An, 3 fr. 50 — Le numéro, 35 cent.

The English Journal

A PERIODICAL FOR FRENCH YOUTH
JOURNAL ANGLAIS POUR LES JEUNES FRANÇAIS

Publié sous la Direction de M. MEADMORE
Professeur agrégé au lycée Condorcet

Ce journal paraît le second et le quatrième samedi de chaque mois, à l'exception d'Août et de Septembre.

ABONNEMENT : 6 FRANCS PAR AN

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

Classiques Allemands

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DES ÉLÈVES. FORMAT PETIT IN-16 CARTONNÉ

AURRBACH. *Récits villageois de la Forêt-Noire* (B. Lévy).. 2.50
BENEDIX. *Le procès* (Lange).. 0.60
L'Entêtement (Lange)..... 0.60
Scènes choisies du Théâtre de famille (Feuillié)..... 1.50
CHAMISSO. *Pierre Schlemihl* (Koell)..... 1 »
CHOIX DE FABLES ET DE CONTES (Mathias)..... 1.50
CONTES ET MORCEAUX CHOISIS DE SCHMIDT, KRUMMACHER, LIEBESKIND, LICHTWER, HEBEL, HERDER ET CAMPE (Scherdlin).. .... 1.50
CONTES POPULAIRES tirés de GRIMM, MUSÆUS, ANDERSEN et des *Feuilles de paimier*, par HERDER et LIEBSKIND (Scherdlin)..... 2.50
GŒTHE. *Iphigénie en Tauride* (B. Lévy)..... 1.50
Campagne de France (B. Lévy). 1.50
Faust, 1re part. (Büchner)..... 2 »
Le Tasse (B. Lévy)..... 1.80
Morceaux choisis (B. Lévy).... 3 »
Extraits en prose (Lévy)..... 1.50
GŒTHE ET SCHILLER. *Poésies lyriques* (Lichtenberger)..... 2.50
HAUFF. *Lichtenstein*, I, II (Muller)..... 2.50
HEBEL. *Contes choisis* (Feuillié). 1.50
HOFFMANN. *Le tonnelier de Nuremberg* (Bauer)..... 2 »
KELLER (G.). *Kleider Machen Leute* (Schürr)..... 1.25
KLEIST (DE). *Michael Kohlhaas* (Koch)..... 1 »
KOTZEBUE. *La petite Ville allemande* (Bailly)..... 1.50
LESSING. *Laocoon* B. Lévy).. 2 »
Lettres sur la Littérature moderne et des Lettres archéologiques (Cottler)..... 2 »
Extraits de la Dramaturgie (Cottler)..... 1.50
Minna de Barnhelm (B Lévy). 1.50
NIEBUHR. *Temps héroïques de la Grèce* Koch..... 1.50
ROSEGGER. *Waldjugend* (Feuillié)..... 1.50
SCHILLER. *Guerre de Trente Ans* (Schmidt et Leclaire)... 2.50
Histoire de la révolte des Pays-Bas (Lange)..... 2.50
Jeanne d'Arc Bailly)..... 2.50
La Fiancée de Messine (Scherdlin)..... 1.50
Wallenstein, poème dramatique en 3 parties (Cottler).... 2.50
Oncle et Neveu (Briois)..... 1 »
Morc. choisis B. Lévy)..... 3 »
SCHILLER ET GŒTHE. *Correspondance* (B. Lévy)..... 3 »
Poésies lyriques (Lichtenberger)..... 2.50
SCHMIDT. *Cent petits Contes* (Scherdlin)..... 1.55
Les Œufs de Pâques (Scherdlin). 1.20
STIFTER. *Bunte Steine* Schürr). 1.25
WILDENBRUCH. *Neid* Schürr). 1.50

DICTIONNAIRES

HEINHOLD : *Petit Dictionnaire français-allemand et allemand français* ; 25e édit. 1 vol. petit in-16, cartonnage toile..... 3 fr. 50

KOCH, professeur honoraire au lycée Saint-Louis. *Lexique français-allemand* ; nouv. édit. revue et corrigée. 1 vol. in-16, cartonnage toile. 4 fr.

— *Lexique allemand-français*, contenant un grand nombre de termes nouveaux et l'indication de la nouvelle orthographe allemande. 1 vol. in-16, cartonnage toile..... 6 fr.

MANN : *Kurzes Wörterbuch der deutschen Sprache*, dictionnaire allemand autorisé pour le Baccalauréat. 1 volume in-8, cartonnage toile.. 5 fr.

SUCKAU (DE). *Dictionnaire allemand-français et français-allemand*, complètement refondu et remanié suv un nouveau plan par M. Théobald Fix. 1 fort vol. in-8, cartonnage.. 15 fr.
Le Dict. allemand-français, broché. 6 fr. 50 — Cart. toile. 8 fr.
Le Dict. français-allemand, broché. 6 fr. 50 — Cart. toile. 8 fr.

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie, PARIS

Classiques Anglais

NOUVELLE COLLECTION A L'USAGE DES ÉLÈVES. FORMAT PETIT IN-16 CARTONNÉ

AIKIN ET BARBAULD. *Soirées au logis* (Tronchet)..... 1.50
BYRON. *Childe Harold* (E. Chasles)..... 2 »
CHOIX DE CONTES EN ANGLAIS (Beaujeu)..... 1.50
COLERIDGE : *The ancient mariner* (Bourgogne)..... » »
COOK. *Extraits des Voyages* (Angellier)..... 2 »
DE FOE (DANIEL). *Robinson Crusoé* (Al. Beljame)..... 1.50
DICKENS. *Un conte de Noël* (Fiévet)..... 1.50
David Copperfield..... 2.50
Nicolas Nickleby..... 2.50
EDGEWORTH. *Forester* (Al. Beljame)..... 1.50
Contes choisis (Motheré)..... 2 »
Old Poz (Al. Beljame)..... ».40
ELIOT (G.). *Silas Marner* (A. Malfroy)..... 2.50
Adam Bede..... 3 »
FRANKLIN. *Autobiographie* (E. Fiévet)..... 1.50
GOLDSMITH. *Le Vicaire de Wakefield* (A. Beljame)..... 1.50
Le Voyageur ; le Village abandonné (Motheré)..... ».75
Essais choisis (Mac Enery)..... 1.50
GRAY. *Choix de poésies* (Legouis)..... 1.50
IRVING (W.). *Vie et voyages de Christ. Colomb* (E. Chasles).. 2 »
Le livre d'esquisses (Fiévet)..... 2 »
MACAULAY. *Morceaux choisis des Essais* (Aug. Beljame)... 2.50
Morceaux choisis de l'Histoire d'Angleterre (Battier)..... 2.50
MILTON. *Le Paradis perdu*, livres I et II (Aug. Beljame).. ».90
POPE. *Essai sur la Critique* (Motheré)..... ».75
RUSKIN (J.) *The nature of gothic* (Morel)..... 1.50
SHAKESPEARE. *Jules César* (C. Fleming)..... 1.25
Hamlet (O'Sullivan)..... 1 »
Henri VIII (Morel)..... 1.25
Macbeth (Morel)..... 1.80
Othello (Morel)..... 1.80
Coriolan (O'Sullivan)..... 1 »
SHERIDAN : *The school for Scandal*. L'école de la médisance (Clermont)..... 1 »
SWIFT. *Les Voyages de Gulliver* (E. Fiévet)..... 1.80
TENNYSON. *Enoch Arden* (Al. Beljame)..... 1 »
Quatre poèmes (Vallod)..... ».75
WALTER SCOTT. *Contes d'un Grand-père* (Talandier)..... 1.50
Morceaux choisis (Battier)..... 3 »
Les Puritains d'Ecosse..... 2 »
L'Antiquaire..... 2 »
Quentin Durward..... 2 »
Ivanhoe..... 2 »

DICTIONNAIRES

ANNANDALE. *Concise English Dictionary*, dict. anglais autorisé pour le Baccalauréat. Un vol. in-8, cart. toile..... 5 fr.

BATTIER ET LEGRAND, agrégés de l'Université : *Lexique Français-anglais ;* nouvelle édit. revue et corrigée. 1 vol. in-16. cart. toile. 4 fr.

BELLOWS (J.) : *Dictionnaire de poche anglais-français et français-anglais*, édit. revue par M. Beljame. 1 vol. in-32, relié..... 13 fr. 50

NUGENT. *Dictionnaire de poche français-anglais et anglais-français*. Edit. revue par Brown et Martin, avec nombreuses additions par M. Duhamel, prof. au Collège d'Harrow. 1 vol. in-32, cart. 3 fr. 50

SPIERS: *Dictionnaire général anglais-français et français-anglais*. 2 vol. in-8, brochés..... 20 fr.
Cartonnés toile..... 23 fr.
Chaque dictionnaire, br.. 10 fr.
Cartonné toile..... 11 fr. 50

CLASSIQUES FRANÇAIS

Les noms des annotateurs sont entre parenthèses.)

BOILEAU : *Œuvres poétiques* (Brunetière.) 1 50
— *Poésies et Extraits des œuvres en prose.* 2 »
BOSSUET : *De la connaissance de Dieu* (de Lens.) 1 60
— *Sermons choisis* (Rébelliau). . . . . 3 »
— *Oraisons funèbres* (Rébelliau). 2 50
BUFFON : *Morceaux choisis* (Nollet). 1 50
— *Discours sur le style* (Nollet). . . . . » 75
CHANSON DE ROLAND : *Extraits* (G. Paris). 1 50
CHATEAUBRIAND : *Extraits* (Brunetière). 1 50
CHEFS-D'ŒUVRE POÉT. DU XVI^e SIÈCLE (Lemercier). 2 50
CHOIX DE LETTRES DU XVII^e SIÈCLE (Lanson). . . . 2 50
CHOIX DE LETTRES DU XVIII^e SIÈCLE (Lanson). . . . 2 50
CHRESTOMATHIE DU MOYEN AGE (G. Paris et E. Langlois) 3 »
CORNEILLE : *Théâtre choisi* (Petit de Julleville). . . . 3 »
Chaque pièce séparément. . . . . 1 »
— *Scènes choisies* (Petit de Julleville). . . . . 1 »
DESCARTES : *Principes de la philos.* 1re p. (Charpentier) 1 50
DIDEROT : *Extraits* (Texte). . . . . 2 »
EXTRAITS DES CHRONIQUEURS (G. Paris et Jeanroy). 2 50
EXTRAITS DES HISTORIENS DU XIX^e SIÈCLE (C. Jullian) 3 50
EXTRAITS DES MORALISTES (Thamin). 2 50
FÉNELON : *Fables* (Ad. Régnier). . . . . » 75
— *Lettre à l'Académie* (Cahen). 1 50
— *Télémaque* (A. Chassang). 4 80
FLORIAN : *Fables* (Géruzez). . . . . » 75
JOINVILLE : *Histoire de saint Louis* (Natalis de Wailly). 2 »
LA BRUYÈRE : *Caractères* (Servois et Rébelliau). . . . 3 50
LA FONTAINE : *Fables* (Géruzez et Thirion). 4 60
LAMARTINE : *Morceaux choisis*. . . . . 2 »
LECTURES MORALES (Thamin et Lapie). 2 50
MOLIÈRE : *Théâtre choisi* (E. Thirion). . . . . 3 »
Chaque pièce séparément. . . . . 1 »
— *Scènes choisies* (E. Thirion). 1 50
MONTAIGNE : *Principaux chapitres et extraits* (Jeanroy). 2 50
MONTESQUIEU : *Grand. et decad. des Romains* (Jullian). 1 80
— *Extraits de l'esprit des lois et des œuvres div.* (Jullian). 2 »
PASCAL : *Pensées et Opuscules* (Brunschwicg). 3 50
— *Provinciales*, I, IV, XIII (Brunetière). 1 80
PROSATEURS DU XVI^e SIÈCLE (Huguet). 2 50
RACINE : *Théâtre choisi* (Lanson). . . . . 3 »
Chaque pièce séparément. . . . . 1 »
RÉCITS DU MOYEN AGE (G. Paris). 1 50
ROUSSEAU : *Extraits en prose* (Brunel). . . . . 3 »
— *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (Brunel). . . 1 50
SCÈNES, RÉCITS ET PORTRAITS DES XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES (Brunel). . . . . 2 »
SÉVIGNÉ : *Lettres choisies* (Ad. Régnier). 4 80
THÉATRE CLASSIQUE (Ad. Régnier). . . . . 3 »
VOLTAIRE : *Extraits en prose* (Brunel). 3 »
— *Choix de lettres* (Brunel). 2 25
— *Siècle de Louis XIV* (Bourgeois). 2 75
— *Charles XII* (A. Waddington). 3 »

F 4907.